This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

MEMOIRES

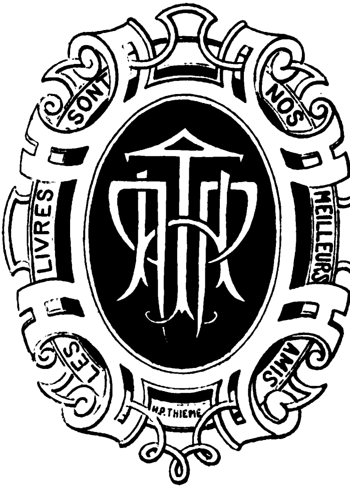
DU SIEUR

DE PONTIS.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

Bibliothèque
de
M. le Bon Vidal de Léry



Digitized by Google

Digitized by Google

1555. a.

FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

W H W Bicknell 1940

Digitized by Google

DC
121.8
.P82
A3
1766

Digitized by Google

Digitized by Google

MEMOIRES

DU SIEUR

DE PONTIS.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

MEMOIRES

DU SIEUR

Louis DE PONTIS,

Qui a servi dans les Armées cinquante-six ans, sous les Rois Henri IV. Louis XIII. & Louis XIV.

CONTENANT

Plusieurs Circonstances remarquables des Guerres, de la Cour, & du Gouvernement de ces Princes.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez les Libraires associés.

M. DCC. LXVI.

Digitized by Google

Digitized by Google

H P Thiene
5-7-41
2V.

AVERTISSEMENT
SUR
CES MEMOIRES.

Monsieur DE PONTIS a été connu de tous les Grands de la Cour, principalement sous le Regne du feu Roi Louis XIII. Il étoit de Provence, & il naquit vers l'an 1580. Son pere étoit Gentilhomme de bonne Maison, qui avoit servi long-tems dans les Armées. Il avoit pour principal bien la Terre de Pontis, qui est située sur les confins de la Provence & du Dauphiné, & qui a donné le nom à sa Famille ; ce que l'on sçait être une marque d'ancienne Noblesse. Comme il eut plusieurs enfans, & que celui dont on donne ici les Mémoires, n'étoit pas l'aîné de la Maison, il se trouva obligé de travailler par lui-même à son

5-10-41
Digitized by Google

établissement dans le monde. Après donc la mort de son pere & de sa mere, il s'engagea étant encore fort jeune dans le Régiment des Gardes ; & passant ensuite par divers emplois, il commença à être connu du feu Roi, qui remarqua & estima dans lui sur toutes choses une fidélité inviolable jointe à une conduite & à un courage extraordinaire. Il lui donna une Lieutenance dans ses Gardes, & ensuite une Compagnie, & l'obligea d'acheter une très-belle Charge, qui étoit celle de Commissaire géneral des Suisses, à laquelle même il attacha de nouveaux privileges en sa faveur. Mais il arriva toujours, par je ne sçai quelle disgrace de la fortune, ou pour parler plus chrétiennement, par un effet singulier de la miséricorde de Dieu sur lui, qu'il se rencontrait à toute heure de nouveaux obstacles à son établissement dans le monde. Car tantôt quelque ennemi secret le supplantait, & lui enlevoit, sans qu'il le sçût, les graces du Roi ;

tantôt le manque de bien, & sa généroſité naturelle qui ne pouvoit lui permettre d'être à charge à ſes amis, l'empêchoit de jouir long-tems des grandes Charges où ce Prince vouloit l'élever; tantôt la puiſſance redoutable d'un Miniſtre, qui ne pouvoit ſouffrir dans un ſimple Officier comme lui, une fidélité à l'épreuve de ſes promeſſes & de ſes menaces, le réduiſoit dans la derniere extrémité. Ainſi toute ſa vie n'a été qu'un enchaînement & une viciſſitude continuelle de biens & de maux, de proſpérités & de diſgraces.

La derniere occaſion où il ſemble que Dieu ait voulu le convaincre plus fortement par ſa propre expérience du néant de la fortune du monde, fut celle de ſa priſon d'Allemagne. Car après avoir ſervi ſi long-tems ſous trois Rois; après avoir eſſuyé mille périls dans les Armées de tous ces Princes; après avoir eu aſſez de réſolution pour tenir tête durant trois jours avec quinze ou ſeize cens hommes ſeule-

Digitized by Google

ment, à trois Armées dans un méchant Bourg, jusques-là que Monsieur de Vitry qui commandoit le Corps, mais qui n'agissoit que par son conseil, à cause qu'il étoit encore fort jeune, a dit depuis à feu Monsieur d'Andilly, qu'il ne vit jamais un plus grand courage dans une occasion qui auroit pû épouvanter les plus braves. Après avoir procuré par ce moyen une capitulation avantageuse aux Troupes du Roi, il fut enfin oublié dans la prison, & oublié jusqu'à un point, qu'on s'efforça même d'étouffer l'action du monde la plus glorieuse, & qu'il se vit obligé de payer deux fois sa rançon, sans que l'on pensât seulement à lui en France.

Tant de services si mal récompensés, commencerent à le dégoûter du monde. Et Dieu ayant achevé de le toucher par quelques autres évenemens que l'on verra dans ces Mémoires, il résolut de ne plus penser qu'à son salut. Il renonça donc enfin au siecle, après

Digitized by Google

avoir passé cinquante-six ans à la Cour & dans les Armées, où il avoit reçu dix-sept blessures, & il se retira en une maison de campagne, pour ne s'y plus occuper que de la pensée de la mort.

Comme il s'entretenoit souvent avec un de ses amis, à qui Dieu avoit fait la même grace de quitter le monde; cet ami qui avoit une attention particuliere à remarquer les voies différentes, par lesquelles Dieu se plaît de conduire ceux qu'il veut enfin attirer à son service, trouva quelque chose de fort extraordinaire dans les divers évenemens de sa vie qu'il lui rapportoit. Il crut qu'il ne seroit pas inutile de les mettre par écrit, & que même ayant eu part à beaucoup de grandes affaires, où le Roi & les Généraux l'employoient souvent à cause de son courage & de sa conduite tant de fois éprouvée, le récit de tous ces évenemens, soit particuliers ou publics, pourroit être favorablement reçu de ceux qui sçavent estimer les histoires particulieres. Ce

fut donc ce qui le porta à l'engager insensiblement à dire les principales circonstances de sa vie, dont il pouvoit se souvenir. Monsieur de Pontis le fit d'abord fort simplement & sans penser au dessein qu'avoit son ami. Mais s'en étant ensuite douté, il ne vouloit plus parler, regardant tout ce qui étoit passé comme mort pour lui, & comme devant l'être aussi pour tous les autres. Mais enfin il consentit avec peine au desir de cette personne à qui il ne pouvoit rien refuser, laissant en sa disposition d'en user comme il le jugeroit à propos. Aussi depuis qu'on eut achevé ces Mémoires, il n'en a jamais parlé, & n'a pas même sçu positivement qu'on les eût faits, parce qu'il se contentoit de s'entretenir avec son ami, sans s'informer s'il écrivoit en son particulier quelque chose de ce qu'il lui avoit dit. Ce que l'on a jugé à propos de marquer ici, pour faire voir qu'il n'a eu aucune part dans la publication de ces Mémoires, & qu'on ne peut l'ac-

Digitized by Google

cuser en cela d'aucune ostentation.

L'on espere que ceux qui prendront la peine de les lire, pourront en porter un jugement semblable à celui qui a engagé à les donner au Public. Car il semble qu'on peut assurer qu'il est difficile de trouver dans la vie d'un seul homme tant d'exemples de sagesse, de conduite, de générosité & de vrai courage. Aussi l'on a regardé ces Mémoires comme pouvant servir beaucoup à tous les jeunes Gentilshommes, & sur-tout à ceux qui veulent s'engager dans la Cour & dans les Armées. L'on sçait combien il est difficile de se maintenir dans ces postes, au milieu d'une multitude de gens qui étant presque tous d'humeurs assez différentes, n'ont tous néanmoins assez souvent qu'un seul & même but, qui est d'avancer leur fortune aux dépens de celle des autres. Cinquante-six ans que M. de Pontis a passés dans un métier si pénible, & dans un tems si difficile, l'ont rendu habile, & lui ont acquis le

Digitized by Google

droit de donner quelques leçons à ceux qui n'ont pas encore l'expérience qui sert à former l'esprit, & à perfectionner le jugement.

Ils apprendront par plusieurs exemples, qui sont comme autant de maximes réduites en pratique, en quoi consiste le vrai courage d'un Gentilhomme, & qu'il est autant éloigné de cet excès de brutalité si ordinaire à la jeunesse, que de cet autre excès de foiblesse & de lâcheté. Ils verront qu'il y a une générosité qui sçait se venger d'une maniere beaucoup plus avantageuse & plus honorable que n'est celle de la passion & de la fureur; que la sagesse jointe à la fermeté, acquiert souvent plus d'honneur & de plus grands avantages, que l'emportement de la colere & de la vengeance; que c'est même ordinairement une preuve d'une très-grande foiblesse d'esprit, de ne sçavoir pas dans les rencontres modérer quelque léger ressentiment, & que le caractere d'un cœur vraiment

Digitized by Google

généreux est de tendre à surmonter plûtôt son ennemi par la bonté, que par la violence. Ce n'est pas qu'il ne s'y rencontre aussi plusieurs fautes qu'il a faites; mais ces fautes mêmes qui lui ont beaucoup servi, pourront ne leur être pas moins utiles, s'ils ont soin d'en tirer le même fruit qu'il en a tiré.

Quant à ce qui regarde la guerre, on peut assurer qu'ils y trouveront de quoi s'instruire beaucoup, puisque de grands Généraux de son tems ont fort estimé ce qu'il a fait en diverses occasions, & particulierement en la derniere, où n'ayant que très-peu de troupes, & étant attaqué par trois Armées victorieuses, & donnant en effet tous les ordres, quoiqu'il n'eût pas le souverain commandement, il fit paroître tant de fermeté & tant de sagesse, que s'il n'a pas été élevé aux plus grandes charges de la guerre, on conclura aisément, après avoir lû ces Mémoires, que plusieurs de ceux dont les grandes actions ont été si glo-

Digitized by Google

rieusement récompensées, ont eu assurément plus de bonheur que lui, mais n'ont pas toujours eu plus de mérite.

Au reste, on espere que les Lecteurs auront la bonté d'excuser ce qu'ils pourront remarquer de moins exact & de moins propre dans les expressions qui regardent principalement la guerre. On ne doute point qu'il ne s'y rencontre quelque faute, que les gens du métier attribueront, s'il leur plaît, plûtôt à celui qui a recueilli & publié ces Mémoires, qu'à celui dont il fait la vie.

Il croit aussi devoir avertir que, les ayant d'abord composés d'une autre maniere qu'ils ne sont, c'est-à-dire, n'y faisant point parler Monsieur de Pontis; mais parlant de lui, & rapportant comme un Historien tous les évenemens qui y sont, il trouva que la répétition trop fréquente du Sieur de Pontis, qu'il falloit nommer une infinité de fois, rompoit toute la suite de l'histoire. Il jugea d'ailleurs qu'elle

Digitized by Google

auroit tout un autre poids étant dans la bouche même de celui qu'elle regardoit, & qui en faisoit le principal sujet. Ainsi il n'eut pas beaucoup de peine à se résoudre de changer cette premiere maniere dont il l'avoit composée, & de faire parler le Sieur de Pontis lui-même, au lieu de parler de lui. Mais comme d'abord on avoit toute liberté de louer ce qui paroissoit de grand & de louable dans sa conduite, quelque soin que l'on eût pris de retrancher ces éloges, il en étoit encore resté qui ont été supprimés dans cette Edition, parce qu'on ne parle jamais avec trop de modestie de soi-même. Ce défaut ne doit donc nullement être attribué au Sieur de Pontis, comme étant infiniment opposé au caractere de son esprit, qui a été assez connu de tous ses amis. Car quoiqu'il ait eu des qualités vraiment grandes & extraordinaires, il a travaillé à les cacher & à les étouffer autant qu'il a pû depuis qu'il a eu quitté la Cour, par la maniere simple &

Digitized by Google

commune dont il a toujours vécu depuis. Et c'est aussi ce qui a fait dire à quelques-uns en voyant ces Mémoires, qu'ils n'y reconnoissoient point Monsieur de Pontis tel qu'il leur avoit paru dans sa retraite. Mais ce témoignage de ceux qui ne l'ont vû qu'en ce tems-là, est un grand éloge de sa modestie.

Digitized by Google

AVIS

Sur cette nouvelle Edition.

QUoique ces Mémoires ayent été fort estimés par un grand nombre de personnes très-judicieuses & très-habiles, ils n'ont pas néanmoins évité le sort commun aux meilleurs ouvrages, qui est d'être improuvés & contestés par quelques-uns. Car il y en a eu qui ont voulu disputer au sieur de Pontis la qualité de Gentilhomme & de Lieutenant aux Gardes ; & d'autres qui ont témoigné douter de la vérité de ces Mémoires.

Pour ce qui regarde sa personne, la Terre de Pontis, qui est encore en Provence, exposée aux yeux de tout le monde, & qui a donné le nom à sa famille, est une preuve visible de sa Noblesse. Ses alliances considérables, & la qualité de Chevalier de Malte qu'avoit l'un de ses freres, dont il est parlé dans ces Mémoires, confirment la même chose.

Pour ce qui est de sa qualité de Lieutenant aux Gardes, que quelques-uns ont voulu mettre en doute, il y a encore quelques Gentilshommes qui l'ont

Digitized by Google

vû dans cette charge, qui soutiennent qu'il n'y a point d'homme si hardi qui osât soutenir cette chimere devant eux, & qui témoignent qu'ayant été voir quelques personnes de grande qualité, que l'on croit comme les auteurs de ce conte, ils l'ont desavoué hautement, & ont confirmé au contraire tout ce qui se pouvoit dire de plus avantageux sur ce point à la mémoire de Monsieur de Pontis. Et depuis même qu'il se fut retiré de la Cour, ceux qui l'ont connu particulierement, sont témoins qu'il étoit encore alors en une si grande considération dans le Régiment des Gardes, que tous les Lieutenans du Régiment le choisirent un jour pour leur arbitre dans un différend considérable qu'ils eurent avec tous les Capitaines.

Quant à ce qu'ils disent contre la fidélité & la vérité de ces Mémoires, il semble qu'on ne doit pas s'en étonner beaucoup, après qu'on a bien osé dire la même chose de ceux qui ont été attribués à Monsieur le Duc de la Roche-foucault, & que l'on a regardés avec raison, comme les plus beaux Mémoires qui ayent paru de notre tems. Car un Gentilhomme louant un jour ces Mémoires, un de ses amis lui dit froide-

ment qu'un Seigneur de la Cour devant qui il les louoit de la même sorte, lui avoit répondu qu'ils étoient à la vérité fort beaux, mais que c'étoit dommage qu'ils ne fussent vrais; & que s'étant trouvé en plusieurs occasions, dont il étoit parlé dans ces Mémoires, il sçavoit que bien des choses s'étoient passées d'une autre maniere. Ce Gentilhomme repartit alors avec un peu de chaleur à son ami, que si ce Seigneur dont il lui parloit, avoit écrit des Mémoires sur un semblable sujet, Monsieur le Duc de la Rochefoucault en auroit pû dire sans doute la même chose qu'il disoit de ceux qu'on lui attribue; qu'il étoit rare de voir deux personnes convenir ensemble dans la relation d'un même fait, dont ils auroient été également témoins, & que les évenemens de la guerre étoient encore plus sujets à cette diversité de rapports, parce que le tumulte & la confusion jointe à l'éloignement des quartiers, & à l'exactitude avec laquelle chacun est obligé de garder son poste, ôte presque toujours une connoissance exacte à chacun en particulier, de ce qui se passe dans un combat.

Digitized by Google

Ainsi pour revenir à ce qui regarde les Mémoires du sieur de Pontis, l'on peut, ce semble, considérer ce qui y est rapporté en deux manieres différentes. Il y a des choses qui se sont passées en particulier, comme par exemple, tous les entretiens qu'il a eu l'honneur d'avoir avec le Roi & avec le Cardinal de Richelieu, & tout ce qui s'est passé entre le Pere Joseph ou Monsieur des Noyers & lui. Il y en a d'autres qui ont été publiques & exposées à la vûe de tout le monde, comme divers évenemens de la guerre. Quant aux premieres, comme elles n'ont plus d'autres témoins que celui même qui les raconte, on en doit juger sans doute par sa bonne foi comme de tous ses amis, dont plusieurs vivent encore, & par la conformité qui se trouve entre ce qu'il dit, & la notion générale qu'a le public de ceux dont il parle.

Pour les autres qui ont été publiques, il est certain que la plûpart de ceux qui ont pû en être témoins, sont morts; & que le témoignage de ceux qui sont encore vivans, ne peut raisonnablement être préféré au sien, qu'autant que plusieurs s'accorderoient de bonne foi dans les faits qu'ils contrediroient. Car de ci-

ter, comme ont fait quelques-uns, l'oubli d'un grand Seigneur en une chose particuliere qui ne le regardoit point, & qui s'est passée il y a quarante ans, c'est sans doute trop mal connoître les Grands, qui ne s'occupent gueres que d'eux-mêmes, & qui ne songent presque jamais aux autres qu'en passant, ou par quelque rapport à eux.

L'on ne prétend pas néanmoins pour cela soutenir qu'il n'y ait rien que de très-assuré dans ces Mémoires. Le sieur de Pontis n'étoit pas d'une autre nature que les autres hommes qui sont sujets à se tromper. Sa mémoire a pû en effet lui manquer pour quelques circonstances particulieres. Mais ce qu'on peut dire avec certitude, c'est qu'il n'a point manqué à son honneur & à sa conscience, & qu'il étoit incapable de rien avancer dont il ne se crût assuré.

Il seroit très-aisé de faire passer ainsi pour une fable les Mémoires les plus estimés, comme entr'autres ceux du Maréchal de Monluc. Car il vient aisément dans l'esprit, que se représentant lui-même d'une humeur hautaine, étant d'un pays où l'on aime assez à se vanter, il a apparemment embelli diverses cho-

ſes qui le regardent, & qu'il ſe ſera un peu flaté dans le tableau qu'il fait de lui-même. C'eſt pourquoi un Miniſtre célebre en nos jours, que l'on ſoupçonnoit n'être pas favorable à la maiſon de ce Maréchal, l'ayant fait peindre avec pluſieurs hommes illuſtres, fit mettre ces mots ſous ſon portrait. *Multa fecit, plura ſcripſit*. Il a été grand dans ſes actions, & il s'eſt fait encore plus grand dans ſon hiſtoire. Cela n'empêche pas néanmoins que ſes Mémoires ne ſoient fort eſtimés; & que des perſonnes très-habiles ne reconnoiſſent qu'ils ſont véritables.

La maniere même dont quelques-uns ont voulu rendre ſuſpecte la fidélité des Mémoires du ſieur de Pontis, paroît plus propre à l'établir qu'à la détruire. Car ils ne deſavouent pas que les amis du ſieur de Pontis, auſquels il a dit tout ce qui lui étoit arrivé, & qui l'ont depuis mis par écrit, n'y ont point certainement ajouté de fables; parce qu'ils les reconnoiſſent pour ennemis déclarés du menſonge & des Romans; mais ils ſoutiennent que le ſieur de Pontis par un manque ou de mémoire, ou de ſincérité, les a trompés; & qu'il s'eſt repréſenté

Digitized by Google

tout autre dans ces Mémoires, qu'il n'a jamais paru dans sa vie. Ainsi ces personnes changent cette histoire en une fable, & témoignent en même tems que c'est l'un des plus beaux Romans qu'on ait jamais vû, & que l'on y garde par-tout d'une admirable maniere, le caractere d'un parfaitement honnête homme. Que si ce qu'ils disent est vrai, il faudra nécessairement que le sieur de Pontis à l'âge de plus de quatre-vingts ans, s'entretenant familierement avec ses amis à diverses reprises, & presque sans aucune application d'esprit, ait fait sans y penser, l'un des plus beaux Romans qui fût jamais : ce qui est sans comparaison plus incroyable que n'est la vérité de tous les faits qu'il rapporte.

On ne doit pas aussi se mettre fort en peine de répondre à ce qu'ont dit quelques-uns, qu'il n'a point paru que le sieur de Pontis ait été connu si particulierement du feu Roi. Il est vrai en effet que s'il s'étoit attaché auprès du Cardinal de Richelieu, comme plusieurs autres de son tems, & comme on l'en pressa diverses fois, il auroit eu l'avantage d'être plus connu qu'il ne l'a été, & que ses bonnes qualités très-estimées de

ce Ministre l'auroient pû facilement élever à un rang considérable, qui l'eût fait connoître à tout le monde pour ce qu'il étoit. Mais la forte attache qu'il eut toujours pour la personne & pour le service de son Prince, ne plut pas sans doute à bien des gens.

Et d'ailleurs, le feu Roi lui-même, qui gardoit, comme l'on sçait, beaucoup de mesures avec le Cardinal de Richelieu, affectoit assez de ne pas trop témoigner publiquement connoître ceux qui lui étoient les plus fideles; & l'on avoue qu'en ce sens il est vrai de dire qu'il est souvent arrivé que le sieur de Pontis ne paroissoit pas être connu trop particulierement de ce Prince. Mais ceux qui sçavent juger des choses, tireront sans doute de tout cela des conséquences très-avantageuses à celui qui a préféré à une fortune plus grande & plus éclatante, le service qu'il a rendu au feu Roi pendant le cours de plusieurs années, avec une fidélité que ni les promesses ni les menaces n'ont pû jamais ébranler: ce que les Princes les plus sages & les plus éclairés jugeront toujours digne d'une estime très-particuliere & des plus grandes récompenses.

Digitized by Google

L'on a eu soin dans cette nouvelle Edition de suivre l'avis qu'on a reçu de plusieurs personnes, en corrigeant & réformant diverses choses qui n'étoient pas dans l'exactitude. L'on y a même ajouté quelques petites circonstances historiques, agréables & utiles, qu'on avoit omises, & qu'un ami du sieur de Pontis a sçues de lui-même pendant qu'il vivoit. Mais l'on s'est cru en même tems obligé de retrancher la relation de ce qui se passa entre lui & ce fameux Astrologue, aussi-bien que l'histoire du Gouverneur d'Aiguemortes, & la prédiction de Nostradamus sur son sujet. La plûpart de ceux qui ont lu ces Mémoires, ont témoigné être choqués de trouver des horoscopes, c'est-à-dire, des prédictions vaines & superstitieuses, dans un livre qui leur paroissoit d'ailleurs très-utile, quoiqu'on ne les eût rapportées que pour avoir lieu d'en faire voir la vanité. Et ainsi on a jugé les devoir ôter tout-à-fait du corps de l'histoire.

Mais comme il arrive ordinairement que tous ne sont pas dans les mêmes sentimens, & que par un effet de curiosité si naturelle à tous les hommes, quel-

Digitized by Google

ques-uns pourroient peut-être desirer dans cette nouvelle Edition ce qu'ils ont vû une fois dans la premiere, on a rapporté en peu de mots la même chose, & on s'est obligé en même tems de faire connoître avec plus de force qu'on ne l'a fait, combien c'est une chose vaine, ridicule & indigne non-seulement d'un chrétien, mais d'un homme de bon sens, de s'arrêter à toutes ces sortes de prédictions.

On ne doute point de la sincérité du rapport du sieur de Pontis, & de la vérité de ce qu'il dit de cet Astrologue nommé Hieronymo, lorsqu'il assure que l'étant allé voir avec le Procureur Général d'un Parlement, & un Officier des Gardes, ils ne purent le surprendre, & qu'il reconnut aussi-tôt ce Procureur Général, quoique travesti & vêtu en Cavalier. L'on ne peut pas nier non plus qu'il ne leur ait dit à tous quelques circonstances particulieres de leur vie.

Mais il est bon de remarquer qu'il n'étoit pas impossible que le Procureur Général du Parlement d'Aix fût connu, soit pour le visage, soit pour des desordres assez publics, à un Astrologue Ita-

Digitized by Google

lien, qui avoit paſſé ſans doute par la Provence, lorſqu'il étoit venu d'Italie, & à qui il étoit, comme à tous les autres de ſa profeſſion, d'une grande conſéquence de connoître les perſonnes les plus conſidérables des Provinces, & les principales intrigues de leurs familles.

Car l'on ſçait aſſez que la réputation de toutes ces ſortes de gens ne ſubſiſte gueres que ſur la créance que peuvent avoir en eux quelques perſonnes de conſidération. Et après qu'ils les ont trompés par quelques fauſſes apparences, il leur eſt facile de s'acquérir une plus grande créance dans leurs eſprits, auſſi-bien que dans tous les autres qui n'y regardent pas de ſi près, par la hardieſſe avec laquelle ils leur parlent enſuite de l'avenir, comme s'ils en avoient une vue claire & aſſurée, quoiqu'ils ne le faſſent jamais qu'au haſard, ou en ſuivant quelquefois des conjectures aſſez bien fondées.

Il n'étoit pas par exemple fort difficile à cet Aſtrologue de prédire à ce Procureur Général qu'il ſeroit pouſſé à bout, & obligé de ſortir de la Province, puiſqu'ayant ſçu une fois qu'il avoit aſ-

Digitized by Google

faire à une personne très-puissante, telle qu'étoit un Président au mortier, qu'il avoit choqué dans la chose du monde qui lui devoit être la plus sensible, qui étoit l'honneur de sa fille, il pouvoit par une conjecture très-bien fondée, prévoir les suites malheureuses d'une affaire de cette nature, & l'en avertir. Ce n'étoit pas non plus une chose fort surprenante, qu'il ait prédit à un homme de guerre assez déterminé, & souvent fort exposé, tel qu'étoit le sieur de Pontis dans sa jeunesse, qu'il courroit grand risque de sa vie en une telle année qu'il lui marqua. Il auroit pû sans doute avec une aussi grande certitude lui faire une semblable prédiction pour chaque année, qui ne se passoit gueres sans être exposé à de grands périls, puisqu'il est certain que la même année ou celle d'auparavant, il s'étoit vû deux diverses fois aussi prêt de perdre la vie, lorsqu'il se trouva engagé malheureusement à se battre pour servir un de ses amis, & lorsqu'il tomba ensuite entre les mains de la Justice, d'où il paroissoit difficile qu'il pût échapper, s'il ne s'étoit lui-même sauvé.

Il est donc visible qu'il y a souvent beaucoup

Digitized by Google

beaucoup de ſurpriſe, de vanité & de fourberie dans les diverſes prédictions de ces devins, & que ſi ceux qui les vont trouver pour ſatisfaire miſérablement leur curioſité, s'appliquoient à approfondir un peu davantage tout ce qu'ils diſent, ils les convaincroient ſouvent d'artifice & de menſonge.

C'eſt en effet la raiſon pour laquelle on s'eſt cru auſſi obligé de retrancher de ces Mémoires l'hiſtoire de ce Gouverneur d'Aiguemortes, qui, pour ſe venger du Connétable qui vivoit un peu librement avec ſa femme, réſolut de remettre ſa place entre les mains du Roi d'Eſpagne, à cauſe d'un outrage particulier fait à ſa perſonne, mais qui néanmoins avant que d'exécuter ſon deſſein, alla conſulter le ſieur Noſtradamus, alors célebre dans toute la France, par ſa prétendue connoiſſance de l'avenir.

Il eſt vrai qu'il paroît d'abord quelque choſe de fort extraordinaire dans ce que le ſieur de Pontis raconte, comme l'ayant ſçu du neveu de Noſtradamus, lorſqu'il dit que le Gouverneur étant arrivé chez cet Aſtrologue, après avoir couru beaucoup de périls dans ſon voïa-

Digitized by Google

ge, lui entendit dire d'abord tout ce qui lui étoit arrivé, & apprit de lui ensuite, quoiqu'en des termes fort ambigus, qu'il avoit lieu d'appréhender quelque grand malheur des caresses de sa femme. Mais quoique le sieur de Pontis assure encore sur le témoignage peu certain du même neveu de Nostradamus, que ce Gouverneur vit arriver quelques jours après l'accomplissement de cette prédiction, ayant été arrêté chez lui par l'ordre du Connétable qui découvrit sa trahison; & son procès ayant été fait sur les lettres mêmes qu'il avoit écrites en Espagne, & qui furent interceptées, on sçait toutefois que Nostradamus qui a passé dans l'esprit de plusieurs pour un Prophete, n'a pas laissé d'être convaincu en beaucoup de choses de tromperie & de fausseté.

Il seroit facile de le prouver par plusieurs histoires connues de personnes habiles, qui ont eu soin de rechercher la vérité des choses, & qui ne souscrivent pas si facilement à l'illusion. Si l'on considere en effet tout cet appareil de spheres & de globes, dont il est parlé dans cette relation du sieur de Pontis, & qui fait toute la principale étude de

ces Astrologues, on en conclura aisément que Nostradamus n'étoit point Prophete, non plus que tous les autres de la même profession, puisque les Prophetes ne cherchent point dans les globes ni dans les astres, mais puisent dans la lumiere de Dieu même la connoissance véritable & assurée de l'avenir. Car nous devons établir comme un principe constant de notre Foi, que c'est Dieu seul qui préside sur le sort des hommes, & que rien ne dépend plus immédiatement de son pouvoir que leur vie, puisque, comme il les a tirés du néant par sa main toute-puissante, ils y retomberoient infailliblement, si cette même main ne les soutenoit. Il est donc indigne de notre Religion, d'attribuer à des astres ce pouvoir qui ne peut appartenir qu'à Dieu, comme au Créateur & à l'Etre souverain; & c'est retomber dans l'idolatrie, de reconnoître ces astres comme dominans sur notre bonne ou mauvaise fortune, & même sur notre volonté.

Un des plus grands esprits de l'antiquité, & des plus grands Saints qui ayent jamais été dans l'Eglise, traitant cette même matiere contre les Payens,

Digitized by Google

fait voir d'une maniere très-ſenſible, la vanité de cette penſée qu'ils avoient, & que pluſieurs ont encore, que ſelon certaines conſtellations ſous leſquelles les hommes ſont nés, ils ſont engagés néceſſairement à certaines actions, & expoſés à divers accidens qu'ils ne ſçauroient éviter. « S'ils croyent, dit ce » grand homme, que c'eſt Dieu qui a » donné à ces aſtres le pouvoir qu'ils » leur attribuent ſur les actions & les » fortunes des hommes, quel jugement » laiſſent-ils à Dieu des actions de ces » mêmes hommes, puiſque le Ciel dont » il eſt le ſouverain Seigneur, les rend » néceſſaires ? Que s'ils diſent que les » aſtres marquent plûtôt en effet les » évenemens qui doivent arriver, qu'ils » ne les cauſent, je veux qu'en cela les » Mathématiciens ne parlent pas tous » auſſi juſte qu'ils devroient. Mais d'où » vient donc qu'ils n'ont jamais pû ren» dre raiſon pourquoi dans la vie de » deux jumeaux, dans leurs actions, » dans leurs profeſſions, dans leurs » charges, dans leurs emplois, dans » tous les divers accidens qui leur ar» rivent, & dans leur mort même, il ſe » trouve quelquefois tant de diverſité

Auguſt. de Civit. Dei lib. 5. cap. 1. &c.

Digitized by Google

» & une si prodigieuse dissemblance, » que des étrangers leur sont souvent » plus semblables qu'ils ne le sont en- » tr'eux, quoiqu'ils n'ayent été séparés » dans leur naissance, que par un très- » petit espace de tems, & que leur » conception se soit faite en même mo- » ment?

» Il est vrai qu'Hypocrate rapporte » qu'ayant vû deux freres qui étoient » tombés malades ensemble, & dont le » mal augmentoit & diminuoit égale- » ment, il jugea qu'ils étoient jumeaux. » Mais ce qu'un Astrologue attribuoit à » la vertu d'une même constellation, » ce Médecin si fameux n'en attribuoit » la cause qu'à un même tempérament; » & la conjecture du Médecin étoit en » cela sans comparaison plus vraisem- » blable que celle du Mathématicien. » Car il pouvoit aisément être arrivé » que ces deux freres ayant été conçus » en un même instant, avoient reçu » conjointement une même impression » de la disposition présente du corps » de leurs parens, de sorte qu'ayant » pris ensuite un même accroissement » dans le sein de leur mere, ils naqui- » rent avec une complexion toute sem-

Digitized by Google

» blable. Mais de prétendre que ce fut
» la constitution du Ciel & des astres,
» présidant à leur conception ou à leur
» naissance, qui causa cette ressemblan-
» ce si parfaite dans les mêmes accidens
» de leur maladie, je ne sçai si on le peut
» dire sans démentir la raison même,
» puisque nous sçavons qu'il y a des ju-
» meaux dont non seulement les actions
» & les inclinations, mais les maladies
» mêmes sont entierement différentes.
» Et pour ne parler que des plus céle-
» bres, l'on sçait que du tems de ces
» anciens Patriarches, les deux ju-
» meaux Esaü & Jacob s'entresuivirent
» de si près en venant au monde, que
» l'un tenoit l'autre par le pied. Cepen-
» dant il y eut une si grande différence
» dans leur vie, dans leurs mœurs,
» dans toutes leurs actions, & dans l'af-
» fection même que leur portoient leurs
» parens, que cette même diversité fut
» cause que l'aîné conçut une grande
» haine contre le cadet.

» Il est vrai qu'ils ont recouts sur
» cela à cet exemple fameux de la roue
» du potier, qu'on dit qu'un grand As-
» trologue allégua autrefois pour se re-
» tirer de cette même difficulté Car

» ayant tourné une roue de potier de
» toute sa force, pendant que cette
» roue tournoit, il la marqua avec de
» l'encre deux fois de suite, tout le plus
» vîte qu'il lui fut possible; en sorte
» qu'on auroit cru qu'elle auroit été
» marquée deux fois en un même en-
» droit. Cependant lorsqu'elle fut arrê-
» tée, il parut deux marques dans un in-
» tervalle assez grand l'une de l'autre.
» Ainsi, disoit cet Astrologue, dans une
» aussi grande rapidité qu'est celle du
» Ciel, encore que deux jumeaux se
» suivent l'un l'autre aussi promptement
» que j'ai marqué deux fois de suite cette
» roue, il ne se peut qu'il n'y ait une
» distance considérable dans les Cieux.
» Et c'est la cause de toute la diversité
» qui se trouve dans leurs moeurs &
» dans les accidens de leur vie. Mais si
» l'on veut approfondir cet argument,
» comme remarque encore le même
» Saint, on reconnoîtra qu'il est plus
» fresle que les vaisseaux mêmes que
» l'on fait avec cette roue, & qu'il prou-
» ve plus que toute autre chose l'absur-
» dité de la science prétendue de toutes
» ces sortes de gens. Car de quelqu'im-
» portance que l'on veuille dire qu'est

Digitized by Google

» ce petit intervalle de tems, il est
» néanmoins si insensible qu'un Astro-
» logue ne le sçauroit remarquer ni fai-
» re deux figures différentes. Et c'est en
» cela que se découvre la fourberie &
» la fausseté de ses prédictions. Car en
» observant deux figures tout-à-fait sem-
» blables, il auroit dû dire la même
» chose de ces deux freres dont j'ai par-
» lé; & cependant la vie de ces deux
» freres ayant été si différente, la pré-
» diction qu'il auroit faite toute sem-
» blable de l'un & de l'autre, se seroit
» par conséquent trouvée fausse. Ou
» s'il avoit prédit véritablement les di-
» vers évenemens de leur vie, il n'au-
» roit donc pas dit les mêmes choses de
» tous les deux, quoiqu'il ne pût voir
» toutefois que les mêmes choses dans
» les figures toutes semblables de la na-
» tivité de l'un & de l'autre; & ainsi ce
» seroit visiblement par hasard, & non
» par science qu'il auroit dit vrai.

August. Confess. lib. 7. cap. 7.

» D'ailleurs, si cet intervalle qui se
» trouve dans le Ciel à la naissance de
» deux jumeaux est si grand, quoiqu'un
» Mathématicien célebre avoue ne le
» pouvoir remarquer, qu'il soit cause
» que l'un des deux devienne riche, &

Idem de Civitate Dei, l. 5. c. 3.

Digitized by Google

» que l'autre demeure pauvre. Com-
» ment a-t-on la hardieſſe, après avoir
» conſidéré l'horoſcope de ceux qui ne
» ſont point jumeaux, de vouloir leur
» prédire ce qui leur doit arriver, puiſ-
» qu'il paroît impoſſible, vû la grande
» rapidité du Ciel, d'y remarquer le
» moment de leur naiſſance? Que ſi l'on
» demande, comme donc il peut arri-
» ver que ces Aſtrologues ſemblent ſou-
» vent voir ſi clair dans l'avenir, & pré-
» diſent tant de choſes dont l'évenement
» ne peut gueres être conteſté.

» Le même Saint répond encore que *Idem Confeſ-ſion. lib. 7. c. 6.*
» les conjectures des hommes rencon-
» trent quelquefois par haſard la véri-
» té, & dans la multitude des choſes
» qu'ils prédiſent, il en arrive quelques-
» unes, non que ceux qui les aſſurent
» en ayent aucune connoiſſance aſſu-
» rée, mais parce qu'entre tant d'évé-
» nemens imaginaires qu'ils prédiſent
» en l'air, il eſt difficile, ſelon le cours
» des choſes du monde, qu'il ne s'en
» trouve quelqu'un de véritable. Et de
» plus Dieu fait ſouvent par de ſecrets
» mouvemens, ſans que ces Aſtrolo-
» gues, ni ceux qui les conſultent, ſça-
» chent ce qui ſe paſſe dans eux, que

Digitized by Google

» les uns rendent des réponſes, & les au-
» tres les reçoivent telles qu'ils méri-
» tent, ſelon la corruption qui eſt ca-
» chée au fond de leurs cœurs, & ſelon
» l'abîme impénétrable de ſes juſtes ju-
« gemens.

Idem de Civ. Dei, l. 5. c. 7. » On peut croire auſſi que lorſqu'ils
» prédiſent quelquefois d'une maniere
» ſurprenante pluſieurs choſes vérita-
» bles, cela ſe fait par une ſecrete inſ-
» piration des mauvais eſprits qui tra-
» vaillent à répandre & à établir dans
» l'eſprit des hommes ces fauſſes &
» dangereuſes opinions touchant la fa-
» talité des aſtres, & non par aucune
» ſcience de l'horoſcope qui eſt entiere-
» ment vaine. Car quoique les démons *Ibid. lib. 9. cap. 22.*
» ne contemplent pas dans la ſageſſe
» de Dieu, comme les ſaints Anges, les
» cauſes premieres & éternelles des
» tems & de toutes choſes, néan-
» moins par la connoiſſance & la gran-
» de expérience qu'ils ont de certains ſi-
» gnes qui nous ſont cachés, ils décou-
» vrent beaucoup plus loin que nous
» dans l'avenir; & ils prédiſent auſſi
» quelquefois les choſes mêmes qu'ils
» doivent faire. Mais il arrive ſouvent
» qu'ils ſe trompent, parce qu'il ne leur

Digitized by Google

» eſt pas permis de faire tout le mal » qu'ils ſe propoſent, & que d'ailleurs » toute la connoiſſance qu'ils peuvent » avoir de l'avenir, n'étant fondée que » ſur de ſimples conjectures, Dieu per» met pour les punir & pour humilier » leur orgueil, que cette lumiere dont » ils ſe vantent, ſoit reconnue tous les » jours pour fauſſe & trompeuſe par » ceux mêmes qu'ils s'efforcent de ſur» prendre ».

Voilà les raiſons que l'on a eues de retrancher de ces Mémoires ce qui regarde ces prédictions, & de le mettre plutôt en ce lieu, pour avoir plus de liberté de faire voir la vanité & la fauſſeté de la ſcience ſur laquelle elles ſont fondées. Quoique l'on ſe ſoit un peu étendu ſur cette matiere, ceux qui ſçavent combien on s'abandonne ordinairement à cette vaine curioſité, ne trouveront pas ſans doute qu'on en ait trop dit. Et il ſeroit au contraire à ſouhaiter que l'on en eût dit aſſez, pour donner non-ſeulement du mépris, mais de l'horreur de toutes ces ſortes de curioſités contraires à l'ordre de Dieu, qui s'eſt voulu reſerver à lui ſeul la connoiſſance de ce qui doit arriver à tous les hom-

Digitized by Google

mes dans la ſuite de tous les ſiecles; quoique par un privilege particulier il a fait part quelquefois à ſes Saints de cette connoiſſance de l'avenir.

MEMOIRES

Digitized by Google

MEMOIRES
DU SIEUR
DE PONTIS.

LIVRE PREMIER.

Contenant ce qui se passa dans le tems que le sieur de Pontis fut Cadet au Régiment des Gardes. Il est obligé de se retirer en Hollande, d'où il revient après avoir couru grand risque de sa vie. Il leve une Compagnie & la mene au service du Duc de Savoie. Il retourne en France, & soutient un siége dans le Château de Savigny.

I. A L'AGE de quatorze ans ayant perdu mon pere & ma mere, je sentis une inclination extraordinaire pour la guerre, & je résolus de commen-

Digitized by Google

cer à apprendre le métier. Je servis d'abord une année dans le Régiment de Bonne, où je portai la carabine, le mousquet n'y étant point en usage. Je retournai ensuite à Pontis pour voir si mon frere aîné, qui avoit, selon la coutume du pays, tout le bien de la Maison, seroit dans la disposition de faire quelque chose pour moi, & je passai quelques mois avec lui. Voyant qu'il ne me vouloit employer qu'aux soins du ménage, dont je me sentois fort éloigné, je pris la résolution de m'en aller à Paris, & de travailler par moi-même à m'avancer comme je pourrois dans le monde. Je demandai à mon frere ce qui m'étoit nécessaire pour ce dessein; mais son indifférence m'obligea d'aller trouver mes autres parens, & de m'adresser particulierement à une tante que j'avois & qui m'aimoit beaucoup. Je reçus d'elle ce que je pouvois desirer pour mon voyage, & d'un oncle qui avoit aussi bien de l'affection pour moi, un petit cheval; & avec cet équipage de Cadet, je partis après avoir pris congé de mes parens pour m'en aller à Paris. Passant par Grenoble, qui est à deux journées du Village de Pontis, je me crus obligé d'aller saluer M. de Lesdiguieres,

de qui j'avois l'honneur d'être parent. Il me reçut avec beaucoup de bonté, & me demanda quel étoit mon dessein dans le voyage que j'entreprenois. Je lui répondis que je desirois d'apprendre à devenir honnête-homme, & de me rendre digne de lui offrir mon service. Il fut satisfait de ma réponse ; & voulant me servir dans le dessein que j'avois, il me donna un mot de sa main pour me recommander à M. de Crequy, son gendre, qui traitoit alors du Régiment des Gardes, lui mandant de m'y recevoir comme un allié, & comme un jeune Gentilhomme qu'il considéroit particulierement. Mais M. de Crequy ne conclut pas si-tôt son marché, ce qui l'empêcha d'exécuter l'ordre de M. de Lesdiguieres. Cependant la grande passion que j'avois d'entrer dans le Régiment des Gardes, comme étant la meilleure école du métier que je desirois d'apprendre, me porta à aller me présenter à M. de Grillon, qui en étoit Mestre de Camp, pour lui demander la grace d'être reçu dans le Régiment. Mais M. de Grillon qui ne permettoit point qu'on y entrât si jeune, me dit qu'il ne pouvoit pas m'y recevoir. Il accompagna néanmoins ce re-

Digitized by Google

fus du plus grand témoignage d'amitié qu'il pouvoit jamais me donner, me promettant de me garder un an chez lui, jusqu'à ce que je fusse assez fort pour pouvoir entrer dans le corps. Il ne laissa pas, quelque tems après, de m'y faire entrer avec une affection particulière, qu'il me continua toujours depuis, ainsi que je le ferai voir dans la suite de ces Mémoires.

II. Comme les actions de générosité doivent être proposées pour servir d'exemple, je suis obligé de rapporter en ce lieu celle dont M. de Vitry, Capitaine des Gardes du Corps, usa à mon égard dans le tems que j'étois Cadet au Régiment des Gardes sous le Roi Henri IV. Etant un jour à Melun, j'allai à la chasse avec trois de mes camarades dans la Forêt de Fontainebleau. A l'entrée de cette Forêt nous apperçûmes un grand cerf qui venoit à nous. L'ardeur de la chasse m'emporta à l'heure même; & sans me mettre beaucoup en peine si cette bête étoit privilégiée, je lui déchargeai un grand coup de fusil dont je l'abattis. Je rechargeai aussi-tôt après mon fusil de peur de surprise, & presque dans le moment nous entendîmes les chiens qui le

ſuivoient; & vîmes piquer à nous un cavalier, qui étoit M. de Vitry, lequel commença à nous crier : allons, Cadets, armes bas. Sur ce qu'il vit que nous n'étions pas diſpoſés à le faire, il mit la main au piſtolet; & moi le couchant en joue avec mon fuſil, en même tems, je lui criai de ne ſe pas approcher, & de ne me pas obliger de tirer ſur lui. Comme il y auroit eu de la témérité à s'avancer, il prit le plus ſage parti, qui fut de tourner bride, & d'aller s'en plaindre au Roi. Cependant, comme il ne faiſoit pas sûr pour nous de demeurer là davantage, nous nous retirâmes à petit bruit vers Melun; & jugeant bien que cette affaire pourroit avoir quelques ſuites, je demandai à M. de Briſſac, mon Capitaine, congé d'aller faire un petit voyage à Paris, où je lui témoignai que j'avois affaire. Mes trois autres camarades trouverent moyen auſſi de s'abſenter de la Compagnie. Ainſi le Roi ayant donné ordre aux Officiers du Régiment d'en faire la revûe en préſence de M. de Vitry, afin qu'il pût remarquer les coupables, il n'en put reconnoître aucun. On ne laiſſa pas néanmoins de m'en ſoupçonner, à cauſe que l'on ſavoit que j'é-

tois un peu ardent à la chasse ; mais comme j'avois demandé mon congé dans les formes, on eut peine à me juger tout-à-fait coupable. Cela se passa ainsi sans que l'on en parlât beaucoup davantage.

Au bout de deux ou trois mois, il arriva que lorsque j'étois en faction devant la porte du Louvre, M. de Vitry en passant, me reconnut ; & s'adressant à moi aussi-tôt : Ho ho, Cadet, me dit-il, c'est donc vous ! vous souvenez-vous du cerf de Fontainebleau ? Je me trouvai, à la vérité, fort embarrassé de son compliment, sur-tout dans le poste où je me trouvois, qu'il ne m'étoit pas permis de quitter. Ne me restant que la voie de la soumission & de la priere, je lui dis de la maniere la plus humble & la plus touchante qu'il me fut possible : Ah, Monsieur, voudriez-vous me perdre ! ayez pitié d'un Cadet comme je suis. Il me répondit le plus généreusement du monde : C'est assez que je vous connoisse ; & bien loin de vouloir vous perdre, je veux vous servir ; venez me voir, je vous donne ma parole, foi de Gentilhomme, qu'il ne vous arrivera aucun mal. Cependant lorsqu'il fut passé, comme je n'avois

Digitized by Google

point encore l'honneur de le connoître, & que l'appréhension où j'étois ne me permettoit point de m'assurer trop sur sa parole, je fis témoigner à mon Caporal que j'avois quelque incommodité qui m'empêchoit de pouvoir garder plus long-tems ce poste, & le priai d'en mettre un autre à ma place, ce qu'il fit, sans qu'il se doutât de rien, & je me tins ensuite sur mes gardes. Je différai deux ou trois jours à aller voir M. de Vitry, craignant toujours, & ne pouvant me résoudre, après la faute que j'avois faite, de m'aller présenter devant lui; mais enfin je résolus d'y aller un matin avec deux ou trois de mes camarades. Nous le trouvâmes encore au lit; étant entré, je lui fis mon compliment avec mille excuses du malheur qui m'étoit arrivé, & lui témoignai mon extrême déplaisir de ce que j'en avois usé si brutalement envers une personne de sa qualité, à la générosité duquel j'étois obligé de ma vie. Il me reçut avec de grands témoignages d'affection, & m'embrassa en me disant avec la plus grande honnêteté du monde, qu'il étoit ravi de me connoître, & qu'il se serviroit de moi dans les occasions. Comme il jugea même que je pou-

vois avoir besoin de quelque argent, il me présenta quelques pistoles avec beaucoup de bonté, & me força de les recevoir en me disant qu'un soldat ne devoit rien refuser.

III. Vers ce même tems j'eus une contestation assez extraordinaire avec un de mes amis, & je pensai me faire une affaire pour m'être piqué d'agir avec amitié & générosité à son égard ; il s'appelloit Espérance, & étoit bâtard du fameux M. de Grillon. S'étant battu en duel, après un Edit très-févere du Roi, qui défendoit les duels, il fut arrêté & condamné à être tiré par les armes. Il me conjura, selon la coutume, étant mon ami intime, de vouloir lui servir de parrein, c'est-à-dire, de lui tirer le premier coup. Pour moi ne pouvant pas regler mon amitié sur cette cruelle & fausse coutume, je lui dis tout net que c'étoit à cause de cela même que j'étois son intime ami, que je ne voulois pas être son bourreau, & qu'absolument je ne pouvois pas tuer celui que j'aimois. Il me pressa & me fit de nouvelles instances pour me porter à lui rendre ce témoignage de mon amitié, me disant toujours que c'étoit une coutume pratiquée par les plus fideles amis. Je lui repartis

Digitized by Google

avec fermeté que je ne suivois pas la mode dans mon amitié, & qu'il étoit inutile qu'il me pressât sur une chose dont j'avois horreur, & que je ne ferois jamais. Notre Lieutenant-Colonel, nommé de Sainte Colombe, & M. de Brissac, mon Capitaine, m'ordonnerent tous deux de faire ce que mon ami me demandoit. Je leur répondis, sans hésiter, que l'amitié que je lui portois me le défendoit. On en vint ensuite aux menaces, & on me dit que si je n'obéissois à la Justice, je serois mis à la place du criminel. Je repartis avec la même fermeté, que je ne pouvois point obéir en cela, & que j'étois prêt de mourir en la place de mon ami, plutôt que de le faire mourir. On me mena aussi-tôt en prison, où j'allai sans peine pour une si bonne cause; mais on reconnut enfin que ma résistance, en ce point, ne venoit pas d'entêtement ni de caprice, mais d'un vrai fonds d'amitié qui ne permet pas à un ami généreux d'ôter la vie à son ami, pour se conformer à une fausse & ridicule coutume: ainsi on me fit sortir bientôt après; & quoique les regles de la discipline militaire obligeassent les Officiers à me faire une reprimande, ils firent voir toutefois qu'ils ne

Digitized by Google

m'en estimoient pas moins pour cela, & ils louerent même la fermeté que j'avois fait paroître en cette rencontre.

IV. J'eus ensuite une occasion d'être connu du Roi & de quelques-uns des principaux de sa Cour, par une rencontre qui, bien que peu considérable en elle-même, ne fut pas desavantageuse à un jeune Cadet comme j'étois. Le Roi Henri IV. étant à Fontainebleau, eut quelque soupçon contre un des premiers Seigneurs de sa Cour, sur le sujet d'une Dame qui étoit dans le Château, & se douta qu'il l'alloit voir en secret; mais comme il le faisoit si adroitement qu'on ne pouvoit le découvrir, après que le Roi eut pensé aux moyens qu'il pourroit trouver de le surprendre, il crut enfin devoir choisir une personne fidelle, adroite, & hardie pour exécuter son dessein, & le tirer de l'inquiétude où il étoit. Il dit donc à M. de Belingan, un de ses premiers valets-de-chambre, qui étoit dans tous ses secrets, de lui trouver deux hommes tels qu'il les demandoit pour les placer à deux avenues où ils pussent observer celui contre qui il avoit eu ce soupçon. M. de Belingan en ayant parlé à M. de Sainte-Colombe, Lieutenant de la Mestre de Camp du Régiment des

Gardes, celui-ci alla commander au premier Caporal de sa Compagnie de lui choisir deux soldats qui fussent capables d'exécuter le dessein du Roi : le sort tomba sur moi ; & le Caporal m'ayant choisi pour être un de ceux que l'on devoit présenter à sa Majesté, il me mena à son Lieutenant qui me fit parler à M. de Belingan, lequel me dit qu'il se présentoit une occasion avantageuse pour moi, qu'il y alloit de faire ma fortune ; & de me faire connoître au Roi en lui rendant un service considérable. On a crû, me dit-il, que vous ne manqueriez ni de cœur ni de conduite pour cette affaire ; & il vous est très-important de faire connoître que l'on ne s'est pas trompé dans le choix qu'on a fait de vous. Je laisse à juger de la disposition où pouvoit être un jeune Gadet comme j'étois, lorsque j'entendis parler du service du Roi, & de ma fortune. Je remerciai M. de Belingan, en lui témoignant que je n'oublierois de ma vie la grace qu'il me faisoit de me procurer une occasion si avantageuse, & je l'assurai en même tems que je m'acquitterois fidélement de la commission qu'il me donneroit. Il me déclara la volonté du Roi,

Digitized by Google

qui étoit que je me misse la nuit en sentinelle dans quelque endroit de la galerie où je ne pusse être vû, & d'où je pusse voir celui que Sa Majesté soupçonnoit d'entrer vers les onze heures dans une certaine chambre du Château ; que je le suivisse partout jusqu'à ce qu'il fût rentré dans la chambre où il couchoit, afin qu'on pût être assuré qui il étoit ; & comme il pourroit ouvrir & fermer diverses portes, pour empêcher qu'on ne le suivît, il me donna une clef qui les ouvroit toutes ; ajoutant que je devois me contenter de le suivre sans lui rien dire, prenant garde seulement à ne le point perdre de vûe jusqu'à ce qu'il fût rentré dans sa chambre. J'assurai de nouveau M. de Belingan, qu'il se pouvoit reposer sur moi de cette affaire, & que j'espérois qu'il en auroit bien-tôt éclaircissement.

J'allai dans l'instant remarquer le poste le plus propre pour mon dessein ; & après l'avoir choisi, je m'en retournai en attendant l'heure qu'il y fallut aller, qui étoit celle du coucher du Roi, où l'on m'avoit dit que cette personne étoit d'ordinaire. Je revins donc sur les onze heures dans la galerie, & me plaçai en

un lieu obſcur, où je ne pouvois être vû. Au bout d'une heure j'entendis venir celui de qui on m'avoit parlé; mais comme il n'avoit point de lumiere on ne pouvoit le connoître. Je ne lui donnai pas le loiſir d'entrer dans la chambre où il alloit, parce que je le ſuivis; & lui m'ayant entendu tourna à côté dans une autre galerie où il ſe coula ſi doucement & ſi vîte, qu'il s'en fallut peu qu'il ne m'échappât dans l'obſcurité. Cela m'obligea de doubler le pas pour le ſuivre de plus près: il ſe douta auſſi-tôt qu'on le ſuivoit; & étant entré dans la galerie des Cerfs, il tira la porte ſur lui, eſpérant de m'arrêter tout court; mais il fut bien étonné d'entendre ouvrir la porte après lui, & de ſe voir ſuivi comme auparavant. Alors, pour ſe délivrer de celui qui le ſuivoit ſi fidélement, il fit cent tours dans les cours & baſſecours, & enfin il ſe ſauva tout d'un coup dans le jardin, dont il ferma bruſquement la porte, croyant m'échapper par ce moyen, & ſe cacher en quelque lieu. Son deſſein lui réuſſit aſſez heureuſement d'abord; car s'étant jetté dans une grande & épaiſſe paliſſade qui faiſoit un grand ombrage & le mettoit à couvert

de la clarté de la lune, je ne vis personne lorsque j'entrai dans le jardin. Je commençai à entrer dans une grande appréhension; je courus & fis divers tours dans ce jardin sans pouvoir rien découvrir : mais lorsque j'étois comme au desespoir & outré contre moi-même de l'avoir ainsi laissé échapper, retournant vers la porte, & regardant dans l'épaisseur des plus proches palissades, je l'y apperçus & me résolus, pour ne le plus perdre, de le suivre de fort près. Lui se voyant ainsi découvert, sortit de la palissade tout en colere faisant mine de vouloir s'en aller fort vîte; mais tout d'un coup il se retourna, & dit tout haut : Ha ! c'en est trop; & il fit semblant de mettre l'épée à la main. Je m'arrêtai & demeurai ferme sans dire un seul mot, ainsi qu'il m'étoit ordonné. Comme je fis mine de me vouloir défendre, résolu de le faire si on m'y eût obligé, ce Seigneur jugeant à ma contenance que je n'étois pas d'humeur à me laisser pousser, fit encore quelques tours, & rentra ensuite dans la galerie, d'où il se retira dans sa chambre, à la porte de laquelle je demeurai comme en faction.

Mais je ne fus pas long-tems seul en

ce lieu, parce que vers les deux heures après minuit M. de Belingan vint me trouver pour savoir ce que j'avois découvert. Je commençois à lui conter tout ce qui s'étoit passé, lorsque le Roi lui-même parut au bout de la galerie en robe de chambre avec une petite lanterne à sa main. Nous nous avançames aussi-tôt; & quoique je n'eusse jamais eu l'honneur de parler au Roi, je tâchai de lui rendre compte de ma commission le mieux que je pûs, en lui racontant, sans m'étonner, toutes les démarches que j'avois faites, & tous les tours & retours que j'avois fait faire à ce Seigneur; & lorsque je lui représentois assez naïvement la colere avec laquelle il étoit sorti tout d'un coup de la palissade, & avoit fait mine ensuite de mettre l'épée à la main, le Roi, m'interrompant, me demanda: Mais qu'aurois-tu fait, Cadet, s'il étoit venu jusqu'à toi? Je me serois défendu, *Sire*, lui dis-je; car votre Majesté m'avoit bien fait commander de ne point parler, mais non pas de ne me point défendre. Le Roi s'éclatant de rire ajouta: je le juge bien à ta mine. Il voulut ensuite que je lui représentasse plus particulierement la posture & l'action de ce

Seigneur, ce que je tâchai d'exprimer de la maniere la plus vive & la plus agréable qu'il me fut possible, & que je jugeois devoir davantage lui plaire ; & toute cette petite comédie étant ainsi achevée, il me dit qu'il étoit parfaitement satisfait de mon service, & me promit de se souvenir de moi.

M. de Belingan me prit dès-lors en une particuliere affection à cause de la maniere dont j'avois reçu & exécuté la proposition qu'il m'avoit faite; & voulant avoir plus de lieu de me servir auprès du Roi, il me demanda si je n'avois point eu de parens qui eussent rendu quelques services considérables à Sa Majesté : je lui nommai, entre les autres, un oncle que j'avois, qui s'appelloit d'Estoublon, & qui s'étoit fort signalé dans les guerres de Provence. Il en prit occasion depuis de dire au Roi, en parlant de moi, que ce Cadet commençoit à suivre les traces d'un de ses oncles qui avoit très-particulierement servi Sa Majesté, & qui se nommoit d'Estoublon. Le Roi témoigna s'en bien souvenir, & ajouta qu'il étoit un fort brave homme, & lui avoit rendu de grands services : il donna ordre en même tems à M. de Belin-

gan de me faire toucher cent écus. M. de Belingan prit la liberté de lui dire, que je méritois bien de les toucher tous les ans à cause des bons services de mes parens, & de celui que j'avois moi-même rendu à Sa Majesté. Ce Prince y consentit aussi-tôt avec beaucoup de bonté; & ainsi je me trouvai tout d'un coup couché sur l'état, ayant pension du Roi. Etant allé dès le lendemain chez M. de Belingan, j'y trouvai les cent écus tout comptés; & il me promit de solliciter le brevet de la pension qu'il obtint quelques jours après. Je me sentis si fort obligé de la maniere généreuse dont il me servit en cette rencontre, que j'ai recherché toute ma vie les occasions de lui témoigner ma parfaite reconnoissance, tant en sa personne qu'à l'égard de Messieurs ses enfans; car quoique ce qu'il m'avoit procuré fût peu considérable, j'en jugeai plutôt par le cœur avec lequel il l'avoit fait que par la chose même; & je puis dire que j'avois dès-lors un grand éloignement des amitiés intéressées, qui se mesurent par le service que l'on espere recevoir de ses amis, & non par la confidence & l'union des cœurs. Je crus,

Digitized by Google

ayant reçu l'argent dont j'ai parlé, ne pouvoir mieux reconnoître le choix que mon Caporal avoit fait de moi, que de lui en donner une partie; & voulant aussi faire part aux autres des gratifications du Roi, j'en prêtai à quelques-uns de mes camarades qui en avoient assez grand besoin.

V. Je demeurai encore quelques années dans les Gardes, jusqu'à ce que je me vis obligé d'en sortir pour une misérable affaire dont j'ai honte de parler ici, si ce n'est pour faire voir avec combien de sagesse le Roi a flétri d'une tache honteuse des combats qui passoient auparavant pour honorables, quoiqu'ils fussent si contraires à toutes les loix divines & humaines, & que ce fût la ruine de la Noblesse.

Un jeune Cadet, comme moi, nommé Vernetel, reçut un soufflet d'un autre Gentilhomme nommé du Mas, qui étoit dans la même Compagnie, & qui l'ayant de ce coup jetté par terre, lui marcha ensuite sur le ventre. Cet outrage le mit au desespoir; & dans la nécessité malheureuse où il se crut être engagé par le faux honneur du monde, de périr ou de s'en venger, ne voulant point entendre

Digitized by Google

parler d'accommodement en cette rencontre, il s'adressa à moi, qui étois son ami particulier, & me pria de l'aider à recouvrer son honneur. Comme j'étois alors dans les mêmes maximes que lui, je ne crus point lui pouvoir refuser ce service. J'eus grande peine à parler en particulier à du Mas, à cause que son action ayant éclaté, ils étoient beaucoup veillés; mais enfin au bout de quinze jours ou environ, lorsque tout les Offi-ment étoit à Argenteuil, & que le Régi-ciers étoient assemblés au Conseil de Guerre pour juger un soldat qui avoit volé, je le fus joindre, & lui dis que Vernetel l'attendoit pour ce qu'il savoit. Il me répondit qu'il avoit deux amis dont il ne pouvoit se dégager. Je le priai de se contenter d'en exposer un pour le servir, parce que j'étois seul avec mon ami; mais comme je vis qu'il n'y vouloit point entendre, je le quittai en lui disant que je lui en rapporterois bientôt des nouvelles. Un Cadet, qui nous entendit, me vint dire qu'il voyoit bien de quoi il s'agissoit, & me menaça en même tems de me découvrir s'il n'étoit de la partie, tant la fureur de ces sortes de combats passoit alors pour une action héroïque.

Digitized by Google

Je fis d'abord ce que je pus pour le détromper du soupçon qu'il avoit eu ; mais ne l'ayant pû persuader, je me vis contraint de lui avouer l'état de la chose, à quoi il me repartit froidement : la cause est trop bonne, on ne sauroit y périr. La partie étant ainsi liée de part & d'autre, nous passâmes en bateau dans une isle où le rendez-vous étoit donné, & nous attachâmes le Batelier pour empêcher qu'on ne vînt à nous, & pour pouvoir repasser après le combat, qui fut si sanglant que de six, il y en eut cinq de fort blessés, dont un demeura sur le champ, & mourut vingt-quatre heures après, & un autre au bout de trois semaines.

Il arriva sur la fin que nous fûmes apperçus par les Officiers du Régiment qui étoient le long de l'eau : ils se mirent en même tems dans des bateaux pour courir à nous ; mais ayant eu le loisir de nous remettre dans le nôtre, nous gagnâmes l'autre bord, d'où chacun fit ce qu'il put pour se sauver ; pour moi, comme j'avois été fort blessé de celui sur qui j'avois eu l'avantage, je fus pris avant que de pouvoir gagner le lieu où j'espérois de me retirer, & conduit en prison au Fauxbourg S. Jacques, au même

lieu où est présentement l'Abbaye royale du Val-de-Grace, qui étoit alors la prison des soldats du Régiment : il y en eut encore quelques autres d'arrêtés ; mais je fus seul mené en prison, n'ayant point trouvé de faveur comme eux. On travailla peu de jours après à me faire mon procès, dont la fin ne pouvoit sans doute m'être avantageuse ; mais le propre jour de la Pentecôte, pendant que le Géolier & sa femme étoient en dévotion à l'Eglise, quelques-uns de mes camarades songeant aux moyens de me sauver la vie, tant par leur inclination particuliere, que par celle de M. de Grillon, qui leur avoit témoigné qu'il seroit bien-aise qu'on pût le faire, trouverent moyen de me jetter, par une cheminée, une corde avec laquelle je montai jusques au haut, & me sauvai par-dessus les toits. Je fus découvert, & on courut après moi, mais je gagnai une cave du Château de Bicêtre où je demeurai caché ; ainsi Dieu me sauva doublement la vie, tant du côté de celui contre qui je m'étois battu, que du côté de la Justice, que je ne pouvois pas éviter.

Je fis alors une réflexion très-sérieuse sur l'action où je venois de me trouver,

& il est vrai qu'elle me parût si sanglante & si inhumaine, que bien que je ne me sentisse pas encore de force pour me mettre au-dessus de ce qu'on appelle les regles de l'honneur, je fis néanmoins dès ce moment une ferme résolution d'user de toutes les adresses imaginables pour ne me trouver jamais engagé dans une si malheureuse nécessité.

Me voyant donc hors d'état de paroître, & contraint de me retirer en attendant que cette affaire fût assoupie, je résolus en 1602, d'aller joindre plusieurs jeunes Gentilshommes qui s'en alloient en Hollande, & d'y passer tout le tems de ma disgrace : ainsi nous y fûmes tous ensemble, & y demeurâmes environ dix mois.

VI. Au bout de ce tems nous voulûmes passer en Allemagne, & aller ensuite jusques en Moscovie ; mais notre voyage fut bien abrégé ; car étant à deux ou trois journées de la Haye, nous fûmes pris par des coureurs du Prince d'Orange, qui nous traiterent de déserteurs, & nous conduisirent dan la ville voisine, où nous fûmes tous mis en prison : comme la justice qu'on fait d'ordinaire aux déserteurs est fort courte,

l'on ne délibera gueres à nous condamner ; mais on eut égard à notre grand nombre, & ainsi il fut ordonné que nous serions décimés, afin que ceux sur qui le sort tomberoit fussent pendus. Cependant le sort étant incertain, chacun craignoit également pour soi, & tous prenoient le même intérêt à un malheur qui ne pouvoit néanmoins tomber que sur une partie. Un Religieux vint nous voir dans la prison pour nous consoler, & nous préparer à la mort, ce qui en porta quelques-uns à se confesser à ce bon Pere ; mais pour moi, j'avoue que je me trouvai dans un si grand étourdissement, & si effrayé d'un tel genre de mort, que je ne pus point penser à ma conscience.

Enfin le péril pressant où nous nous vîmes, nous ouvrit l'esprit ; & nous priâmes l'un d'entre nous qui avoit beaucoup d'esprit, qui étoit savant, & qui sur-tout savoit fort bien parler Latin, d'écrire au Prince d'Orange une lettre, en forme d'apologie, pour tâcher de le fléchir & d'obtenir notre grace. Il le fit avec une facilité merveilleuse ; & il représenta à son Altesse, que nous étions des Gentilshommes François, & qu'après que la curiosité & l'ardeur que nous

avions eue pour la guerre, nous avoit fait quitter notre pays pour venir porter les armes en un pays étranger, & y apprendre les exercices militaires qui s'y pratiquoient, nous étions en quelque sorte excusables de ce que la même curiosité nous avoit poussés de nouveau à vouloir passer outre dans d'autres Provinces, afin de connoître les différentes coutumes de diverses nations, & de prendre ainsi ce que chacune avoit de meilleur; que ce desir étoit naturel aux François plus qu'à tous les autres peuples, & que si nous avions fait une faute en cette rencontre, en ne demandant pas notre congé, nous espérions que son Altesse auroit la bonté de nous pardonner, & d'excuser l'humeur bouillante de la jeunesse Françoise; qu'il n'y avoit point eu de malice de notre part, mais un peu de cette légereté naturelle à la nation; qu'il étoit de sa grandeur de faire des exceptions des coupables, & de discerner la qualité des fautes par la disposition naturelle de ceux qui les commettoient. Enfin il composa cette petite apologie en si beau latin, & y employa tant de raisons prises d'une rhétorique militaire, que la crainte d'une mort présente animoit

moit beaucoup, qu'il fut impossible au Prince d'Orange de résister à une si juste & si douce violence, & qu'il nous accorda sur le champ notre grace, à condition néanmoins que nous servirions encore dans ses troupes pendant quelque tems. Ainsi contre toute espérance nous échapâmes d'un si grand péril.

VII. Après que nous eûmes encore passé quelques mois auprès du Prince d'Orange, selon l'ordre qu'il nous en avoit donné en nous accordant notre grace, nous résolûmes de nous en retourner en France. Nous vînmes donc tous ensemble chez un parent de l'un de ceux avec qui j'étois, nommé Langlise, qui étoit de Picardie, où je fus traité comme un enfant de la maison, par un effet tout particulier de la générosité de Monsieur & de Madame Langlise. Et après avoir passé un mois chez eux, je résolus de m'en revenir aux Gardes, n'y ayant point de guerre en ce tems-là, & ce Régiment étant l'école la plus ordinaire pour les jeunes Gentilshommes qui suivoient l'exercice des armes. Mais comme le sujet pour lequel j'en étois sorti ne pouvoit pas me permettre d'y

Digitized by Google

rentrer, & qu'on n'avoit pas parlé de mon affaire depuis mon abſence, il fallut que je me tinſſe caché durant quelques jours, pendant leſquels M. de Grillon, qui témoignoit avoir pour moi une tendreſſe de pere, obtint ma grace, à condition néanmoins que je me rendrois priſonnier pour deux ou trois heures ſeulement, afin d'obſerver les formes ordinaires. La Juſtice de la Prevôté de l'Hôtel où je devois être abſous n'ayant pû ſe tenir ce jour-là, je fus bien ſurpris de me voir enfermé plus de vingt-quatre heures, ſans entendre parler de rien. Je crus que l'on me manquoit de parole; & craignant des ſuites fâcheuſes de ce long retardement, je commençai à entrer dans une des plus grandes inquiétudes que j'aye eue de ma vie, me regardant à tous momens comme un homme condamné à la mort. Je fis dès lors une ferme réſolution de ne plus commettre ainſi ma vie à une priſon volontaire, d'où l'on ne ſort pas quand on veut, & d'où l'on craint à toute heure de ſortir pour aller où l'on ne voudroit pas. Je fus tiré néanmoins bien-tôt après de cette peine, étant ſorti le lendemain de priſon, & rentré en

Digitized by Google

même tems dans les Gardes, comme je le souhaitois. J'y demeurai quelques années, au bout desquelles je commençai à m'ennuyer de ce qu'on ne faisoit rien en France, à cause qu'il n'y avoit point de guerre, & je résolus d'aller en Savoie avec un de mes camarades, mon ami intime nommé Saint-Maury.

VIII. La guerre commençoit en ce pays-là vers l'an 1604. Et j'appris que Rose, Ambassadeur du Duc de Savoie, levoit sous main quelques soldats à Paris. J'allai le trouver, & lui promis que mon camarade & moi lui fournirions quarante hommes, s'il nous promettoit les charges de Capitaine & de Lieutenant, & l'argent qui nous étoit nécessaire pour les lever & les conduire sur les confins de Savoie. Il nous l'accorda, & je lui tins ma parole. Mais n'osant faire marcher nos soldats ensemble, parce que le Roi ne vouloit pas qu'on levât de ses Sujets pour aller servir un autre Prince; je les envoyai par des chemins différens, étant bien assuré qu'il ne me manqueroient pas, parce que la plupart étoient soldats du Régiment des Gardes, que je connoissois, & en qui

Digitized by Google

je me confiois entierement. Quelques-uns furent par la Suisse, & les autres par où ils purent. Pour moi & mon Lieutenant, savoir Saint-Maury, qui avoit bien voulu prendre cette qualité, nous nous en allâmes par Lyon, où l'on faisoit garde pour empêcher de semblables gens de passer. La garde de la porte nous ayant arrêtés, je dis que c'étoit un Gentilhomme qui passoit, & que j'étois à lui: car comme j'étois plus connu que Saint-Maury, j'aimai mieux passer pour son domestique, afin d'être moins remarqué. On ne laissa pas de nous conduire chez le Gouverneur, qui étoit M. d'Alincourt, afin d'avoir un passeport. Il se trouva là plusieurs personnes de la Cour, dont un m'ayant reconnu, me demanda s'il ne m'avoit pas vû aux Gardes. Je lui répondis de telle sorte qu'il crut me prendre pour un autre. Nous fûmes néanmoins un peu veillés. Mais ceux de qui j'avois été reconnus, étant employés dans une querelle, ne songerent pas davantage à nous; & ainsi nous nous échappâmes, & allâmes joindre nos soldats qui nous attendoient au rendez-vous. Nous les y trouvâmes en plus grand nombre, s'y

en étant joint d'autres par les chemins: ce qui fit notre Compagnie d'environ cinquante hommes, lesquels furent reçus du Commissaire de Monsieur d'Albigny, qui étoit notre Mestre de Camp. On leur donna quelques armes & un lieu de rafraîchissement, jusqu'à ce qu'on leur envoyât leurs ordres pour l'armée.

Mais ces ordres furent très-longs à venir, & le pays où nous étions eut le tems de se lasser de nous. On nous fit dire de nous retirer, & qu'autrement on nous chargeroit. Ainsi nous nous vîmes tout d'un coup obligés ou de casser notre Compagnie, ou de nous maintenir hautement par les voyes d'une défense légitime. Nous embrassâmes ce dernier parti comme étant le plus honnête; & nous commençâmes à faire la guerre pour nous-mêmes, en attendant que nous la fassions pour son Altesse de Savoie. Dans ce dessein nous jugeâmes devoir avoir quelques Cavaliers pour soutenir nos gens de pied; & pour ce sujet, nous nous accommodâmes de quelques chevaux d'un Bourg dont les habitans nous voulurent charger. Avec ce petit nombre de soldats qui étoit de

Digitized by Google

quarante Mousquetaires & vingt Cavaliers ou environ, nous tînmes la campagne, & nous trouvâmes en état de nous défendre contre tous ceux qui nous attaquerent. Le premier de tous, fut Monsieur Debois-Pardaillan, Gouverneur de Bourg-en-Bresse, sur les confins de France & de Savoie. Il nous obligea de nous retirer de ses Terres, pour rentrer dans celles des Génevois, où nous vécumes assez long-tems; & fîmes quelque butin, jusqu'à ce que le bruit en étant venu à Genève, la République envoya contre nous des troupes en si grand nombre, que nous fûmes obligés de reculer sur les confins de la Bresse.

Monsieur de Saint-Chaumont qui étoit Gouverneur du pays, étant averti de notre marche, voulut nous en défendre l'entrée. Il assembla pour cet effet plus de cinq cens Gentilshommes avec lesquels il vint au-devant de nous. J'en eus avis, & me trouvai fort embarrassé avec le peu de monde que j'avois, n'ayant en tout que quatre-vingts hommes au plus, dont les Cavaliers étoient assez mal montés. Ne me voyant pas en état de résister à un si grand Corps, je

Digitized by Google

crus devoir penſer à la retraite, & au plutôt. Il n'y avoit point de pays plus sûr pour nous que la Savoie, puiſque nous marchions ſous ſon étendart; mais la grande difficulté étoit d'y paſſer. Car il falloit traverſer le Rhône, qui étoit à plus de deux grandes lieues de-là; ce qui paroiſſoit impoſſible, n'y ayant point là de bateaux. Ainſi n'oſant nous découvrir dans l'aſſurance que nous avions d'être chargés, je m'aviſai de mettre nos gens à couvert dans un bois, & d'envoyer cependant chercher un bateau le long de la riviere pour l'amener au lieu où j'avois deſſein de paſſer. Mais comme il falloit beaucoup de téms pour cela, je crus devoir amuſer Monſieur de Saint-Chaumont en lui dreſſant une embuſcade avec notre ſeule Cavalerie, afin de pouvoir faire filer cependant l'Infanterie vers la riviere, & la tenir toute prête pour paſſer. Et voulant fortifier cette embuſcade, je retins les Tambours avec les Trompettes, afin de faire davantage de bruit. La connoiſſance que j'avois de la Carte du pays, me fit juger que Monſieur de Saint-Chaumont qui ne craignoit rien, paſſeroit aſſurément par un petit bois qui

Digitized by Google

étoit entre lui & nous. Ainsi je me postai dans ce bois avec nos gens de cheval, les deux Trompettes & les deux Tambours, & j'attendis que les coureurs des ennemis vinssent à passer. Sur le minuit, ils ne manquerent point de venir donner droit dans l'embuscade; & étant sorti aussi-tôt sur eux avec grand bruit des Trompettes & des Tambours, lorsqu'ils ne s'attendoient à rien moins, nous leur donnâmes si bien l'épouvente, qu'ils s'enfuirent sans tirer un coup de pistolet, & allerent rapporter à Monsieur de Saint-Chaumont que les ennemis étoient dans le bois, & avoient fait un si grand bruit de Trompettes & de Tambours, qu'il falloit qu'ils fussent beaucoup plus forts qu'on ne lui avoit dit. Cette nouvelle lui donna un peu l'alarme, aussi-bien qu'à toute sa Compagnie: ils délibererent long-tems sur ce qu'ils feroient, & résolurent à la fin d'attendre le jour, pour ne se pas engager témérairement, sans savoir le poste & la force des ennemis.

C'étoit justement tout ce que je prétendois; car nous eûmes par ce moyen tout le tems de gagner la riviere, où nous trouvâmes le bateau qui revenoit

de passer nos gens, j'y fis entrer ceux de nos Cavaliers qui devoient passer les premiers; & j'attendis le retour du bateau, dans lequel je me mis ensuite avec le reste de nos gens. A peine étions-nous à la moitié du passage, qu'on vit paroître toute la Cavalerie de Monsieur de Saint-Chaumont, & lui à la tête; marchant tous au petit trot, de peur de trop s'engager. Je laisse à juger de la satisfaction qu'il eut de nous voir en si petit nombre, & de ne pouvoir nous approcher, sur-tout après s'être vû ainsi arrêté par un stratagême assez ordinaire, dont avoient usé de jeunes gens comme nous, & qu'il avoit quelque confusion de n'avoir pû découvrir. Aussi-tôt que nous eûmes pris terre, je le saluai de loin, & pris congé de lui en gardant bien le Batelier de notre côté, de peur qu'il ne ramenât son bateau; & nous allâmes nous poster sous la premiere coulevrine de l'Etat du Duc de Savoie.

J'envoyai de-là donner avis de toutes choses à notre Mestre de Camp, & lui demander ses ordres, que j'attendois avec impatience, ne me trouvant plus en état de faire la guerre à mes dépens. Mais je fus bien étonné de sa réponse

Digitized by Google

qui fut que la paix étant déjà faite, il n'avoit plus besoin de nos troupes, car il en avoit tiré tout l'avantage qu'il prétendoit, qui étoit de se rendre considérable par son autorité auprès du Duc. Il consentit donc facilement à l'ordre que le Duc lui donna de licentier son Régiment; & m'étant venu ensuite trouver pour me témoigner l'extrême obligation qu'il m'avoit, il me dit, voulant me donner une marque plus particuliere de sa gratitude, que si je ne pensois point à m'en retourner en France, je l'obligerois de demeurer avec lui & de ne point chercher d'autre établissement que le sien. Je reçus cette offre comme je devois, l'assurant que j'étois fâché qu'il ne s'étoit pas rencontré d'occasion, où je pusse lui témoigner que je n'étois pas indigne de l'honneur qu'il m'avoit fait; & je pris ensuite congé de lui. Je donnai de l'argent à nos soldats, afin qu'ils s'en retournassent à Paris de la même maniere qu'ils étoient venus; & je pris la poste avec Saint-Maury pour m'y en retourner aussi. Notre chemin étoit de repasser par Lyon, où nous avions une affaire assez importante, qui étoit de nous faire payer du reste de nos

Digitized by Google

appointemens à cause de notre Compagnie. Mais quoique deux Trésoriers de la Ville s'y fussent conjointement obligés, nous eumes beaucoup de peine à toucher ce payement, n'ayant point reçu d'abord d'autre réponse, sinon que nous étions venus trop tard, & qu'ils avoient ordre de ne plus rien payer, parce que toutes les Troupes étoient licentiées. Lorsque je croyois notre argent perdu, je fus plus heureux que je ne pensois, & obtins, par l'entremise d'un Commis, ce que je n'avois pû en m'adressant aux Trésoriers. Nous continuâmes notre voyage; & lorsque je fus arrivé à Paris, de Capitaine que j'étois, je me vis réduit à être encore une fois soldat.

IX. J'avois un parent nommé Monsieur de Boulogne, qui étoit de Provence, & qui avoit le Gouvernement de Nogent en Bassigny, avec une Compagnie dans le Régiment de Champagne. Il eût bien voulu me procurer quelque charge dans sa Compagnie ou dans son Gouvernement; mais comme il n'y en avoit point pour lors de vacante, je ne pus point me résoudre de demeurer sans rien faire; & j'aimai mieux, comme

Digitized by Google

j'ai dit, rentrer encore pour quelques mois dans les Gardes, où Monsieur de Crequy, qui en étoit alors Mestre de Camp, me reçut avec beaucoup de bonté.

A peine y étois-je entré qu'il m'employa dans une très-périlleuse affaire, d'où j'eus bien de la peine de me tirer. Monsieur de Monravel avoit épousé une sœur de Monsieur de Crequy, laquelle pour son partage, devoit avoir une Terre nommée Savigny, proche de Juvisy, que Monsieur de Crequy lui disputoit, & dont il étoit en possession. Monsieur de Monravel tâcha de surprendre le Concierge, & l'en mit effectivement dehors, quoiqu'avec bien de la peine. Pour conserver ce Château dont il s'étoit ainsi rendu maître, il choisit trois soldats qu'il avoit commandés, & leur donna charge de garder cette maison comme une place de guerre, & de n'y laisser entrer personne sans le bien connoître. Monsieur de Crequy étant vivement piqué de cet affront, résolut à quelque prix que ce fût, de se remettre en possession de son Château. Il jugea pouvoir m'employer à cette entreprise; & m'ayant communiqué l'affaire, il me

Digitized by Google

pria de le servir de mon mieux. Il ne me parla point des moyens de l'exécuter, & s'en reposa entierement sur moi, m'assurant qu'il me donneroit tout ce qui me seroit nécessaire pour cela ; &, ce qui étoit beaucoup plus important, qu'il me soutiendroit puissamment en tout, comme il y étoit obligé. Je lui dis qu'il me faisoit honneur de me choisir pour lui rendre ce service, mais que l'affaire me paroissoit un peu difficile ; puisque connoissant cette maison, je sçavois qu'elle étoit entourée de fossés remplis d'eau, qu'on ne pouvoit passer que sur un pont, qui ne seroit pas abattu, étant gardé par des gens de guerre, mais que toutefois je tenterois l'entreprise ; que comme il ne vouloit pas que je fisse un siége en forme, je n'avois pas besoin de beaucoup de gens, mais seulement de deux ou trois hommes que je choisirois dans le Régiment ; & que je lui demandois la grace qu'il me soutînt dans la suite, comme il me faisoit l'honneur de me le promettre. Il m'en assura de nouveau ; & je partis avec cette assurance, ayant pris trois bons soldats avec moi.

Etant arrivé à Savigny, je fis sem-

blant de chaſſer avec un de mes camarades ; & connoiſſant le premier des trois ſoldats qui demeuroient dans le Château, je l'appellai de deſſus le bord du pont qui étoit levé. Comme il ſe fut approché, je lui dis que j'étois venu juſques-là en chaſſant, & lui parlai enſuite d'un mail qui étoit proche la maiſon, lui demandant s'il ne ſeroit point d'humeur à y jouer une partie avec nous. Il me demanda à ſon tour ſi je ne voulois point entrer ; & l'indifférence avec laquelle je lui répondis, lui ôta tout ſujet de me ſoupçonner. Un de ſes deux camarades étoit déjà hors le Château ; & comme il voulut auſſi ſortir, lorſqu'il étoit encore ſur la planchette où il n'y avoit point de garde-fou, je le pris par la main & le tirai un peu ferme à moi ; mais lui réſiſtant, le pied lui manqua, & il tomba dans le foſſé. Je lui jettai auſſi-tôt une perche pour l'aider à ſortir de l'eau ; & dans l'inſtant mes deux autres ſoldats qui s'étoient cachés & mis à l'écart pour voir ce qui arriveroit, accoururent & ſe rendirent maîtres avec nous du pont. Nous levâmes enſuite la planchette, & je dis à celui qui étoit tombé dans l'eau, qu'il s'allât

fécher, & que comme il étoit entré dans ce lieu par surprise pour M. de Monravel, il ne devoit pas trouver mauvais que j'y fusse entré par la même voie pour M. de Crequy le véritable propriétaire. Le troisieme soldat qui étoit resté dans le Château, nous voyant quatre contre lui seul, ne fit aucune résistance, & se laissa mettre doucement dehors aussibien que plusieurs femmes qui y étoient.

Je fis promptement donner avis à Monsieur de Crequy de ce qui s'étoit passé. Il nous envoya sur le champ deux chevaux chargés de vivres, & m'écrivit que nous tinssions bon contre tous, nous assurant de nouveau, qu'il nous soutiendroit jusqu'à la fin, & y engageroit plutôt toute son autorité & tout son bien, qu'il n'en vînt à son honneur. Je me crus avec cette lettre dans une entiere assurance; mais je ne connoissois pas encore le train ordinaire des affaires du monde, ni les manieres des grands, comme je les ai connues depuis.

X. On me vint dire peu de jours après, qu'il y avoit au bout du pont un Huissier du Parlement qui me commandoit, en vertu d'un Arrêt, d'ouvrir les portes dans l'instant, & de remettre ce

Digitized by Google

Château entre les mains de Monsieur de Monravel ; à faute de quoi il seroit décreté contre nous, & ordonné aux Prevôts voisins & aux Communes de nous amener morts ou vifs. J'avoue qu'un tel compliment me surprit, ne m'étant point attendu à avoir en tête le Parlement. J'avois cru que la promesse si authentique que Monsieur de Crequy m'avoit faite de nous soutenir contre tous, nous mettoit entierement à couvert. Cependant je m'imaginai qu'il pouvoit n'en être pas averti, & qu'en attendant je pouvois répondre à l'Huissier que je ne le connoissois point, & qu'il falloit m'apporter une lettre signée de Monsieur de Crequy qui m'avoit mis dans ce Château. L'Huissier retourna porter ma réponse à Madame de Monravel qui l'avoit envoyé, & qui sollicitoit cette affaire au Parlement avec une si grande chaleur, que sur le champ elle fut demander à Messieurs, que puisque la Garnison n'avoit pas voulu obéir à leur Arrêt, il leur plût d'y envoyer un Conseiller, pour lequel on auroit sans doute plus de respect. Sa demande lui fut accordée, & la Cour nomma un Commissaire pour s'y transporter.

Digitized by Google

Comme j'avois pris ma résolution d'attendre l'ordre de Monsieur de Crequy, ainsi que j'y étois obligé, je fis la même réponse au Conseiller qu'à l'Huissier, lui témoignant que j'avois le dernier regret de ne pouvoir lui obéir par la nécessité indispensable où je me trouvois d'exécuter les ordres de mon Mestre de Camp. Le Conseiller se tint extrêmement offensé de voir qu'on refusât ainsi de lui obéir; & il commanda aussi-tôt qu'on fit venir un bateau de Juvisy, pour escalader les murailles. Son ordre fut exécuté dans le moment, parce que Madame de Monravel qui avoit prévu à tout, l'avoit déjà fait préparer. Le premier Prevôt qui se trouva là, commanda à un de ses Archers de monter à l'escalade; mais cet Archer s'étant un peu trop hâté, n'eut pas plutôt mis la main sur le haut de la muraille, qu'on le fit quitter prise, & tomber dans l'eau. Cet accident mit en colere tous ceux qui étoient présens; & un autre qui faisoit le brave, ayant dit qu'on lui donnât un pistolet, & qu'il empêcheroit bien qu'on ne lui en fît autant, monta résolument le pistolet à la main; mais lorsqu'il se croyoit déjà maître du Châ-

Digitized by Google

teau, un de mes camarades & moi qui étions cachés contre la muraille, le prîmes par le collet du pourpoint aussi-tôt qu'il montra sa tête, le tirâmes fortement à nous, & l'ayant entraîné en bas, nous le liâmes & le mîmes en prison.

Après cette seconde aventure, nul des assaillans n'eut la hardiesse d'y monter. Ainsi Madame de Monravel jugeant bien qu'il lui falloit plus de monde, fit venir encore un Prevôt avec tous les Paysans de quatre ou cinq villages voisins; & de tous ces gens ramassés, elle fit faire divers corps-de-garde qui bloquerent le Château. Elle fit étayer les ponts-levis, pour empêcher que les assiégés ne les pussent abattre, & se sauver s'ils se trouvoient trop pressés. Elle manda du canon à Paris pour nous forcer, résolue de nous prendre vifs ou morts; car elle étoit persuadée que nous étions plus de cinquante, à cause que toutes les nuits nous faisions paroître plus de cinquante meches allumées sur des perches qui en portoient dix ou douze chacune, espacées ainsi que des Mousquetaires. De plus on en mettoit à tous les coins de la maison, & on les remuoit de tems en tems, pour faire croire qu'on

Digitized by Google

relevoit les sentinelles. Cependant nous voyant pressés, & ne recevant aucunes nouvelles de Monsieur de Crequy, nous trouvâmes le moyen de lui faire savoir l'état où nous étions; & dès la nuit suivante, il commanda deux cens hommes du Régiment des Gardes avec quelques Sergens, pour partir de grand matin & venir à Savigny charger tous ces assiégeans, & entrer ensuite dans le Château. Mais cet ordre ne pût être si secret, que Madame de Monravel qui étoit retournée à Paris n'en fût avertie. Elle partit donc dans le moment, & fit si grande diligence, qu'elle creva deux chevaux de carrosse. Elle arriva un moment devant le secours, & ayant mis son carrosse devant le pont, elle, étant à pied, dit à ces Sergens des Gardes qui commandoient les deux cens hommes, qu'ils ne passeroient point qu'ils ne lui marchassent sur le ventre; que c'étoit à eux à voir s'ils la vouloient écraser, parce qu'elle ne partiroit pas de la place. Ce discours étourdit si fort les Commandans, qu'ils changerent de dessein, respectant une Dame de qualité, & la sœur de celui pour qui ils marchoient. Ils essayerent seulement de jetter quel-

Digitized by Google

ques hommes dans le Château par un petit pont de derriere; mais il étoit si mauvais qu'il rompit sous dix ou douze qui y passoient, & il n'y en eut que deux qui purent gagner la porte, dont l'un étoit Valet-de-Chambre de Monsieur de Crequy. Tout ce secours aboutit-là, & le reste se retira sans avoir fait autre chose que de nous donner au moins quelque consolation par la réitération de la parole de Monsieur de Crequy, qui nous assura de nouveau, qu'à quelque prix que ce fût il nous dégageroit & en viendroit à son honneur.

XI. Mais une journée s'étant passée; comme nous vîmes toutes les machines s'apprêter, & tout le monde se disposer pour donner l'assaut, nous commençâmes d'appréhender avec raison, qu'en attendant plus long-tems l'effet des promesses de notre Mestre de Camp, nous ne fussions forcés, & en état ou de périr l'épée à la main, ou d'éprouver la rigueur d'un Parlement offensé. Avant que de prendre notre parti dans cette étrange extrémité où nous nous trouvions, je posai une sentinelle pour regarder si elle ne découvriroit point quelques troupes qui vinssent à notre se-

cours. Mais au lieu de troupes, il vit un homme ſur le haut d'une colline, qui lui faiſant ſigne de la main, lui jetta une pierre qui étoit enveloppée d'un papier où je lûs ces mots : *Je ſuis au deſeſpoir ; ſauvez-vous à quelque prix que ce ſoit ; car il n'eſt plus en mon pouvoir ſans périr moi-même de vous dégager : mais ſi vous pouvez ſortir, venez droit à Juviſy où vous trouverez dans l'Hôtellerie des chevaux tout prêts, & toutes choſes néceſſaires. DE CREQUY.*

Ce billet ne nous mit pas moins au deſeſpoir que notre Meſtre de Camp, de nous voir ainſi engagés ſi avant ſur ſa parole tant de fois réitérée, & qu'il ne pouvoit plus nous tenir. Il fallut pourtant penſer à ſortir de quelque maniere que ce fût : & puiſqu'il falloit périr ſi nous nous fuſſions laiſſé forcer, nous réſolumes de prévenir l'aſſaut, ne deſeſpérant pas de pouvoir nous ouvrir à nous-mêmes quelque voie pour nous ſauver. Je m'aviſai donc d'envoyer faire grand bruit la nuit ſuivante au derriere du Château, pour y appliquer les aſſiégeans ; & je travaillai cependant le plus doucement que je pus à déclouer un des ais du pont-levis pour nous faire

Digitized by Google

paſſage. L'ayant enfin tiré à moi, je deſcendis par le haut de la muraille une échelle avec une corde, & la laſſai poſer par le bout d'en-bas ſur le pas du pont où j'arrêtai ce bout; & avec la corde qui tenoit le bout d'en-haut, je le laiſſai tomber doucement ſur la maſſe qui ſoutenoit le pont-levis quand il étoit abattu. Ainſi cette échelle portant des deux bouts ſur les deux maſſes du pont, je fis mettre par deſſus, afin qu'on y pût marcher, l'ais que j'avois décloué de la porte; & après nous être ainſi fait un pont de cette échelle, nous ſortîmes tous ſix l'épée à la main, & allâmes d'abord au premier corps-de-garde, où avec grand bruit, & criant tue, tue, nous leur donnâmes une telle épouvante, qu'ils firent large & nous laiſſerent paſſer, comme ſi nous euſſions été en grand nombre.

Mais ce n'étoit pas encore tout fait, & il fallut faire une merveilleuſe diligence pour pouvoir gagner la riviere avant que les Archers qui étoient de cette garde euſſent repris leurs eſprits & fuſſent montés à cheval pour venir fondre ſur nous. Auſſi ayant gagné Juviſy où je ſçavois que des chevaux nous at-

Digitized by Google

tendoient à l'Hôtellerie, je ne voulus pas y entrer, de peur qu'en nous arrêtant pour aller prendre ces chevaux, nous ne fussions tout d'un coup surpris. Mais nous courûmes nous jetter dans un bateau, où nous passâmes la riviere. Nous apperçûmes à l'instant au bord que nous venions de quitter les Archers qui nous poursuivoient, & qui ne tenterent pas de passer, parce que la forêt de Senar aboutit à la riviere du côté où nous étions. Nous y entrâmes pour nous reposer, & y demeurâmes toute la journée, ayant envoyé querir par un paysan de quoi manger, comme auroient fait des chasseurs.

XII. La nuit suivante, nous continuâmes notre chemin, & nous nous rendîmes chez M. de Crequy à Paris. Il nous reçut comme des personnes qu'il étoit au desespoir d'avoir ainsi engagés, & qu'il voyoit sauvés contre toute sorte d'espérance. Mais quoique sa maison nous servît d'asyle pendant six semaines que nous demeurâmes cachés à cause qu'on avoit décreté contre nous; ce ne nous étoit pas une grande satisfaction de nous voir privés de la liberté, sans que celui pour les intérêts duquel nous

l'avions perdue, pût nous la rendre. Je me vis donc obligé de travailler par moi-même à une affaire qui me touchoit de si près, & de me tirer des mains de la Justice après m'être sauvé de celles des assiégeans. C'est ce que je fis heureusement, en me servant pour cela d'une petite prévoyance que j'avois eue d'abord que j'entrai dans le Château. J'avois fait un inventaire de tout ce que j'y trouvai, ne voulant pas qu'on pût m'accuser d'avoir manqué en un seul point à mon devoir. La principale piece étoit une chambre où il y avoit beaucoup de vaisselle d'argent. Je l'avois fermée après y avoir fait apporter tout ce qui étoit de plus considérable dans les autres chambres du Château, & j'en avois pris la clef; ensorte que personne n'y entra dans tout le tems que j'y fus, & qu'on ne put en détourner la moindre chose. Je pris occasion de cette exactitude que j'avois apportée à conserver ce qui appartenoit à Madame de Monravel, pour faire ma paix avec elle; & je crus devoir m'adresser à elle-même sans employer d'entremetteur, espérant de sa générosité, qu'elle voudroit bien se faire un honneur de pardonner à une

Digitized by Google

personne, dont la bonne conduite lui feroit connoître que le seul engagement de l'ordre de son Mestre-de-Camp l'avoit forcé de tenir contre elle dans son Château.

Je me hasardai donc de lui écrire avec toute la civilité & la soumission possible, » lui témoignant que j'étois au désespoir de ce que cet engagement de ma » charge m'avoit commis avec elle malgré moi ; mais l'assurant en même-tems » que si j'avois été fidele à Monsieur son » frere, je l'avois aussi été pour ses intérêts, en conservant avec un soin très- » particulier tout ce que j'avois trouvé » dans sa maison, dont j'avois fait un mémoire exact que je prenois la liberté de » lui envoyer. Je la priai de considé- » rer que le seul devoir de l'obéissance » m'ayant fait entreprendre cette ac- » tion, & non la vûe d'aucun intérêt » dont je me sentois infiniment éloigné, » il lui étoit honorable de vouloir bien » pardonner une faute qu'elle auroit » elle-même justifiée à l'égard d'un au- » tre qui auroit été à son service : que si » j'avois eu l'honneur d'être à elle com- » me à M. de Crequy son frere, je l'au- » rois servie avec le même zèle, & au-

» rois cru mériter son estime par un semblable service ; ce qui me donnoit tout lieu d'espérer, connoissant sa générosité, qu'elle se regarderoit moins en cette rencontre, que l'engagement de mon devoir, & que, sur cette espérance, j'osois bien, de ma partie qu'elle étoit, la faire mon juge, & remettre ma cause entre ses mains, pour attendre d'elle la grace qu'elle seule pouvoit m'accorder ».

Cette Lettre jointe à la vérité du fait, eut tant de force sur l'esprit de Madame de Monravel, qu'au lieu de poursuivre davantage contre moi, elle parla même en ma faveur, ayant commencé d'abord à adoucir Monsieur son mari qui étoit extrêmement irrité, & ayant ensuite obtenu facilement l'abolition que je demandois. Ainsi celle qui m'avoit ôté la liberté me la redonna ; ce qui l'avoit si cruellement aigrie contre moi d'abord, me devint une occasion favorable de recevoir de sa part dans la suite tous les témoignages de la plus sincere amitié.

LIVRE SECOND.

Le sieur de Pontis entre dans le Régiment de Champagne. Grand accident qui lui arrive dans la Forêt de Beaumont. Il est fait Lieutenant de Roi de la Ville de Nogent pendant la guerre des Princes. Il va forcer un Capitaine de Chevaux-légers dans un Château, & lui fait faire son procès comme à un incendiaire public, malgré la résistance de toute la Noblesse du pays. Comment il vuida toutes les querelles qu'il eut avec cette Noblesse. Il tient tête en pleine campagne avec 200 hommes de pied à 600 chevaux, conduits par le Cardinal de Guise. Il va au siége de S. Jean d'Angely.

I. QUelques mois après cette affaire que j'avois eue au Parlement, pour les intérêts de M. de Crequy;

Digitized by Google

M. de Boulogne, dont j'ai parlé, me procura l'Enseigne de sa Compagnie. Ce fut pour moi le premier pas par lequel je commençai à entrer dans les Charges & à commander, ne comptant pour rien l'emploi que j'avois eu en Savoie, qui avoit si peu duré. Il m'arriva, dans le tems que j'exerçois cette charge, une rencontre qui mérite bien que j'en parle ici.

Vers l'année mil six cens onze, notre Régiment, qui étoit celui de Champagne, se trouvant fort à l'étroit dans Verdun où nous étions en Garnison, fit demander au Roi permission de se loger aussi dans Mont-Faucon, qui est une jolie ville à quelques lieues de Verdun. M. de Ville, alors Gouverneur de Verdun, en écrivit à la Cour, & obtint de la Reine régente la grace que nous demandions. Sa Majesté en écrivit à M. de Nevers, Gouverneur de la Province; & lorsqu'on eut reçu cette Lettre, on me choisit pour la porter à Cassine, lieu ordinaire de la demeure de M. de Nevers, & pour rapporter en même-tems les Lettres d'attache nécessaires pour le logement. Je partis donc; & ayant trouvé que M. de Nevers étoit

allé à Montaigu en Flandres, je m'y rendis, & reçus de lui toute la satisfaction que je pouvois souhaiter. Mais le rétour ne me fut pas si heureux.

II. Comme j'arrivai à dix lieues de Verdun, à un bourg nommé *Raucourt*, sur les trois ou quatre heures après midi, & que je me disposois à continuer mon chemin par une Forêt qu'il falloit passer, on me dit à l'Hôtellerie qu'on ne me conseilloit pas de passer seul cette forêt, parce qu'il y avoit beaucoup de voleurs; qu'il valoit mieux que j'attendisse au lendemain, qu'on me chercheroit quelque bon guide, & qu'il se pourroit rencontrer quelqu'un avec qui je passerois plus sûrement. Je crus devoir suivre ce conseil, & ne me piquai point de bravoure pour m'exposer témérairement lorsque mon devoir ne m'y engageoit pas. J'envoyai donc dans les autres hôtelleries pour sçavoir s'il ne s'y trouveroit point quelqu'un qui dût passer la forêt. Il arriva heureusement qu'un Chanoine qui s'en retournoit à Verdun, étant dans la même peine où j'étois, envoya dans ce même tems à mon logis pour s'informer de la même chose que moi. Ainsi nous liâmes la

partie pour faire ce voyage ensemble.

Le matin nous nous mîmes en chemin sur les huit heures, avec un guide, dont on nous rendit un bon témoignage. Etant avancé dans la forêt, nous rencontrâmes un homme à pied qui avoit un haut-de-chausse rouge & un pourpoint bleu, & qui traversoit le chemin ayant un fusil sur son épaule. Je demandai à notre guide ce que vouloit dire cet habit bisarre; il me répondit que c'étoit un homme du pays qui chassoit. Le chemin par lequel nous marchions étoit extrêmement incommode à cause des branches d'arbres qui étoient fort basses, & qui nous obligeoient à baisser continuellement la tête : ce qui me fit dire au Chanoine qu'il valoit mieux que nous missions pied à terre, & menassions nos chevaux par la bride. Et cette petite prévoyance ne servit pas seulement à nous soulager, mais encore à nous sauver la vie, puisque nous aurions pû difficilement échapper dans la rencontre qui nous arriva aussi-tôt après, si nous ne fussions descendus de cheval. Ayant donc encore un peu avancé dans la foret, nous rencontrâmes trois hommes cou-

Digitized by Google

chés sur le bord du chemin avec des fusils auprès d'eux. Lorsque nous passâmes, ils se leverent; & nous faisant compliment, Dieu vous garde, Messieurs, nous dirent-ils; où allez-vous donc comme cela? Nous avions besoin en effet que Dieu nous gardât de la suite d'un tel compliment. Nous leur répondîmes que nous allions à Verdun. Nous vous tiendrons, s'il vous plaît, compagnie, nous repartirent-ils fort honnêtement; car nous y allons aussi bien que vous. Moi qui ne jugeois pas qu'il nous fût avantageux de nous lier avec une telle compagnie, & qui franchement les prenois pour des voleurs, je leur repartis, quoique civilement, qu'il paroissoit un peu difficile que nous allassions loin ensemble, & qu'ils ne pourroient pas aisément nous suivre à pied, nous qui avions des chevaux. Comme ils ne cherchoient qu'à commencer la querelle, ils prirent au point d'honneur ce que je disois, & me répondant brutalement: Quoi! Messieurs, dirent-ils, à cause que nous sommes à pied, en sommes-nous moins gens d'honneur & moins gens de bien? Je repartis

encore fort honnêtement à cette réponse d'Allemand, que j'étois bien éloigné de les mépriser, & que ce n'étoit pas mon humeur. Sur cela, au-lieu d'écouter ce que je disois, ils s'échauffent & s'emportent. Trois ou quatre autres sortirent en ce même tems brusquement du bois, demandant à leurs camarades de quoi il s'agissoit. Et prévenant presque leur réponse, ils accoururent tous avec fureur, en criant, tue, tue, armes bas. Je n'eus le loisir dans ce moment, que de me jetter sur le bâton à deux bouts qu'avoit notre guide, lequel s'enfuit à l'instant avec tout le bon témoignage qu'on nous avoit rendu de lui, nous lachâmes nos chevaux, & me serrant dos-à-dos contre le Chanoine, à qui je dis de ne me point quitter, & de se défendre de son côté avec son épée le mieux qu'il pourroit, je commençai à me servir de ce bâton avec toute l'adresse & toute la force dont j'avois besoin en cette rencontre. Les grands coups que je leur allongeois de dix ou douze pas, les écartoient & les empêchoient de s'approcher trop près de nous. Ils nous tirerent d'abord quelques coups de fusil, dont le Chanoine

ſeul fut bleſſé à la cuiſſe ; mais la chaleur du combat l'empêcha de le ſentir. Car il ſe défendoit de ſon côté avec une ardeur incroyable, ayant ſur lui une ceinture de trois cens piſtoles qui lui fourniſſoit un merveilleux courage.

Nous ſoutînmes de cette ſorte plus d'un quart-d'heure ſans relâche, contre tous ces gens armés d'hallebarde, d'armes à feu, & d'épées. Ils ſe ſervirent peu de leurs fuſils. Celui qui avoit l'hallebarde faiſoit de très-grands efforts pour nous enfoncer. Mais comme je veillois continuellement ſur lui, & que les grands coups que je leur portois à tous momens avec mon bâton les tenoit toujours en crainte, il ne put nous faire aucun mal, & n'oſoit trop s'haſarder. Le plus brave ou le plus furieux d'eux tous, étoit un jeune rouſſeau qui me preſſoit extraordinairement, & que je trouvois à tous momens en attaque. Comme je commençois à me laſſer d'un ſi long & ſi rude combat, je fis un dernier effort ; & ayant comme ramaſſé toutes mes forces, & fait une eſpece de feinte, je portai un coup à ce jeune homme, qui le contraignit un moment après de ſe

Digitized by Google

retirer à quarante pas & de s'asseoir à terre. Jamais gens ne furent plus étourdis de nous voir si opiniâtres pour ne nous point rendre à tant de monde qu'ils étoient ; & je m'assure que s'ils avoient pû prévoir une telle suite de leur premier compliment, ils se seroient épargné à eux-mêmes & à nous, tant de fatigue inutile. Enfin lorsqu'ils virent le plus hardi de leur compagnie blessé, ils commencerent peu-à-peu à se relâcher & à parlementer entre eux. Ce qui nous fit juger qu'il étoit tems de penser à la retraite. Nous nous jettâmes donc tout d'un coup dans le bois, & nous sauvâmes dans le plus étrange équipage que l'on puisse s'imaginer, n'ayant ni manteau ni chapeau, non plus que mon épée que je ne retrouvai plus à mon côté. Comme nous étions hors d'haleine & dans le dernier épuisement, nous nous reposâmes un peu dans des buissons. Nos chevaux, qui au premier coup de fusil avoient pris la fuite, nous attendirent à une lieue de-là tout essoufflés. Nous les trouvâmes en un si mauvais équipage, que leurs brides & leurs sangles étoient rompues, & les pistolets brisés. Nous ne laissâmes pas

Digitized by Google

de gagner, comme nous pûmes, un bourg nommé *Beaumont.*

Le bruit de notre aventure s'étant répandu, les Juges des lieux nous vinrent trouver, & nous obligerent malgré nous de demeurer un ou deux jours, à cause qu'ils avoient ordre de faire le lendemain une recherche avec main-forte dans la forêt, pour découvrir ces voleurs, dont tant de personnes faisoient tous les jours des plaintes publiques, & qu'ils espéroient que nous pourrions peut-être en reconnoître quelqu'un. Il arriva en effet le jour suivant, que ce jeune homme que j'avois blessé, fut arrêté, n'ayant pas pu se sauver. Je le reconnus aussi-tôt; & il fut lui-même contraint d'avouer la vérité. Nous partîmes cependant nous autres, en laissant là ce misérable sur le point d'être pendu; & je me rendis à Verdun avec les Lettres d'attache de M. de Nevers, pour le logement de Mont-Faucon.

III. Le Lieutenant de notre Compagnie ayant été tué au bout de quelque tems, j'eus sa charge, & je remis le Drapeau entre les mains de M. de Boulogne. Je demeurai dans Nogent

Digitized by Google

ſur Marne, en Garniſon, dans le tems que les Princes ſe brouillerent avec le Roi Louis XIII. & commencerent à lever des troupes, ayant pour eux beaucoup de Nobleſſe du Baſſigny : ce qui fut cauſe que Nogent ſe trouva environné d'ennemis. M. de Boulogne qui avoit affaire pour lors à Paris, me confia la place avec la qualité de Lieutenant de Roi qu'il me fit avoir.

IV. Quelque tems avant cette guerre, un Gentilhomme de deux lieues de Nogent, nommé *Guyonnel*, ſe trouva ſi mal dans ſes affaires, qu'on lui décreta ſa Terre de Bonnecourt. M. de Boulogne l'ayant acheté, cet homme fut ſi déſeſpéré de ſe voir contraint de ſortir de ſa maiſon, qu'il regarda cette nouvelle guerre comme une heureuſe occaſion de s'en venger, & qu'il prit parti avec les Princes afin de rentrer par force dans Bonnecourt. Mais M. de Boulogne ayant comme prévû ſon mauvais deſſein, avoit mis quelques bons ſoldats pour la garde du Château.

Guyonnel avoit encore un parent nommé *Aurillot*, qui étoit auſſi dans le parti des Princes, & avoit levé une

Digitized by Google

Compagnie de Chevaux-légers, avec laquelle il résolut de venir forcer & piller Bonnecourt. Il vint d'abord demander à y loger ; & se voyant refusé, il se mit à piller le Village, & dit qu'il en feroit bientôt autant au Château. Il s'en approcha en effet, comme pour y entrer par force ; mais les soldats qui le gardoient, témoignant être résolus de se bien défendre, & commençant à tirer sur lui, l'obligerent à se retirer. Le dépit qu'il en conçut lui fit mettre le feu à la basse-cour, & le porta jusqu'à cet excès de barbarie, que d'y brûler le Fermier, sa femme & ses enfans, qu'il repoussa cruellement lorsqu'ils vouloient se sauver au-travers du feu. Bonnecourt étant proche de Nogent, cette nouvelle y vint bientôt : car outre qu'on avoit entendu tirer, & vû même la flamme, quelques habitans vinrent crier qu'on mettoit tout à feu & à sang. J'en fus surpris & affligé au dernier point, ayant une extrême horreur des moindres violences. Mais je me trouvai tout-à-fait embarrassé, n'ayant que très-peu de monde dans la Garnison, & craignant d'exposer la Place si j'en sortois avec nos soldats.

Digitized by Google

Je m'avisai néanmoins de faire monter à cheval les jeunes gens de la Ville, & de commander avec eux cinquante Mousquetaires de la Garnison. Je leur dis tout haut la cruauté que l'on venoit d'exercer contre les habitans de Bonnecourt, & leur fis entendre qu'il falloit s'en venger, leur donnant parole que je les mettrois en un poste où ils pourroient sans péril charger les ennemis. Ils me promirent tous des merveilles, & ils me tinrent leur parole, comme je leur tins la mienne. Je les mis en une embuscade où ils eurent tout l'avantage sans péril. Car ayant fait donner une fausse alarme à un bout du village, qui fit sortir les ennemis par l'autre ; ils y trouverent nos jeunes gens qui avoient marché toute la nuit sans qu'ils le sçussent, & qui les chargerent tout d'un coup si brusquement, lorsqu'ils ne s'y attendoient pas, qu'ils s'enfuirent sans aucune résistance. Ils laisserent leur butin avec quelques-uns des leurs, qui furent tués ou faits prisonniers. Je rendis à chacun des habitans ce qui lui appartenoit, fis éteindre le feu, & redonnai le cœur & la vie à ces pauvres gens. Je redoublai la gar-

Digitized by Google

nison du Château, & leur commandai qu'au premier avis de l'approche des ennemis, ils envoyassent en diligence m'en avertir, leur promettant que j'irois au-devant d'eux.

Je retournai ensuite à Nogent, pour tirer les habitans de la Ville de l'inquiétude où ils étoient sur le sujet de leurs enfans qu'ils croyoient aux prises avec l'ennemi. La joie qu'ils reçurent de les revoir tous avec la gloire d'avoir secouru si avantageusement leurs voisins, leur fit oublier la crainte qu'ils avoient eu de les perdre; & comme il ne faut souvent qu'une occasion assez légere pour acquérir ou l'affection ou la haine de tout un peuple, cette action seule m'acquit une entiere créance dans toute la Ville; ensorte que je n'avois plus qu'à dire la moindre parole pour être obéi dans le moment, & qu'ils m'appelloient le conservateur de leur pays.

V. Aurillot désespéré de s'être vû ainsi poussé & mis en fuite avec ses gens, résolut de s'en venger à quelque prix que ce fût. Ayant beaucoup de Gentilshommes pour parens, comme le Marquis de Créance, de Clermont,

Digitized by Google

& autres qui étoient aussi-bien que lui dans le parti des Princes ; il les assembla pour leur dire l'affront qu'il avoit reçu de moi, & le dessein qu'il avoit de recouvrer son honneur. Il les pria donc de se joindre à lui pour cela, & de jurer tous ensemble une guerre mortelle au Gascon : car c'est ainsi qu'il me nommoit par mépris. Ces Messieurs n'eurent pas beaucoup de peine à lui promettre ce qu'il demandoit, & déclarerent hautement la guerre au Lieutenant de Roi de Nogent.

Sur l'avis qu'on m'en donna, j'assemblai quelques gens de cheval, & je me mis en état non-seulement de me défendre, mais même de les attaquer par diverses courses. Mon principal but étoit de prendre prisonnier Aurillot, pour lui faire réparer le crime horrible qu'il avoit commis dans Bonnecourt, ne pouvant pas oublier une si grande barbarie. Je mis en campagne des espions de tous côtés, pour m'assurer des différens lieux où il alloit & demeuroit, afin de pouvoir choisir celui qui me seroit le plus propre pour exécuter mon

Digitized by Google

dessein. Un de mes espions m'avertit un jour qu'Aurillot devoit coucher à trois lieues de Nogent, en un Château nommé *Persé*, ou en un autre nommé *Persigny*, qui n'étoit qu'à une demi-lieue du premier, dans le dessein qu'il avoit d'aller en parti le jour suivant, proche de Langres, qui tenoit pour le Roi. J'envoyai à l'heure même, à toute bride, dire à M. de Francieres, Gouverneur de Langres; à M. de Rhesnel, Gouverneur de Chaumont; & à M. de Saint-Aubin, Gouverneur de Montigny; qui étoient trois Places unies à Nogent, & qui s'étoient promis réciproquement secours contre ces coureurs, que s'ils vouloient m'envoyer quelques troupes, je les assurois de faire le lendemain matin Aurillot prisonnier, & qu'il y alloit du repos public, puisque c'étoit presque lui seul qui tourmentoit tout le pays.

M. de Rhesnel & M. de Saint-Aubin m'envoyerent aussi-tôt quelques gens de cheval, & M. de Francieres voulut venir en personne; mais il arriva un peu tard: car dans le moment que le secours de ces deux autres Mes-

Digitized by Google

ſieurs fut arrivé, comme je n'avois point de tems à perdre, je diſpoſai ce que j'avois de monde en état de ſortir, qui fut environ ſoixante Chevaux & autant de Mouſquetaires, & je partis avec ce monde ſur le minuit, & vins inveſtir le village de Perſigny, où Aurillot s'étoit retiré. Je plaçai des corps-de-garde à toutes les avenues, & j'allai avec le reſte de mes gens, ſans faire de bruit, eſcalader la maiſon. Je ne pus pas néanmoins le faire ſi doucement, que ceux de dedans ne l'entendiſſent, & ne fiſſent leurs efforts pour l'empêcher. Mais nous en fûmes les maîtres ; & ayant enfoncé les portes, nous donnâmes une telle frayeur à tous ceux qui s'y trouverent, qu'ils ne firent preſque point de réſiſtance. Aurillot ne voyant aucune voie pour ſe ſauver, ſe barricada dans une chambre ; & ayant un piſtolet à la main ; il cria que le premier qui avanceroit il le tueroit, & qu'il mourroit plutôt que de ſe rendre à moi, ſe ſentant ſans doute aſſez coupable pour juger qu'il ne devoit pas attendre de moi une trop bonne compoſition. Il demanda en même tems s'il n'y avoit point d'autre Commandant.

Digitized by Google

Sur quoi on lui dit que M. de Francieres venoit d'arriver, & que s'il vouloit se remettre entre ses mains, je voulois bien y consentir. Aurillot prit ce parti, & fut fait ainsi prisonnier. Tous ses gens le furent aussi hors quelques-uns, qui à la faveur de la nuit se sauverent dans des maisons.

VI. Nous jugeâmes, M. de Francieres & moi, que nous devions amener nos prisonniers à Langres; mais étant prêts d'y entrer, nous fûmes bien étonnés de voir tous les Bourgeois sortir de lá ville au-devant de nous. La joie qu'ils eurent d'apprendre qu'on amenoit Aurillot prisonnier, ne leur put permettre de l'attendre dans les murailles de la ville; & l'un d'eux plus prévoyant & plus zélé que les autres, ayant peur qu'il ne composât pour sa rançon, comme c'étoit l'ordre s'il n'eût point commis cette barbarie à Bonnecourt, crut qu'il valoit mieux y remédier de bonne heure, & tira sur lui un coup de mousquet. Mais il fut si mal-adroit, qu'au lieu de sa tête, il donna dans la mienne, ayant percé mon cordon & mon chapeau sans toutefois me blesser. Cette chaleur nous surprit

Digitized by Google

un peu, & me fit dire à Monsieur de Francieres qu'il n'y avoit pas là de sûreté pour Aurillot, & qu'il valoit mieux le conduire à Nogent : mais il répartit qu'il alloit parler à ce peuple; & s'étant à l'heure même avancé, il leur fit entendre que s'ils vouloient laisser faire la justice de cet ennemi public, ils auroient toute satisfaction ; mais que s'ils usoient de violence, on seroit contraint de le faire conduire ailleurs. Ce discours les arrêta; & ils donnerent parole qu'on ne lui feroit aucun mal, aimant mieux le voir mourir sur un échafaut. Ainsi on le fit entrer dans la Ville, & on le mit en prison.

VII. Cette nouvelle de la prise d'Aurillot, fit un grand bruit dans le pays. Toute la Noblesse monta à cheval, & envoya le demander à rançon à Monsieur de Francieres, comme étant prisonnier de guerre. Monsieur de Francieres leur fit réponse que c'étoit moi qui l'avois pris; & que m'appartenant de droit, ils devoient s'adresser à moi: mais que quand il en seroit absolument le maître, il ne pourroit pas le traiter comme un prisonnier de guerre, ayant été pris non seulement com-

Digitized by Google

me ennemi du Roi, mais comme destructeur de tout le pays, & comme un incendiaire public qui avoit brûlé hommes & villages, & commis des cruautés qui n'étoient pas selon les regles ordinaires de la guerre. La Noblesse lui renvoya dire que ce ne pouvoit être qu'un sujet de tirer une plus haute rançon pour le dédommagement; & qu'ainsi ils le supplioient de la taxer, & de vouloir bien qu'ils lui eussent tous ensemble une particuliere obligation de cette grace. Monsieur de Francieres se trouva embarrassé, ne voulant pas se brouiller avec la Noblesse du Pays; & prévoyant toutes les suites de cette affaire, il me dit qu'il ne croyoit pas pouvoir garder davantage ce prisonnier, & que je visse si je voudrois le prendre en ma garde, parce qu'il seroit obligé de le donner à rançon. Pour moi qui ne jugeois pas devoir préférer aucune considération à mon devoir, je lui répondis que je m'en chargeois de bon cœur & que je le garderois sûrement. Ainsi dès le lendemain deux heures avant le jour, je le pris avec mes Cavaliers, & le conduisis à Chaumont, où je le mis dans une bonne prison,

Digitized by Google

Monsieur de Francieres fit dire en même tems à la Noblesse qu'il ne l'avoit plus, ne l'ayant pû refuser à celui qui l'avoit fait prisonnier, & à qui il appartenoit. Cette nouvelle les troubla fort, ne doutant pas que je ne fusse résolu de soutenir jusqu'au bout ce que j'avois commencé. La seule consolation qui leur resta, fut qu'étant condamné à Chaumont, il en appelleroit à Paris; & que dans un si long chemin ils pourroient bien trouver lieu de le sauver. Ils envoyerent néanmoins me le demander; & sur le refus que je leur fis, ils dirent qu'on se hâtât donc de lui faire son procès, espérant, pour la raison que j'ai marquée, de le délivrer plus promptement. On leur donna satisfaction: car en peu de jours il fut condamné à avoir le cou coupé, & à dédommager tous ceux qu'il avoit ruinés.

De cette Sentence il en appelle à Paris, & demande à y être conduit. Il fait avertir aussi-tôt tous ses parens, que s'ils vouloient le sauver, il étoit tems de le faire. Ses parens assemblerent leurs amis, & montant tous à cheval, ils se vinrent mettre en embuscade sur le chemin par où ils croyoient qu'il

dût passer. Mais je leur donnai facilement le change, ayant envoyé retenir une Hôtellerie de Bar-sur-Aube, qui étoit le grand chemin de Paris, & écrit au maître de me tenir une chambre prête pour le lendemain au soir. Tous ces Messieurs qui en avoient été avertis, s'assurerent sur cet ordre que j'avois donné; & n'ayant aucun soupçon d'autre chose, ils se posterent au lieu où j'ai dit. Cependant je fis partir Aurillot dès le même jour sur les huit heures du matin, à la vûe de toute la Ville, l'ayant fait mettre dans une charrette couverte; & lui donnai pour escorte trente bons soldats, dont vingt-quatre, au bout de trois lieues, s'en revinrent, & les six autres, sous la conduite d'un Sergent, le menerent, non par le chemin de Bar-sur-Aube que je leur avois bien recommandé de quitter, mais par un autre qui est tout de bois, & qui les couvrant, les mit dans une entiere sûreté. Ainsi tout cet arriere-ban de Noblesse fut trompé, n'ayant pû s'imaginer que l'on dût prendre un chemin qui étoit plus long de trente lieues; & après avoir été plus de qua-

tre jours à cheval, ils abandonnerent leur entreprise. L'escorte conduisit heureusement le prisonnier jusqu'à Paris, où M. de Boulogne l'attendoit avec impatience & avec grande inquiétude, sachant que tant de monde étoit en campagne pour le sauver. Il le fit mettre dans la Conciergerie, & poursuivit vigoureusement son procès.

Cependant la Paix de Loudun se conclut, & l'amnistie fut accordée sans réserve. Monsieur de Boulogne en étant averti, prit la poste & alla en Cour demander que les incendiaires n'y fussent pas compris, au moins sans exception, comme ayant commis des actions trop noires & trop cruelles. Il obtint ce qu'il demandoit; & on en fit un article particulier dans le traité de la Paix.

VIII. Tandis que Monsieur de Boulogne étoit occupé à Paris à poursuivre son procès, je n'étois pas moins occupé que lui à Nogent à me soutenir contre toute cette Noblesse, qui étoit au désespoir de l'affront qu'elle croyoit avoir reçû. Il y en eut même quelques-uns qui par bravade, me firent

dire

dire que si je sortois les portes, on pourroit voir ce que j'étois à la campagne, & qu'on en jugeroit mieux que dans les murailles d'une Ville. Il arriva de cette sorte, qu'en travaillant pour les intérêts du Roi, & pour le repos du public, je m'attirai cent affaires sur les bras dont j'eusse eu peine à sortir, si je m'étois abandonné inconsidérément au zele & au feu de la jeunesse. Comme je ne croyois pas devoir reculer dans les rencontres, je ne jugeois pas non-plus devoir faire de démarches trop précipitées. Aussi m'étant fait tant d'ennemis à-la-fois, ou j'eusse été obligé d'engager tous mes amis, ce que j'ai toujours évité autant qu'il m'a été possible; ou je me fusse rendu ridiculement comme le but de tous les braves de ce pays-là. Je pris donc par nécessité le parti qui me parut le plus sage & le plus sûr, qui fut d'allier autant que je pourrois la prudence avec la fermeté dans toute la conduite de cette affaire; & par cette voie je vuidai dix-sept querelles que j'avois en même tems, sans être obligé de tirer l'épée: ce que je remarque à dessein, parce qu'il me paroît que le vrai honneur

Digitized by Google

ne consiste pas dans un courage aveugle & brutal, & que j'ai crû toute ma vie que rien n'étoit plus digne d'un homme vraiement généreux, que de s'efforcer de gagner ses ennemis par des voies honnêtes, & de les vaincre par sa modération & par sa sagesse. Chacun en jugera comme il lui plaira; mais enfin je puis dire que ceux mêmes de ces Gentilshommes dont je parle, qui se croyoient les plus offensés, témoignerent assez depuis qu'ils m'estimoient davantage d'en avoir ainsi usé à leur égard, & de les avoir comme forcé d'être mes amis. Il ne sera peut-être pas mauvais d'en rapporter ici un exemple, afin de faire mieux comprendre ce que je dis.

IX. Le Roi avoit ordonné à M. de Boulogne de faire contribuer cinquante Villages des environs de Nogent pour la subsistance de la Place, ce qui n'étoit pas une chose fort nouvelle, puisqu'elle se pratiquoit depuis long-tems. Comme j'agissois pour lui en son absence, j'envoyai signifier à ces Villages l'ordre du Roi. Mais je fus un peu surpris quand je sçus que plusieurs de ces Paroisses qui apparte-

Digitized by Google

noient à un même Seigneur, qui étoit le Baron de Clermont, avoient répondu qu'ils ne payeroient rien, & que leur Seigneur le leur avoit défendu. On me rapporta de plus que ce Seigneur avoit dit, que si de Pontis y trouvoit à redire, & qu'il n'en fût pas content, il étoit aisé de le satisfaire d'une autre sorte. Je ne répondis autre chose à ce rapport, sinon que je le verrois.

Mais quoique je me sentisse fort piqué d'un tel compliment, je considérai que je ne devois pas mêler mes intérêts particuliers avec ceux du Roi, & que j'étois obligé de tenter d'abord toutes les voies de l'honnêteté pour m'acquitter de ma charge, & mettre ce Seigneur dans son tort, afin que je ne me pusse rien reprocher. C'est pourquoi quelques jours après je m'en allai chez lui, & lui fis dire que j'étois venu pour avoir l'honneur de le voir. Il en fut surpris ne m'attendant pas, & il me vint recevoir. Je lui dis d'abord que je venois lui rendre mes civilités; & après quelque entretien indifférent, l'heure étant venue de dîner, il m'en pria d'une maniere que je ne pus pas le refuser; il n'y avoit avec nous deux que

Digitized by Google

Madame de Clermont. Après être sortis de table, je lui dis qu'outre l'honneur que j'avois voulu avoir de le saluer, j'étois venu pour lui parler de l'ordre que j'avois reçu du Roi de faire contribuer cinquante Villages, dont plusieurs lui appartenoient; & que je le suppliois de leur commander d'obéir à cet ordre du Roi que je lui présentai en même tems. Il me répondit que cette affaire étant celle de M. de Boulogne & non la mienne, comme il n'étoit pas bien avec lui, il ne pouvoit pas y consentir, & que si c'eût été pour moi en particulier, il me l'auroit accordé de bon cœur. Je lui repartis qu'ayant l'honneur d'être Lieutenant de Roi dans le Gouvernement de M. de Boulogne, son intérêt étoit le mien, & qu'il me fît la grace de ne les point séparer : que d'ailleurs c'étoit l'affaire du Roi, & non celle de M. de Boulogne; & que si absolument il ne vouloit point faire contribuer ses Villages, je le suppliois de me signer ce refus au bas de l'ordre du Roi, afin qu'il me pût servir de décharge. Lui, fort surpris, me dit avec chaleur, qu'il ne le signeroit point, & ne feroit

point non-plus contribuer ses Paroisses : puis il ajouta brusquement, en se tournant vers son Page, apporte-moi mon épée ; & il me dit, il vaut mieux que nous allions nous promener dans le Jardin. Je compris ce qu'il vouloit dire : mais je me tenois bien assuré en faisant ma charge, & obéissant aux ordres du Roi.

Il me fit faire un tour de jardin m'entretenant de choses générales, me mena ensuite dans un grand parc qui étoit beaucoup plus reculé, & m'en fit faire tout le tour, me regardant continuellement & observant ma contenance, qui fut toujours celle d'un homme qui ne craignoit rien, en soutenant les intérêts du Roi & de sa charge. Enfin comme il vit que j'étois toujours également ferme & également honnête, il s'avisa tout d'un coup de me dire qu'il faisoit tant de cas de moi, qu'en ma considération, puisque je le desirois ainsi, il feroit payer ses Villages, mais que ce n'étoit pas pour l'amour de M. de Boulogne. Je lui répondis que je lui étois obligé de sa civilité ; que pourvû qu'il fît exécuter les ordres du Roi, il n'importoit pas en faveur de

Digitized by Google

qui il accordoit: mais que j'étois néanmoins obligé de lui dire qu'il devoit se souvenir qui étoit M. de Boulogne, & ne pas oublier la liaison qui avoit toujours été entre leurs maisons ; qu'ainsi il ne devoit pas la rompre, lorsqu'il y avoit autant de raison que jamais de la conserver ; & que les qualités si avantageuses qu'ils possédoient l'un & l'autre, sembloient devoir être comme un nouveau lien pour les unir davantage ; qu'au reste je le suppliois encore une fois de croire que les intérêts de M. de Boulogne étoient les miens, & ne devoient point être séparés. Je le priai en même tems de me donner par écrit l'ordre qu'il vouloit envoyer à ses Villages, afin qu'ils ne pussent douter de ce que je leur dirois, ni avoir aucune excuse si je les contraignois d'obéir. Il m'accorda tout ce que je lui demandai, marquant dans l'écrit, qu'il commandoit à tous ses Villages de contribuer, & qu'il prioit M. de Pontis de les y forcer, s'ils le refusoient. Nous prîmes congé ensuite l'un de l'autre, nous donnant réciproquement des assurances d'une véritable amitié, telle qu'en effet elle fut

Digitized by Google

toujours depuis. Et cet exemple, qui pourra peut-être servir à plusieurs pour les retenir dans les termes d'une conduite tempérée & d'un courage réglé, me servit beaucoup à moi-même pour terminer un grand nombre d'autres différends. Car la fin de cette affaire fit un tel éclat dans le pays, que tous ceux qui étoient mal avec moi, commencerent à me regarder autrement qu'ils n'avoient fait jusqu'alors, & cherchant même les moyens de s'accommoder, devinrent la plûpart mes amis, jugeant sagement qu'il n'y avoit point de deshonneur à vivre bien avec une personne qui avoit ainsi engagé l'un des principaux d'entr'eux à devenir son ami, d'ennemi qu'il étoit auparavant. Je puis dire aussi que cette même conduite d'honnêteté, dont je tâchois d'user autant qu'il m'étoit possible en toutes rencontres, ne m'acquit pas seulement l'amitié de la Noblesse qui s'étoit d'abord si fort élevée contre moi, mais encore l'affection de tout le peuple de Nogent, qui, en reconnoissance de l'amitié que je leur témoignai dans toutes les guerres, observa toujours depuis de me venir apporter le

vin de la Ville, lorſque je paſſois par Nogent, comme ſi j'en euſſe été encore Lieutenant de Roi : ce que je dis non par rapport à moi-même, mais deſirant ſeulement de faire remarquer à ceux qui ſont engagés dans les emplois, combien la douceur eſt préférable en toutes manieres au gouvernement impérieux, ſur-tout lorſqu'elle eſt ſoutenue dans les rencontres par la fermeté.

Pour conclure cette affaire qui m'a donné lieu de rapporter tout ce que je viens de dire, & qui fut la cauſe d'une grande partie des querelles dont j'ai parlé, M. de Boulogne pourſuivit vigoureuſement le procès contre Auriſlot, & fit bien-tôt confirmer la Sentence de Chaumont par un Arrêt qui le condamna à avoir le coup coupé en pleine Greve, & à porter ſur ſon dos un écriteau qui marquoit le ſujet de ſa condamnation en ces termes, *Pour brûlement & incendies :* ce qui donna bien de la joie à tout le pays où il étoit regardé comme un ennemi public.

X. Deux années après la premiere guerre des Princes, ils en recommen-

Digitized by Google

terent une seconde. M. de Boulogne m'ayant mandé de l'aller trouver avec une recrue de deux cens hommes que j'avois levés autour de Nogent, je me disposai à l'aller joindre à l'armée que commandoit M. le Maréchal de Bassompiere, où notre Régiment de Champagne étoit déja arrivé : & je partis avec ma recrue, ayant seulement un jeune Enseigne avec moi, nommé *Saint-Aubin*. Nous avions à peine fait deux journées de chemin, qu'on nous vint donner avis que M. le Cardinal de Guise étoit proche avec six cens chevaux qu'il avoit levés autour de Metz, & qu'il menoit joindre l'armée des Princes vers le Pont de Cé. La partie n'étant pas égale, je pensai à gagner promptement Sézanne, petite Ville qui tenoit pour le Roi : mais comme il falloit traverser une grande campagne, j'appréhendois d'y être surpris, & j'eusse bien souhaité de trouver quelque moyen de me couvrir.

Il arriva heureusement que je rencontrai ungrand nombre de charrettes de Bar-sur-Aube, chargées de vin, que je jugeai fort propres pour me servir à me retrancher, au cas que je me

Digitized by Google

trouvasse surpris dans la plaine. Je dis donc à tous ces chartiers qu'il falloit qu'ils nous missent à couvert, s'ils vouloient que nous les sauvassions eux-mêmes, & je leur donnai parole qu'ils ne courroient point d'autre péril que celui auquel nous serions exposés les premiers. Le danger où ils se trouvoient eux-mêmes, joint à la nécessité où ils se virent de m'obéir, les porta à décharger promptement leur vin, parce que je voulois qu'ils se missent en état d'aller plus vîte. De toutes ces charrettes jointes ensemble j'en fis deux files, que je fis marcher à droit & à gauche de mes gens, dont je formai un bataillon; & je donnai ordre à celles de la tête & de la queue de ces deux files, de s'approcher l'une de l'autre dès qu'elles verroient les ennemis, afin de fermer entierement le bataillon.

XI. Nous n'eûmes pas beaucoup marché dans cet ordre, qu'étant encore à une lieue de Sézanne, en pleine campagne, nous vîmes paroître les premiers coureurs des ennemis sur le haut d'une colline, qui bornoit d'un côté cette plaine. Nous découvrîmes bien-tôt après, tout le gros qui étoit de

Digitized by Google

ſix eſcadrons qui s'avançoient droit à nous. Je fis faire alte à nos gens, qui furent dans le même inſtant fermés par les charrettes, ſelon l'ordre que j'avois donné ; & je tâchai de les animer au combat, les aſſurant que s'ils vouloient exécuter fidellement mes ordres, je les dégagerois du péril où ils ſe trouvoient ; mais que s'ils ne le faiſoient pas, leur perte étoit inévitable. Je leur donnai auſſi ma parole, que s'il arrivoit, comme je ne le deſeſpérois pas, qu'ils fiſſent quelque butin par les dépouilles de ceux qu'ils tueroient, il ſeroit tout entier pour eux, & que je n'y voulois point avoir d'autre part, que celle de leur procurer la gloire de vaincre, & en ſauvant leur vie, de les enrichir aux dépens de leurs ennemis. Le péril preſſant où ils étoient, & l'eſpérance que je leur donnois, les rendit parfaitement obéiſſans, & ils m'aſſurerent qu'ils s'acquitteroient fidellement de leur devoir. Ayant formé, comme j'ai dit, un ſeul bataillon de tous nos gens, je fis faire face de tous côtés au dernier rang, afin que de quelque côté que vinſſent les ennemis, on fût en état de les recevoir. J'en

Digitized by Google

détachai ſeulement une vingtaine que je plaçai à ſix pas hors des charrettes, en deux rangs de dix chacun, afin qu'ils puſſent faire leurs décharges plus facilement que s'ils euſſent été enfermés. Je leur ordonnai de mettre un genouil en terre pour être plus ſûrs de leur coup, & de ne tirer qu'à bout portant, & lorſque je le dirois.

XII. M. le Cardinal du Guiſe qui étoit en perſonne à la tête de ces ſix eſcadrons de cavalerie, nous envoya dire par un Trompette que nous euſſions à mettre les armes bas, comme étant de force inégale pour lui réſiſter : & il nous fit aſſurer en même tems qu'il nous feroit bon quartier; mais que ſi nous refuſions de nous rendre, il feroit main-baſſe ſur nous, & tailleroit tout en pieces. Je répondis au Trompette que je remerciois M. le Cardinal de Guiſe de la grace qu'il nous offroit; que nous ne demandions point d'autre quartier que celui que nous pourrions nous procurer par une bonne défenſe, pour laquelle nous étions tous préparés; & qu'il ne vint plus en parler, parce qu'on ne le regarderoit plus que comme ennemi. Une réponſe ſi ferme

fit délibérer quelque tems ce Cardinal sur ce qu'il avoit à faire ; & il résolut de renvoyer une seconde fois le Trompette, pour tâcher de nous épouvanter par de nouvelles menaces : mais je lui fis crier par mes gens, qu'on alloit tirer sur lui s'il approchoit ; & je commandai pour l'étonner, qu'on le couchât en joue. Il obéit à un ordre si pressant ; & Monsieur le Cardinal de Guise voyant bien que nous étions résolus à nous défendre, fit détacher cinquante maîtres, & leur commanda de venir reconnoître nos retranchemens. Ces cavaliers passerent autour de nous à une distance assez éloignée, pour que je ne fisse point tirer sur eux. Ils s'en retournerent faire rapport, & ils eurent ordre sur le champ de venir pousser la tête de notre retranchement ; ce Cardinal les assurant que lorsqu'ils auroient rompu les premiers, il viendroit fondre avec tout le gros. Ils vinrent donc d'abord au trot ; & lorsqu'ils furent à deux portées de pistolet, ils piquerent au grand galop, comme voulant enfoncer nos vingt mousquetaires. Je les laissai approcher jusqu'à la portée du pistolet, & je commendai à

Digitized by Google

ceux du premier rang de tirer ; ce qu'ils firent si résolument & si sagement, qu'ils en jetterent plusieurs par terre. Le reste fit la caracolle n'osant avancer, à cause que les dix autres mousquetaires ayant pris à l'instant la place de ces dix premiers qui avoient tiré, étoient tout prêts d'en faire autant. Etant ainsi retournés en plus petit nombre vers le gros, j'envoyai dans cet entre-tems fouiller les morts, auxquels on trouva près de cent pistoles, que je mis toutes dans un chapeau les faisant sonner, & disant : Enfans, c'est tout pour vous ; je n'y prétens rien que de vous en faire le partage : cet heureux commencement nous présage la victoire ; courage ! & attendons de pied ferme qu'ils nous en viennent apporter autant.

Ce discours joint à la vûe de cet argent, & du premier avantage qu'ils avoient eû, les anima, & leur fit souhaiter avec ardeur qu'on les attaquât de nouveau, dans l'espérance d'un plus grand butin. Aussi ne furent-ils pas long-tems à être satisfaits. On vit bientôt un de ces six escadrons s'avancer au trot à la portée du fusil, & se sé-

Digitized by Google

parer tout d'un coup en deux, pour venir fondre de chaque côté du bataillon : mais comme les premiers rangs faisoient face de tous côtés, on leur fit de derriere nos charrettes une si rude décharge à brûle-pourpoint, que plusieurs hommes & chevaux demeurerent sur la place, & quelques cavaliers démontés, furent contraints pour se sauver, de demander la croupe à leurs compagnons. Ils se retirerent ensuite vers le gros, & allerent voir s'ils recevroient un nouvel ordre de se venir faire assommer. Je fis encore fouiller les morts, auxquels on trouva une vingtaine de pistoles, qui encouragerent de nouveau nos soldats.

XIII. Cependant M. le Cardinal de Guise voyant que la nuit approchoit, & jugeant bien qu'il perdroit beaucoup de monde, s'il attaquoit deux cens hommes desespérés & retranchés, se résolut de camper dans un petit bois, qui étoit proche, & de nous tenir ainsi assiégés, en attendant qu'il pût avoir quelque renfort. Comme donc il avoit besoin d'infanterie, sans laquelle il ne croyoit pas pouvoir nous forcer, il envoya à quelques garnisons voisines,

Digitized by Google

& demanda qu'on en fît venir. Mais lorſque j'eus appris ſon deſſein, je crus qu'il ne me ſeroit pas avantageux de l'attendre juſqu'au lendemain ; & qu'il étoit néceſſaire de tenter de nous ſauver à la faveur de la nuit. Il s'agiſſoit donc de décamper ſans que les ſentinelles & les corps-de-gardes des ennemis s'en apperçuſſent ; & je penſai pour cela devoir faire mine de camper auſſi-bien qu'eux, & de n'avoir nul deſſein de me retirer. Je fis allumer de grands feux dans notre camp, & faire grand bruit aux ſoldats, comme des gens qui ſe divertiſſent ; & je leur marquai que lorſqu'ils verroient allumer un nouveau feu ſur le minuit, ce leur ſeroit un ſignal pour décamper, & ſuivre chacun ſon chef de file ſans dire un ſeul mot. Je commandai aux charrettes de ne pas branler de la place, juſqu'à ce que nous euſſions gagné le bois, craignant le bruit des chevaux & du charroi ; & ſçachant, par la connoiſſance que j'avois de la Carte du pays, que nous trouverions un petit bois, dans lequel nous pourrions marcher toujours à couvert juſqu'à Sézanne.

Ce deſſein pris, les ordres donnés,

& minuit venu, je fis allumer le feu, qui fut le signal auquel tout le monde obéit; & en peu de tems nous gagnâmes le bois dont j'ai parlé, sans qu'il parût en aucune sorte, que les ennemis eussent découvert notre marche. Nous arrivâmes à la pointe du jour sur les fossés de Sézanne, où nous étions tout-à-fait en sûreté. Je tins la parole que j'avois donnée aux soldats, & leur distribuai les dépouilles des ennemis. Ainsi la joie qu'ils eurent de se voir sauvés contre toute apparence, s'augmenta encore par la vûe du gain qui leur en revint. Mais elle fut encore plus grande, lorsque nous apprîmes quelques heures après que les ennemis nous avoient suivis jusques dans le bois, & qu'ils ne l'avoient point passé, ayant sçu que nous étions déja arrivés à Sézanne.

Cette action plut fort à Monsieur le Cardinal de Guise, qui témoigna estimer beaucoup le courage de ceux qui avoient osé ainsi lui résister; & il s'enquit particulierement qui étoit le Commandant. Elle fit aussi beaucoup de bruit dans le pays, dans l'armée, & jusqu'à la Cour, à cause du grand nom-

Digitized by Google

bre de ceux qui nous avoient attaqués, & de la qualité de celui qui les commandoit. Mais on en parla d'abord fort diversement. Car le bruit courut que deux cens hommes de pied, ayant été rencontrés en pleine campagne par six cens chevaux, sous la conduite de M. le Cardinal de Guise, ils avoient été taillés en pieces. Mais la vérité fut bien-tôt connue, & l'on apprit avec joie tout ce qui s'étoit passé.

XIV. Quelque tems après que nous eumes joint l'armée au Pont de Cé, la paix fut conclue. Le Roi voulant faire la revûe de ses troupes, ordonna qu'on les mît en bataille, & qu'on les fît défiler devant lui. Ce fut-là que Monsieur le Cardinal de Guise fit paroître une bonté & une générosité toute extraordinaire à mon égard. Car étant rentré dans l'obéissance qu'il devoit au Roi, & se trouvant alors auprès de sa Personne, il dit à Monsieur de Villedonné, Capitaine du Régiment de Champagne, de lui montrer, quand le Régiment passeroit, un Officier nommé *de Pontis*, qui étoit du Corps. Lorsque je passai, & que M. de Villedonné m'eut montré, il vint à moi,

Digitized by Google

& en présence du Roi même, il m'embrassa, & me dit en propres termes, qu'il vouloit que je fusse son ami, m'ayant connu par ce qui s'étoit passé près de Sézanne : qu'il se sentoit obligé de m'aimer, après avoir fait une épreuve si particuliere de ma conduite ; qu'il m'assuroit qu'il ne trouveroit point d'occasion de me servir, qu'il ne le fît de tout son cœur ; & qu'il vouloit que je l'employâsse en tout ce qu'il pourroit, tant par lui-même, qu'auprès du Roi, pour mon service. La surprise & l'étonnement extraordinaire où je fus d'une si grande générosité, ne m'empêcha point de lui répondre avec toute la reconnoissance & la soumission que je lui devois, & de lui témoigner qu'il se vangeoit hautement de moi en me causant une confusion si publique devant le Roi & toute l'Armée. Le Roi cependant étoit fort en peine de connoître le sujet de ce pourparler : & Monsieur de Villedonné lui ayant dit sa pensée, qui étoit que Monsieur le Cardinal me parloit sans doute de ce qui s'étoit passé entre nous près de Sézanne, il témoigna être bien-aise de voir cet Officier, & de sçavoir en par-

Digitized by Google

ticulier de la bouche de Monſieur le Cardinal de Guiſe, la maniere dont je m'étois ſauvé d'entre ſes mains. Le récit qu'il lui en fit, me donna lieu d'être connu du Roi, & fut comme le premier fondement & la premiere origine de cette grande bonté qu'il m'a toujours témoignée depuis, ainſi que je le ferai voir dans la ſuite de ces Mémoires. Il loua beaucoup la générosité que Monſieur de Guiſe venoit de faire paroître à mon égard, comme elle étoit en effet très-louable, ſur-tout en une perſonne de ſa qualité & de ſon mérite : & ce Cardinal ſe ſouvint toujours de ce qu'il m'avoit fait la grace de me promettre, m'ayant témoigné tant de bienveillance juſqu'à la fin de ſa vie, qu'en la maladie dont il mourut dans Xaintes, il me fit venir, & me dit avec une bonté extraordinaire, que je devois regretter ſa mort, puiſque je perdois en lui un des meilleurs amis que j'euſſe au monde, & qu'il m'en auroit donné des preuves s'il eût vécu davantage.

XV. Les troupes furent enſuite envoyées en divers quartiers ſur les confins du Royaume ; & le Régiment de

Digitized by Google

Champagne eut pour le ſien la petite ville d'Oléron en Bearn. Notre Compagnie avec une autre furent logées en un faubourg qui s'appelle *Mercadet :* & les deux Capitaines s'en étant allés chez eux, avoient laiſſé leurs Compagnies à leurs Lieutenans dont j'étois le premier qui commandois ainſi le quartier. Au bout d'un an ou environ, la guerre des Huguenots ſe r'alluma ; & ils recommencerent à lever des troupes. Monſieur le Marquis de la Force étoit Gouverneur du pays ; mais comme il étoit des plus zélés pour le parti Huguenot, il abandonna le Service du Roi, & travailla à amaſſer tout le plus de monde qu'il pouvoit. Ayant un jour envoyé un Trompette dans le faubourg de Mercadet publier que tous les Capitaines Religionaires euſſent à ſe rendre au plûtôt à Pau ville capitale de Bearn où il demeuroit ordinairement, afin d'y recevoir ſes ordres, je fus ſurpris d'entendre ces fanfares ; & je m'avançai pour demander au Trompette ce qu'il publioit, & pourquoi il étoit ſi hardi que d'oſer ſonner dans mon quartier ſans ma permiſſion, puiſqu'il

sçavoit ce qui étoit trop connu de tout le pays, que son maître avoit déja témoigné être moins affectionné au service du Roi qu'à celui de ses ennemis; je lui commandai en même tems de se retirer, & le menaçai, s'il ne le faisoit, de lui apprendre que je sçaurois bien maintenir les intérêts de Sa Majesté. Il quitta le lieu où il avoit commencé de sonner; mais quand il fut un peu éloigné, il recommença à le faire comme auparavant. Ce mépris si visible de la défense que je lui avois faite pour soutenir les droits du Roi, me mit en une grande colere; & étant allé à lui aussi-tôt, comme je vis qu'à ce premier mépris de mes ordres il ajouta une réponse insolente, s'appuyant sur l'autorité de son maître, je lui arrachai sa trompette, la lui rompis sur le dos, & le chassai de mon quartier, m'assurant bien que le Roi ne desapprouveroit pas que je défendisse ainsi ses intérêts contre un ennemi de sa Couronne.

J'allai néanmoins dans l'instant trouver Monsieur de Poyenne Lieutenant de Roi dans le Bearn, qui étoit fort affectionné au service de Sa Majesté, &

par conséquent peu aimé de Monsieur le Gouverneur, & lui rendis compte de ce que je venois de faire. Il me témoigna que j'avois bien fait, & que je m'étois acquitté de ma charge. Mais parce que je prévoyois les suites de cette affaire, me tenant bien assuré que Monsieur de la Force ne me le pardonneroit pas; & craignant même que si le Roi en entendoit parler, n'étant pas informé de la vérité, il ne blâmât peut-être mon zele de quelque excès, je priai Monsieur de Poyenne, qu'écrivant en Cour comme il faisoit, il voulût bien en dire un mot, pour prévenir tous les mauvais bruits par lesquels on auroit pû décrier ma conduite. Il le fit, & si fortement, que le Roi, pour m'assurer qu'il étoit satisfait de mon service, me donna le Gouvernement de la Tour d'Oléron, qui étoit une petite forteresse qui dominoit sur la Ville. Quoique ce fût peu de chose en soi, & qu'il n'y eût pas grand revenu, il étoit de conséquence que cette Tour fût entre les mains d'une personne fidelle pour tenir la Ville en son devoir; & il ne m'étoit pas moins avantageux après l'action que j'avois faite, qui avoit

beaucoup éclaté dans le pays, que le Roi me témoignât publiquement la satisfaction qu'il en avoit eue, en me donnant ce Gouvernement, tandis que Monsieur de la Force me faisoit faire mon procès à Pau. Car s'il ne lui fut pas difficile de me faire condamner à avoir le cou coupé, il ne trouva pas la même facilité à le faire exécuter, puisque j'étois dans le parti & sous la protection de Sa Majesté.

XVI. La Guerre s'allumant toujours davantage, notre Régiment de Champagne fut mandé au rendez-vous de l'Armée ; ce qui m'obligea de penser à me défaire de mon Gouvernement, ne voulant pas me borner à si peu de chose. Je voulus donc le remettre entre les mains de Monsieur de Poyenne qui me l'avoit procuré : mais après de très-grandes instances qu'il me fit pour y demeurer, & les assurances qu'il me donna de me procurer dans la suite quelque chose de plus considérable, comme il me vit absolument résolu de le quitter, il me força malgré moi d'y nommer celui que je voudrois. Je lui présentai un Gentilhomme nommé Domvidaut qui étoit de la Religion,

mais

mais qui avoit toujours témoigné une si forte attache au service du Roi, que je le crus incapable de manquer jamais à son devoir. Et voulant même l'attacher encore davantage à Monsieur de Poyenne, je lui fis entendre qu'il lui étoit obligé de ce Gouvernement. Lui de son côté crut ne pouvoir mieux me témoigner sa reconnoissance, qu'en me confiant son fils, qu'il me pria de recevoir en qualité de Cadet dans la Compagnie dont j'étois Lieutenant.

XVII. Nous allâmes ensuite au siége de Saint Jean d'Angely, que le Roi vint assiéger en personne l'an 1620. Je ne rapporterai de ce siége qu'une occasion où je courus avec plusieurs autres un très-grand péril, dont il semble que nous ne fûmes sauvés que par une espece de miracle.

Comme on étoit tout prêt de faire jouer une mine, je fus commandé avec quarante hommes pour donner à la breche dans le moment qu'elle seroit ouverte, & par ce moyen ôter le tems aux ennemis de la réparer. Il falloit donc s'en approcher de fort près, & avoir de quoi nous couvrir au cas qu'il fallût nous retrancher. Je demandai

pour cela des paniers ou des mannequins, au lieu de sacs dont on avoit accoutumé de se servir, témoignant qu'il nous seroit plus aisé de les emplir que non pas des sacs qui ne se soutiennent point. On nous en donna quarante qui nous servirent en effet beaucoup, mais d'une autre maniere que nous ne pensions. Nous nous avançâmes ensuite tout le plus près que nous pûmes de la mine; & il arriva qu'en jouant elle fit un effet tout contraire à celui que l'on s'étoit proposé : car, au lieu de pousser les terres du côté de la Ville, elle les rejetta sur nous, le terrain s'étant trouvé le plus foible de notre côté, & nous ensevelit sous ses ruines. Mais par le plus grand bonheur du monde, comme j'avois fait mettre à tous nos gens à mon exemple leurs mannequins sur leurs têtes, afin d'avoir les mains libres pour tenir nos armes & nous en servir, ils rompirent une partie du coup à la terre & aux pierres, & empêcherent que nous n'en eussions la tête écrasée. Mais ils nous servirent de plus à pouvoir un peu respirer, en nous laissant un petit espace vuide, qui empêcha que nous ne fussions étouffés avant que d'être secou-

Digitized by Google

rus. Monsieur de Cominge qui étoit à la queue de la tranchée, ayant eu des soldats blessés des pierres que la mine fit sauter, & jugeant de l'extrémité où nous devions être, accourut pour nous secourir, & nous dégagea de dessous ces terres, pendant que les ennemis étoient occupés à réparer cette breche sans penser à nous.

Cependant ce qui par hazard nous sauva la vie à tous en cette rencontre, fut mis depuis en usage dans les siéges. Car on se servit fort souvent depuis de ces mannequins, comme très-propres pour faire aisément des logemens, & se mettre promptement à couvert : ce qui porta même le Roi à témoigner que je lui avois rendu en cela un service considérable ; & ce fut à-peu-près la récompense que je reçus d'avoir couru un si grand péril. L'ardeur que je sentois pour la guerre, jointe à l'éloignement que j'ai toujours eu des remedes, m'empêcha de me faire saigner, comme on me le conseilloit ; mais je me trouvai si mal d'avoir été ainsi froissé & enfermé dans ces terres, & d'avoir ensuite plutôt suivi mon ardeur inconsidérée que le conseil de mes amis, que

je gardai pendant un mois une jaunisse qui me rendoit presque méconnoissable. Mais les parties nobles avoient toute leur vigueur ; & le cœur étant toujours bon, je ne me dispensai point de faire mes gardes à l'ordinaire, en l'une desquelles je reçus un coup de carabine dans le corps, qui n'entrant pas fort avant, ne me tint au lit que peu de tems.

LIVRE TROISIEME.

Ce qui se passa au siége de Montauban. Grande & étroite union qui se forme entre le Sieur de Pontis & Monsieur Zamet, Mestre de Camp du Régiment de Picardie, qui le fait Lieutenant de sa Mestre de Camp, avec la qualité de premier Lieutenant des Armées du Roi. Le Sieur de Pontis tire toute l'Armée d'un grand péril. Le siége est levé de devant Montauban. Excellent discours de M. Zamet sur ce sujet.

I. LA Ville de Saint Jean d'Angely s'étant rendue au Roi, Sa Majesté s'en alla devant Montauban avec une Armée de vingt-quatre mille hommes ou environ, commandée par Monsieur le Connétable de Luynes. Il l'investit le 17 d'Août de l'année 1621. Monsieur le Connétable avoit pour Lieu-

tenans Généraux Messieurs ses freres, Messieurs du Maine, de Chevreuse, & de Lesdiguieres. Monsieur de Schomberg étoit grand Maître de l'Artillerie, & Surintendant des Finances, & faisoit aussi en partie la charge de Lieutenant Général. De ces troupes & de ces Chefs, le Roi en fit trois attaques. La premiere étoit la sienne, où commandoit M. le Connétable & Messieurs ses freres; la seconde fut celle de M. du Maine; & la troisieme fut celle de Messieurs de Chevreuse & de Lesdiguieres. M. du Maine attaquoit le Fauxbourg de Villebourbon, qui étoit fort retranché, & qui facilitoit aux ennemis l'entrée de leurs vivres, & le commerce avec leurs voisins. Ainsi cette attaque, quoique la plus importante, étoit la plus dangereuse & la moins facile. Celle de Monsieur de Chevreuse s'appelloit de Dumontier, & étoit plus foible que l'autre: ce qui fit que Monsieur de Schomberg, Grand Maître de l'Artillerie, y plaça ses principales batteries, composées de vingt-quatre pieces de canon, le mieux servi qui ait jamais été, parce qu'il étoit Surintendant des Finances. Les Régimens de Picardie &

Digitized by Google

de Champagne qu'il estimoit fort, étoient campés à cette attaque. Ayant dessein de faire avancer quatorze pieces de canon, beaucoup plus loin qu'elles n'avoient été posées d'abord que l'on avoit investi la place, il desira de sçavoir auparavant ce que c'étoit que ce Fauxbourg de Dumontier, qui de loin paroissoit ruiné & inhabité, mais où il craignoit qu'on n'eût posté quelque embuscade, qui pourroit venir enclouer son canon s'il l'approchoit de si près. Il en parla aux Généraux, qui ordonnerent que l'on commanderoit deux Officiers pour reconnoître ces lieux; & nous fûmes Monsieur de Cominge & moi nommés pour cela. L'ordre nous étant donné, je sautai en croupe derriere Monsieur de Cominge, n'ayant pas alors mon cheval, & nous allâmes en plein jour passer à gai un courant d'eau, nommé *le Tescon.* Je mis pied à terre aussi-tôt après, & entrai non-seulement dans le Fauxbourg, mais dans les masures qui y restoient, & les visitai les unes après les autres. Monsieur de Cominge de son côté fit la même chose; & comme nous croyons avoir tout vû, nous nous avisâmes de visiter

Digitized by Google

encore quelques recoins, où nous jugeâmes pouvoir faire quelque nouvelle découverte ; & nous reconnûmes en effet, que c'étoit un des lieux les plus importans ; qu'on ne pouvoit être trop exact dans ces occasions. Nous retournâmes faire notre rapport à Messieurs les Généraux, entre lesquels Monsieur de Lesdiguieres fut celui qui jugea mieux de notre exactitude, parce qu'il connoissoit particulierement ce lieu.

Les ennemis ayant eu avis que l'on avoit envoyé reconnoître ce Fauxbourg, craignirent qu'on ne s'y voulût poster pour les serrer de plus près ; ce qui les porta à se disposer pour le défendre par un logement qu'ils firent dans une petite Isle, qui étoit à la tête de ce Fauxbourg, & qui étoit bordée du Tescon, ruisseau peu large, mais fort profond. Il n'y avoit aucun pont sur ce courant d'eau ; & pour le passer, on y avoit mis un arbre de travers, où il n'étoit pas aisé de marcher tout droit sur ses pieds, mais en s'y mettant comme à cheval, & n'avançant qu'avec l'aide de ses bras ; ce qui fit que les ennemis ne craignirent point que l'infanterie les surprît. Pour la cavalerie, elle

Digitized by Google

ne pouvoit passer qu'au même gai où nous avions passé en allant à ce Faux-Bourg ; & qui étant fort découvert, étoit de plus si étroit, qu'on n'y pouvoit point passer plusieurs de front. Tous ces avantages les porterent à poser deux corps-de-garde avancés au bout de cette Isle, l'un de cinquante hommes, qui étoit le plus proche de la ville, & l'autre de dix, qui étoit presque à moitié de distance d'entre la batterie avancée & la ville.

II. Messieurs les Généraux, & particulierement M. de Schomberg, se trouverent un peu embarrassés, craignant beaucoup pour le canon, qu'il étoit aisé d'enclouer en une nuit. Il fut donc résolu dans le Conseil de guerre, qu'on pousseroit le premier corps-de garde, quoiqu'il y eût grand péril, à cause du passage si étroit & si difficile, par lequel il falloit passer & revenir. Mais l'importance de faire reculer ce corps-de-garde si avancé, fit résoudre les Généraux à hazarder quelque monde. On commanda pour cela l'Officier de Champagne ; car c'est ainsi que le Roi & Messieurs les Lieutenans Généraux me nommoient, me connoissant mieux par

Digitized by Google

ce nom que par celui de Pontis : & on ordonna que je prendrois avec moi cinquante hommes pour charger ce corps-de-garde. Comme je sortois de garde ce jour-là même, & que dans l'ordre je ne devois point être commandé, M. de Schomberg voulut bien m'en faire quelques excuses, & ajouta que cette attaque lui étant de la derniere importance, il me prioit pour l'amour de lui de la faire comme si ç'eût été à mon rang. Ces occasions étant, comme l'on sçait, honorables, je lui dis que je me sentois obligé du choix qu'il avoit fait de moi, & lui témoignai que si la chose étoit faisable, il ne tiendroit pas à nous, que nous ne lui donnassions toute sorte de satisfaction. Je choisis cinquante braves soldats qui me suivirent avec joie, me connoissant pour une personne qui ne prodiguois leur vie, que lorsqu'il falloit en même tems prodiguer la mienne, qui les louois hautement dans les rencontres, & les épargnois autant qu'il m'étoit possible. Je me rendis avec eux au petit pont dont j'ai parlé, lequel nous passâmes avec un peu de tems, à cause de la difficulté que j'ai marquée. Etant ensuite allés

Digitized by Google

fondre tous ensemble sur le premier corps-de-garde, sans leur donner presque le loisir de nous reconnoître; nous les poussâmes fort rudement, & les obligeâmes de se retirer en plus petit nombre, pour s'aller joindre à l'autre corps-de-garde, qui ne sortit point de son poste de peur de se découvrir, croyant que nous fussions en plus grand nombre. Leurs retranchemens étoient des arbres entassés les uns sur les autres; & nous nous disposions de les attaquer, lorsque nous entendîmes tout d'un coup un grand bruit de voix confuses du côté de l'Armée du Roi, qui nous crioient, retirez-vous, retirez-vous. Cependant l'éloignement nous empêchant de pouvoir entendre distinctement ce qu'ils disoient, nous étions autant portés à croire qu'ils nous excitoient à charger les ennemis, que non pas qu'ils nous avertissoient de nous retirer.

Dans cet entre-tems, M. du Maine qui s'étoit posté sur une petite éminence, pour voir le succès de notre entreprise, découvrit lorsqu'il y pensoit le moins un fort grand nombre des ennemis, qui étant sortis de la ville par-der-

riere le Fauxbourg, marchoient le long du Teſcon, & venoient à nous pour nous enfermer. A l'inſtant il fit mener à force de bras ſur le bord de la riviere, deux petites pieces de campagne, & les pointer pour tirer ſur eux; ce qui réuſſit ſi bien, que leur bataillon fut percé de part en part, & qu'il y en eut beaucoup de tués. Les autres épouvantés, furent quelque tems ſans avancer ni reculer; & ainſi, avant qu'ils ſe fuſſent reconnus, & qu'ils euſſent pû prendre d'autres meſures, nous eûmes le tems, après avoir regardé d'où venoient ces coups de canon, & apperçu le péril inévitable où nous étions, de revenir promptement gagner le pont, comme on nous en avertiſſoit par ces grands cris. Les ennemis ne penſerent point à nous ſuivre; mais ils reprirent le chemin par lequel ils étoient venus, très-mécontens d'avoir vû ainſi manquer leur entrepriſe. Je ne perdis en cette occaſion que deux hommes, & n'en eus que trois de bleſſés. Pour moi je n'y fus point bleſſé, & j'eus ſeulement mon chapeau emporté d'un coup de mouſquet. M. de Schomberg qui étoit extrêmement généreux, ſe ſentant fort obligé de ce

service que je lui avois rendu, m'en témoigna une très-particuliere reconnoissance, & me promit de me servir auprès du Roi. En effet, il le fit en parlant de moi si avantageusement, que j'avois la derniere confusion des louanges qu'il me donnoit, pour m'être simplement acquitté de mon devoir.

III. Cependant je peux dire qu'il me procura, par ce témoignage public de son estime, le plus grand trésor que je pusse jamais avoir, qui fut l'amitié du plus honnête homme, du plus vertueux & du plus généreux que j'aye connu de ma vie. Je parle de M. Zamet, alors Mestre-de-Camp du Régiment de Picardie, qui étoit présent lorsque M. de Schomberg parla publiquement de moi devant l'Armée. Ce qu'il lui entendit dire alors étant joint avec ce qu'il en avoit déja sçû en diverses occasions, lui fit penser à me choisir pour son ami; & dès-lors il souhaita, comme il me le dit depuis, de m'avoir pour Lieutenant. Il commença à me témoigner une affection toute particuliere, & me pria de le venir voir souvent. Ce fut donc par-là que commença à se lier cette amitié si étroite, qui s'est formée entre

nous, dont je puis dire que le fondement étoit d'une part la connoissance que j'avois du mérite & de la sagesse de ce grand homme ; & d'autre part la bonté qu'il eut de me regarder comme une personne qu'il ne jugeoit pas indigne de son amitié.

L'obligation si particuliere que j'avois à M. du Maine, pour m'avoir secouru si à propos en une occasion si périlleuse, me porta à rechercher dans la suite tous les moyens de lui en témoigner ma reconnoissance. Car quoiqu'il n'eût fait en cela que suivre les regles ordinaires de la guerre, qui obligent à secourir les troupes du Roi, lorsqu'on les voit aussi exposées que nous l'étions ; néanmoins la maniere dont il le fit, me donna lieu de reconnoître que ç'avoit été un effet tout particulier de sa bonté. Et j'avoue que je fus un peu mortifié, de ce que croyant avoir trouvé une occasion favorable pour lui rendre une partie de ce que je lui devois, j'en fus empêché par celui dont je devois prendre mon ordre. Monsieur du Maine voulant emporter d'assaut le Fauxbourg de Villebourbon, commanda presque toute son infanterie, qui

Digitized by Google

poussa la garde si vigoureusement, que trois cens hommes étoient déja montés sur la muraille, & se tenoient assurés d'en demeurer les maîtres. Les ennemis se voyant ainsi poussés, firent venir à leur secours plus de deux mille hommes, qui étant derriere de bons retranchemens, repousserent les nôtres, & les firent descendre beaucoup plus vîte qu'ils n'étoient montés, mais en plus petit nombre, à cause de ceux qui y demeurerent. Ce combat n'ayant pû se faire, sans qu'on l'entendît des autres quartiers, où l'on en fut averti par le feu & par le bruit qui fut fait de part & d'autre, je crus que Monsieur du Maine pouvoit bien être en état de recevoir quelque secours; & dans le moment j'allai demander à notre Lieutenant Colonel nommé Pijolet, qu'il me permît d'aller témoigner à Monsieur du Maine à qui j'étois si obligé, une partie de ma reconnoissance, en m'offrant à lui avec cinquante ou soixante hommes du Corps. Monsieur de Pijolet loua mon dessein; mais il me dit que n'étant que Lieutenant Colonel, il ne pouvoit pas permettre ce que le Roi avoit défendu, qui étoit que personne

ne passât d'un quartier à l'autre. Ainsi je fus affligé au dernier point de manquer cette occasion, pouvant dire, ce me semble, que si j'avois eu, à l'égard des graces infinies que j'ai reçues de Dieu, une partie de cette reconnoissance que j'avois pour les hommes, j'aurois été aussi bon Chrétien que j'étois alors éloigné de Dieu & de la vraie piété.

M. de Pijolet ayant depuis parlé à Messieurs les Lieutenans Généraux, eut permission d'accorder en de semblables occasions ce que je lui avois demandé, pourvû que le détachement qu'on feroit, ne fût pas de plus de cinquante ou soixante hommes. C'est pourquoi comme j'apperçus un jour un grand feu au quartier de Monsieur du Maine, j'y courus avec soixante hommes dans l'espérance que j'avois de pouvoir lui rendre quelque service : mais je trouvai que c'étoit seulement que le feu avoit pris aux huttes. Lui fort surpris de me voir là avec mes gens, m'en demanda le sujet. Je le lui dis en lui témoignant que je m'estimois très-malheureux de ne pouvoir trouver d'occasion de reconnoître la grace dont

je lui serois éternellement redevable. Il me fit l'honneur de m'embrasser devant tout le monde, & me dit qu'il m'en étoit d'autant plus obligé, que n'ayant rien fait pour moi qu'il ne dût, je faisois pour lui ce que je ne devois pas; qu'il ne l'oublieroit jamais, & qu'il me prioit de le venir voir souvent, & de l'employer comme un de mes meilleurs amis. Mais la protection de ce Prince, qui pouvoit m'être si avantageuse selon le monde, ne dura gueres. Car au bout de quelques jours Monsieur du Maine fut tué d'une mousquetade, qui, passant entre deux bariques, alla percer le chapeau de Monsieur de Schomberg, & delà donner dans l'œil de Monsieur du Maine, dont il fut tué sur le champ. Cette perte si considérable me fit souvenir de celle que j'avois faite de Monsieur le Cardinal de Guise. Mais tout cela ne me donnoit point de lieu de penser à quelque chose de plus sérieux & de plus solide.

IV. Pour continuer ce qui m'arriva pendant ce siege: étant de garde à la tranchée, je fus un jour commandé par Monsieur de Pijolet pour soutenir le mineur qui étoit attaché à la muraille;

Digitized by Google

& comme j'étois d'un naturel un peu inquiet, je m'imaginai, je ne sçais par quelle raison, que les ennemis pouvoient bien contre-miner sur notre travail. Je le dis à quelques Officiers & au mineur qui s'en moquerent. Mais jugeant neanmoins que les ennemis pouvoient bien faire ce que j'aurois fait si j'avois été en leur place, je pensai à m'assurer davantage de ce qui en étoit. Je fis porter un tambour dans la mine, & le fis toucher d'un bout contre le haut de la voûte, & de l'autre contre une balle de mousquet, afin qu'à chaque coup que les contre-mineurs donneroient, il retentît sur ce tambour par le moyen de cette balle. Ce dessein nous réussit, & nous fit entendre ce que je voulois. Le mineur un peu étonné ne se moqua plus comme auparavant, & il dit qu'il falloit promptement nous retirer. Je fis aussi-tôt préparer nos gens, & envoyai avertir la queue de la tranchée de ce que nous avions découvert. Le mineur après avoir examiné la chose de plus près, nous assura qu'il n'y avoit plus gueres de terre entre nous & les ennemis, & qu'ils feroient bien-tôt dans sa mine; & en effet nous

Digitized by Google

vîmes du jour par où on tira sur nous quelques coups de pistolets, auxquels je répondis avec un que je tenois en ma main; & je commandai à mes soldats de repousser ces contre-mineurs à coups de hallebardes, ce qui sans doute n'eût pas été difficile : mais au même tems deux cens hommes étant sortis d'un autre côté, vinrent droit à la tranchée, dans le dessein de la couper, & m'obligerent de me retirer en combattant & faisant toujours ferme, pendant que le reste du Régiment s'avançoit à notre secours. Je me trouvai beaucoup plus embarrassé quand je vis voler en l'air une trentaine de grenades que les ennemis jetterent dans la tranchée. Il y eut beaucoup de soldats de blessés; & tous furent si épouvantés, que je fus contraint de me retirer pour faire place à tout le Régiment qui arrivoit tout frais, & qui repoussa les ennemis. Je fus blessé à la cuisse d'un éclat de ces grenades, dont je fus néanmoins bien-tôt guéri.

V. En la seconde garde d'après, mon poste fut de soutenir encore le mineur. Comme il étoit attaché au bastion, on jettoit d'en-haut continuellement des

Digitized by Google

pierres & mille autres choses pour l'assommer. On s'avisa de couvrir ce lieu avec des solives, afin qu'on y fût en sûreté. L'heure du manger étant venue, nous nous retirâmes de la tranchée, & nous mîmes à l'entrée de la mine pour être encore plus à couvert. Cette prévoyance nous sauva la vie; car un moment après, les ennemis jetterent d'en-haut des tonneaux pleins de mâchefer, qui est l'écume du fer qui sort des forges, & qui est une matiere si pesante, que ces tonneaux tombant sur ces solives dont j'ai parlé, les rompirent toutes & comblerent la tranchée, ensorte qu'on n'y pouvoit plus passer; & si les ennemis se fussent servi de leur avantage, ils auroient eu assurément bon marché de nous. Mais ne sçachant pas ce qui étoit arrivé, ils nous donnerent le tems de nous dégager, quoiqu'avec beaucoup de peine. Nous n'en fumes pas quittes une autre fois pour si peu de chose. Car comme j'étois employé en plusieurs occasions dangereuses, & que l'ardeur trop grande que je témoignois étoit cause qu'on prodiguoit ma vie facilement, un jour que je soutenois encore le même mineur,

Digitized by Google

les ennemis firent une sortie sur la tête de la tranchée que nous soutînmes d'abord assez vigoureusement. Mais parce que pour mieux résister & être plus fermes, nous nous serrâmes en un peloton ; les ennemis qui vinrent d'un autre côté à découvert par le haut de la tranchée, nous ayant jetté tout d'un coup une vingtaine de grands pots pleins de poix bouillante, nous mirent dans le plus misérable état du monde, réduits à brûler presque tous vivans dans nos habits, sans nous pouvoir soulager. Plusieurs en moururent, & d'autres en réchapperent s'étant fait couper leurs habits. Pour moi m'étant inutilement mis par terre pour me refroidir, comme je me vis trop vivement pressé par la douleur, je ne crus point de meilleur remede que de me jetter dans la riviere, où je commençai un peu à respirer, & d'où néanmoins je ne sortis pas tout-à-fait guéri ; car j'avois les épaules toutes grillées comme plusieurs autres ; ce qui donna lieu aux ennemis de se railler bien de nous, en criant, *à la grillade, à la grillade ;* & de nous demander si nous n'avions pas été assez poivrés & assez salés, ajoutant qu'ils

donneroient ordre la premiere fois que nous le fussions davantage.

VI. Monsieur de Schomberg qui m'a toujours fait l'honneur de m'aimer & de me témoigner quelque confiance dans les rencontres, m'envoya querir quelques jours après, & me dit qu'il avoit grande envie de forcer une demi-lune qui tenoit depuis trop long-tems; qu'il croyoit qu'avec des feux d'artifice on pourroit en venir à bout; & qu'il se souvenoit d'avoir vû certains pots-à-feu qui faisoient un grand effet, mais qu'il ne connoissoit personne dans l'Armée qui sçût les faire ni s'en servir. Il arriva par bonheur, que non-seulement je connoissois ces sortes de pots, mais que même je sçavois les faire & les employer. Je dis donc à Monsieur de Schomberg que je lui en répondois, & qu'il s'en pouvoit reposer sur moi. Mais comme il y avoit du péril à les jetter, il ne me le voulut point permettre, & me dit seulement qu'après que je les aurois préparés, je me servisse de quelque bon soldat que j'instruirois de la maniere dont il falloit les jetter. Je préparai donc ces pots qui étoient de grèz, & les emplis comme il falloit

Digitized by Google

de poudre à canon, les couvrant bien, & les liant avec une bonne ficelle; autour de laquelle étoient plusieurs bouts de meches allumées, afin que ces pots étant jettés, & venant à se casser en tombant à terre, quelqu'un de ces bouts de meches donnât sur la poudre, & la fît prendre; ce qui mettoit le pot en mille pieces, & causoit un furieux fracas à cause de ces morceaux qui voloient de toutes parts; & qui, en blessant & tuant plusieurs, jettoient l'épouvante parmi les autres soldats qui n'étoient pas accoutumés à un tel feu.

Je pensai ensuite à choisir une personne qui fût capable de jetter ces pots & de s'en servir adroitement; & je me souvins d'un soldat fort brave & fort adroit, nommé Montably, qui me pressoit depuis long-tems de lui procurer quelque occasion où il se pût faire connoître, & qui m'en persécutoit toutes les fois qu'il me rencontroit. Je crus donc pouvoir lui proposer celle-ci, pour le faire remarquer à Monsieur de Schomberg. L'ayant envoyé querir, je lui dis tout mon dessein; & lui en faisant voir le péril, afin de ne le point

Digitized by Google

tromper, je lui demandai sa résolution. Il embrassa aussi-tôt avec joie une occasion qu'il souhaitoit depuis si long-tems, en me témoignant que c'étoit le moyen de pousser sa fortune, ou de n'en avoir plus à faire. Je l'instruisis plus qu'il ne vouloit de toutes choses, pensant à faire réussir notre entreprise, & en même tems à le précautionner contre le péril; & pour dernier ordre, je lui commandai qu'absolument, après qu'il auroit jetté ces pots, il se retirât, & laissât faire ceux qui seroient commandés pour donner l'assaut. S'il m'avoit crû, j'aurois eu une entiere satisfaction de cette affaire; mais ce jeune homme, plus généreux qu'obéissant, ne put s'empêcher, après l'heureuse exécution de ce qu'on lui avoit commandé, de passer à ce qu'on lui avoit défendu, & d'aller l'épée à la main aux ennemit. Il reçut un coup de mousquet qui le tua sur le champ, ce qui me causa un sensible déplaisir au milieu de la joie que nous eûmes de voir réussir parfaitement notre entreprise. Car les pots dont j'ai parlé firent un tel effet, & les assiégeans pousserent

Digitized by Google

si vigoureusement les ennemis, que, sans autre perte considérable que celle de ce brave garçon, la demi-lune fut emportée.

VII. Comme j'entrois en garde quelques jours après, les ennemis firent une grande sortie; & ils avoient déjà commencé d'enclouer deux pieces de canon, lorsque je fus commandé pour les repousser avec un gros que j'avois rallié, dans lequel il y avoit un fort brave Suisse. Les ennemis ayant encore jetté quelques grenades, qui firent un assez grand fracas, une qui alla tomber dans une caque de poudre, y mit le feu, & ayant coupé les deux jambes au pauvre Suisse, fit voler d'une telle force une douve contre mon estomac, que je me crus coupé en deux, & fus près de m'évanouir. Je sentis une des plus grandes douleurs que j'aye eu de ma vie; mais étant revenu à moi, & m'étant manié tout le corps, comme je ne sentis point de plaie, & que je ne vis point de sang, j'avoue que j'eus une extrême joie, parce que je m'étois cru mort, & que je n'avois nullement envie de mourir, quoique je prodiguasse assez librement ma vie. Ce qui me sau-

va, fut une cuirasse que j'avois prise ce jour-là, qui soutint le coup, & qui du contre-coup me causa cette douleur.

VIII. Huit ou dix jours après cette occasion, montant en garde dans une tranchée, pendant que Monsieur Zamet montoit aussi dans l'autre, qui étoit la droite, qui appartenoit à son Régiment, comme le premier de France, il arriva, que lorsqu'il poussoit son travail fort avant, les ennemis sortirent en si grand nombre, & avec tant de résolution, qu'ils renverserent la tête de la tranchée sur la queue qui plia aussi. Monsieur Zamet ayant rallié quelques soldats, fit ferme durant quelque tems, & paya de sa personne, jusqu'à ce qu'étant blessé au bras d'un coup de mousquet, & hors d'état de combattre, il fut pris prisonnier, & mené dans un coin à l'écart, avec plusieurs autres de ses Officiers, où l'on les gardoit, pendant que les ennemis poussoient le reste de son Régiment.

Cependant celui de Champagne n'étant point commandé, parce que nous avions notre tranchée à garder, comme je vis celui de Picardie ainsi poussé &

rompu, & que j'apperçus de loin ce gros d'ennemis rangés à ce coin, qui y gardoient ces prisonniers, sans sçavoir que Monsieur Zamet fût du nombre, je demandai permission à Monsieur de Pijolet d'aller secourir nos compagnons, avant qu'ils pussent être emmenés prisonniers, l'assurant que je ne voulois que cinquante hommes choisis pour les délivrer, & pousser ceux qui les gardoient. Il me l'accorda, & dans le moment je choisis cinquante soldats, que je connoissois pour braves: mais plus de vingt Sergens, par générosité, prirent la place d'autant de soldats, qu'ils renvoyerent; & tout le Régiment eût bien voulu être de la partie, tant l'occasion leur paroissoit honorable. Je ne leur fis prendre pour armes à tous que des hallebardes, en ayant pris une aussi moi-même, parce que je l'avois toujours éprouvée la meilleure arme dans les occasions de main. Après avoir donc concerté la maniere dont nous attaquerions les ennemis, nous marchâmes par un petit chemin couvert qui nous cachoit entierement, jusqu'à ce que nous fussions proche d'eux; & donnant tout-d'un-coup au milieu de

Digitized by Google

ce gros qui tenoit nos gens renfermés, nous les étonnâmes tellement par cette surprise & cette attaque imprévûe, que croyant avoir toute l'Armée sur les bras, ils ne firent presque aucune résistance, & lâcherent pied après avoir perdu quelques-uns des leurs.

IX. Mais je fus bien etonné en voyant parmi ces prisonniers Monsieur Zamet, ce qui augmenta en même tems ma joye, quoique ce ne fût pas sans crainte, lorsque je le vis tout couvert de sang. Je lui demandai où il se sentoit blessé, & il me rassura en me disant que c'étoit seulement au bras. Je le remenai à son Régiment où il m'embrassa plusieurs fois, & me dit, qu'il n'oublieroit jamais ce service que je lui avois rendu, & que, pour m'en assurer davantage, il me prioit de le venir trouver le lendemain lorsque je serois sorti de garde. Je ne manquai pas de me rendre chez lui comme il avoit souhaité. Dès qu'il me vit il me fit pencher sur son lit pour m'embrasser, & me dit avec une bonté extraordinaire, qu'il ne vouloit pas seulement m'aimer tant qu'il vivroit, mais reconnoître publiquement, qu'il tenoit de moi & la

Digitized by Google

vie & la liberté; qu'il ne pouvoit mieux me témoigner sa reconnoissance, qu'en m'assurant que je serois maître de l'une & de l'autre, comme de choses qui m'appartenoient, & sur lesquelles je m'étois acquis un plein droit en les lui conservant; qu'il partageroit à l'avenir & son bien & sa fortune avec moi, qu'il vouloit que je le considérasse à présent comme son frere; & que, ne pouvant me donner de charge qui me liât davantage à lui que celle de son Lieutenant, il me prioit d'agréer l'offre qu'il m'en faisoit, afin que je commençasse d'entrer en partage de ce qui lui appartenoit, pour pouvoir ensuite m'avancer & changer de charge à mesure qu'il avanceroit lui-meme & pousseroit sa fortune plus loin. Enfin il me parla d'une maniere si tendre & si touchante, ajoutant même qu'il me promettoit devant Dieu de me tenir toutes ces paroles, que je ne puis pas exprimer la disposition où je me trouvai après un tel discours.

Je lui témoignai, pour faire plaisir à Monsieur de Pijollet qui m'en avoit prié, & me décharger sur lui d'une partie de cette obligation, que je n'avois

Digitized by Google

fait que ce qu'il m'avoit commandé, & que c'étoit en exécutant les ordres d'un autre que j'avois été assez heureux pour lui rendre ce service : mais je ne doutai point dès ce moment d'engager à un homme si digne d'être aimé, & ma personne & ma vie ; de sorte que de ce jour-là il se forma une union si étroite entre nous deux, que la mort même ne l'a pû rompre, puisque je la sens encore à présent si fortement gravée dans mon cœur, trente-quatre ans après avoir perdu cet ami, que je ne puis ni penser à lui ni en parler, sans être touché plus que je ne sçaurois exprimer.

Je commençai donc dès ce moment à vivre avec cet incomparable ami, non pas seulement comme avec un frere, mais comme avec mon propre pere, sentant pour lui le même respect, & lui rendant avec toute l'assiduité possible, les mêmes devoirs & les mêmes services que si j'avois été son fils. Car hors toutes les gardes & les occasions où j'étois commandé, je me tenois continuellement auprès de son lit, vivant avec lui dans la plus étroite union que l'on puisse s'imaginer. Elle s'augmenta

beaucoup par une nouvelle rencontre, que je suis obligé de rapporter.

X. Les ennemis ayant fait encore une furieuse sortie, vinrent mettre le feu aux poudres & gaudronner la monture de deux canons, où ils mirent aussi le feu ; & ils travailloient à enclouer le reste, lorsque je fus commandé avec un corps de soixante hommes, pour les repousser. Je pensai être encore tout brûlé par une caque de poudre où ils mirent le feu en se retirant. Après leur avoir fait quitter cette batterie, je me retirai avec le reste de notre Régiment, qui repoussa vigoureusement les ennemis jusques dans leur place, quoique cela ne se pût point faire sans une grande perte de notre côté. Entre les Officiers qui furent tués étoit un brave, nommé le Capitaine Robert. Le Roi ayant sçû sa mort, pensa aussi-tôt à l'Officier de Champagne pour lui donner sa Compagnie. Car, outre les autres occasions où j'avois été connu particulierement de Sa Majesté, il avoit sçû le service que j'avois rendu à Monsieur Zamet & aux autres prisonniers, en les arrachant d'entre les mains des ennemis. Il appella donc Monsieur

Digitized by Google

de Puisieux, lui dit qu'il me donnoit la Compagnie du Capitaine Robert, & lui commanda de m'en expédier le brevet, & de me l'envoyer avant que j'en eusse rien sçû. Monsieur de Puisieux, qui croyoit m'avoir obligation, à cause que, sans lui en parler & sans qu'il m'en eût prié, j'avois empêché qu'une maison de campagne qu'il avoit proche de l'armée, ne fût pillée par les soldats, l'ayant fait garder par six mousquetaires, fut ravi de trouver cette occasion de me servir auprès du Roi ; & prenant la liberté de lui témoigner son sentiment touchant le choix que Sa Majesté avoit fait, il lui parla de moi le plus avantageusement qu'il lui fut possible, & voulut ainsi reconnoître, sans que je le sçusse, ce peu de service que j'avois tâché de lui rendre. La commission fut donc expédiée dès le soir ; & m'ayant été rendue le lendemain matin ; sans que j'en eusse eu le moindre avis, j'avoue que j'estimai encore davantage de ce que le Roi avoit ainsi pensé de lui-même à moi, que non pas de ce qu'il me donnoit cette Compagnie, quoique je la souhaitasse assez, ne croyant pas que la Lieutenance de Monsieur

Digitized by Google

Zamet me pût être si-tôt donnée.
J'allai à l'heure même porter le brevet à Monsieur Zamet, qui le vit un peu froidement, & me demanda si j'aimois mieux cette Compagnie que sa Lieutenance; ajoutant qu'il sçavoit bien que dans l'ordre une Compagnie valoit mieux, mais qu'il croyoit qu'il m'étoit plus avantageux d'être Lieutenant d'une personne qui étoit aussi absolument à moi qu'il l'étoit, qu'il ne m'offroit pas moins que son bien & sa fortune; & qu'ainsi il me prioit d'y penser avant que de me faire recevoir. Je lui dis qu'il sçavoit bien ce que je lui avois déjà témoigné, que j'étois entierement à lui, & l'assurai qu'il seroit maître absolu de cette affaire; que comme je n'y avois eu aucune part jusqu'alors, en étant uniquement obligé à la bonté du Roi, qui avoit pensé à moi de lui-même, & au souvenir de Monsieur de Puisieux, qui m'avoit fait expédier le brevet avant que j'en eusse entendu parler, je ne pouvois mieux lui faire connoître la disposition où je me trouvois sur cela, qu'en lui apportant ce brevet pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. Il me dit, qu'il seroit bien aise d'informer le

F v

Digitized by Google

Roi en particulier de ce qui s'étoit passé dans cette sortie des ennemis dont j'ai parlé, où je lui avois rendu la liberté; & que comme il n'y avoit personne qui y eût plus de part que moi, je pouvois mieux lui en rendre compte qu'aucun autre; qu'ainsi il seroit bien-aise que je l'allasse saluer l'après-dinée, & lui porter un billet de sa part.

Je le fis, & après que j'eus présenté au Roi la lettre de Monsieur Zamet, & rendu compte de ce qu'il me demanda touchant sa santé, il me parla aussi-tôt de cette occasion, où je l'avois retiré d'entre les mains des ennemis, & m'ordonna de lui en compter tout le détail; ce que je fis le mieux qu'il me fut possible. Je pris ensuite mon tems pour lui faire mon très-humble remerciment, de la grace que Sa Majesté m'avoit faite de penser à moi d'une maniere qui m'étoit si avantageuse, & dont je conserverois une profonde reconnoissance toute ma vie. Et comme le Roi vit que je ne m'avançois point à lui rien témoigner du dessein de Monsieur Zamet, il me dit : Mais vous ne me parlez point que Zamet vous demande pour son Lieutenant? Je lui répondis, que j'étois

Digitized by Google

principalement obligé de faire connoître à Sa Majesté mes sentimens sur cette grace si particulicre qu'il lui avoit plû de me faire, lorsque j'y pensois le moins; & quant à cette autre que Monsieur Zamet lui demandoit pour moi, j'osois dire que ce n'étoit pas à moi d'en parler à Sa Majesté, & que je n'estimerois pas assez le don qu'Elle m'avoit fait, si lorsque je venois pour l'en remercier, je lui en demandois un autre. Mais, puisque Votre Majesté, ajoutai-je, m'oblige de lui répondre sur cela, je puis l'assurer que je suis prêt de faire avec joie tout ce qu'il lui plaira de me commander, soit en acceptant ou en lui rendant la Compagnie de Champagne pour la Lieutenance de Monsieur Zamet, que j'avoue m'être beaucoup plus considérable & plus chere que beaucoup de Compagnies, à cause de l'amitié si tendre qu'a pour moi une personne de son mérite, qui est assez connue de Votre Majesté. Ayant donc, Sire, à recevoir l'une ou l'autre de sa main, je lui remets de bon cœur le brevet qu'Elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, afin qu'Elle ait la bonté, s'il lui plaît, de faire pour moi un choix que

Digitized by Google

je lui proteste ne pouvoir faire par moi-même. Je présentai en même tems mon brevet au Roi, lequel fort surpris de mon compliment, & de cette maniere libre dont je me remettois entre ses mains pour le choix de l'une de ces deux charges, me quitta tout d'un coup pour s'en aller à l'autre bout de la salle, où étoit Monsieur le Connétable de Luynes, à qui il conta tout ce que je venois de lui dire, en lui montrant le brevet que je lui avois rendu.

Monsieur le Connétable n'avoit pas paru entierement satisfait de moi au commencement de la guerre, à cause d'une petite rencontre où je n'avois pas autant témoigné de complaisance qu'il en faut auprès des Grands; mais il avoit néanmoins changé depuis à mon égard, m'ayant mieux connu qu'auparavant: ainsi ce que le Roi lui dit alors lui ayant donné une impression encore plus avantageuse de ma conduite, il lui répondit, qu'il n'étoit pas juste de laisser cela sans récompense; puis il ajouta: Votre Majesté témoigne vouloir accorder à Monsieur Zamet la grace qu'il lui demande de lui donner Monsieur de Pontis pour Lieutenant: mais comme cette

charge est moins avantageuse pour les appointemens & pour l'honneur, que celle de Capitaine que vous lui aviez déjà donnée, Votre Majesté trouvera moyen, si Elle veut, de récompenser l'un & l'autre, en lui faisant donner les appointemens de Capitaine, & en ajoutant à la charge de Lieutenant de la Mestre de Camp de Picardie, qui est le premier Régiment de France, ce nouveau titre d'honneur de premier Lieutenant des Armées de Votre Majesté. Il ne se pouvoit rien ajouter à cette honnêteté avec laquelle Monsieur le Connétable parla au Roi en ma faveur. Aussi il n'eut pas de peine à le faire consentir à toutes choses; & sur le champ Monsieur de Puisieux eut ordre de m'en délivrer les expéditions, qui me furent rendues le même jour.

Après avoir fait mes très-humbles remercimens au Roi & à Monsieur le Connétable, je retournai chez Monsieur Zamet, à qui d'abord je présentai un billet du Roi, par lequel il le renvoyoit au porteur pour apprendre ce qu'il avoit fait avec lui; ajoutant qu'il lui diroit seulement par avance, que l'Officier de Champagne étoit présen-

Digitized by Google

tement celui de Picardie, ainsi qu'il l'avoit tant souhaité : & qu'il n'avoit pas eu de peine à le faire, ayant trouvé une parfaite soumission dans cet Officier, & toute l'estime & l'amitié possibles pour lui. Monsieur Zamet, après avoir lû ce billet du Roi, m'embrassa de tout son cœur, me disant que c'étoit pour me témoigner l'étroite union qu'il vouloit avoir dès à présent avec moi : & il me répéta avec une tendresse toute particuliere, ce qu'il m'avoit déjà protesté, qu'il vouloit que je commençasse de partager avec lui & son bien & sa fortune comme son frere. J'y répondis par tous les témoignages que je pus lui donner de ma parfaite reconnoissance, & de la passion que j'avois de lui faire connoître par la suite de mes actions, que je n'étois pas tout-à-fait indigne du choix qu'il faisoit de moi.

XI. Le lendemain ayant mandé tous les Capitaines du Régiment, il leur dit, qu'il leur vouloit faire part d'une nouvelle qu'il sçavoit leur devoir être fort agréable, qui étoit que le Roi avoit bien voulu lui donner pour Lieutenant un homme à qui il avoit donné auparа-

Digitized by Google

vant une Compagnie dans le Régiment de Champagne, & qui avoit été assez généreux & avoit assez d'estime pour le Régiment de Picardie, pour la vouloir remettre entre les mains du Roi & recevoir sa Lieutenance; qu'ils le connoissoient tous particulierement, ayant souvent été avec lui aux occasions; & qu'ils ne pouvoient manquer de se souvenir qui il étoit en voyant là leur Mestre de Camp blessé, & au lit, puisque, sans l'assistance de celui dont il leur parloit, il ne seroit pas présentement parmi eux, mais entre les mains des ennemis; qu'ainsi il se tenoit assuré de la joye qu'ils auroient de me recevoir dans leur corps, & que c'étoit ce qui l'avoit davantage porté à me demander au Roi; qu'il les conjuroit donc de s'unir tous ensemble pour me témoigner leur reconnoissance de l'honneur que je faisois au Régiment; d'en préférer la Lieutenance à une Compagnie de celui de Champagne, mon Régiment ordinaire. Ces Officiers lui répondirent d'une maniere très-obligeante sur mon sujet.

J'entrai ensuite dans la chambre de Monsieur Zamet, où je n'étois pas pour

lors ; & après que j'eus reçû les civilités extraordinaires de leur part, je leur dis que je m'estimois très-heureux de ce que le Roi avoit bien voulu recevoir ma démission de la Compagnie qu'il m'avoit donnée, pour m'honorer du brevet de la Lieutenance de leur Régiment. Que si on n'aimoit pas d'ordinaire à changer une Compagnie contre une Lieutenance, on le pouvoit faire avec raison, quand il s'agissoit d'entrer dans un corps où il y avoit tant de braves Officiers ; que je les priois tous de me considérer comme une personne absolument attachée à eux, puisque, pour avoir l'honneur de servir dans leur Régiment, j'en quittois un autre avec tous ces avantages. Monsieur Zamet eut la satisfaction de voir que la jalousie qui se mêle d'ordinaire dans ces occasions, n'eut point de part en celle-ci. Car les Capitaines me firent cent amitiés en sa présence, avec plusieurs protestations de la joie qu'ils avoient de me voir associé à leur corps. Et le lendemain le Régiment ayant été mis en bataille, je pris possession de ma charge de Lieutenant de la Mestre de Camp. Il arriva néanmoins deux jours

Digitized by Google

après, une occasion d'honneur qui pensa me brouiller avec tout notre Régiment.

XII. Un des Lieutenans se disposant à commander dans son rang, je lui dis que comme Lieutenant de la Mestre de Camp je devois passer pour dernier Capitaine; qu'en cette qualité j'avois droit de choisir ces occasions d'honneur quand il me plairoit; & que je choisissois celle-ci. Ce Lieutenant reçut mal ce que je lui dis, & en avertit les autres Lieutenans du corps, qui tous ensemble me vinrent trouver, & me dirent, que je n'avois que mon rang comme eux, que je ne serois pas maître du leur. Sur ce que je leur répondis avec assez de fermeté que je sçavois bien ma charge, qu'elle me donnoit le même droit qu'aux Lieutenans Colonels de tous les vieux corps, & que je ne pouvois pas souffrir qu'elle diminuât entre mes mains, ils me repartirent fort brusquement, qu'ils ne s'étonnoient pas de mes paroles, parce qu'il y avoit de braves gens dans le corps. Si je ne l'avois cru, Messieurs, leur dis-je, je n'y serois pas entré; & c'est pour ne pas faire dire qu'il y en a de lâches, que je veux

Digitized by Google

conserver mon droit, puisque je devrois être regardé comme tel si j'y manquois. Cette prompte repartie, qui n'étoit pas moins honnête que vigoureuse, fit résoudre enfin ces Messieurs à chercher quelque voie d'accommodement. Ils me proposerent cette condition, que, puisque je voulois avoir le choix de toutes les occasions d'honneur, ils me demandoient qu'ils se pussent assurer sur moi quand ils ne pourroient aller à quelques gardes qui étoient de plus grande fatigue. La facilité avec laquelle je consentis à leur demande, disant tout haut que je le leur promettois de bon cœur, à cause de l'expérience que j'avois, qu'il y a souvent plus d'honneur à acquérir dans ces occasions, quoique périlleuses, leur causa de nouveau quelque confusion. Mais il n'y avoit plus moyen de reculer, après s'y être engagés d'eux-mêmes.

XIII. Pour revenir à ce qui regarde le siege de Montauban, l'artillerie étant admirablement servie par les soins du Grand-maître qui étoit Surintendant des Finances, la batterie de Messieurs de Chevreuse & de Lesdiguieres, que l'on

Digitized by Google

pouvoit aussi appeller celle de Monsieur de Schomberg, parce qu'il y étoit presque toujours, fit un grand effet dans le bastion de Dumonstier, & la breche se trouva assez grande pour pouvoir y donner l'assaut. Comme on voulut néanmoins s'assurer auparavant de l'état véritable des lieux, on nomma un Officier pour les aller reconnoître. Il le fit, mais avec assez peu d'exactitude, n'ayant presque rien vû, soit que la peur eût agi sur son esprit, ou qu'il ne se fût pas autant avancé qu'il le devoit pour découvrir toutes choses. La défiance que l'on eut de son rapport, fut cause que l'on en nomma encore un autre, qui à son retour ne dit rien davantage que le premier. Le Roi resolut donc de faire donner l'assaut: il commanda qu'on mît l'Armée en bataille, & qu'elle marchât à l'attaque, lorsque de dessus la montagne de Piccis, où étoit son quartier, il feroit paroître & voltiger en l'air un mouchoir au bout de sa canne, ce qui devoit être le signal.

Tout étoit prêt, & l'on n'attendoit plus que ce signal, lorsque Monsieur de Schomberg, poussé de je ne sçais quel

Digitized by Google

instinct, & ayant tout pour suspect, s'avisa de dire au Roi, qu'il ne sçavoit s'il ne seroit point à propos en cette rencontre où il y alloit de l'honneur & du salut de son Armée, d'envoyer une troisiéme fois reconnoître le bastion par quelque personne, de l'exactitude & du rapport de laquelle on ne pût douter. Il me nomma en même tems, & crut me faire beaucoup d'honneur en m'exposant au dernier péril. Le Roi approuva cette proposition, étant persuadé, qu'en de semblables occasions, bien des gens ne voyent les choses qu'à demi, à cause de l'extrême péril & du peu de tems qu'on a pour se reconnoître. L'on me fit venir à l'heure même, & Monsieur de Schomberg m'ayant témoigné l'inquiétude où étoit le Roi, & le peu de certitude que l'on avoit de l'état véritable des lieux, il ajouta, qu'il avoit eu en pensée de me nommer à Sa Majesté, & de lui proposer qu'on m'envoyât les reconnoître de nouveau, parce qu'il ne se tiendroit bien assuré qu'après que j'en aurois fait mon rapport. Comme il avoit néanmoins beaucoup de bonté pour moi, & qu'il scavoit que pour faire la chose avec toute l'exacti-

Digitized by Google

tude qu'il demandoit, je ne pouvois pas manquer de m'exposer à un très-grand péril, il voulut bien me témoigner, qu'encore que cette affaire fût de la derniere importance pour toute l'Armée, il ne prétendoit pas toutefois m'y engager contre ma volonté. Je lui répondis ce que tout autre auroit répondu en cette occasion, qu'il me feroit tort de douter de la joie que je recevois dans ces rencontres, de me voir honorer de son estime & de la créance avantageuse qu'il avoit de moi; que je m'allois préparer, & que j'espérois en revenir, & en rendre si bon compte, qu'on ne trouveroit rien dans mon rapport qui ne fût exactement véritable.

Ayant pris une cuirasse & un casque, avec un pistolet pendu à ma ceinture, je mangeai un peu, & marchai ensuite à la vue de Sa Majesté & de son Armée, qui avoient les yeux attentifs sur moi. Lorsque j'arrivai au pied de la breche, je priai Dieu à genoux derriere quelques-unes des pierres qui étoient tombées, & commençai ensuite à monter en grimpant comme je pouvois le ventre à terre. Etant tout au haut, je vou-

Digitized by Google

lus reconnoître le lieu en la même posture que j'étois monté, c'est-à-dire, couché sur le ventre, afin de n'être pas si découvert ni si exposé aux mousquetades qui siffloient de tous côtés autour de moi. Mais cette posture me donnant peu d'avantage pour voir ce qui pouvoit être au-delà du bastion, je me levai tout d'un coup; & m'exposant à un péril d'où Dieu seul me pouvoit sauver, je courus jusques sur le bord, d'où je découvris le bas qui étoit un épouvantable retranchement, dans lequel il y avoit un bataillon qui paroissoit être de plus de deux mille hommes, dont les premiers rangs étoient de piquiers, & le reste de mousquetaires. Dans le moment que je parus, & que je regardai, l'on fit une si furieuse décharge sur moi, que j'ai toujours regardé comme un miracle de ce que j'en pus réchapper; & de ce grand nombre de coups qui furent tirés, je n'en reçus que deux sur mes armes, qui ne firent que blanchir, & dont même je ne m'apperçus point dans ce tems-là.

Me tenant alors bien assuré d'avoir tout vû, je revins très-vîte, & remarquai seulement vers le quartier du Roi

une éminence d'où je crus pouvoir lui faire voir à lui-même ce retranchement des ennemis. Je me laissai ensuite tomber de mon haut, à dessein de rouler en bas, & d'être plus à couvert des coups. Toute l'Armée crut alors que j'étois mort ; & Monsieur de Schomberg tournant le dos, voulut au moins ne pas voir ce qui lui causoit un sensible déplaisir, s'accusant lui-même d'être cause de ma mort. Mais j'en fus quitte pour un grand étourdissement que j'eus; & étant bien-tôt revenu à moi, je remerciai Dieu à genoux de m'avoir sauvé d'un si grand péril. Je rappellai ensuite dans ma mémoire ce que j'avois vû, & l'écrivis sur mes tablettes, étant à couvert des mêmes pierres dont j'ai parlé auparavant, & je reparus tout d'un coup, lorsque chacun me croyoit mort.

Il y aura peut-être des braves, & surtout de jeunes gens, qui regarderont comme une foiblesse, que, dans une occasion si périlleuse, j'aye pensé plutôt à recourir à Dieu, qu'à m'abandonner à une sotte confiance, qui fait courir brutalement, & comme les yeux bandés, par-tout où la mort est la plus visible.

Digitized by Google

Mais il me semble que dans ces rencontres, où l'on ne voit presque aucun moyen de sauver tout ensemble l'honneur & la vie, quand on ne se souviendroit pas qu'on est Chrétien, il suffit d'être homme pour penser à celui qui peut ôter non-seulement la vie, mais le cœur même, à ceux qui s'imaginent en avoir le plus. Et m'étant trouvé pendant cinquante années dans des occasions aussi hasardeuses que peut-être aucun homme de mon tems, je puis rendre ce témoignage, que j'ai vû assez de personnes qui faisoient vanité de n'avoir point de religion, comme si leur impiété devoit passer pour une marque de leur courage, mais que j'ai reconnu souvent que c'étoient plutôt de grands fanfarons, que des braves effectifs; que si le péril étoit à droite ils tournoient à gauche, & qu'ils payoient d'adresse lorsqu'il s'agissoit de payer de leurs personnes, & de soutenir leurs paroles par leurs actions.

XIV. Après m'être tiré de la sorte d'un si grand péril, Monsieur de Schomberg, aussi surpris que réjoui de me voir, me fit prendre un peu de vin, parce que je n'en pouvois plus, ayant extraordinairement

Digitized by Google

extraordinairement fatigué. Je lui fis aussi-tôt mon rapport qui lui causa un très-grand étonnement ; & comme il me demanda de nouveau si j'étois bien assuré de ce que je lui disois, je lui répondis que je prétendois le lui faire voir, & l'en assurer par lui-même aussi bien que le Roi, ayant remarqué un lieu d'où l'on pourroit découvrir ce que j'avois vû de plus près. Le Roi étant dans une fort grande impatience de savoir ce que j'avois reconnu, je montai à cheval, & m'en allai avec M. de Schomberg le trouver à Piccis. Comme on avoit assez de peine à me croire, le Roi lui-même voulut s'en assurer par ses propres yeux. Je le menai au lieu que j'avois remarqué, & de-là il découvrit avec des lunettes d'approche le retranchement, & le bataillon dont je lui avois parlé. Il en fut très-surpris, & ne put s'empêcher de témoigner tout haut son étonnement, du péril où ses troupes auroient été exposées, sans cette prévoyance de Monsieur de Schomberg qui avoit sauvé la vie à bien du monde. Le Roi eut la bonté de me dire que je lui avois rendu ce jour-là un grand service, & qu'il s'en souviendroit dans

Digitized by Google

l'occasion. Je ne m'apperçus pas néanmoins alors, qu'on pensât beaucoup à moi; & je m'accoutumois à servir sans autre intérêt que celui d'un honneur qui me coûtoit quelquefois bien cher.

Je revins ensuite trouver Monsieur Zamet, qui, m'ayant crû mort, s'écria d'abord qu'il me vit: je vous proteste que vous n'y retournerez plus, & que je donnerai bon ordre que vous ne receviez plus à l'avenir de semblables commissions. Car il est vrai que ce qui le choquoit davantage & lui donnoit lieu de me parler de la sorte, étoit que, soit que je fusse de garde ou non, on s'accoutumoit ainsi à me faire comme la victime publique de toutes les grandes occasions. Il me demanda si je n'étois point blessé; & je l'assurai que non, mais seulement que Monsieur de Schomberg m'avoit fait remarquer deux coups sur mes armes.

XV. On fit retirer ensuite l'Armée, & l'on ne pensa plus à l'assaut. Quelques jours après, Monsieur de Rohan qui tenoit la Campagne avec un petit corps d'Armée pour les Huguenots, se disposa à secourir Montauban. Dans ce dessein il donna quinze cens hommes

à un fort brave homme, nommé de Beaufort, pour tâcher d'en faire entrer une partie dans la Place. Sur l'avis que le Roi eut de leur marche, il fit doubler & renforcer les gardes dans le Camp ; ce qui ne put néanmoins empêcher que de Beaufort s'étant approché de son quartier, ne forçât la garde, & ne passât dans la Ville avec huit cens hommes, les autres ayant été tués ou s'étant sauvés. Deux jours après il firent de furieuses sorties qui découragerent nos troupes, & donnerent lieu de croire que, l'hiver s'approchant, il valoit mieux se retirer, & conserver le monde pour la Campagne suivante, parce qu'il en eût fallu trop perdre après ce nouveau secours. Ainsi au bout de quinze jours, c'est-à-dire, le premier jour de Novembre de l'année 1621, on leva le siége, l'ordre ayant été donné à tous les quartiers, qu'au premier coup de canon qu'on entendroit cette nuit, chacun se mît sous les armes pour marcher où les Officiers les conduiroient; & qu'avant que de partir, on fît des feux extraordinaires dans tout le Camp. Cet ordre ainsi exécuté fit attendre aux ennemis quelque chose de nouveau, ou plutôt une attaque

Digitized by Google

générale que non pas la levée du siége. C'eſt pourquoi ſe contentant de faire bien garder tous leurs poſtes, ils ne s'aviſerent point de commander quelques troupes pour donner ſur la queue de notre Armée, qui commença à défiler vers la petite pointe du jour.

Monſieur Zamet, qui étoit guéri depuis peu de jours, fut chargé de la retraite, dans laquelle il ne fut pas peu étonné de voir la précipitation, pour ne pas dire la fuite, avec laquelle les troupes marchoient. Comme j'étois auprès de lui, il me fit remarquer cette retraite ſi précipitée, qui tenoit tout-à-fait de la terreur panique, puiſqu'ils alloient comme s'ils ſe fuſſent vû pourſuivre par les ennemis; &, étant auſſi Chrétien & auſſi judicieux qu'il étoit, il commença à me parler un langage que je n'avois jamais entendu juſqu'alors, & qui m'étoit entierement inconnu. « Je vous » aſſure, me dit-il, en me faiſant faire réflexion ſur l'ordre de Dieu dans la conduite des choſes du monde, « qu'il » paroît bien que le Dieu de Juſtice eſt » le Dieu des batailles, & qu'il en don- » ne le gain à qui il lui plaît, & ſou-

» vent à ceux-mêmes qui ſont contre
» lui ; parce que ceux qui défendent ſa
» cauſe le font ſi mal, & attirent ſi juſ-
» tement ſa colere ſur eux-mêmes par
» leurs crimes, qu'il les punit ſur le
» champ, en leur donnant le déſavan-
» tage, & répandant des terreurs pa-
» niques dans leurs Armées. On le voit
» aſſez dans cette occaſion, où la nôtre
» fuit d'elle-même ſans ſavoir pour-
» quoi. C'eſt viſiblement un coup de
» la main de notre Dieu, de ce que, con-
» tre toutes les apparences humaines,
» nous n'avons pû prendre cette Place,
» qui, ſelon le cours ordinaire des ar-
» mes, devoit tomber ſous la puiſ-
» ſance du Roi. Ses Jugemens ſont bien
» différens de ceux des hommes, qui
» s'arrêtent à l'écorce & au-dehors des
» événemens, ſans en pénétrer les reſ-
» ſorts cachés. Nos ennemis ne ſeront
» pas ſans doute moins trompés que
» nous, puiſqu'en ſe glorifiant de leur
» avantage, ils ne comprennent pas
» que la victoire que Dieu leur donne,
» ne les rendra que plus malheureux
» par cette fauſſe aſſurance qu'ils ont,
» que c'eſt la marque de la juſtice de
» leur cauſe ; & qu'il ſaura bien dans
» un tems ou dans un autre, leur faire

Digitized by Google

» sentir la perte qu'ils font, lorsqu'ils » se flattent de tout gagner. Admirons » donc, ajouta-t-il, & adorons les châ» timens qu'il exerce d'une maniere si » différente sur les uns & sur les au» tres ».

J'avoue que je demeurai merveilleusement surpris de ce discours, n'en ayant, comme j'ai dit, jamais oui de semblable. Je lui témoignai l'extrême obligation que je lui avois de l'ouverture qu'il me donnoit pour me faire connoître une si grande vérité. Aussi puis-je dire que je ne comptai pas cette grace entre les moindres que j'aie reçues de lui; & j'ai reconnu depuis que ç'a été une des premieres que Dieu m'a faites, pour me donner quelque sentiment du Christianisme. La conduite de vertu & de piété que je remarquois en ce grand homme, contribuoit en quelque sorte à entretenir ces premieres semences dans le fond de mon cœur; & c'est ce qui a augmenté infiniment ma reconnoissance envers sa mémoire, principalement depuis que Dieu m'a fait la grace, après une infinité d'égaremens, de connoître le néant du monde, & d'y renoncer.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIEME.

Le sieur de Pontis défend la ville de Montech qui est attaquée par les ennemis. Sa conduite à l'égard d'un Officier de la Colonelle & de Monsieur le Duc d'Espernon, dans un grand différend qu'il eut pour les intérêts de sa Charge. Siége de la ville de Tonneins : grande blessure que reçoit le Sieur de Pontis, & qui le réduit à l'extrémité. Saccagement de la ville de Negrepelice. Le Sieur de Pontis se rend maître d'un Fort occupé par les Huguenots, & le rase ; ce qui lui cause une grande affaire.

I. LE Siége de Montauban étant levé, le Roi s'en retourna à Paris, & envoya toutes ses troupes dans les quartiers d'hiver. Le Régiment de Picardie eut pour le sien une petite ville de Guyenne, appellée Montech, à sept ou huit lieues de Montauban. M. le Maréchal de Saint-Geran qui demeura pour donner les ordres, voyant que

Digitized by Google

tous les Capitaines de Picardie s'en étoient allés chez eux, me chargea du soin du Régiment, & du Gouvernement de la Place, comme c'étoit l'ordre; & il me dit qu'étant près des ennemis, je devois faire bonne garde, & qu'il s'en reposoit sur moi. Je lui repartis qu'il le pouvoit, & que je lui en répondois. Cinq ou six heures après que M. le Maréchal de S. Geran nous eut quitté, il rencontra en chemin un homme, qui venoit lui donner avis que les ennemis se disposoient à attaquer notre ville la nuit suivante, & prétendoient l'emporter d'assaut; & que c'étoit la garnison de Montauban qui devoit exécuter cette entreprise. Sur cet avis, M. de S. Geran m'écrivit à l'heure même un billet, par lequel il me mandoit ce qu'il venoit d'apprendre, & m'exhortoit à donner bon ordre que je ne fusse pas surpris. Dans le moment je fis assembler tous les Officiers de la Garnison, à qui je fis part de la nouvelle de Monsieur de Saint-Geran, & de l'ordre qu'il me donnoit. Je les priai que nous vissions tous ensemble comment on pourroit se préparer pour bien recevoir les ennemis; & leur témoignai que pour moi je jugeois qu'il falloit

Digitized by Google

faire d'abord une revue de tous les hommes, de toutes les armes & de toutes les munitions, des portes de la ville, des dehors, & des moyens de fortifier les endroits qui étoient plus foibles. Ils approuverent tous mon avis; & l'on pensa aussi-tôt à l'exécuter.

II. Sur le soir, l'un d'entr'eux nommé Bastillat, qui étoit un Aide-Major, s'avisa de me venir dire que je savois bien qu'il étoit mon serviteur & mon ami, & qu'ainsi il étoit fâché d'être obligé de me déclarer qu'il ne pouvoit pas demeurer avec moi dans cette occasion, puisqu'étant Aide-Major, il étoit Officier de Monsieur d'Espernon, Colonel de l'Infanterie; & qu'en cette qualité il ne pouvoit m'obéir, puisque je n'étois que Lieutenant de la Mestre-de-Camp, de laquelle Monsieur d'Espernon, en la personne de ses Officiers, ne vouloit point recevoir d'ordre. Il ajouta qu'il étoit fâché de se voir contraint de me quitter en une si belle occasion, mais qu'aimant mieux se retirer de bonne heure, que de causer quelque trouble, à cause qu'il ne pouvoit pas m'obéir, il venoit prendre congé de moi & me donnoit le bon soir. Je lui répondis que, comme son serviteur &

Digitized by Google

ſon ami, j'étois moi-même obligé de lui dire qu'il n'étoit plus en ſa liberté de ſe retirer, ni en mon pouvoir de le laiſſer ſortir, depuis qu'il avoit reçu l'ordre de M. de Saint-Geran comme les autres, & qu'il y avoit conſenti auſſi-bien qu'eux tous, en ne ſortant pas dans le moment. Que ce n'étoit pas décider le différend qui étoit entre les officiers Colonels & les Officiers de la Meſtre-de-Camp, que de m'obéir en cette rencontre, puiſqu'il n'y alloit que de ſuivre l'ordre de notre Général M. le Maréchal de Saint-Geran, qui m'avoit commis le ſoin du Régiment, & la défenſe de la Place en partant, & encore plus particulierement par le billet qu'il m'en avoit écrit, & que je lui avois montré; qu'ainſi je le ſuppliois de conſidérer que ce n'étoit point ici une affaire de point d'honneur pour des Officiers, mais qu'il s'agiſſoit purement de l'intérêt & du Service du Roi, qui étoit le ſeul à qui appartenoit la Ville, & qui ſeroit le ſeul qui la perdroit ſi nous ne nous uniſſions tous enſemble pour la conſerver, & pour faire connoître à toute la France que nous n'étions pas indignes des charges dont il nous avoit honorés. Ce diſ-

cours, quoique très-civil & très-raisonnable, ne satisfit pourtant pas cet Officier, qui ne trouvoit point de raison pour écouter ce qu'il ne vouloit point faire; de sorte que, voyant la fermeté avec laquelle je m'opposai à son dessein, il me demanda encore la même chose d'une maniere assez civile. Mais comme je persistai à m'y opposer avec la même fermeté, il résolut absolument de s'en aller, & dit tout haut qu'il le feroit; ce qui m'obligea de lui répondre d'un ton assuré qu'il ne le feroit pas, & qu'il devoit être persuadé que je savois me faire obéir, quand il s'agissoit d'obéir moi-même à l'ordre du Roi & du Général. Il me repartit fort en colere qu'il eût bien voulu que je lui eusse parlé de la sorte en un lieu où je n'eusse pas été le maître; à quoi je lui repliquai qu'il s'agissoit présentement de pourvoir à la défense de la place, & qu'il n'étoit pas à propos de mêler des intérêts personnels avec ceux du Roi; que c'étoit à moi en cette occasion de lui commander, & à lui de m'obéir. Sur cela il me quitta fort brusquement, & alla chez lui faire apprêter son équipage pour sortir.

Cependant j'allai trouver les Officiers

qui commandoient la garde aux portes, & leur défendis de laisser sortir qui que ce fût, quand ce seroit même un officier; ajoutant qu'il étoit juste que tout le monde prît part au péril & à la gloire du service que le Roi attendoit de nous en une occasion si importante. Les deux Officiers, qui étoient deux Lieutenans, me répondirent d'une maniere que j'eus tout sujet de me reposer sur eux; & je m'en retournai chez moi. Bastillat peu de tems après, alla à cheval suivi d'un valet, à la porte de la ville. La sentinelle l'ayant arrêté, appella le Lieutenant Capitaine de la garde, qui lui dit qu'il avoit ordre de ne laisser sortir personne. Quoi, ne me connoissez-vous pas, lui repartit Bastillat! Oui, Monsieur, lui dit-il, mais mon ordre est pour les Officiers, comme pour les autres; je vous prie de ne m'en demander pas davantage, puisque je ne pourrois vous l'accorder. Bastillat se sentant outré & piqué jusqu'au vif, retourne chez lui, & vient pour me parler de nouveau. Je le prévins, & lui dis à la tête du Régiment: c'est une chose conclue pour cette fois, Monsieur; une autre fois nous en parlerons si vous voulez, mais pour le présent, c'est l'ordre que vous obéis-

Digitized by Google

ſiez. Alors ſe voyant dans la néceſſité inévitable de ſe ſoumettre, il me dit que j'avois toute une garniſon pour moi, & qu'ainſi j'étois le maître, & qu'il m'obéiroit; mais qu'il trouveroit un autre tems où je ne ſerois pas ſi bien accompagné. Je lui répondis qu'il falloit avant toutes choſes ſervir le Roi.

III. Dans ce même tems je lui commandai de faire mettre le Régiment en bataille, de voir ſi les Compagnies étoient complettes, de viſiter toutes les armes, de fournir de munition ceux qui en manquoient, & de s'acquitter de tous les autres devoirs de ſa charge de Major. Il y obéït ponctuellement. Je vins enſuite voir en général toutes ces choſes, & prenant avec moi tous les principaux Officiers, entre leſquels il étoit auſſi, nous allâmes tous enſemble viſiter les poſtes avantageux que l'on avoit à garder, & donner tous les ordres néceſſaires pour empêcher qu'il n'y eût de la confuſion & du trouble la nuit ſuivante. Je diviſai le Régiment en trois corps: le premier & le plus grand, pour être dans la place d'armes, & donner ſecours à ceux qui en auroient beſoin; le ſecond, qui étoit moindre, fut commandé pour garder la porte que je ju-

Digitized by Google

geois devoir être attaquée : & je divisai encore celui-là en trois, l'un de trente hommes que je posai dans un petit corps-de-garde avancé à 50 pas hors la ville ; le second, qui étoit de cent hommes, fut placé dans le fossé de la ville pour soutenir le premier ; & le troisieme, qui étoit d'environ autant, bordoit les murailles pour défendre ce second corps-de-garde. Le troisieme corps, qui étoit le plus petit, fut destiné à la garde de l'autre porte, qu'il n'étoit pas aisé d'attaquer ; c'est pourquoi je n'y mis pas une si grande défense. Après que j'eus posé moi-même toutes ces gardes, je les renvoyai visiter quelques heures après par Bastillat, qui obéissoit à tout sans dire un mot, travaillant beaucoup, & se montrant très-ardent dans l'exécution de tous les ordres qu'il recevoit.

La nuit venue, je donnai le mot ou l'ordre à Bastillat, pour l'aller porter aux Sergens dans la place d'armes, & lui dis qu'à dix heures j'en redonnerois un nouveau, & qu'il le vînt recevoir. Sur quoi il me dit que ce n'étoit pas une chose ordinaire, & que cela lui donnoit lieu de croire que c'étoit peut-être pour le choquer & pour le pouf-

ser à bout que j'en usois de la sorte. Je lui répondis que j'étois incapable de cela, que ce n'étoit que pour une plus grande sûreté, & qu'à la veille d'une attaque, on ne pouvoit en trop prendre : que j'étois si éloigné d'avoir cette pensée de le vouloir désobliger, qu'au-contraire je le priois de venir souper avec moi, ajoutant qu'il falloit faire provision de forces pour le travail de la nuit. Il m'en remercia, & me dit qu'il reviendroit sur les 10 heures prendre un nouvel ordre. Il y revint en effet fort exactement ; & comme il étoit beaucoup fatigué, à cause de toute la peine qu'il avoit eue, je lui dis de s'aller un peu reposer sur un lit, en attendant qu'il arrivât quelque chose de nouveau. Pour moi j'allai visiter une troisieme fois toutes choses, ne jugeant pas à propos de dormir & de demeurer en repos lorsque j'avois lieu d'attendre les ennemis.

IV. J'avois fait tenir un cheval tout prêt pour pouvoir aller par tout à la premiere allarme qui ne tarda guere à venir ; car environ sur les deux heures après minuit, la sentinelle avancée de la porte dont j'avois prévû l'attaque, entendit du bruit & tira ; dans le mo-

ment on vint m'avertir, & ayant fait éveiller Baſtillat, je m'en allai avec lui à la porte où étoit l'allarme. Je trouvai en y arrivant que le premier corps-de-garde avoit déja fait ſa décharge, & qu'ils étoient pouſſés fort vigoureuſement par les ennemis. J'entrai dans le ſecond, où à l'inſtant les trente hommes qui compoſoient ce premier, vinrent ſe retirer, ſe battant toujours en retraite avec beaucoup de vigueur. Je fis alors faire une décharge par trente Mouſquetaires de ce corps-de-garde où j'étois, ce qui étonna un peu les ennemis qui ne croyoient pas en devoir rencontrer d'autres que les premiers. Ils ne laiſſerent pas néanmoins de continuer à charger le ſecond corps-de-garde, lorſque je commandai à trente autres Mouſquetaires du même corps de faire une ſeconde décharge. J'envoyai en même tems Baſtillat à l'autre porte de la ville, de crainte que les ennemis n'attaquaſſent des deux côtés, & mis en ſa place un Lieutenant pour aller porter les ordres & faire venir du ſecours quand il en ſeroit beſoin.

Ce choix que je fis de Baſtillat, en lui donnant une place d'honneur, qui n'étoit pas de ſa charge, & ſuppléant

Digitized by Google

à la ſienne par un autre, lui plut fort, & lui fit avoir d'autres ſentimens que ceux qu'il avoit eus juſqu'alors, de ma diſpoſition à ſon égard.

Cependant les ennemis continuoient toujours leur attaque qui étoit également ſoutenue par les nôtres. Mais ils ſe découragerent bientôt, lorſque je commandai à tous les Mouſquetaires qui bordoient les murailles de la ville, de faire feu continuellement. Car ayant connu par-là que nous étions trop bien préparés à les recevoir, & qu'il ſeroit un peu difficile de forcer des gens réſolus à ſe bien défendre, ils prirent le parti de ſe retirer avec perte de quelques uns des leurs. L'attaque finie, je relevai & louai beaucoup le courage de tous nos gens, qui avoient paru également zélés & obéiſſans en cette occaſion d'honneur, où ils avoient ſi généreuſement combattu pour le ſervice de leur Prince.

V. Baſtillat me vint dire le lendemain, qu'il croyoit que je ne lui refuſerois pas alors la liberté de ſortir, après qu'il avoit ſatisfait à tout ce que j'avois pu demander de lui. Je lui répondis que j'y conſentois de tout mon cœur, & que je témoignerois, com-

me je l'avois déja fait paroître en lui donnant le poste honorable qu'il favoit bien, qu'il avoit agi avec toute la vigueur & la résolution d'un homme d'honneur; & qu'ainsi je laissois présentement à son choix de sortir quand il lui plairoit, après qu'il avoit rendu au Roi le service dont il n'auroit pû honorablement se dispenser. Il partit de cette sorte, sans témoigner être mécontent : mais étant allé de ce pas à Cadillac faire ses plaintes à M. le Duc d'Espernon, il lui dit que j'avois entrepris sur sa charge, l'ayant obligé par force, comme Gouverneur & maître d'une ville, de m'obéir, quoiqu'il m'eût déclaré ne le pouvoir faire, ayant l'honneur d'être un des Officiers de la Colonelle, qui ne recevoient point d'ordre des Officiers de la Mestre-de-Camp; & que je l'avois arrêté par violence dans la Place qui devoit être attaquée le lendemain : que n'ayant pû se dispenser de m'obéir en cette occasion où il s'agissoit du service du Roi, & où il n'avoit pas eu la liberté de faire ce qu'il auroit bien voulu, il venoit aussitôt après en être sorti, s'acquitter de son devoir, en faisant sa plainte à celui duquel seul l'honneur y étoit engagé,

Digitized by Google

à cause des privileges de sa Charge. M. d'Espernon ayant répondu seulement qu'il me verroit sur cela, me manda par un homme exprès, de l'aller trouver à Cadillac.

Je me trouvai assurément fort embarrassé & très-surpris de cet ordre, me doutant bien du sujet, & connoissant la rigueur avec laquelle M. d'Espernon soutenoit les privileges honorables de sa charge. Je crus qu'il étoit à propos que je visse auparavant M. le Maréchal de Saint-Geran, par l'ordre duquel j'avois agi, afin de prendre son avis sur ce que j'avois à faire. Je l'allai donc trouver à Castel-Sarasin où il étoit lors, & lui déclarai le sujet qui m'amenoit. Il me dit : voila une affaire très-fâcheuse pour vous ; car quoique votre action soit tout-à-fait bonne, & que vous ayez exactement observé les regles de la discipline militaire, vous aurez encore bien de la peine à vous défendre, ayant à rendre compte à M. d'Espernon qu'il n'est pas aisé de contenter, sur ce qui regarde le moindre point de sa charge. Il ajouta même qu'il appréhendoit qu'on ne me fît recevoir quelque affront ; & qu'ainsi il doutoit fort si je devois aller à Cadillac. Je lui repartis :

Digitized by Google

mais, Monsieur, si je n'y vas point, pourrai-je me mettre à couvert de son autorité, & trouverai-je quelque moyen de me dispenser de lui rendre compte de ce que j'ai fait? car si cela est, je n'hésite pas à n'y point aller: mais comme je suis obligé malgré moi, de me soumettre à son ordre, & qu'il me peut faire arrêter, par l'autorité que lui donne sa charge, je crois que je rendrois ma cause beaucoup moins favorable, ou pour mieux dire, que d'une bonne cause j'en ferois une fort méchante, si je manquois de lui obéir: car il ne me pardonneroit pas sans doute une chose qu'il auroit quelque sujet de regarder comme un grand affront que lui auroit fait un simple Officier comme moi. Mais s'il entend mes raisons, & s'il voit l'ordre que j'avois reçu de vous, Monsieur, comme de mon Général, j'espere qu'il pourra être satisfait, si quelque chose est capable de le satisfaire. M. le Maréchal de Saint-Geran m'ayant ainsi entendu parler, me témoigna approuver mon sentiment, & m'offrit même d'écrire à M. le Duc d'Espernon, pour l'assurer que ç'avoit été lui qui m'avoit donné l'ordre de commander dans la ville. Mais je ne

Digitized by Google

voulus point l'engager dans une affaire que j'étois bien-aise de vuider tout seul ; & l'en remerciant le plus civilement que je pus, je lui dis que j'avois gardé son billet, qui, étant l'ordre que j'avois reçû de mon Général, me justifioit pleinement.

Je partis ensuite & me rendis à Cadillac, à l'heure que Monsieur le Duc d'Espernon alloit dîner. Lui ayant fait dire que je demandois à le saluer, il donna ordre qu'on me fît entrer dans la salle où il étoit avec plus de trente Gentilshommes. Quand il me vit lui faire une profonde révérence, il tourna tout d'un coup le dos de l'autre côté, & parlant à un Gentilhomme, il me laissa sans me dire un mot. Il dit à tous ceux qui étoient présens de laver, & de se mettre à table avec lui : mais pour moi, il ne me fit pas la moindre honnêteté, & ne me traita pas autrement qu'il auroit fait un valet. Il est vrai que je me sentis outré au dernier point de cet affront que je recevois publiquement pour avoir servi le Roi, & satisfait au devoir de ma charge. Mais je n'y voyois point de remede, ayant affaire à un homme qui a été connu dans tout le Royaume, pour le plus imperieux

qui fût au monde, & connoissant depuis long-tems la possession où il étoit de traiter ainsi les Officiers de qui il croyoit avoir reçu quelque déplaisir. C'est pourquoi ne songeant alors qu'à la maniere dont je me pouvois justifier, qui étoit l'unique but de mon voyage, & ne voyant pas que je le pusse faire sans lui parler, je m'adressai à un de mes amis qui avoit beaucoup d'accès auprès de lui, qui étoit le Commandeur de la Hiliere; & lui ayant dit le sujet qui m'amenoit, je le suppliai de vouloir m'aider à sortir d'une si méchante affaire, en m'obtenant l'audience dont j'avois besoin pour me justifier. La chose en demeura là pour ce jour.

VI. Cependant le Commandeur parla à M. le Duc d'Espernon, comme il me l'avoit promis; & il le fit avec tant de zele & d'amitié, qu'il obtint ce qu'il demandoit. Le lendemain M. d'Espernon lui dit d'aller querir son ami, lui donnant parole qu'il m'écouteroit. Aussi-tôt que je fus entré & l'eus salué, je lui dis que j'étois venu pour obéir à son ordre; que je voyois bien que M. de Bastillat m'avoit rendu un mauvais service auprès de lui, & que je ne pouvois douter qu'il ne m'eût mandé sur les

Digitized by Google

plaintes qu e cet Officier pouvoit avoir faites contre moi, pour ce qui s'étoit passé à Montech, mais que j'esperois qu'après qu'il m'auroit fait la grace de m'entendre, & que je lui aurois exposé sincerement l'état de l'affaire, il ne me condamneroit pas; que je l'assurois au-moins par avance, que j'étois venu dans le dessein de me soumettre à tout ce qu'il lui plairoit, comme à mon Juge, de m'ordonner, si je ne lui faisois pas connoître mon innocence. Je lui dis d'abord le commandement que m'avoit fait de vive voix Monsieur le Maréchal de Saint Geran, de donner tous les ordres dans la Place & dans le Régiment. Je lui fis voir l'ordre par écrit qu'il m'avoit ensuite envoyé, par lequel il m'avertissoit de me préparer à bien défendre la Ville contre les ennemis qui se disposoient à l'attaquer. Il le regarda; & témoignant en être satisfait, il fit bien connoître qu'il changeoit déja de disposition à mon égard. Je continuai ma justification, en disant que j'avois lû l'ordre à tous les Officiers: que Monsieur Bastillat l'avoit entendu & s'y étoit soumis comme tous les autres, sans y faire aucune résistance: qu'il étoit vrai

qu'il m'étoit venu trouver le soir, & m'avoit fait une difficulté en me témoignant qu'il craignoit de commettre l'autorité du Colonel, s'il obéissoit à un Officier de la Mestre de Camp; mais que je lui avois répondu que je ne prétendois point la blesser en aucune sorte, puisque ce n'étoit point comme Officier de la Mestre de Camp que je prétendois commander à un Officier de la Colonelle, mais en qualité de Gouverneur & comme établi par le Général pour commander dans la Place; & que je lui avois déclaré à la tête du Régiment, que je ne prétendois point non plus que cette occasion pût avoir aucune conséquence pour ce différend, ni que j'en dusse tirer aucun avantage pour mon particulier. Qu'après avoir ainsi mis l'honneur du Colonel à couvert, j'avois crû devoir travailler en même tems pour les intérêts du Roi, en faisant obéir ceux qui reçoivent ses appointemens, en une occasion où il s'agissoit de conserver une de ses Places: que j'eusse donné un très-méchant exemple à toute la garnison, en laissant sortir un Officier qui le demandoit sous un faux prétexte, en un tems où cela ne se pouvoit pas: que ç'auroit été témoigner

sçavoir

Digitized by Google

sçavoir bien peu son métier, & se rendre indigne de sa Charge, de se laisser surprendre à une si méchante raison : qu'ainsi, voyant qu'il y alloit tout-à fait du Service du Roi & de mon devoir, sans que l'honneur du Colonel y fût engagé, je n'avois pas crû pouvoir me relâcher, pour quoi que ce fût : qu'il auroit été sans doute le premier à me blâmer si je l'avois fait : qu'ainsi j'osois lui demander la justice qu'il me devoit, en protégeant mon innocence contre une accusation si mal fondée ; & que je consentois de bon cœur de prendre pour temoins de la vérité de ce que je lui disois, tous les Officiers de la garnison, & Monsieur de Bastillat lui-même qui sçavoit que, depuis les paroles piquantes qu'il m'avoit dites, je n'avois pas laissé de lui donner un poste d'honneur que je ne lui devois pas, en le chargeant de la garde d'une des portes de la Ville. Monsieur le Duc d'Espernon fort surpris de ce discours, me répondit qu'il n'avoit point oui la chose comme je la lui contois : que m'étant conduit de la sorte, au lieu de me blâmer, il me louoit de m'être acquitté de mon devoir : qu'il voyoit par-là que j'entendois mieux ma charge que Bastil-

Digitized by Google

lat ne sçavoit la sienne : que c'étoit un défaut de discernement d'avoir commis l'honneur & l'autorité du Colonel en une chose qui ne le regardoit pas ; & qu'il lui parleroit de la bonne maniere pour lui apprendre à s'instruire davantage des points de droit de sa charge, & à ne pas retomber dans une semblable bévue.

Cette réponse, si différente du langage ordinaire de M. le Duc d'Espernon, fut suivie de l'effet. Car, m'ayant dit d'aller faire un tour dans le jardin, il fit venir M. de Bastillat, avec lequel il s'expliqua sur cette affaire d'une maniere d'autant plus forte, qu'il étoit piqué très-vivement de s'être vû ainsi par sa faute commis à tort avec un simple Officier. Et, après s'être assuré par sa propre bouche de la vérité de toutes choses, qu'il n'osa pas démentir, & lui avoir reproché d'avoir été cause par son peu de conduite que son Colonel avoit reçu un affront à l'égard du premier Régiment de France, il ne voulut pas qu'il demeurât à dîner, où il me fit venir avec beaucoup d'honnêteté, me traitant aussi civilement ce jour-là, qu'il m'avoit rebuté le jour précédent. Lorsque l'on se fut levé de table, il le fit

monter, & lui dit, en présence de tout le monde, qu'il avoit dû prendre d'une autre maniere qu'il n'avoit fait, l'action dont il m'avoit voulu faire un crime : que la connoissance que j'avois des droits de la Colonelle & de ma charge, m'avoit appris à distinguer la vérité de l'apparence, & à maintenir mes droits sans toucher à ceux des autres : que même la maniere si obligeante dont il avouoit lui-même que j'en avois usé à son égard, lui avoit dû faire juger favorablement de mon intention : qu'il ne m'en pouvoit sçavoir mauvais gré; & qu'il lui ordonnoit d'être mon ami comme auparavant, & nous prioit de nous embrasser, ce que nous fîmes dans le moment. Ayant ensuite demandé les ordres de M. d'Espernon pour m'en retourner au Régiment, que j'avois eu bien de la peine à quitter, en étant chargé comme j'étois, je pris congé de lui, après en avoir reçû des marques particulieres de la satisfaction qu'il avoit de moi, ainsi qu'il le témoigna devant tout le monde.

VII. L'année suivante, qui étoit 1622, le Roi n'alla point en Guyenne, & y envoya seulement Messieurs d'Elbeuf & de Themines, pour commander l'Ar-

mée, qui étoit d'environ douze mille hommes; Monsieur le Prince qui commandoit le reste des troupes étant demeuré auprès du Roi. Le rendez-vous pour l'Armée, fut la plaine de Marmande, d'où l'on alla mettre le Siége devant Tonneins, qui étoit une petite Place forte, tenue par les Huguenots, dont M. de Monpouillan fils de M. le Marquis de la Force & fort brave homme, étoit Gouverneur. Les Généraux firent trois attaques: ils en commanderent chacun une; & la troisieme qui étoit du côté de la riviere, fut commandée par M. de Pontague, Mestre de Camp. Le Régiment de Picardie fut de l'attaque de Monsieur le Duc d'Elbeuf, qui avoit pour Maréchal de Camp le brave Vignoles. La tranchée étant ouverte, les ennemis commencerent à faire tous les jours de grandes sorties, particulierement du côté d'une demi-lune qui leur étoit fort avantageuse, à cause qu'elle favorisoit beaucoup leur retraite; & ces fréquentes sorties qu'ils faisoient ainsi avec avantage, incommodoient extrêmement les Assiégeans, & nous faisoient perdre beaucoup de monde. Les Généraux résolurent donc d'emporter cette demi-lune à quelque prix

Digitized by Google

que ce fût, quoique cela ne se pût faire qu'avec grande perte. On attendit au lendemain, qui étoit le jour que le Régiment de Picardie & de Navarre qui marchoient ensemble, devoient entrer en garde.

M. de Vignoles, de qui j'avois l'honneur d'être particulierement connu, eut pensée de se servir de moi en cette occasion; &, ne m'ayant point trouvé lorsqu'il vint pour donner ordre à cette attaque, il me vint chercher lui-même dans ma tente où j'étois demeuré malade. Il me demanda ce que j'avois; & ayant appris mon indisposition, il sçut me piquer si bien d'honneur, & m'engagea avec tant d'honnêteté à prendre part à la gloire de l'attaque, qu'on vouloit faire de cette demi-lune la nuit suivante, que je ne pus honnêtement m'en dispenser. Car il m'assura que M. le Duc d'Elbeuf m'avoit choisi pour me donner la tête de cette attaque, & s'en reposoit entierement sur moi; & il ajouta que cette entreprise étant de la derniere importance, il espéroit que je ferois tout mon possible pour m'y trouver; & qu'en attendant l'heure de l'exécution, il m'envoyeroit un matelas dans la tranchée,

Digitized by Google

pour y prendre quelque repos. Je lui répondis que j'étois fort mal de la fiévre ; mais que, puisque M. le Duc d'Elbeuf & lui me le commandoient, je ferois un dernier effort pour m'y rendre. Le soir étant venu, on donna les ordres pour l'attaque qui devoit se faire de deux côtés en même tems. Le premier qui étoit à la main droite, me tomba en partáge ; & l'autre qui étoit celui de la gauche, à un Officier du Régiment de Navarre.

Cette demi-lune n'étant pas fortifiée à l'ordinaire, & le parapet qui avoit accoutumé d'être terré, étant de bariques que le canon avoit rompues plusieurs fois, mais qui étoient réparées, je vis bien qu'on ne pouvoit les gagner qu'à force de bras pour y entrer. C'est pourquoi ayant pris mes mesures sur cela, après que j'eus bordé la tranchée de bons mousquetaires qui faisoient grand feu, je m'en allai avec cinquante hallebardiers pour accrocher les bariques & les entraîner. Les ennemis usant à l'instant du même artifice, les accrocherent aussi de leur côté avec d'autres hallebardes ; & chacun tirant ainsi à soi, nous ne pouvions nous en rendre les maîtres, lorsque je m'avisai,

voyant les ennemis se roidir de toutes leurs forces, pour nous empêcher de renverser ces bariques, de me servir d'eux-mêmes & de leur propre résistance pour leur faire faire ce qu'ils ne vouloient pas. Je fis donc cesser tout d'un coup nos hallebardiers de tirer contre eux; &, au lieu d'attirer ces bariques à nous comme auparavant, ils se mirent au contraire à les pousser, & le firent avec tant de violence, qu'elles furent renversées dans le moment sur les ennemis, dont quelques-uns même s'en trouverent accablés. Dès que nous eumes fait ouverture par ce moyen, nous montâmes; & à grands coups de hallebardes, nous nous rendîmes maîtres de la demi-lune, & même de la personne de M. de Monpouillan, qui, étant venu en ce lieu sans sçavoir l'attaque, se trouva engagé dans le combat, & embarrassé sous une de ces bariques qui tomba sur lui, & d'où il ne put se dégager avant que l'eusse joint & fait prisonnier.

Mais notre premier bonheur fut bien-tôt suivi d'une infortune & d'un étrange revers. Car comme nous nous tenions très-assurés du succès de notre entreprise, plus de six cens hommes

Digitized by Google

étant fortis de la Ville, vinrent tout d'un coup fondre fur nous; & nous chargerent fi rudement, que nous fumés obligés d'abandonner ce que nous avions déja pris, & de nous retirer au plutôt fans pouvoir emmener avec nous notre prifonnier. Car l'Officier de Navarre qui commandoit l'autre attaque n'ayant pas forcé de fon côté, comme nous avions fait du nôtre, nous nous trouvâmes en trop petit nombre pour foutenir contre tant de monde. Cet avantage que nous avions remporté ne laiffa pas néanmoins d'étonner les ennemis, qui, après s'être ainfi vû forcés, craignant de l'être encore une fois, ruinerent eux-mêmes tout ce qui reftoit de cette demi-lune qui auroit pû les incommoder, & l'abandonnerent.

VIII. Je fus commandé quelques jours après pour aller reconnoître une efpece de baftion avancé & détaché de la Ville qui avoit été fort ruiné par notre canon, & qui nous incommodoit extrêmement. Il n'y paroiffoit plus alors perfonne, & l'on penfoit à s'en rendre maître. J'y allai donc comme à un lieu qui fembloit prefque abandonné. Mais dans l'inftant que je fus monté, & que je voulus regarder dans la Place, je me

Digitized by Google

ſentis frappé d'un grand coup de faux, que l'on déchargea ſur moi, & qui me fit ſur l'épaule gauche une taillade d'un demi-pied de long. Je me trouvai auſſi ſurpris qu'étourdi de ce coup imprévû. Mais par bonheur ayant un buffle qui étoit fort bon, il en fut ſeulement coupé; & ayant porté tout le coup, il me ſauva la vie, & m'empêcha d'avoir l'épaule coupée, puiſqu'il ne falloit pas tant de force pour me l'abattre, qu'il en fallut pour couper ce buffle. Ce coup me vint d'un petit corps-de garde de dix-huit ou vingt hommes qui étoient à couvert & retranchés dans ce poſte. Sur le rapport que je fis aux Généraux, ils conclurent de forcer le baſtion: mais les fréquentes ſorties que les ennemis faiſoient preſque toutes les nuits, ne leur en donnoient pas le tems; & ils reçurent ſur ces entrefaites une dépêche de la Cour, par laquelle on leur mandoit que le Roi s'ennuyoit beaucoup de la longueur de ce ſiége; qu'il s'en prenoit tout-à-fait à eux, & qu'il vouloit y envoyer Monſieur le Prince pour commander. Cette nouvelle les chagrina fort; & de ce jour ils réſolurent de ne plus garder aucunes meſures & de ne rien ménager, afin d'y périr

Digitized by Google

plutôt avec toute l'armée, ou d'emporter cette Place avant que M. le Prince arrivât. Ils firent ensuite l'attaque du bastion, qu'ils emporterent. Mais lorsqu'ils pensoient déja à se logér dans le fossé, on leur vint dire que les ennemis avoient cette même nuit fait entrer six cens hommes dans des bateaux qui s'étoient coulés le long de la riviere, sans que le corps-de-garde qui étoit posté pour les empêcher les eût apperçus. Ainsi il fallut se contenter de garder ce qu'on avoit déja pris, en attendant le secours que M. de Parabelle, Gouverneur de Poitou, avoit promis, sur la nouvelle de l'approche des ennemis qui marchoient sous la conduite de M. de la Force.

IX. Les Généraux ayant eu avis que les assiégés se préparoient à faire une grande sortie, & à se servir de l'avantage qu'ils avoient reçu par le secours des six cens hommes qui étoient entrés, ils redoublerent les gardes, & se préparerent à les recevoir. Je me traînai le mieux que je pus à mon poste, quoique j'eusse été blessé d'un coup de mousquet dans la cuisse quelques jours auparavant, & que je n'en fusse pas encore guéri. Car il n'y avoit pas moyen lors-

Digitized by Google

que tous les autres se préparoient au combat, de se tenir en repos; & l'on oublie facilement son mal dans ces sortes d'occasions extraordinaires, où l'on se sent comme animé d'une nouvelle vigueur. M'étant avancé vers une demi-lune abandonnée, qui découvroit dans la ville, j'y montai, & j'y vis au clair de la lune quantité d'hommes qui alloient & qui venoient fort à la hâte; ce qui m'assura qu'ils se préparoient pour la sortie. Quelques Officiers de mes compagnons qui m'avoient suivi, virent la même chose que moi; & nous allâmes en diligence en donner avis aux Généraux, & à tous les corps-de-garde. Vers les deux heures après minuit, on tira de la ville un coup de fauconneau pour le signal de la sortie; & les ennemis à-l'instant sortirent en si grand nombre, qu'au-lieu d'attaquer la tête de la tranchée comme l'on fait ordinairement, ils en allerent prendre les flancs & la queue; & donnerent une telle épouvante à toute la garde, quoique préparée, qu'ils renverserent tous nos gens les uns sur les autres. Le Régiment de Bordeaux que nous avions derriere nous, un peu à-côté, ayant plié, fut renversé sur le corps-de-garde.

que j'avois, & me contraignit de me retirer le mieux que je pus avec une partie de mon monde, ne pouvant tenir non plus que les autres contre tant de victorieux. Je voulus aller me rallier à un Capitaine de notre Régiment fort brave homme, nommé Bonneuil, dont le logement étoit avancé jusques dans le fossé, & qui avoit fait une petite montée de bois par laquelle il pouvoit facilement regagner le haut. Mais parce qu'il avoit négligé de se servir de l'avis que je lui avois donné, de mettre une sentinelle à cette montée, pour empêcher que les soldats n'en enlevassent les marches pour les brûler, je le trouvai mort avec la plûpart de ses gens, lui étant arrivé ce que je lui avois prédit, & n'ayant pu se retirer lorsqu'il le voulut, par cette montée qu'il trouva rompue, à-cause que les soldats avoient emporté la plus grande partie du bois pour faire du feu; ce qui peut faire connoître en passant, que si l'on dit d'ordinaire qu'il y a des gens plus heureux que d'autres, on le peut souvent attribuer au peu de prévoyance de ces derniers, qui négligent quelquefois des moyens aussi faciles qu'importans pour leur sûreté.

Digitized by Google

Les ennemis, après avoir ainsi net-toyé la tranchée avec tous les loge-mens, s'y posterent dans le dessein de les ruiner. Monsieur le Duc d'Elbeuf en étant au désespoir, se résolut de périr ou de les chasser; & s'efforçant d'inspi-rer la même résolution aux Régimens qui avoient ainsi perdu leurs postes: Quoi! Messieurs, leur dit il, les enne-mis nous auront chassés, & auront pris en une nuit ce que nous n'avons pu ga-gner qu'avec tant de tems, & nous ne pourrons faire en plein jour ce qu'ils ont fait en pleine nuit! Pour moi, je suis résolu de mourir ou de les chasser aussi vîte qu'ils nous ont chassés; & je ne veux pas attendre plus de tems pour le faire qu'il y en a jusqu'à midi. Je ne doute point que tout le monde ne me suive, puisque tout le monde y est en-gagé d'honneur comme moi, & auroit honte de survivre à un tel affront. Ainsi, Messieurs, je n'ai point d'autre ordre à donner, sinon que midi venu, chacun aille droit à son poste pour l'em-porter ou y mourir. Ce discours re-mua tellement les esprits, & anima de telle sorte tout le monde, que, se voyant déshonorés s'ils ne suivoient leur Général, & s'ils ne secondoient gé-

Digitized by Google

néreusement son dessein, ils le firent en effet avec une vigueur & une ardeur toute extraordinaire; &, malgré la résistance des ennemis qui fut très-grande, ils regagnerent tous leurs postes, & remirent dès le soir les tranchées & les travaux au même état qu'auparavant.

X. Pendant ces vigoureuses attaques & défenses, Monsieur de Parabelle arriva au camp avec six cens Gentilshommes ; & Monsieur de la Force s'approcha aussi à deux ou trois lieues de la ville avec quatre mille hommes. Un soldat revenant tard de la petite guerre, apperçut les ennemis à une demi-lieue du camp. Il en avertit, & sur le champ on commanda tout le gros de l'armée pour venir de ce côté-là ; on retira une partie de la garde de la tranchée, & on y laissa seulement les vieux Régimens en qui on s'assuroit davantage. Les ennemis, ou avertis de la chose, ou l'ayant prévue, prirent ce tems pour attaquer la garde de la tranchée, avec d'autant plus d'avantage, qu'elle étoit alors plus foible ; & ils firent la plus furieuse sortie qu'ils eussent faite jusqu'alors. Je fus attaqué au poste où j'étois, par un Officier qui

commandoit environ cinquante hommes tous armés de pied en cap. Il vint droit à moi avec un brin d'estoc qu'il tenoit à la main, & m'en porta un si rude coup, qu'il me perça de part en part; & il le fit dans le moment que je lui tirai à lui-même un coup de pistolet, qui lui ayant pris le défaut de la cuirasse, lui cassa la cuisse & le fit tomber à la renverse, sans qu'il quittât néanmoins son brin d'estoc, qu'il retira de mon corps. Les soldats qui accompagnoient cet Officier furent si épouvantés de le voir tomber, que, tout victorieux qu'ils étoient, ils reculerent plus de cinquante pas, ce qui me donna le loisir, n'étant point tombé du coup que j'avois reçu, quelque grand qu'il fût, de me traîner comme je pus, soutenu par un brave soldat qui s'appelloit Mutonis, pour tâcher de gagner le bord de la riviere, qui, étant de difficile accès à-cause d'une colline fort escarpée qu'il falloit descendre pour y arriver, me pouvoit mettre en sûreté & m'empêcher d'être pris. Me coulant ainsi appuyé sur mon pauvre soldat, il nous arriva un nouveau malheur qui pensa nous mettre au désespoir, qui fut un coup de mousquet que Mutonis reçut

dans le bras. Il eut alors presque autant besoin de secours que moi ; & c'étoit à la vérité quelque chose de très-touchant, de voir ainsi deux hommes, tout couverts de leur sang & tout estropiés, n'avoir de secours que l'un de l'autre. Pour moi, me soutenant d'une main sur le bras de ce soldat qui n'étoit point rompu, je bouchois avec mon autre main l'entrée de ma plaie par laquelle il sortoit beaucoup de sang.

Il paroîtra sans doute incroyable comment en l'état où nous étions, nous pûmes entreprendre de gagner le bord de la riviere, dont j'ai marqué que l'accès étoit si difficile, même à des personnes saines & robustes. Mais que n'entreprendroit point l'amour de la liberté & de la vie ? & pourquoi s'étonner que Dieu qui vouloit nous faire à tous deux des graces sans comparaison plus grandes, nous tirât de ce péril aussi bien que de plusieurs autres, pour nous conduire où il avoit destiné, après de fort longs détours & de grands égaremens ? car il retira à la fin ce pauvre garçon, aussi-bien que moi, hors de l'armée, & lui inspira d'embrasser une vie tout-à-fait chrétienne & retirée, où il ne songeoit qu'à son salut, dans la

Digitized by Google

vüe duquel il souhaïta même d'être Chartreux, quoique l'on ne voulût pas le recevoir à-cause de son bras qui demeura estropié de ce coup de mousquet.

Etant donc réduits dans la nécessité inévitable, ou d'être assommés par les ennemis, ou d'être brisés par la chûte que nous devions faire en roulant du haut de la colline en bas, à-cause que nous ne pouvions la descendre tout droit en l'état où nous étions, après avoir délibéré lequel des deux nous choisirions, nous résolumes enfin de nous abandonner plutôt entre les mains de Dieu que de tomber en celles des hommes. Ainsi nous étant recommandés à sa divine protection, nous nous laissâmes rouler du haut en bas de cette colline; & Dieu nous assistant visiblement, puisque la chose étoit humainement impossible, nous nous relevâmes en nous aidant l'un l'autre comme auparavant, & nous marchâmes pour regagner le quartier. Dans le chemin, qui étoit le long de la riviere, nous trouvâmes un Officier de notre Régiment fort blessé, nommé l'Anglade, & encore un autre nommé Miranne, du même Régiment, qui, m'ayant vu, se mit

Digitized by Google

à crier: Monsieur de Pontis, je me meurs, ayez pitié de moi! Je lui répondis: je me meurs aussi, mon pauvre ami, & j'ai autant besoin de secours que personne; mais où êtes-vous blessé? M'ayant dit qu'il n'en savoit rien, mais qu'il n'en pouvoit plus, je crus que, comme il étoit armé, ce pouvoient être ses armes mêmes qui l'étouffoient. Ainsi lui tirant l'épée du côté comme je pus, je coupai les courroies de ses armes, & les lui fis tomber; ce que je n'eus pas plutôt fait, qu'il commença à respirer avec liberté, & à revenir à lui; car il étoit si serré dans ses armes, étant tombé dessus en descendant la colline, qu'elles l'étouffoient: & Dieu me donna ainsi encore assez de force pour sauver la vie à cet Officier, lorsque j'étois en danger de la perdre aussi-bien que lui.

Etant enfin arrivés au camp, on nous porta à Marmande, où quelques soldats des ennemis qui avoient été faits prisonniers, & qui apparemment s'étoient trouvés à l'occasion où j'avois été blessé, m'apprirent que l'Officier à qui j'avois eu affaire, étoit pour le moins aussi mal que moi, ayant le haut de la cuisse cassé, & qu'il s'appelloit Feron. Cette nouvelle me surprit &

Digitized by Google

m'affligea en même tems, parce qu'il étoit mon ami intime, & que nous avions été autrefois camarades dans les Gardes. Je ne l'avois point reconnu dans le combat; & je lui envoyai sur le champ un tambour pour sçavoir de ses nouvelles, & lui témoigner ma douleur de m'être rencontré devant lui. Feron ne fut pas moins surpris que moi d'apprendre que j'étois celui à qui il avoit porté un si rude coup; & m'ayant répondu avec les mêmes sentimens de civilité & de douleur touchant ce qui m'étoit arrivé, il envoya le lendemain sçavoir aussi de mes nouvelles; & nous continuâmes à faire la même chose chacun à notre tour, tant que nous fûmes proches l'un de l'autre; ce qui nous lia encore plus que jamais, & augmenta notre ancienne amitié qui s'est conservée jusqu'à présent. De Marmande on me transporta ensuite à Toulouse, où je crus tout-à-fait mourir, tant de ma blessure que d'une fievre chaude qui s'y joignit. Je demandai & je reçus tous mes Sacremens; & voulant récompenser deux valets que j'avois, je leur dis de partager ma cassette aussitôt que je serois mort. Ces valets avoient un si bon naturel, & m'étoient si affec-

Digitized by Google

tionnés, que la vue de ce gain considérable ne put point les consoler de la perte beaucoup plus grande qu'ils croyoient faire en me perdant. Ainsi ils eurent une véritable joie, lorsque, le quatrieme jour de ma fievre, j'eus une crise qu'on croyoit d'abord être pour la mort, mais qui tourna à ma guérison. Car en peu de jours je fus guéri de ma fievre, mais non pas de ma blessure, qui fut plus de six mois à se refermer assez pour que je pusse marcher, & qui ne le fut entierement que quelques années après.

XI. Etant arrivé à Rabasteins, qui étoit le quartier d'hiver du Régiment de Picardie, je reçus une lettre de Monsieur Zamet, qui me mandoit que le Roi, voulant l'avoir plus près de sa personne, l'avoit obligé de se défaire de son Régiment, & d'en traiter avec Monsieur de Liancour: que cette nouvelle, qui pourroit bien me surprendre, ne devoit pas néanmoins m'affliger, puisqu'en changeant de charge, il ne changeoit point de disposition à mon égard; & qu'il seroit même plus en état de me servir, étant plus proche du Roi de qui je pouvois attendre la récompense de mes services.

Digitized by Google

Je confesse que cette lettre fut pour moi un coup plus violent & plus sensible que n'avoit été celui dont je venois de me guérir. L'excès de la douleur que je ressentis me mit en un aussi grand danger de mourir ; & je ne pus voir sans être outré au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, que la personne à qui je m'étois uniquement attaché, & pour laquelle j'avois volontairement quitté une Compagnie dans le Régiment de Champagne, & étois prêt de quitter encore tout ce que j'avois au monde, se défît du Régiment qui nous unissoit & qui nous joignoit durant toute la campagne ; car je jugeois bien que, moi demeurant dans ce Corps, & Monsieur Zamet étant près du Roi, je ne pourrois plus avoir la joie de le posséder comme auparavant. Aussi comme il avoit prévu quelle seroit ma disposition sur cela, il ne me voulut point écrire que l'affaire ne fût conclue avec Monsieur de Liancour, à qui il s'efforça d'inspirer les mêmes sentimens d'estime & d'amitié qu'il avoit pour moi. La réponse que je lui fis dans le fort de ma douleur, fut que puisqu'il quittoit le Régiment, je le priois de trouver bon que je le quitasse

ſe auſſi pour le ſuivre en quelque lieu qu'il allât, lui ayant voué ma perſonne & ma vie. Mais il me récrivit auſſi-tôt pour me prier inſtamment de demeurer dans ma charge, me proteſtant que je l'obligerois plus, & lui ferois plus connoître que je l'aimois, ſi je demeurois dans le Régiment, que ſi je me rendois auprès de lui. Il ajoutoit que ce n'en étoit pas le tems, & que lorſque ce tems ſeroit venu, il ſauroit bien m'en avertir; que cette ſéparation extérieure n'empêcheroit pas que nous ne fuſſions auſſi unis qu'auparavant, & qu'il eſpéroit de n'être pas long-tems ſans me revoir.

Cette lettre me conſola un peu, quoique je ſouffrois extraordinairement quand je penſois que je n'étois plus Lieutenant de celui pour qui j'avois tout quitté. Dans le marché que Monſieur Zamet fit avec Monſieur de Liancourt, il me fit prendre part, ſans que j'y penſaſſe, à la vente de ſa charge, lui ayant dit qu'il ne lui donnoit ſon Régiment pour vingt-deux mille écus, qu'à condition qu'il donneroit outre cela mille écus à ſon Lieutenant. Ainſi je touchai cette ſomme de Monſieur de Liancour, qui, étant venu à Rabaſteins

se faire recevoir au Régiment, me témoigna beaucoup de bonté, & j'ose dire même, d'amitié & de confiance, m'assurant que si je ne trouvois pas en lui toutes les qualités de Monsieur Zamet, j'en pouvois au-moins attendre une amitié véritable : il me pria d'agir avec lui sur cette parole, & ajouta que, ne pouvant me donner dès-à-présent une marque plus sensible de la confiance qu'il avoit en moi, il me demandoit que je l'aidasse dans ces commencemens, où il reconnoissoit qu'il avoit besoin de suppléer par l'expérience d'autrui au défaut de la sienne. Il ne se pouvoit rien de plus honnête, & je répondis avec toute la soumission & la reconnoissance que je devois à un compliment si obligeant.

Le premier siege de cette campagne fut celui d'une petite ville nommée *Sainte-Foy*, que l'on emporta d'emblée, & où Monsieur de Liancour fit des merveilles, ayant sauté le premier un grand fossé où plusieurs autres demeurerent, ne le pouvant sauter comme lui. Ce jeune Seigneur étoit extrémement brave, & témoignoit une ardeur extraordinaire. Comme il n'avoit pas encore commandé à la tête d'un Régi-

Digitized by Google

ment, & que je le vis trop s'avancer; je fis tout ce que je pus pour le retenir: mais son courage l'emporta.

Après la prise de Sainte-Foy, l'armée alla droit à Saint-Antonin, où le Roi voulut se trouver en personne. On attaqua cette ville sans tranchées, & on en vint tout-d'un-coup aux mains, ce qui causa un rude combat : car les assiégés se défendoient vigoureusement. Notre Régiment ne fut pas commandé pour l'attaque, étant réservé pour attendre le secours des ennemis qu'on disoit être proche, & qui ne parut pourtant pas; de sorte que la ville fut emportée. Ce fut-là que Monsieur de Saint-Preuil fut reçu Enseigne-Colonel du Régiment de Picardie; cet homme que sa fortune & son infortune ont rendu depuis assez illustre. Je me liai si étroitement avec lui, que nous ne faisions ensemble qu'un même ordinaire, & n'avions qu'un seul logement. Et je puis dire que je lui tenois alors lieu de frere & de véritable ami.

XII. Le Roi vint ensuite avec toute son Armée devant Negrepelice, souhaitant depuis près d'un an de se voir en état de pouvoir punir, comme

il

il fit, la trahiſon barbare & inhumaine qu'avoit exercée cette ville à l'égard de quatre cens hommes du Régiment de Vaillac, qu'on y avoit envoyés en garniſon l'hiver auparavant, & à qui les habitans couperent la gorge à tous en une nuit. Ce Prince, dès le moment qu'il en apprit la nouvelle, avoit déclaré hautement qu'il les châtieroit tous de la même maniere, en ne pardonnant à qui que ce fût. Ainſi, dès l'année ſuivante, après qu'il eut pris ces deux ou trois petites places dont je viens de parler, il ſe rendit devant celle-ci. Il avoit pour Lieutenans-Généraux de ſon Armée, Monſieur le Prince, Monſieur d'Angoulême, & Meſſieurs de Themines & de Saint-Geran. Le Roi en perſonne ordonna de tous les quartiers, & des attaques qu'il fit faire aux deux extrémités de la ville, ne voulant pas que l'on s'amusât à la reconnoître, ni à ouvrir des tranchées, mais qu'on allât droit à l'aſſaut, ſans lui donner un moment pour ſe reconnoître, parce qu'elle n'étoit pas ſi forte que les tranchées fuſſent abſolument néceſſaires, & que d'ailleurs l'impatience où il étoit de la punir, comme elle le méritoit, ne lui permettoit pas de prendre

des voyes plus longues, bien que plus sûres.

L'Armée en bataille fut divisée en deux pour les deux attaques; & toutes choses étant disposées, les Généraux m'envoyerent vers le Roi sur le midi, pour recevoir le dernier ordre qu'il avoit commandé que l'on vînt prendre avant l'assaut. Je le trouvai dans une méchante chaumiere où l'on étouffoit de fumée, & où il étoit contraint de se renfermer, à-cause qu'il se trouvoit indisposé. Lui ayant dit que Messieurs les Lieutenans-Généraux m'avoient envoyé pour l'assurer que toutes choses étoient en état selon qu'il le leur avoit commandé, & qu'ils attendoient son dernier ordre: Le voici, me dit-il, c'est qu'on attaquera la ville, comme j'ai dit, par les deux bouts, & que vous aurez tous quelque chose de blanc attaché aux cordons de vos chapeaux, de peur que vous joignant dans la ville, vous ne vous tuassiez les uns les autres sans vous connoître: car je vous commande de ne faire aucun quartier à aucun homme, parce qu'ils m'ont irrité, & qu'ils méritent d'être traités comme ils ont traité les autres. Je m'en retournai rapporter cet ordre; & tous ayant mis

Digitized by Google

des mouchoirs à leurs chapeaux, on commença l'attaque, qui dura quelques heures pour les dehors & pour l'entrée de la porte qu'ils défendirent très-bien, se battant tout-à-fait courageusement. Mais enfin ils furent forcés des deux côtés, & se retirerent, en se défendant, dans un recoin de la ville où ils demanderent quartier. Comme on le leur refusa, ils se mirent à crier : hé-bien, nous mourrons, mais en gens d'honneur, & nous vendrons notre vie bien cher ! En effet, ils opiniatrerent tellement le combat, qu'ils en tuerent beaucoup des nôtres, & se defendirent jusqu'au dernier, ne rendant les armes qu'avec la vie. Et cet exemple devroit, ce me semble, modérer un peu la juste colere des Princes en ces rencontres, où, souhaitant avec raison de punir plusieurs coupables, ils pourroient peut-être pardonner à quelques-uns, afin d'épargner au-moins tant de fideles soldats qui se trouvent ainsi assommés par des rebelles.

Ensuite de ce carnage, tous les soldats se mirent à piller & à prendre les femmes qu'ils rencontroient. Et comme j'étois à la tête de notre Régiment, je vis une parfaitement belle fille, âgée

Digitized by Google

d'environ dix-ſept à dix-huit ans, ſortir avec empreſſement d'une maiſon où l'on n'étoit point encore entré, & accourir ſe jetter à mes pieds, en me demandant que je lui ſauvaſſe l'honneur & la vie. Je lui en donnai parole dans le moment, & l'aſſurai que je perdrois plutôt moi-même la vie, que de permettre qu'on lui ôtât ni l'un ni l'autre. Je voulus la faire garder auprès de moi par trois ou quatre ſoldats, mais elle croyoit ne pouvoir être en ſûreté, ſi elle ne me tenoit moi-même par la baſque de mon pourpoint. Je la fis ainſi paſſer toute la ville où elle fut vue d'une partie des Officiers de l'Armée, dont quelques-uns même furent aſſez inſolens pour oſer me la demander, & pour me preſſer de la leur remettre entre les mains, ſur quoi je me vis forcé de me brouiller avec eux; aimant mieux les avoir pour ennemis, que de manquer à ma parole & à la juſtice que je croyois devoir à une honnête fille qui avoit imploré ma protection. Je la conduiſis de cette ſorte dans ma hutte. Ses parens étoient des premiers de la ville, où ſon pere étoit Miniſtre. Et il arriva, par le plus grand bonheur du monde pour eux, qu'ils ſe trouverent

ce jour-là à une maiſon qu'ils avoient à la campagne, ayant laiſſé leur fille à la ville pour avoir ſoin de leur maiſon. Comme je me vis importuné de nouveau par les ſollicitations de différentes perſonnes, dont les uns même ſe renommoient des principaux de l'Armée, je ſongeai à tous les moyens poſſibles de la cacher, en attendant que je puſſe la remettre entre les mains de ſon pere & de ſa mere, afin de nous délivrer elle & moi de la crainte du péril continuel où elle étoit expoſée.

Mais parce que cela ne ſe pouvoit pas aiſément dans un camp où il n'y avoit que des huttes, & où je ſavois qu'il ſe trouvoit ſi peu de fidélité, je m'aviſai à la fin d'un moyen auſſi extraordinaire que l'on puiſſe s'imaginer, & qui même pourroit paroître incroyable à pluſieurs. Comme quelquefois les meilleurs endroits pour ſe cacher ne ſont pas les plus reculés, mais ceux dont on ſe doute le moins pour être les plus viſibles, je crus qu'une grande geniſſe que j'avois fait tuer le jour de devant, & qui étoit encore tout entiere pendue de haut en bas dans ma hutte, pourroit bien ſervir à mon deſſein. Je tournai le côté du ventre contre la murail-

le, & fis mettre ma prisonniere dans le corps de cette bête, pour voir si elle y seroit cachée. La chose me réussit fort bien; car la crainte même d'un péril si pressant l'aidant à se proportionner à ce petit lieu, qui étoit le seul qui la pût sauver, elle s'y resserroit & s'y rapetissoit d'une telle sorte, qu'on ne l'y voyoit point du tout. Je dis donc à cette jeune fille que, toutes les fois qu'elle entendroit frapper à la porte, elle s'y allât cacher, pour n'être pas trop incommodée en y demeurant toujours. Et il arriva presqu'aussi-tôt après que j'eus éprouvé cette invention, que quelques Officiers Généraux, sous prétexte de visiter le camp, vinrent frapper à ma hutte. Ils me dirent en entrant la véritable raison qui les amenoit, & me presserent de leur faire voir celle que Dieu avoit fait tomber entre mes mains: mais je leur répondis avec une si grande franchise, leur ayant même laissé voir librement ma hutte où ils n'apperçurent que la genisse, qu'ils s'en retournerent très-persuadés qu'elle n'étoit plus chez moi. Il seroit inutile de parler de tous les autres qui donnerent d'aussi bonne foi dans le panneau, & qui après être entrés s'en retournoient,

Digitized by Google

ne voyant que cette genisse qui pendoit d'en-haut.

Mais l'affaire alla plus loin ; & étant portée jusqu'au Roi, il me manda de l'aller trouver. Comme j'étois assuré de mes valets dont l'affection & la parfaite fidélité m'étoient connues, je leur confiai la garde de ma prisonniere, en leur commandant d'être toujours hors la porte de la hutte pour dire que je n'y étois pas, & empêcher que qui que ce fût n'y entrât. Le Roi me demanda dès qu'il me vit, s'il étoit vrai, comme on le lui avoit rapporté, que j'eusse chez moi une très belle fille. Comme je n'ai jamais rien caché à ce Prince, je lui contai toute l'affaire ainsi qu'elle s'étoit passée jusqu'au moment que j'étois parti de ma hutte. Alors le Roi me regardant entre deux yeux, me dit : As-tu bien tenu ta parole ? Je lui jurai devant Dieu & devant lui, que je l'avois fait. Sur quoi le Roi me répondit : J'en suis ravi, & t'en estime cent fois davantage : acheve ce que tu as si bien commencé ; car c'est une des plus belles actions que tu feras de ta vie, & que je tiendrai pour un des plus grands services que tu m'ayes rendu. Si quelqu'un par hazard la découvroit & te sollici-

toit pour l'avoir, dis lui l'ordre que tu as reçu de moi de la conserver, & que c'est moi-même qui te l'ai donnée en garde. Je suppliai Sa Majesté de me permettre d'envoyer un tambour chez son pere qui demeuroit à quatre ou cinq lieues du camp, pour la remettre entre ses mains le plutôt que je pourrois. Cette priere qui prouvoit la sincérité avec laquelle j'agissois, plut fort au Roi, qui me dit qu'il l'accordoit de tout son cœur, & que je ne pouvois mieux faire.

Je pris congé de Sa Majesté; & m'étant hâté de revenir à ma hutte, où je trouvai toutes choses en bon état, je dis à cette fille d'écrire une lettre à son pere pour lui mander qu'il la vînt querir à un rendez-vous que je lui marquois, & l'assurer que le tambour qui lui rendroit la lettre, le conduiroit sûrement au lieu où elle & moi ne manquerions pas de nous trouver. Elle écrivit donc un billet qui portoit en trois mots ce que je lui avois marqué, remettant à lui expliquer de vive voix, tout au long, l'état où elle étoit, & celui d'où je l'avois tirée. Le pere & la mere reçurent cette nouvelle avec des sentimens de joie que l'on peut mieux

Digitized by Google

concevoir qu'exprimer, & furent bientôt au lieu destiné, où je me rendis aussi exactement avec leur fille. La leur remettant entre les mains, je leur protestai que je l'avois conservée aux dépens de ma vie, comme si elle eût été ma propre fille, & les assurai que je m'étois tenu très-heureux que Dieu m'eût présenté cette occasion de tirer une jeune personne d'un péril si inévitable. Ils voulurent reconnoître cette grace, & me firent offre de tout leur bien, en récompense de ce précieux présent que je leur faisois, en leur rendant leur fille qu'ils croyoient avoir perdue. Je me contentai de leur amitié, & leur témoignai que je me trouvois trop bien récompensé d'avoir sauvé l'honneur de leur fille. Mais je n'étois pas encore arrivé à ma hutte, que je vis derriere moi deux chevaux qui me suivoient tout chargés de gibier & d'autres choses semblables. Celui qui les conduisoit me dit que son maître m'envoyoit cela, & me conjuroit d'accepter aumoins ce peu de chose, qu'il n'osoit presque me présenter. Je ne pus pas refuser ce présent, craignant de causer un trop grand chagrin à celui qui me le faisoit: & je dis seulement au valet de

Digitized by Google

témoigner à son maître que je l'avois accepté pour ne le pas désobliger, & que je l'en remerciois. Ils se sont depuis toujours souvenus de moi ; & ayant passé cinq ou six mois après par le bourg où étoit la maison du pere de cette fille ; & les étant allé voir, cette pauvre fille fut dans un tel transport de joie de me revoir, qu'elle se jetta à mes genoux, & ne me vouloit point quitter, sentant alors d'autant plus l'obligation qu'elle m'avoit, qu'elle étoit plus à elle que dans cette autre occasion, & disant devant son pere & sa mere, qu'elle me regardoit comme un autre pere & une autre mere, puisque je lui avois conservé la vie & l'honneur.

Mais si je sauvai de la sorte l'honneur à cette fille, que sa beauté exposoit à un si grand péril, je ne dois pas taire une action héroïque qu'un nommé Roger, premier valet de chambre du Roi, fit en cette même occasion du sac de Negrepelice. Cet homme très-généreux & très-honnête, voyant que les soldats emmenoient une quantité de femmes & de filles, courut promptement à eux avec une bourse pleine de pistoles ; & leur en

Digitized by Google

demandant une pour une pistole, une autre pour deux, une autre pour trois, & allant ainsi dans toutes les rues, il en achepta jusqu'au nombre de quarante qu'il amena au quartier du Roi, où il les mit en sûreté, & d'où il les renvoya chez elles quand l'Armée se fut retirée.

XIII. Le Roi étant retourné à Paris après la ruine de Negrepelice, l'Armée bloqua une petite ville nommée Sommieres, que l'on résolut d'emporter d'assaut. On attaqua le faubourg où étoit la principale défense; & Monsieur de Liancour étant à la tête de son Régiment, poussa le premier les ennemis, & les obligea de lâcher le pied, d'abandonner la porte, & de se retirer dans des coins de rues & dans des maisons. Mais comme ils étoient-là à couvert, & que tirant continuellement sur nous, ils tuoient beaucoup de monde dans la rue où nous étions, je m'avisai d'une invention qui leur fit perdre une partie de cet avantage qu'ils avoient, en faisant porter par des sodats plusieurs couvertures & plusieurs draps tendus au bout de deux perches, derriere lesquels ceux qui marchoient étoient à couvert de

la vue des ennemis ; & ainsi ne nous voyant plus, ils ne tiroient presque qu'à coups perdus. Ce qui n'empêcha pas néanmoins qu'un de mes intimes amis nommé Roquelaure, fort habile dans le métier de la guerre & fort brave homme, qui avoit été Général dans l'Armée des Vénitiens, ne fût tué en un lieu où il sembloit qu'il dût être entierement à couvert. Il servoit alors dans l'Armée du Roi en qualité de Maréchal de Camp, & il commandoit l'attaque où étoit le Régiment de Picardie, ayant toujours eu à son côté Monsieur de Liancour & moi. Comme on fut maître de la ville, & qu'il ne restoit plus que quelques fuyards qui tiroient encore quelques coups en l'air, il me dit qu'il n'en pouvoit plus de soif, & qu'il demeureroit tout-à-fait, s'il n'avoit à boire. Je courus dans l'instant querir un flacon, que je faisois ordinairement porter en bandouliere par un soldat pour de semblables extrémités ; & Roquelaure prenant ce flacon, entra dans une maison afin d'y être plus à couvert. Mais c'étoit là même que Dieu l'attendoit ; & il parut bien que toute la prévoyance des hommes est

inutile contre ces coups de la Providence. Car lorſque j'étois dans cette maiſon tout proche de lui, attendant qu'il eût bû pour boire enſuite ; comme il avoit le flacon dans la bouche, il vint une balle de mouſquet qui donnant dans la feuillure de la fenêtre & trouvant une pierre qui lui réſiſta, donna par un étrange contrecoup droit dans la tête de Roquelaure qui tomba roide mort à mes pieds, & me fit preſque tomber ſur lui en le voulant ſoutenir. Cette mort ſi peu prévue, me toucha beaucoup plus ſans doute que ſi je l'avois vu tomber dans le combat, où l'on s'attend de mourir ſoi-même, ou de voir mourir ceux que l'on aime le plus. J'aimois aſſurément celui-ci ; & je puis dire qu'il m'aimoit également, m'ayant dit même dès le commencement de la Campagne, que s'il étoit tué, il me prioit d'agréer ſon équipage, pour me ſouvenir davantage de lui. Je n'avois pas ſans doute beſoin de cela pour m'en ſouvenir, aimant mes amis du fond du cœur, & n'ayant pas accoutumé d'emprunter de ces témoignages extérieurs le ſouvenir que j'ai de leur amitié. Mais je ne pus néanmoins me diſ-

Digitized by Google

penser de recevoir ce présent qu'il m'avoit fait, ne voulant pas désobliger Messieurs ses parens qui voulurent tenir la parole du défunt, & me forcerent de l'accepter.

XIV. Lunel qui n'est qu'une petite Place très-foible, s'étant rendue à composition aprés la prise de Sommieres, l'Armée marcha sans qu'on sçût où elle alloit, & passa devant un petit bourg, où il y avoit une espece de fort, dans lequel s'étoient retirés beaucoup de Huguenots, résolus de s'y défendre. Monsieur d'Angoulême ne crut pas devoir s'y arrêter, négligeant ce lieu comme trop peu considérable; & il fit continuer la marche de l'Armée. Ces bonnes gens crurent pouvoir profiter de ce qu'on passoit ainsi outre sans les attaquer, & espérant de faire quelque butin, ils résolurent, enflés qu'ils étoient de leur bonheur, de sortir & de donner sur la queue de l'Armée. J'étois pour lors à la tête; & les ayant apperçus & fait remarquer à M. de Cerillac notre Lieutenant Colonel, je lui dis que s'il vouloit me laisser faire, je croyois pouvoir leur couper le passage pour le retour, & avec soixante hommes me rendre maître de leur porte avant qu'ils

puissent la regagner. Cette proposition lui plut fort ; il me donna tout pouvoir de faire ce que je voudrois : & aussi-tôt je me coulai avec les soixante hommes que j'avois choisis, tout le long d'un fossé qui nous couvroit de ces escarmoucheurs, lorsqu'ils ne songeoient qu'à la queue de l'Armée, & non à la tête, qu'ils sçavoient être si éloignée ; & se trouvant tout d'un coup surpris & coupés du côté qu'ils craignoient le moins, ils se mirent à courir de toute leur force vers leur porte ; mais ils ne purent y arriver avant moi : nous entrâmes pêle-mêle avec eux ; & comme mes soldats étoient un peu plus aguerris que ces sortes de gens ramassés, nous n'eumes pas beaucoup de peine à les pousser, & à nous rendre tout-à-fait maîtres de la porte. J'y laissai dix soldats pour la garder, & m'en allai avec les cinquante autres charger le reste du bourg, qui fut si épouvanté de cette surprise, qu'il ne fit point de résistance.

Après avoir désarmé & mis dehors tout ce qu'il y avoit d'hommes qui étoient à craindre, & laissé le reste sans m'en embarrasser, j'envoyai dire à Monsieur de Cerillac le succès de mon

Digitized by Google

entreprise, & le prier d'en donner avis à Monsieur d'Angoulême, afin que je sçusse l'ordre qu'il vouloit donner pour ce bourg. Monsieur d'Angoulême m'envoya un Gentilhomme me commander de sa part de raser la place avant que de la quitter. Je reçus cet ordre avec la soumission que je devois; mais craignant que cela ne me fît une affaire quelque jour, je dis à ce Gentilhomme qu'il ne trouvât point mauvais que je le priasse de dire à Monsieur d'Angoulême que j'avois peine à raser la place, à moins que d'en avoir un ordre de lui par écrit. Ce Gentilhomme prenant la chose au point d'honneur, me repartit que la parole qu'il me portoit de la part de Monsieur d'Angoulême, valoit bien sans doute une Lettre. Il est vrai, Monsieur, lui dis-je, en des choses où il ne s'agit que de sçavoir si elles sont vraies ou fausses, mais non pas dans une affaire comme celle-ci, où il faut pour ma sûreté que la parole demeure & subsiste; ce qui ne se peut faire que par écrit. Ainsi ne trouvez pas mauvais, s'il vous plaît, que je vous prie de faire sçavoir à Monsieur d'Angoulême que je ne rase & ne brûle point de

place sans en avoir l'ordre entre mes mains. Je croyois m'être assez expliqué pour faire connoître à ce Gentilhomme que je ne doutois pas de la vérité de son rapport, mais que je cherchois seulement mes sûretés pour l'avenir. Cependant il s'offensa tout-à-fait de ce que je lui disois, & témoigna m'en vouloir faire une querelle particuliere. Je lui dis qu'il n'y avoit rien de si éloigné de ma pensée que de le vouloir offenser ; mais qu'aussi ne devoit-il pas vouloir m'engager dans une méchante affaire, en faisant un point d'honneur d'une chose qui ne l'étoit pas ; & que j'étois assuré que s'il étoit à ma place, il avoit trop d'esprit pour ne pas prendre les mêmes mesures & les mêmes précautions que moi. Alors étant satisfait de ma réponse, il s'en alla retrouver Monsieur d'Angoulême, qui sur le champ m'écrivit un billet en ces termes :

Ceci est pour ordre que je vous donne de raser & de brûler la fortification & principales Maisons de Cabos, attendu que c'est un lieu qui sert de retraite aux ennemis du Roi, & que cela est absolument nécessaire pour son Service. D'ANGOULESME.

Digitized by Google

Après avoir reçu cet ordre, je commandai à tous les habitans d'emporter ce qu'ils voudroient, & envoyai publier dans les villages voisins, qu'il étoit libre à chacun d'y venir prendre ce qu'ils jugeroient à propos, à condition qu'ils raseroient les fortifications, ou brûleroient ce qui ne pourroit être rasé. Cela dura deux jours entiers, au bout desquels je revins joindre l'Armée.

XV. Cette précaution dont j'avois cru devoir user avant que de raser ce Château, me fut très-utile dans la suite; & il parut bien qu'il est bon de penser à l'avenir dans le tems présent, & de prévoir pendant la guerre à ce qui peut arriver pendant la Paix. Car quelques années après, un Receveur général de Guyenne qui avoit une partie de son bien dans Cabos, & à qui appartenoient les maisons que j'avois fait démolir ou brûler, vint faire ses plaintes à la Chambre des Comptes, de ce qu'il ne pouvoit plus lui présenter ses acquits & ses aveux, parce que tous ses papiers avoient été brûlés par un nommé de Pontis, qui dans la guerre avoit pillé & brûlé le bourg, & qui présentement étoit Lieutenant aux Gardes; & il demandoit

qu'il lui fût permis de le poursuivre pour le contraindre de rétablir toutes choses en l'état où elles étoient auparavant. L'affaire fut portée au Parlement, où l'on informa & décréta contre moi. Comme je ne comparoissois point, je fus assigné à son de trompe, & l'on me faisoit mon procès par contumace. Dans cette étrange extrémité où je me trouvai tout d'un coup réduit pour le Service du Roi, je l'allai trouver; & lui ayant conté mon affaire, je lui dis que j'étois très-assuré que Monsieur d'Angoulême m'avoit donné son ordre par écrit, & que j'avois même beaucoup insisté pour l'avoir, mais que je ne me souvenois point où j'avois mis ce papier. Le Roi me dit d'aller trouver Monsieur d'Angoulême, & de le prier de me donner un billet de sa main qui portât, que c'étoit lui qui m'avoit commandé de faire raser ce Château. Mais Monsieur d'Angoulême traitant la chose cavalierement & la tournant en raillerie, me dit qu'il ne s'en souvenoit point, & qu'il ne me donneroit point de billet.

Je revins trouver le Roi qui me témoigna être fort surpris de la réponse de Monsieur d'Angoulême, &

qui me dit qu'il me feroit donner des Lettres d'abolition. J'avoue que ce mot me déplut extraordinairement, ne pouvant goûter qu'on traitât l'action que j'avois faite par un ordre exprès du Général, comme un crime qui méritât rémiſſion. Je remerciai très-humblement Sa Majeſté, lui diſant que je ne me ſervirois que dans la derniere extrémité de ce qu'elle me faiſoit la grace de m'offrir, & qu'il falloit que je remuaſſe encore une fois tous mes papiers. Mais je ne ſçais comment il arrivoit toujours que dans la précipitation où j'étois, ce papier, étant envelopé d'un autre me tomboit diverſes fois entre les mains, ſans que je le puſſe remarquer. Me voyant donc réduit à n'oſer plus me montrer, & à ne pouvoir plus marcher par la ville que pendant la nuit, je retournai trouver le Roi qui me dit qu'abſolument, puiſque Monſieur d'Angoulême me refuſoit la juſtice que je lui demandois, il vouloit que je priſſe des Lettres d'abolition. Mais il eſt vrai que je ne pouvois entendre parler d'abolition ſans être tout hors de moi; & je confeſſe que j'avois un dépit ſecret au fond du cœur, croyant

Digitized by Google

que ce prince qui étoit persuadé de mon innocence, auroit dû faire quelque chose de plus pour moi en cette rencontre. Je ne pus donc point encore me résoudre à avoir recours à ces Lettres, qui en me donnant une abolition me faisoient passer pour coupable. J'allai de nouveau renverser tous mes papiers; & je fus enfin assez heureux pour trouver celui que mon extrême précipitation m'avoit empêché de voir jusqu'alors. Ainsi ayant porté par ordre du Roi au Parlement ce qui me servoit de justification, je fis connoître mon innocence, & je fus en même tems déchargé de toutes poursuites. Monsieur d'Angouleme l'ayant sçu n'en fit que rire, & dit seulement que j'avois eu peur pour cette fois. Telle est la conduite & telles sont les railleries des Grands, qui font gloire de regarder avec indifférence les malheurs où non seulement ils voyent tomber, mais où ils font tomber effectivement les petits, comme s'ils jugeoient qu'il fût indigne d'eux d'y prendre part. Et cet exemple fait voir qu'on ne peut manquer à prendre toujours ses suretés avec eux, puisqu'ils engagent aisément dans le péril, & qu'ils y laissent aussi facilement ceux qu'ils y ont engagés.

Digitized by Google

LIVRE CINQUIEME.

Diverses circonstances du Siége de Montpellier. Monsieur Zamet, Maréchal de Camp, est blessé à mort. Excellent discours qu'il fait au Sieur de Pontis sur les miseres de cette vie, & sur un excès qu'il avoit commis pour l'amour de lui, à l'égard des ennemis. Le Sieur de Pontis est lui-même blessé, & en danger de mourir. Ce qui se passe entre lui, les Chirurgiens, & quelques Religieux qui le vinrent assister. Le Roi le fait Lieutenant dans ses Gardes, & se sert de lui pour rétablir la discipline dans le Régiment.

I. POur reprendre la suite de notre histoire, que j'ai interrompue par le récit de cet injuste procès que me causa le rasement du Château de Cabos, l'Armée du Roi ayant pris plusieurs

Digitized by Google

autres petites places, arriva vers le milieu de l'été près de Montpellier, & y mit le siege. Cette Armée étoit alors composée de vingt mille hommes. Le Roi s'y trouva en personne, & avoit pour Lieutenans-généraux Monsieur le Prince, & Messieurs de Montmorency & de Schomberg. Monsieur de Chevreuse y étoit aussi, mais il ne fut gueres employé; & Monsieur de Lesdiguieres y vint sur la fin. On fit trois attaques. La premiere étoit celle du Roi, où étoit Monsieur le Prince: la seconde, de Monsieur de Montmorency; & la troisiéme, de Monsieur de Schomberg. Le Régiment de Picardie étoit dans cette derniere, M. de Schomberg le demandant toujours, à cause de Monsieur de Liancour son gendre, & de l'estime qu'il faisoit du Régiment. Monsieur de Rohan s'étoit enfermé dans la place avec un petit corps d'Armée qui tenoit lieu de garnison. La premiere sortie qu'ils firent fut du côté d'une demi-lune, qui répondoit à l'attaque de Monsieur de Schomberg, & qui étoit fort couverte de leurs travaux, parce qu'ils avoient défendu le terrein pied-à-pied, & que les levées de terre qu'ils avoient faites empêchoient qu'on

ne découvrît cette fortification. Le Duc de Fronsac, qui servoit en qualité de volontaire, fut tué dans cette sortie.

II. Monsieur de Schomberg jugeant qu'il étoit de la dernière importance de forcer cette demi-lune, en proposa l'entreprise au Roi, qui fit assembler le Conseil, où l'on résolut qu'on la feroit reconnoître. L'on y envoya quelques Officiers l'un après l'autre, qui rapporterent qu'il n'y avoit qu'un fossé plein d'eau, avec une palissade fraisée de charpenterie par-delà le fossé. Monsieur de Schomberg desirant de s'en assurer encore davantage, & se souvenant du service que j'avois rendu devant Montauban en une semblable occasion, me chargea d'aller reconnoître de nouveau cette demi-lune, & voulut bien ajouter mille honnêtetés à cet ordre qu'il me donnoit, pour me porter à m'aller faire casser la tête plus gaiement. Je lui dis que pour ne pas oublier la moindre chose, ou au moins afin que ce que j'aurois vû ne lui fût pas inutile, au cas que je fusse tué, je porterois des tablettes où j'écrirois toutes choses à mesure que j'avancerois, & qu'il eût soin seulement de se les faire rapporter.

Je m'armai comme à Montauban, d'une

d'une cuirasse & d'un casque, & passant la tranchée environ sur le midi, j'avertis la garde qui étoit du Régiment de Navarre, que j'avois ordre d'aller reconnoître les lieux, & qu'on ne me méconnût pas. Je me traînai ensuite sur une grande levée que les ennemis avoient faite pour se retrancher; & ayant vû ce que les autres Officiers avoient rapporté, c'est-à-dire le fossé plein d'eau, & une palissade fraisée de charpenterie par-delà l'eau, je voulus voir si je ne pourrois point découvrir quelque chose davantage. C'est pourquoi me mettant en un extrême péril, j'avançai & je montai plus haut, d'où j'apperçus, avec un grand étonnement, une autre palissade de même que la premiere, entre le fossé & moi; & ce qui me paroissoit à moi même comme incroyable, une seconde demi-lune enfermée dans la grande, aussi forte & de la même forme que celle qui l'enfermoit. Je la regardai à plusieurs fois, ne pouvant presque en croire mes yeux; & je marquai exactement toutes choses sur mes tablettes. Mais lorsque je fus descendu pour m'en retourner, n'ayant pas encore fait cent pas, je vins à faire réflexion qu'on pourroit bien se railler

de mon rapport, & craignant, ce qui arriva en effet, que l'on ne me fît passer pour un visionnaire, à qui une terreur panique auroit fait voir ce qui n'étoit point, je résolus de retourner sur mes pas, de m'assurer encore de plus près de la vérité des choses, & de voir si je ne pourrois point remarquer quelque lieu d'où je pusse, comme à Montauban, rendre les yeux du Roi même témoins de ce que je lui dirois. Je retournai donc dans ce dessein, & allai droit au plus haut du retranchement, où je ne pus pas m'arrêter long-tems, à cause d'une sentinelle des ennemis qui n'étoit qu'à trente pas de l'autre côté; & qui ayant tiré, donna une grande alarme au corps-de-garde, qui prit les armes aussi-tôt, & fit une décharge sur moi. Mais dans l'instant que je me fus assuré de ce que je désirois, je me jettai du haut en bas, & revins au quartier de Monsieur de Schomberg, qui avoit déjà donné tous les ordres nécessaires pour l'attaque.

Monsieur de Schomberg me mena promptement dans un coin de sa tente, où je lui fis mon rapport. Comme il témoignoit avoir un peu de peine à me croire, touchant cette seconde demi-lune dont j'ai parlé, après que je lui en-

eus donné toutes les assurances possibles, nous allâmes ensemble trouver le Roi, qui se mit d'abord à sourire & à me railler, comme je l'avois bien prévû, & qui me dit : A-t-on jamais entendu parler de cela, & paroît-il vraisemblable? Je le suppliai de vouloir bien s'en rapporter à ses yeux, l'assurant que je lui ferois voir ce que je disois d'un lieu qui n'étoit pas éloigné. Je l'y menai ; & il connut par lui-même, aussi bien que Monsieur de Schomberg, la vérité de mon rapport. Mais que faire, dit alors le Roi? tous les ordres sont donnés : croyez-vous, ajouta-t-il, qu'on ne puisse forcer les ennemis? Je lui répondis que je ne le croyois pas, à cause de ces palissades, de ces fossés, & du grand monde qui les gardoit ; & que ce seroit assurément trop entreprendre de vouloir les emporter tout d'un coup : mais qu'il valoit mieux les prendre les uns après les autres.

Un des Généraux vint dire alors tout bas au Roi : N'est-ce point que cet Officier veut sauver son Régiment, qui à la tête de l'attaque? Il faut le retirer, & faire donner les autres : car quand un premier Officier va à une occasion

Digitized by Google

sans bien espérer, il ne réussit jamais. Je l'entendis bien, étant assez proche. Et le Roi ayant répondu qu'il sçavoit bien que ce n'étoit point ce qui me faisoit parler de la sorte, ajouta, qu'on pouvoit faire néanmoins ce qu'il disoit. Mais cette déférence qu'eut le Roi pour l'avis de ce Général, couta bien cher à son Armée. Alors me sentant outré de me voir ainsi traité de visionnaire & de timide, je suppliai instamment Sa Majesté de ne point faire recevoir cet affront à tout le Régiment, d'être privé de l'honneur qu'il avoit accoutumé d'avoir, d'aller le premier aux ennemis : & j'ajoutai, avec un peu de chaleur, que si j'avois fait une faute, il n'étoit pas juste que tout le corps en fût puni, par la privation d'un privilege si honorable ; & que je devois moi seul en être châtié, & en répondre de ma tête. Le Roi qui s'apperçut bien de mon émotion, me répartit : Je ne prétens pas faire tort au Régiment, puisque je veux au contraire le conserver pour le secours ; & je n'ai pas non plus la pensée de vous punir, puisque je vous dois plutôt récompenser du service que vous m'avez rendu : ainsi parlez autrement, & ayez d'autres sentimens de ma justice.

Digitized by Google

Je me retirai pour dire à notre Lieutenant colonel l'ordre du Roi, & la raison qui l'avoit porté à en user de la sorte ; & j'insistai fort sur ce qu'après avoir fait de mon côté ce que j'avois cru être capable de l'empêcher, c'étoit à lui à plaider encore notre cause. Monsieur de Cerillac me répondit sans s'émouvoir : Si le Roi & ces Messieurs ne le veulent pas, il faut se résoudre à ne le vouloir pas aussi : peut-être nous fait-on plaisir ; car il y en aura sans doute qui nous sauveront la vie en prenant notre place ; & je doute fort avec cela qu'ils l'emportent : on aura besoin de nous, & nous pourrons bien, quoique les derniers, avoir l'honneur du combat. Il parloit ainsi en faisant de nécessité vertu, & jugeant bien qu'il étoit plus sage de s'en tenir là. Mais il ajouta toutefois, que pour la bienséance nous ferions mieux de nous aller présenter, de peur de donner sujet de parler à bien des gens. Nous y allâmes en effet : mais on nous dit aussi-tôt que nous n'avions pas l'attaque, & que nous attendissions qu'on nous commandât. Sur quoi sans faire trop d'instance, nous revînmes à notre quartier pour y attendre un nouvel ordre.

Digitized by Google

Monsieur de Chevreuse, qui ne commandoit pas d'attaque, m'ayant prié de le mener sur quelque éminence d'où il pût voir aisément le combat, je le conduisis à une vieille forme de batterie, où d'abord le canon avoit été mis lorsqu'on investit la place, & d'où il pouvoit tout voir sans aucun péril. L'attaque se fit ensuite, & réussit si mal, que Navarre & Piémont, qui avoient la tête, avec d'autres Régimens qui les soutenoient, furent presque taillés en pieces; & il arriva ce qu'avoit dit Monsieur de Cerillac, qu'on auroit enfin recours à nous. Car nous fûmes commandés avec tout le Régiment, pour repousser les ennemis, qui ne s'étoient pas contentés d'avoir fait une si vigoureuse résistance, mais qui s'étoient même venus jetter dans nos travaux. Et comme ils étoient alors fatigués d'un si grand combat, nous les repoussâmes facilement, & regagnâmes ce que nous avions perdu de nos tranchées & de nos logemens, mais non pas les hommes morts, que l'on ne rend point vivans. Ainsi réussit la conjecture mal fondée d'un Général. Il est étrange qu'un engagement d'honneur porte quelquefois les plus grands hommes à agir

contre leurs propres lumieres, & à précipiter avec eux des Armées entieres dans un péril inévitable. Quoique l'on eût rejetté mon rapport comme incroyable, on en fut ensuite persuadé par ses propres yeux. Et les choses étant reconnues pour telles, c'étoit entreprendre l'impossible que de s'engager à cette attaque. Cependant les ordres étoient déja donnés: on soupçonne un Officier d'avoir peur; & sur cela sans autre assurance on se précipite à l'assaut. Tant il est vrai que le jugement, par un effet de la justice de Dieu, manque quelquefois aux plus importantes occasions.

III. Cette sanglante expérience fit changer de résolution aux Généraux. On quitta l'attaque de la demi-lune, pour s'attacher à celle du bastion verd; & ce changement fut si important, qu'on peut dire qu'il fut cause de la prise de la place. Car de ce jour-là les ennemis desespérerent de la pouvoir conserver, autant qu'ils s'en étoient tenus assurés auparavant, ainsi qu'eux-mêmes l'ont dit depuis. La nouvelle attaque étant commencée, les ennemis firent une grande sortie sur notre Régiment qui avoit la garde. Ils chargerent d'abord les flancs de la tranchée; & le firent si

Digitized by Google

vigoureusement, qu'une partie plia; & fut rompue tout-à-fait, & l'autre se vint rallier à un Lieutenant nommé la Claverie & à moi, qui tenions encore notre poste. Les ennemis qui poussoient toujours, & qui ne pensoient qu'à gagner ce qui restoit, furent un peu étonnés quand ils nous virent tout d'un coup venir en corps droit à eux, & les charger si vertement, que d'assaillans qu'ils étoient, ils se virent obligés de penser à leur défense. Ce changement les étourdit; ils se desunirent, & une moitié se retirant dans la ville, l'autre se laissa enfermer dans un recoin, d'où il n'y avoit pas moyen qu'ils pussent sortir. Lorsqu'ils étoient prêts de demander quartier, un soldat vint crier tout effrayé, Monsieur Zamet est mort, Monsieur Zamet est mort. Je lui demandai, comment le sçais-tu? Pour l'avoir vû, me répondit-il. Alors étant au desespoir & tout hors de moi; & m'abandonnant misérablement à la fureur qui me transportoit, dans la pensée où j'étois, que j'avois tout perdu en perdant cet intime ami, je n'usai plus de ma raison, ni ne fis plus aucune reflexion, mais je me jettai avec le dernier emportement sur ces pauvres gens,

Digitized by Google

que je sacrifiai à ma colere, en les faisant tous tailler en pieces.

IV. Après cet étrange excès auquel je m'étois laissé aller, je courus, étant encore tout hors de moi, pour voir si je trouverois M. Zamet mort, ainsi qu'on me l'avoit dit. Je fus un peu rassuré lorsque j'appris qu'on l'étoit allé mettre au lit; mais quand je vis en entrant chez lui qu'il avoit la cuisse emportée d'un coup de fauconneau qu'il avoit reçu, en faisant la visite comme Maréchal de Camp, je le regardai comme devant bien-tôt mourir. J'étois auprès de son lit; & je ne pouvois dire une seule parole, tant j'avois le cœur saisi, lorsqu'il commença lui-même à me parler d'une maniere si chrétienne, que je demeurai tout couvert de confusion, en comparant ce qu'il me disoit avec l'état où je me trouvois. « Faut-il » donc, me dit-il, que des Chrétiens » comme nous veuillent quelque chose » contre la volonté de Dieu? Si c'est » par son ordre que tout arrive dans le » monde, & si nous ne pouvons douter que ce ne soit ici un coup de sa » Providence, pourquoi s'opposer à ce » qu'il a ordonné? N'est-il pas le maître » de notre vie & de notre mort! & un

» Chrétien, en demandant tous les jours
» à Dieu que sa volonté soit faite, ne
» se moque-t-il pas de Dieu, s'il refuse
» de s'y soumettre, lorsqu'il la lui fait
» ainsi connoître immédiatement par
» lui-même ? C'est proprement dans ces
» grandes occasions que l'on se peut
» éprouver & sonder le fond de son
» cœur pour connoître s'il est à lui. Les
» petites sont plus sujettes à nous trom-
» per. Mais dans celle-ci l'hypocrisie a
» moins de lieu. Qu'on est heureux de
» quitter ce monde qui n'est rempli que
» de miseres & de crimes, pour pou-
» voir aller à Dieu ! il est vrai que j'ai
» grand sujet de craindre sa justice ;
» mais enfin il nous commande d'espé-
» rer en sa miséricorde ; & ce seroit
» l'offenser que de perdre cette espé-
» rance. Il aura pitié de nous ; & quoi-
» que ses jugemens soient terribles, il
» nous fera grace, s'il lui plaît. C'en est
» déjà une très-grande que de mourir
» pour sa cause, en défendant sa véri-
» table Religion contre ceux qui la veu-
» lent perdre ». Ensuite il me regarda
avec des yeux pleins de tendresse ; &
me regardant de cette maniere, comme
pour me faire sentir plus vivement le
reproche qu'il me vouloit faire de l'ac-

Digitized by Google

tion qu'il sçavoit que je venois de commettre : « Mais vous, me dit-il, qui
» m'aimez comme votre ami, falloit-
» il que cet amour vous rendît si cruel,
» & que, pour venger la mort d'un hom-
» me que Dieu fait mourir, vous en as-
» sommassiez tant d'autres sans miséri-
» corde & sans justice ? Où est la géné-
» rosité & l'humanité naturelle, d'avoir
» ainsi refusé de faire quartier à ces
» pauvres gens, & de les avoir damnés
» misérablement pour l'amour de moi,
» comme si ma mort eût pû être vengée
» par la leur, ou que je pusse approuver
» ce transport d'une amitié si mal re-
» glée ? Avez-vous pu me redonner la
» vie en l'ôtant si cruellement à ces mi-
» sérables ? & n'étoit-ce pas plutôt irri-
» ter la colere de Dieu contre vous &
» contre moi, que de prétendre vous
» venger de ma mort qu'il avoit ordon-
» née, par la mort injuste que vous
» donniez à tant de personnes, contre
» son ordre & sa volonté ? Reconnoissez
» donc, je vous supplie, cette faute,
» ajouta-t-il, comme l'une des plus
» grandes que vous ayez peut-être
» jamais faites de votre vie. Ce remede
» que vous avez prétendu apporter à
» mon mal, m'a été beaucoup plus dou-

» loureux que le mal même ; & je me
» sens obligé de vous conjurer de tout
» mon cœur qu'il ne vous arrive jamais
» que pour l'amour de quelque ami, ou
» pour la vôtre même, vous retombiez
» dans un semblable emportement ».

Nous étions seuls lorsqu'il me parla de cette sorte ; & j'avoue que, comme je n'avois point alors de paroles pour répondre à un discours si touchant, je n'en ai point encore à présent pour représenter cet état où je me trouvai, étant forcé, & par les raisons de Monsieur Zamet, & par mon propre naturel, de prononcer une terrible condamnation contre moi-même de cet excès où je m'étois abandonné. Les paroles donc me manquant, je lui fis connoître ma disposition par l'abondance de mes larmes que je ne pus retenir. Et il faut avouer que ce discours si chrétien, joint à l'état de celui qui me le fit, m'imprima un si vif sentiment au fond du cœur, que j'y ai toujours porté depuis une douleur continuelle de cette action si barbare. Je demeurai cette nuit & tout le jour suivant auprès de lui, ne pouvant pas me résoudre de le quitter ; & je n'en sortis que pour aller en garde.

V. Mais Dieu ne différa gueres à me

châtier de l'emportement si criminel où je m'étois abandonné. Je fus commandé pour aller attaquer les ennemis avec cent hommes dans une petite demi-lune que l'on vouloit emporter, & d'où ils faisoient grand feu. Quoiqu'ils se défendissent vigoureusement, ils furent encore plus vigoureusement poussés, & nous commencions déja à y entrer, n'ayant plus qu'un petit fossé à sauter pour nous en rendre tout-à-fait les maîtres. Mais dans ce moment je me sentis frappé tout à la fois de deux coups de mousquet, l'un dans le corps, qui n'entroit pas beaucoup, & qui passoit seulement entre la peau & la chair; l'autre dans la cheville du pied qu'il brisa en plusieurs éclats, me faisant tomber en même tems dans le fossé, d'où ayant voulu me relever, je retombai de nouveau. Je me contentai alors d'encourager mes soldats, en leur disant qu'ils ne prissent pas garde à moi, mais qu'ils achevassent ce qu'ils avoient si heureusement commencé, & qu'il ne leur seroit pas honorable de perdre, à cause de ma blessure, une demi-lune qui leur avoit tant coûté à gagner. Comme ils étoient fort braves gens, la vûe de l'état où j'étois ne fit qu'exciter encore

Digitized by Google

plus leur courage ; & avant que je pusse être emporté de ce lieu, j'eus la satisfaction de les y voir se loger.

Je priai un Gentilhomme parent de Monsieur de Valençay mon ami intime, qui étoit venu à cette occasion comme volontaire, de vouloir m'aider à me reconduire, ou plûtôt de me reporter au Camp. Il le fit avec une affection très-particuliere ; & quand je fus arrivé à ma tente, j'envoyai dire à Monsieur Zamet l'état où Dieu m'avoit mis ; & lui témoigner que ma plus grande douleur dans sa maladie, étoit de ne lui pouvoir plus rendre mes devoirs & les services que j'aurois bien souhaité, & d'être privé de cette seule consolation qui auroit pû me rester de pouvoir au moins me tenir auprès de sa personne. Il fut touché de ma blessure comme d'une plaie nouvelle qu'il auroit reçue, me croyant même plus malade que je n'étois, & plus proche de la mort que lui. Il m'envoya aussi-tôt témoigner ses sentimens, qu'il n'eut pas de peine à me faire entendre, à cause de l'union & de l'ouverture si parfaite de nos cœurs. Nous nous envoyâmes toujours depuis d'heure en heure sçavoir réciproquement de nos nouvelles, ne trou-

Digitized by Google

vant que cet unique moyen de converſer en quelque ſorte l'un avec l'autre, & de nous conſoler mutuellement.

VI. Comme je me vis en grand péril, & que le premier Médecin du Roi, & les Chirurgiens m'aſſurerent qu'il n'y avoit plus moyen de ſauver ma vie, qu'en faiſant couper ma jambe qui commençoit à ſe gangrener, je voulus reconnoître l'obligation que j'avois à ce Gentilhomme de mes amis dont j'ai parlé, qui me rapporta à ma tente. Je lui dis que Dieu voulant diſpoſer de moi, je le priois de trouver bon que je lui remiſſe ma charge entre les mains, & de l'aller demander au Roi de ma part, en témoignant à Sa Majeſté que je la ſuppliois, en conſidération de mes ſervices, de vouloir bien la lui donner. Ce Gentilhomme me refuſa avec beaucoup de généroſité, & me dit qu'abſolument il ne le feroit point. Mais après ce premier refus, je renouvellai mes inſtances, & le preſſai ſi fortement, en l'aſſurant qu'il ne pouvoit davantage me deſobliger que par ce refus, qu'il ſe ſentit comme forcé de m'accorder ce que je lui demandois. Il s'en alla donc, quoiqu'avec une extrême peine, trouver le Roi, & lui dit la priere que je l'avois

obligé de lui venir faire de ma part. Le Roi un peu étonné lui dit : Quoi donc est-il mort ? Le Gentilhomme répondit que non, mais que j'avois voulu absolument qu'il vînt trouver Sa Majesté, pour lui dire que M. Broüard son premier Medecin qui avoit fait mettre & lever le premier appareil, trouvoit ma jambe en tel état, la gangrene y étant montée, qu'il n'y voyoit plus d'espérance qu'en la coupant ; que je ne pouvois m'y résoudre, n'étant pas encore trop assuré de vivre après un remede si violent, & aimant presqu'autant mourir que de me voir misérable tout le reste de ma vie, & hors d'état de servir, après avoir ainsi perdu une jambe. Dites-lui, répondit le Roi, que je veux qu'il fasse tout ce que les Medecins & les Chirurgiens ordonneront ; qu'il ne doit pas se laisser ainsi aller au désespoir, & que je ne l'abandonnerai point ; que pour sa Charge, je n'en disposerai pas qu'il ne soit absolument dans l'impuissance de l'exercer jamais, & que je suis bien fâché de le voir réduit en l'état de me faire demander une telle grace. Ce Gentilhomme revint me trouver, & m'apporta la réponse du Roi, dont je fus véritablement très affligé,

Digitized by Google

ayant grande envie de procurer cette grace à mon ami, & ne voyant presque plus d'espérance après ce que m'avoient dit tous les Chirurgiens de mon mal.

Cependant je ne pouvois me résoudre en aucune sorte à me faire couper la jambe, & j'aimois presqu'autant mourir. Lorsque j'étois ainsi agité entre le desir & la crainte, & que la vûe d'une mort présente & inévitable me pressoit extraordinairement, je me souvins tout d'un coup d'avoir oui dire autrefois à un Chirurgien qui me pansoit de quelque blessure, qu'il avoit un remede infaillible pour arrêter la gangrene: il ne demeuroit qu'à quinze lieues de-là, en une ville nommée Tournon. Comme le besoin étoit fort pressant, j'envoyai mon valet à toute bride lui dire l'état où j'étois, & le conjurer de vouloir venir promptement me sauver la vie, parce que j'étois résolu de mourir plûtôt que de souffrir qu'on coupât ma jambe. Ce Chirurgien qui se souvint que je l'avois fort bien récompensé la premiere fois qu'il m'avoit eu entre ses mains, monta à cheval dans le moment.

Cependant les Chirurgiens du Roi, ne croyant pas qu'un Chirurgien de campagne pût connoître quelque secret

Digitized by Google

particulier qu'ils ignorassent, & regardant cette espérance que j'avois comme une pure illusion qui pourroit être cause de ma mort, résolurent d'user de violence pour me rendre, à ce qu'ils croyoient, un très-grand service, & me sauver la vie en me coupant la jambe malgré moi. Ainsi après m'avoir proposé la nécessité inévitable de le faire, & les prieres de tous mes amis qui me conjuroient tous ensemble de le souffrir; comme ils virent que je demeurois inflexible dans mon sentiment, ils me dirent que puisque je voulois être moi-même cause de ma mort, ils seroient peut-être obligés d'en user d'une autre sorte avec moi. Ils s'en vinrent en effet le lendemain dans ma tente, avec l'appareil & tous les instrumens nécessaires pour faire l'opération. Je les apperçus par une ouverture de mon lit, & j'en eus une si grande frayeur, que les cheveux me dresserent à la tête, aimant mieux incomparablement perdre bras & jambes à un assaut ou dans un combat, que de me les voir ainsi couper de sang froid dans mon lit, sur-tout lorsque j'avois lieu d'espérer les pouvoir conserver par une autre voie.

Deux Récollets vinrent dans ce mê-

Digitized by Google

me tems m'exhorter par un discours fort chrétien à souffrir avec patience cette opération, me faisant entendre que pour une ou deux heures de mauvais tems, je conserverois ma vie plusieurs années, & que si je ne m'en souciois pas pour cette vie-ci, je le fisse au-moins pour l'autre, puisque Dieu nous défendoit aussi-bien d'être homicides de nous-mêmes que du prochain; & qu'ainsi il ne s'agissoit pas seulement de cette vie périssable, mais de l'éternelle où je tendois, & où je serois bien-tôt obligé de rendre compte à Dieu de ma mort dont j'aurois été coupable. Je leur répondis que je n'étois gueres plus assuré de réchapper en perdant la jambe, & que j'espérois beaucoup davantage en un Chirurgien habile, qui avoit un secret tout particulier pour la gangrene, & qui devoit bien-tôt arriver. Ces deux Religieux, ajoutant plus de foi à ce que disoient les Chirurgiens de l'impossibilité de ce secret dont on leur parloit, crurent par un bon zele, mais très-indiscret, qu'il me falloit forcer, & me tenir pour me faire l'opération; de sorte que s'étant jettés tout-d'un-coup sur moi, ils me dirent qu'ils se sentoient obligés de me

Digitized by Google

faire violence, afin de me ſauver la vie. J'avoue que ce procédé me ſurprit, & me troubla ſi fort dans l'inſtant, que je leur dis tout tranſporté hors de moi : Quoi, me voulez-vous donc ôter cette vie-ci & l'autre tout à la fois? Avez-vous réſolu de me damner? Quittez-moi, ſi vous ne me voulez jetter en un état plus épouvantable que ne le ſeroit la perte de mille vies. Ces étonnantes paroles les effrayerent ſi fort, qu'ils demeurerent comme interdits & immobiles ; ils me quitterent dans l'inſtant avec un extrême regret d'avoir employé leur zele ſi mal à-propos. Ils changerent de langage, & ne me parlerent plus qu'avec des ſentimens de tendreſſe & de charité, laiſſant là tout ce qui auroit pu m'aigrir, & adouciſſant mon eſprit autant qu'ils pouvoient. Ce retour me gagna le cœur entiérement, & me fit connoître que ce qu'ils avoient entrepris, par un zele inconſidéré, étoit venu néanmoins d'un très-bon fonds, & de l'amitié qu'ils avoient pour moi. Je leur témoignai autant de reconnoiſſance de ce dernier traitement, que je leur avois fait paroître d'averſion du premier; & je les priai de me venir ſouvent conſoler dans ma

Digitized by Google

maladie, ce qu'ils m'accorderent volontiers; & nous liâmes une telle amitié qu'elle s'est toujours conservée depuis, & qu'ils me sont même venus voir dans le lieu où je suis présentement, fort long-tems après cette occasion dont je parle ici.

Enfin, cet homme que j'attendois avec impatience, & de qui seul j'espérois ma guérison, arriva, ayant fait une très-grande diligence. Que je vous ai d'obligation, lui dis-je, en m'écriant! d'être ainsi parti dans le moment que je vous ai mandé, & d'avoir si bien répondu à la parfaite confiance que j'ai en vous. J'ai compté toutes les heures & tous les momens, & vous ne pouviez faire une plus grande diligence que vous avez faite pour me secourir. Vous voyez un homme qui, au jugement de tout le monde, n'aura plus bientôt de vie, si vous ne la lui redonnez. Le Chirurgien me répondit qu'il espéroit arrêter la gangrene, pourvû qu'elle ne fût pas encore trop montée, & que le mal ne fût pas tout-à-fait désespéré, ajoutant que son remede n'en avoit gueres manqué jusqu'alors. J'envoyai prier promptement Monsieur Erouard, & les autres Chirurgiens, de venir lever

leur appareil, n'étant pas dans l'ordre, que celui qui ne l'avoit pas mis, le levât sans eux. Quand il fut levé, le Chirurgien, un peu surpris de voir la gangrenne si haut, dit que le mal étoit en un point qu'il ne pouvoit en répondre qu'après le premier ou le second appareil qu'il y auroit mis. Les autres Chirurgiens lui dirent que cela étoit raisonnable, & qu'on seroit encore bien heureux, si, au bout de ce tems-là, on pouvoit avoir quelque espérance. Il appliqua donc son remede, & le lendemain on se rassembla à la même heure, pour en voir l'effet. L'appareil étant levé, la chose lui parut encore douteuse, & il ne voulut point en répondre pour cette premiere fois, quoique son remede eût empêché la gangrene de monter plus haut. Il remit donc au lendemain à en porter un jugement plus assuré; &, après que le second appareil fut levé, & qu'il eût regardé de près la plaie, il dit tout haut, qu'il ne craignoit plus de répondre de ma guérison, & que son remede avoit produit son effet. Monsieur Erouard, & les autres Chirurgiens, l'ayant aussi regardée, demeurerent un peu étonnés, & avouerent qu'il y avoit des secrets qu'ils ne sçavoient

pas. On peut juger si je me repentis alors de n'avoir point voulu déférer, ni à la volonté du Roi, ni à l'ignorance des Chirurgiens, ni au zele de ces deux bons Récollets, & si je me tins bien heureux d'avoir eu moins de courage en cette occasion pour prodiguer si inutilement une jambe qui m'a si bien & si long-tems servi depuis.

Peu de jours après, Monsieur de Schomberg m'envoya visiter par son Maître-d'Hôtel, qui me trouva mieux de mes blessures, mais assez mal pour ce qui étoit de la bourse, mes appointemens n'étant point assez grands pour pouvoir fournir à une dépense aussi grande qu'étoit celle qu'il me falloit faire dans l'état où je me trouvois, outre la dépense ordinaire de l'Armée. M. de Schomberg, qui avoit pour moi une bonté toute particuliere, l'ayant appris de celui qu'il m'avoit envoyé, me procura quelque argent des libéralités du Roi. J'en employai une partie à reconnoître le service que m'avoit rendu le soldat Mutonis, dont j'ai parlé, qui m'aida à me sauver dans notre Camp, & que je gardai toujours dans ma tente, comme un frere, depuis

Digitized by Google

qu'il eut reçu le coup de mousquet dans le bras, jusqu'à ce que je lui fis enfin avoir une Maladrerie, qui lui a donné moyen de vivre sans moi. Mais comme cet argent, que M. de Schomberg me fit avoir, n'étoit pas une somme fort considérable, à cause qu'il eût été besoin, pour une plus grande somme, d'avoir une vérification de la Chambre des Comptes, il eut la générosité de m'envoyer de son propre argent; & il le fit d'une maniere si honnête & si pressante, que je me crus obligé d'accepter ce qu'un plus grand Seigneur que moi n'auroit point fait difficulté de recevoir d'un Surintendant, & ce que d'ailleurs je n'aurois pu refuser de la part d'une personne qui m'a toujours fait l'honneur de m'aimer si tendrement, sans qu'elle se tînt fort offensée de mon refus.

VII. Cependant, Monsieur Zamet étoit mort de sa blessure; mais on me cachoit sa mort, & on n'osoit me dire tout d'un coup une nouvelle qui auroit été capable de me faire mourir dans l'état où j'étois pour lors. La ville de Montpellier s'étant enfin rendue par composition, & par la paix générale qui fut faite avec les Huguenots, le Régiment

Digitized by Google

Régiment de Picardie y fut mis en garnison. Je fus parfaitement bien logé; & en six semaines, mon Chirurgien me mit en état de me pouvoir passer de lui, en me faisant achever de panser par un Chirurgien de la ville. Je le remerciai le mieux qu'il me fut possible; & lui donnant une récompense, qui, bien que peu considérable en comparaison du service qu'il m'avoit rendu, étoit au-moins proportionnée à l'état où je me trouvois alors, je tâchai de suppléer à ce qui manquoit, par les témoignages les plus tendres que je pus lui donner de mon amitié, & de la parfaite reconnoissance que j'aurois toute ma vie, de ce qu'il me l'avoit conservée, lorsque j'étois comme assuré de la perdre.

On fut quelque tems, comme j'ai dit, à me cacher la mort de Monsieur Zamet; mais l'impatience continuelle où j'étois d'apprendre de ses nouvelles, ne permettoit pas qu'on me pût cacher long-tems la mort d'un ami, dont je m'informois à toute heure avec des empressemens extraordinaires. Ainsi, après qu'on m'eut disposé peu-à-peu à recevoir cette nouvelle si affligeante, je l'appris avec une douleur qu'il me se-

roit impossible d'exprimer. Il faudroit avoir connu son cœur & le mien, & l'union si étroite de l'un avec l'autre, pour pouvoir juger de l'effet que produisit en moi la pensée que nous étions séparés pour toujours, & que je n'aurois plus la consolation de voir celui dont j'avois préféré l'amitié à toutes choses. Je n'en dis donc rien davantage, & je laisse aux vrais amis, à juger du sentiment dont je fus touché, en apprenant cette mort. Cette premiere douleur fut suivie d'une autre; car, m'ayant fait exécuteur de son testament qu'il m'avoit mis entre les mains dès le lendemain qu'il fut blessé, je ne pus voir, qu'avec un sensible déplaisir, que quelques-uns de Messieurs ses parens se brouillerent avec moi, en s'opposant aux intentions du défunt, & aux soins que j'apportois pour les faire exécuter. Ils se rendirent néanmoins depuis, à l'exception d'un seul, qui demeura en froideur avec moi pour ce sujet, comme si la derniere volonté des morts ne devoit pas être respectée des vivans; ou que celui qu'ils choisissent pour en poursuivre l'exécution, fût coupable de s'acquitter de ce devoir.

VIII. Au bout de sept ou huit mois

que je fus à me guérir, lorsque je commençois d'être en état de marcher & de monter à cheval, Monsieur de Valençay, Gouverneur de Montpellier, me donna la commission d'aller découvrir ce que faisoient les habitans des Sevenes, qui étoient de petits Bourgs & Villages situés dans les montagnes, & habités par les Huguenots. Ces peuples étoient tous braves soldats, comme ayant passé la plûpart leur jeunesse dans les guerres de Hollande, d'où ils étoient revenus habiles & aguerris; ce qui donnoit quelque sujet de les craindre, & obligeoit Monsieur de Valençay de les faire reconnoître, afin de se pouvoir assurer s'ils ne pensoient point à de nouveaux troubles. Je les trouvai fort paisibles toutes les fois que j'y retournai; & il ne me fut pas inutile d'avoir fait cette visite dans leur pays, pour en informer le Roi qui m'en demanda depuis des nouvelles, comme je le dirai dans la suite.

IX. Je n'avois point été à Paris depuis long-tems, & j'y avois même quelques affaires, lorsque je fus député du Régiment, pour y aller solliciter le payement des montres qui nous étoient dûes. Monsieur de Valençay contribua

aussi à cette députation, & je crus presque qu'il n'avoit pas été fâché qu'une telle occasion se présentât, pour m'éloigner; sçachant que M. de Schomberg, qui, dans ce tems-là, fut disgracié, m'honoroit d'une confiance particuliere, & craignant peut-être que je ne fisse quelque parti dans la place, pour une personne, aux intérêts de laquelle je m'étois toujours si fort attaché: en quoi, certes, il ne témoignoit pas me connoître assez, s'il me jugeoit capable d'une chose si éloignée de mon humeur, puisque j'ai toujours parfaitement sçu distinguer les devoirs de la reconnoissance, d'avec ceux de la fidélité qui est dûe au Prince. Je pris donc la poste, avec un valet seulement; & il m'arriva une assez plaisante aventure, lorsque j'eus passé Nevers. Je rencontrai sur le soir, fort tard, un Courier, qui, m'ayant passé, trouva mon valet qui étoit fort las, & qui, ne détournant point son cheval, le choqua si rudement, qu'ils se désarçonnerent, & tomberent tous deux en même tems. La querelle s'ensuivit, ils se gourmerent; &, après s'être bien battus, comme ils virent que personne ne les séparoit, ils s'adoucirent d'eux-mêmes, & com-

mencerent à se parler. Le Courier demanda à mon valet, à qui il appartenoit, & qui étoit celui qui couroit devant? Sur quoi, ayant oui mon nom; comment, s'écria-t-il, c'est lui-même à qui j'en veux, & c'est vers lui qu'on m'a envoyé! L'heureux accident, qui m'a fait trouver celui que je cherche! Allons, remontons promptement, & tâchons de le ratteindre. Ils picquerent donc après moi; &, m'appellant de fort loin, enfin je les entendis, & je m'arrêtai. Mais, comme je ne sçavois ce que cela vouloit dire, ni à qui j'avois affaire, je mis le pistolet à la main. Le Courier, en approchant, me dit le bonheur qu'il avoit eu de rencontrer mon valet, & la maniere dont il avoit sçu que j'étois celui pour lequel seul il s'en alloit à Montpellier. Il tira en même tems de sa poche un ordre du Roi; qui portoit: *Aussi-tôt le présent ordre reçu, vous ne manquerez de vous rendre auprès de ma personne, en diligence.* Ceci me donna bien à penser, ne pouvant point deviner le sujet pour lequel on me mandoit. Et, flottant entre l'espérance & la crainte, quoiqu'il me sembloit que je n'avois nulle raison de craindre, ne me sentant cou-

pable de rien, je dis au Courier qu'il continuât son voyage pour ses autres dépêches : mais il me dit qu'il n'avoit que la mienne qui fût pressée & importante, & que pour les autres, il les donneroit au premier ordinaire. Je le pressai de nouveau, voulant me défaire de lui, & lui dis qu'il ne laissât pas d'achever le voyage, l'assurant que je lui payerois sa course. Mais il repartit que cela étoit tout-à-fait inutile, & qu'au contraire il falloit qu'il s'en revint avec moi. Ainsi nous courumes nuit & jour, & vinmes nous reposer seulement deux ou trois heures à Essone, d'où étant repartis trois heures devant le jour, nous arrivâmes à Paris de très-grand matin.

X. Les dépêches de Monsieur de Valençay, dont j'étois le porteur, étoient pour le Roi & pour Monsieur de Puisieux; mais je crus qu'il valoit mieux venir descendre chez ce dernier, espérant qu'il pourroit bien me donner quelque vûe du sujet pour lequel le Roi me mandoit. Il ne fut pas peu surpris de me voir, croyant que c'étoit sur l'ordre du Roi que j'étois parti. Quand il eut ouvert ses dépêches & eut vû ce qu'elles portoient, il me dit qu'il falloit

Digitized by Google

que j'allasse porter celle du Roi, & que je lui présentasse aussi la sienne recachetée, parce qu'il m'en sçauroit meilleur gré. Je jugeai bien à la maniere dont Monsieur de Puisieux me parla, que l'affaire pour laquelle le Roi me mandoit n'étoit pas mauvaise. J'allai donc au Louvre dans cette pensée, en l'état qu'un Courier est pendant l'hiver, c'est-à-dire, parfaitement crotté. Je parlai à l'Huissier de la Chambre qui me dit assez brusquement que j'attendisse, que le Roi n'étoit pas encore habillé, & que je n'étois pas si pressé. Dans ce tems-là le Comte de Nogent sortit de la Chambre; & comme je sçavois qu'il étoit fort obligeant, je l'allai saluer, & lui dis, dans la pensée que j'avois qu'il pouvoit bien ne me pas reconnoître, que n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, je ne laissois pas de prendre la liberté de le supplier très-humblement de vouloir faire dire au Roi, que l'Officier de Picardie à qui il avoit envoyé un ordre de venir étoit là. Comme je voulus me nommer, il m'interrompit en me disant: n'êtes-vous pas Monsieur de Pontis? venez, venez, le Roi sera bien surpris; car il ne vous attendoit pas si-tôt. Il me fit entrer, & me montrant

tout d'un coup au Roi, il lui dit fort agréablement : hé bien, Sire, n'eſt-ce pas là l'homme de tout votre Royaume, qui exécute le plus diligemment les ordres de votre Majeſté ? & y en a-t-il quelqu'autre qui pût venir de Montpellier depuis qu'il a été mandé ? Le Roi répondit ; il eſt vrai que cela n'eſt pas croyable qu'il ait pû venir depuis ce tems-là. Je laiſſai quelque tems le Roi dans cet étonnement qui ſervoit à le divertir, & lui déclarai enſuite la choſe en lui rendant la dépêche de Monſieur de Valançay. Après qu'il l'eut lûe, il m'ordonna de l'aller porter à Monſieur de Puiſieux, en me diſant que j'avois bien fait de la lui apporter d'abord. Monſieur de Valençay, ajouta le Roi, me mande que ç'a été vous qu'il a envoyé viſiter les Sevenes, vous nous en rendrez compte tantôt ; car je ferai tenir le Conſeil, & vous y ferai entrer ; trouvez-vous à l'heure, & allez vous repoſer & vous rafraichir.

Je me rendis donc à l'heure du Conſeil, où l'on me fit entrer à la vûe de bien des gens de la Cour, qui ſe trouverent pour lors dans l'antichambre, & qui commencerent à me regarder d'une autre maniere qu'ils n'avoient

Digitized by Google

fait jusqu'alors; car en ce monde on regarde ceux qui sont regardés du Prince, & l'on pense à eux lorsqu'ils paroissent avoir quelque part dans l'estime du Souverain. Le Roi me commanda de rapporter devant son Conseil ce que je sçavois, de l'état où j'avois vû le Pays d'où je venois, & particuliérement des Sevenes. Je commençai à parler de la Ville de Montpellier, & je témoignai que les habitans avoient beaucoup de satisfaction de Monsieur de Valançay, & paroissoient être fort contens de son Gouvernement. Je passai ensuite à ce qui regardoit tout le Pays, & assurai Sa Majesté de la bonne disposition dans laquelle étoient ces peuples, qui donnoit lieu de juger qu'ils n'avoient point de regret de vivre sous son obéissance, & sous la conduite de ceux qu'elle leur avoit donnés pour les commander. Je rendis compte à la fin des Sevenes, & dis qu'ayant visité toutes ces montagnes les unes après les autres, je n'avois trouvé en tous ceux qui les habitoient qu'une parfaite soumission, & une aussi grande attache au service de Sa Majesté, qu'ils en avoient témoigné auparavant d'éloignement. Que j'y étois retourné diverses fois,

& avois toujours reconnu la même chose; qu'ainsi, autant que j'en pouvois juger, je répondois à Sa Majesté qu'il n'y avoit pas de lieu d'avoir le moindre soupçon de la fidélité de ces peuples, & que c'étoit tout ce que j'en pouvois dire selon l'état & la disposition présente où je les avois laissés. Le Roi repartit: c'est bien assez, je n'en demandois pas davantage; attendez-moi là dehors, & vous trouvez à mon dîner.

XI. Je ne manquai pas de m'y rendre. Mais il se trouva tant de monde, que le Roi ne put me parler, & me remit à son souper, où ne s'étant rencontré que peu de personnes, j'eus facile audience. Apres le souper, le Roi me mena dans son cabinet, & en présence du seul Marquis de Grimaut, il me dit: Je vous ai mandé, afin de vous témoigner que je me souviens de vous, & que je veux reconnoître les services que vous m'avez rendus. Je vous donne le choix d'une Compagnie dans un vieux corps, ou d'une Lieutenance dans mes Gardes, choisissez ce que vous aimerez le mieux, je vous en donne une pleine liberté. Je confesse que cette proposition me surprit un peu; car il

Digitized by Google

est vrai que je m'attendois à quelque chose de plus, & que je ne croyois pas que les services que j'avois rendus, après avoir refusé une Compagnie dans le Régiment de Champagne, ne dussent être récompensés que par une Charge semblable à celle que j'avois déja refusée. Il fallut pourtant faire bonne mine, & témoigner que c'étoit beaucoup que le Roi me fît l'honneur de penser à moi. C'est pourquoi je lui répondis avec le plus de reconnoissance qu'il me fut possible, que, puisque Sa Majesté me faisoit cette grace, je la suppliois instamment de me la faire toute entiere, en me marquant elle-même le choix que je devois faire de l'une de ces deux Charges, & que je lui protestois que ce qui lui agréeroit davantage, m'agréeroit aussi, par la passion que j'avois de la servir dans le poste où il lui plairoit de me placer. Je me doutois bien, répondit le Roi, quel étoit votre sentiment sur cela, mais j'étois bien-aise de voir si vous ne vous porteriez point plutôt à l'une qu'à l'autre de ces deux charges. Sur quoi Monsieur de Grimaut qui connoissoit à peu près l'intention du Roi, prit la liberté de lui dire : il sem-

Digitized by Google

ble, Sire, qu'il vaut mieux que Votre Majesté lui donne la Lieutenance dans ses Gardes; car au moins elle l'aura toujours auprès de sa personne. C'est aussi mon inclination, répondit le Roi: est-ce la vôtre, ajouta-t-il en s'adressant à moi? J'ai déja dit à Votre Majesté, lui repartis-je, que je ne ferois point d'autre choix que celui qu'elle auroit fait; j'y demeure ferme comme je dois; mais je sçais qu'elle a tant de bonté pour moi qu'elle ne trouvera point mauvais que je la fasse souvenir, qu'elle m'avoit fait la grace de me promettre une Compagnie. C'étoit demander honnêtement une Compagnie aux Gardes. Aussi le Roi, qui comprit fort bien ce que je lui voulois dire, m'interrompit à l'heure même, en me disant: il est vrai, mais c'étoit dans un vieux corps, & je suis tout prêt de vous la donner; quoique je vous donne ma parole dès à présent, que si la Compagnie dont je vous fais Lieutenant vient à vaquer, par la mort du Capitaine ou par quelqu'autre accident, vous l'aurez. Je suis bien-aise, continua le Roi, de vous avertir d'abord que je desire établir une chose dans mes Gardes, & la commencer par vous; qui est

Digitized by Google

que vous ne fassiez ni ne donniez aucun ordre dans la Compagnie que vous ne l'ayez reçu de moi, j'entends des choses extraordinaires & non des communes : & que vous ne sortiez jamais de garde quand vous y serez, non plus que de votre quartier. Je veux en user ainsi, afin de remettre l'ordre dans le Corps, où il n'y a plus aucune discipline, & afin que je vous aye aussi toujours près de ma personne. Je lui répondis, que comme il étoit mon maître & mon Prince, & qu'il me faisoit cet honneur particulier que de m'approcher de lui, j'espérois lui faire connoître par ma conduite que toute ma passion seroit de lui obéir toute ma vie. Il ordonna à l'heure même à Monsieur de Grimaut de me faire expédier le brevet de Lieutenance de la Compagnie de M. de Saligny.

XII. Cependant quoique j'eusse fait très-bonne mine, comme je m'y sentois obligé, je m'en retournai peu content de ma fortune, & révant fort à ces conditions qui m'avoient été proposées, & qui me paroissoient très-onéreuses, je me regardois comme entrant dès ce moment dans une servitude & un esclavage épouvantable : aussi

Digitized by Google

j'avoue que j'eusse bien souhaité, si j'avois osé, de ne m'être point piqué d'honneur si mal-à-propos, & d'avoir fait le choix de la Compagnie dans un vieux Corps. Mais l'engagement étoit fait, il n'y avoit plus moyen de reculer, & il ne me restoit plus de liberté que pour connoître ma faute, & en rendre l'exemple utile aux autres.

La Compagnie de Monsieur de Saligny étoit une des premieres du Régiment, & elle avoit pour Enseigne le cadet même de Monsieur de Saligny. Je ne l'avois pas sçu auparavant. Et comme l'ordre & la coutume sembloit demander que l'Enseigne montât à la Lieutenance, sur-tout dans la Compagnie de Monsieur son frere, je me trouvai un peu embarrassé en apprenant ce que je ne sçavois pas. Il fallut pourtant passer outre, & je résolus d'en faire toute la civilité à Monsieur de Saligny que j'allai trouver, & à qui je dis que si j'avois sçu plutôt que Monsieur son frere avoit l'Enseigne de sa Compagnie, j'aurois supplié le Roi de me dispenser d'en accepter la Lieutenance, & de ne me point mettre entre deux freres, qui, dans l'ordre de la guerre aussi bien que de la naissance, ne devoient point

être séparés en cette rencontre : mais que je venois de l'apprendre dans le moment, & que tout ce que j'avois pû faire, ayant déja accepté la Charge, étoit de lui témoigner mon regret. Cette honnêteté que je lui fis ne me réussit pas mal : & je puis dire que les deux freres me firent l'honneur de me témoigner une amitié si particuliere, que, lorsqu'il arrivoit entr'eux quelque petite froideur, j'étois toujours l'entremetteur, & comme l'arbitre de leurs différens.

Après avoir été reçu à la tête du Régiment ; ayant à me faire recevoir de Monsieur le Duc d'Espernon qui étoit Colonel de l'Infanterie, je voulus, pour me concilier ses bonnes graces, lui faire une civilité que je sçavois devoir lui plaire beaucoup, & satisfaire cette ambition qui est si naturelle à tous les Grands. Le jour que je devois monter la garde, j'allai, à la tête de la Compagnie sans hausse-col, droit chez lui. Je fis arrêter la Compagnie à vingt pas de son logis, en un recoin où elle ne pouvoit être vûe, & entrant seul je demandai à lui parler. Après l'avoir salué, je lui dis que le Roi m'ayant fait l'honneur de me donner la Lieutenance de Monsieur de Saligny, & de

Digitized by Google

m'en faire expédier le brevet, j'avois été reçu le jour précédent, le Régiment étant en bataille; ce qui m'obligeoit de monter ce jour-là même la garde : mais que je n'avois point voulu prendre la derniere marque de l'autorité que Sa Majesté m'avoit donnée, que je ne l'eusse reçue de sa main. Lui présentant en même tems le hausse-col, j'ajoutai que c'étoit à lui qu'il appartenoit de me le donner, & qu'ayant amené la Compagnie près de son Hôtel, je n'avois pas voulu la faire passer devant qu'il ne m'eût donné droit de marcher à la tête en qualité de Lieutenant.

Monsieur d'Espernon un peu surpris, mais très-satisfait, me répondit en des termes si obligeans, qu'il parut bien que cette surprise lui plut fort. Il m'assura de son service en toutes occasions; & me mettant le hausse-col de la meilleure grace du monde, il voulut bien me témoigner en quelque sorte qu'il se souvenoit encore de ce qui s'étoit passé entre Monsieur de Bastillat & moi, au sujet de l'attaque de la Ville de Montesch , en me disant, qu'il n'y avoit guere de personnes qui eussent mieux mérité ce hausse-col, ni qui sçus-

ſent mieux s'acquitter de leur charge. Je lui demandai s'il agréeroit de venir voir ma Compagnie ; & deſcendant promptement, j'allai me mettre à la tête ; & vins paſſer devant lui, le ſaluant de la pique le mieux qu'il me fut poſſible. Je continuai à marcher juſqu'au Louvre ; & à la porte, Monſieur de Saligny prit la tête de la Compagnie. Le Roi, par une bonté toute particuliere, & dans le deſſein qu'il avoit de ſe ſervir de moi, comme j'ai dit, pour rétablir la diſcipline dans ſes Gardes, voulut me voir pour cette premiere fois dans le nouveau poſte où il m'avoit mis, & nous obligea pour cet effet de paſſer & de repaſſer devant lui. Quand les armes furent poſées au corps-de-garde, M. de Saligny me dit qu'il vouloit me mener ſaluer le Roi en qualité de ſon Lieutenant. Je le ſuivis ; mais ſi j'eus de la ſatisfaction de voir que cette nouvelle charge me donnoit un facile accès auprès de la perſonne du Roi, je n'eus pas moins de chagrin de me voir devenir un honnête eſclave, par l'engagement ſi onéreux où je commençois d'entrer, & dont le Roi me parla tout de nouveau, en me répétant ce qu'il m'avoit dit, qu'il ne vouloit pas

que je sortisse du quartier, ni que je donnasse de nouveaux ordres dans la Compagnie sans lui en parler.

Sa Majesté sur le soir voulant donner l'ordre, Monsieur de Saligny s'avança pour le recevoir : mais comme j'étois auprès d'elle, & que je demeurai à ma place lorsqu'il s'avança, le Roi se mit entre nous deux, s'appuyant même sur moi, comme s'il eût voulu nous donner l'ordre à tous deux. Cela donna dans le moment une grande jalousie à Monsieur de Saligny, & auroit sans doute causé une fâcheuse mésintelligence entre lui & moi, si je n'en avois prévenu aussi-tôt les mauvaises suites. L'expérience que j'avois dans le métier, m'avoit appris qu'un Lieutenant ne prenoit jamais l'ordre d'un Général, quand son Capitaine étoit présent, & que c'étoit de son Capitaine qu'il le devoit recevoir ; de sorte que ne prêtant point l'oreille, & faisant semblant de ne pas entendre, dans le moment que le Roi eut achevé de parler & se fut un peu retiré, je m'approchai de Monsieur de Saligny, & lui demandai l'ordre, comme si je n'eusse rien entendu. Il demeura si surpris à cause de la mauvaise impression qu'il

avoit déja conçue, que dès l'inſtant il dit en lui-même, qu'après cette épreuve il n'auroit jamais le moindre lieu de ſe bleſſer de ma conduite, puiſque, contre toute apparence, je m'étois tenu ſi exactement attaché à la rigueur de la diſcipline, lorſqu'il ſembloit que le Roi même m'eût donné lieu de m'en départir. Sa Majeſté en ayant été témoin, comme je voulois bien qu'elle le fût, eut tant de bonté que de ſe condamner en quelque ſorte elle-même, approuvant & eſtimant ce que j'avois fait.

XIII. Quelques jours après, le Roi m'ayant demandé compte de l'état de la Compagnie, dont j'étois ſeul chargé, pour lors le Capitaine & l'Enſeigne étant abſens, je crus devoir prendre cette occaſion pour m'éclaircir plus particulierement avec Sa Majeſté de ce qu'elle demandoit de moi; & je voulus en même tems pour ma ſûreté tirer d'elle par écrit les ordres qu'elle vouloit que je gardaſſe. Ainſi après lui avoir demandé permiſſion de lui parler avec liberté, je lui dis que j'appréhendois extrêmement qu'elle n'eût pas toute la ſatisfaction de moi qu'elle prétendoit, & que l'eſtime

trop avantageuſe qu'elle avoit peut-être conçue de ma conduite, ne me fît tort dans la ſuite, lorſqu'elle me trouveroit beaucoup moins capable qu'elle n'avoit cru ; que je me ſentois obligé de lui témoigner que, bien loin d'avoir un eſprit vif & agiſſant, comme il en falloit un pour lui rendre tous ces comptes, & pour exécuter tous ces ordres, le mien étoit fort peſant & tardif, que j'avois d'ailleurs très-peu de mémoire, & qu'ainſi ne pouvant pas faire ſouvent les choſes par moi-même comme un autre, j'avois beſoin de ſecours; mais que comme je pouvois craindre de ne pas trouver toujours cette aſſiſtance, j'appréhendois auſſi beaucoup de ne lui pas plaire, & de ne la pas contenter; que ſi j'euſſe oſé prendre la liberté de lui demander une grace, je l'euſſe très-humblement ſuppliée, pour ſoulager ma mémoire & mon eſprit, de faire écrire ſur un papier tous les ordres qu'elle entendoit que j'exécutaſſe, afin que par ce moyen je puſſe plus facilement m'acquitter de mon devoir. J'entends bien, répondit le Roi : vous voudriez que je vous cruſſe un lourdaut; mais il y va de mon honneur de ne m'être pas trompé dans le choix que

j'ai fait de vous. Je ne vous ai donné cette charge qu'après vous avoir connu. Je veux bien néanmoins vous accorder ce que vous me demandez, puisque j'en ferai moi-même soulagé. En effet le Roi me fit dresser un mémoire, sur lequel je lui rendois ensuite compte de toutes choses dans les occasions.

XIV. Les soldats étoient alors fort libertins, & il se gardoit très-peu de discipline parmi eux. Ils ne se rendoient pas même au drapeau, pour marcher en ordre quand ils alloient monter la garde à Saint-Germain où le Roi étoit, les uns prenant le devant, & les autres marchant ou derriere ou à côté, sans qu'il y en eût souvent douze ensemble avec les Officiers qui les conduisoient. Comme je n'étois point d'humeur à souffrir un tel desordre, je me chagrinai si fort voyant que je m'allois attirer la haine de tous les soldats, sans parler de la servitude où je me trouvois réduit, que la vie me fut ennuyeuse durant quelque tems, & que je regrettois beaucoup ma Lieutenance de Picardie que j'avois quittée. Ce qui m'attristoit encore davantage étoit que je ne connoissois personne dans le Régiment où j'étois tout nouveau venu,

& qu'ainsi je ne pouvois me consoler avec personne. Pensant aux moyens de me dégager de cet embarras, & de sortir de cet état que je prévoyois me devoir être si pénible, je vis bien après avoir tout considéré, que je ne le pourrois faire sans renoncer à ma fortune & me perdre tout-à-fait auprès du Roi. Je pris donc enfin ma résolution, jugeant qu'il valoit beaucoup mieux faire de nécessité vertu, & mettre tout mon plaisir à m'acquitter de ce que le Roi demandoit de moi, en tâchant en même tems de gagner l'amitié des Officiers qui m'étoient alors comme étrangers, & en m'acquérant de l'autorité parmi les soldats. Et, après m'être ainsi affermi dans ce dessein d'exécuter avec joie tout ce que le Roi m'ordonneroit, je reconnus par expérience qua la volonté applanit les plus grandes difficultés, ayant trouvé dans la suite beaucoup plus de facilité à m'acquitter de tous mes devoirs, que je ne me l'étois imaginé.

Pour faire d'abord connoissance avec les Officiers, j'invitai les principaux à un diner que je leur fis assez splendide, où je commençai de lier avec eux une amitié que j'eus grand soin de cul-

Digitized by Google

tiver dans la suite. Ce régal se passa avec tant de marques d'affection & d'estime de part & d'autre, qu'il sembloit que nous nous fussions connus depuis vingt ans. J'y entremêlai une petite galanterie qui ne servit pas peu à augmenter le divertissement. Car Monsieur de Bouteville avec dix ou douze Capitaines de cavalerie étant chez le même Traiteur où nous mangions dans une autre chambre, j'envoyai querir tous les tambours du Régiment, & avec eux nous allâmes tous ensemble boire à la santé de ces Messieurs, en les faisant saluer en même tems d'une chamade de tous nos tambours. Ils crurent ne pouvoir mieux répondre à notre civilité qu'en envoyant querir leurs trompettes, sans que nous en sçussions rien, & venant aussi à leur tour boire à nos santés avec les fanfares de ces trompettes. Ainsi d'une bagatelle j'en fis quelque chose de considérable pour moi, ce dîner ayant fait assez de bruit, & m'ayant acquis la bienveillance de ceux qui ne me connoissoient pas.

LIVRE SIXIEME.

Conduite du Sieur de Pontis à l'égard d'un jeune Gentilhomme libertin nommé du Buisson ; & comment après avoir été forcé à se battre contre lui, il obtint lui-même sa grace du Roi. Sa sévérité à l'égard d'un autre Cadet tout à fait déterminé, qu'il oblige de rentrer dans son devoir. Jalousie des Officiers des Gardes, qui s'efforcent inutilement de le déservir auprès du Roi. Il est envoyé par ce Prince au Fort Louis, pour y apprendre les exercices & la discipline militaire qui s'y pratiquoient, sous la conduite du Sieur Arnauld. Excellentes qualités de ce Gouverneur. Grand procès qu'eut le Sieur de Pontis contre un fameux Partisan, au sujet d'une donation du Roi.

I. IL étoit sans doute de conséquence pour un Officier comme moi en entrant dans le Régiment des Gardes, &

& dans le dessein que j'avois de faire observer exactement la discipline aux soldats, selon la volonté du Roi, de m'être d'abord concilié la bienveillance des Officiers, afin de pouvoir être soutenu dans l'exécution des ordres de Sa Majesté. Mais ce qui restoit à faire étoit sans comparaison le plus difficile, comme aussi le plus important. Car il s'agissoit d'entreprendre de rétablir la discipline parmi des soldats qui avoient en quelque sorte secoué le joug, & de réduire plusieurs jeunes Gentilshommes libertins sous l'obéissance qu'ils devoient à leurs Officiers. Je crus qu'avant toutes choses j'étois obligé de les avertir de ce que le Roi demandoit d'eux & de moi, afin qu'ils ne fussent pas surpris lorsque je voudrois les y obliger. Je fis donc mettre la Compagnie en bataille, & leur dis que le Roi m'ayant commandé de travailler au rétablissement de la discipline qui étoit entierement ruinée parmi eux, j'avois cru leur devoir déclarer, avant que de rien entreprendre, que ceux qui ne se trouveroient pas disposés à faire ce qu'on leur commanderoit conformément à la volonté du Roi, avoient toute la liberté de se retirer dès à pré-

ſent ; & que je les priois de le faire de bonne heure, puiſqu'après les avoir avertis de leur devoir comme j'allois faire, ils ne pourroient plus avoir d'excuſe pour s'exempter d'obéir. Que je ne leur demandois que les devoirs ordinaires d'un ſoldat, qui ſont d'être ſages, d'avoir grand ſoin de leurs armes, de ne point ſortir du quartier, de ſe rendre exactement au drapeau, quand on doit monter la garde ; de marcher en ordre en y allant, les armes ſur l'épaule, ſuivant ſon chef de file, & ne quittant point la Compagnie qu'avec congé de ſon Officier ; de ne point abandonner le corps-de-garde, de faire exactement ſa ſentinelle, de ne ſe point quereller, de bien obéir juſqu'aux moindres Officiers, de ne point faire de friponneries, & enfin de ne point jurer le nom de Dieu. J'ajoutai que s'il paroiſſoit quelque ſujétion à obſerver toutes ces choſes, quoique j'euſſe néanmoins quelque confuſion d'être obligé de leur repréſenter ce qu'ils devoient tous ſçavoir, j'en aurois le premier la peine, étant contraint par l'ordre que le Roi m'en avoit donné, & de les faire obſerver, & de les pratiquer moi-même, leur en donnant l'exem-

Digitized by Google

ple tout le premier ; que je conseillois à chacun de considérer qu'il s'agissoit de sa fortune, puisqu'il y alloit de contenter ou de mécontenter le Roi ; qu'étant obligé de l'avertir de ceux qui ne s'acquitteroient pas de leur devoir, je ne l'étois pas moins de lui faire connoître ceux qui s'en acquitteroient fidellement ; qu'ainsi c'étoit un moyen assuré pour eux d'obtenir quelques charges dans l'Armée, ou de s'en exclure pour jamais ; & que je promettois dès à présent à tous ceux qui se conduiroient avec honneur, de faire valoir leurs services dans les rencontres, & d'en solliciter la récompense auprès du Roi.

A ce discours tous répondirent qu'ils vouloient bien obéir, & qu'ils étoient dans la disposition que je demandois. Mais les libertins dans le fond du cœur, ne disoient pas ce qu'ils en pensoient ; car si la honte les empêcha de se retirer, la gloire qu'ils affectoient de demeurer indépendans, les fit résoudre à rejetter un joug qu'ils regardoient comme indigne d'eux ; & ils s'attendoient de vivre toujours comme ils avoient vécu jusqu'alors, c'est-à-dire de n'être pas assujettis aux réglemens

Digitized by Google

qu'on leur prescrivoit. C'étoit principalement de jeunes Gentilshommes qui servoient comme Cadets. Ils se regardoient comme étant élevés par leur naissance au-dessus de toutes ces regles qu'ils croyoient n'être pas faites pour eux ; & ils faisoient assez paroître par le luxe & la dépense de leurs habits, qu'ils le portoient presque aussi haut que leurs Officiers.

II. Le premier jour qu'on devoit monter la garde, tous s'étant rendus au drapeau, je leur dis l'ordre qu'ils devoient tenir dans la marche, qui étoit qu'ils allassent quatre à quatre dans la ville ; & que ceux qui avoient des chevaux, quand on alloit à Saint-Germain, ne s'en servissent qu'après être sortis de Paris : j'ajoutai qu'ils ne devoient pas avoir de peine à faire ce que je ferois le premier, afin de leur en montrer l'exemple, & que je leur permettois de quitter leurs armes & de prendre leurs chevaux, quand je quitterois ma pique & prendrois le mien. Après cet ordre donné, je leur fis prendre leurs rangs de quatre de front, & me mis à pied la pique à la main, marchant à leur tête. Ils garderent cet ordre assez long-tems ; mais ces jeunes Gentils-

hommes dont j'ai parlé, croyant qu'il y alloit de leur honneur de se distinguer du commun des soldats, commencement à se licentier, à donner leurs armes à leurs valets, & à marcher hors de leur rang. Je leur fis reprendre leurs armes & leurs rangs, en les piquant d'honneur sur la parole qu'ils m'avoient donnée de bien obéir. Mais trois ou quatre de ceux-là mêmes, croyant que c'étoit une occasion pour se faire remarquer de toute la Compagnie, se négligerent comme auparavant. J'usai alors de menaces, & dis tout haut que je les ferois châtier. Sur quoi ils rentrerent dans leur devoir.

L'un de ces jeunes Cadets nommé du Buisson, qui avoit de la naissance & du cœur, mais qui étoit un peu glorieux, ayant de nouveau quitté son mousquet, je commandai au Sergent de le châtier. Mais comme il n'osa le faire, & que le Cadet ayant repris les armes & son rang, les eut quittés pour la quatrieme fois, j'allai prendre la hallebarde du Sergent qui n'osoit faire ce que je lui commandois, & en donnai quatre ou cinq coups à ce Cadet, qui me dit à l'heure même qu'il étoit Gentilhomme. Sur quoi sans assez délibérer, & sans

prendre trop garde à ce que je faisois, je mis l'épée à la main, & lui en donnai quelques coups du plat, que ce jeune Cadet souffrit sans oser plus rien dire. Dès ce moment personne ne pensa plus à quitter son rang, & tout le monde m'obéit avec une parfaite soumission. Le Roi lui-même reconnut bien-tôt du changement dans la Compagnie; & il en prenoit un soin si particulier, que lui ayant dit qu'il y avoit un Cadet de mauvais exemple, comme il m'ordonna aussi-tôt de le casser, sur la difficulté que je lui en fis, lui disant qu'il étoit parent de quelques-uns de Messieurs nos Officiers, il me repliqua qu'il le casseroit lui-même, & le diroit à ses parens.

Cependant tout le monde me témoigna que du Buisson pourroit bien se ressentir d'un châtiment si public. Je n'eus pas lieu néanmoins de le croire, puisqu'il n'en fit rien paroître au-dehors, & qu'au contraire, de libertin qu'il étoit, il devint le plus sage & le plus réglé de la Compagnie. Il vint même me trouver environ trois semaines après pour me demander pardon de sa faute, & me remercier de la grace que je lui avois faite de l'en corriger, me

Digitized by Google

témoignant que s'il devenoit jamais honnête homme, il m'en auroit toute l'obligation. Ces paroles qui me surprirent un peu, me firent assez bien esperer de lui, d'autant plus que toute sa vie & sa conduite y répondoient. Je lui témoignai la joie que j'avois de le voir dans des sentimens si généreux, & l'assurai qu'il me trouvoit aussi changé à son égard, qu'il l'étoit alors lui-même en ce qui regardoit son devoir, lui promettant de le servir auprès du Roi en tout ce que je pourrois. Il me dit encore deux mois après les mêmes choses qu'il m'avoit dites alors; & durant huit mois qu'il demeura dans le Régiment, il agit toujours d'une maniere qui me donna tout sujet de croire qu'il n'avoit plus aucun ressentiment de ce qui s'étoit passé, tant il s'étudia à dissimuler son dessein, avec une égalité d'humeur & de conduite qui pourroit paroître incroyable à un Gentilhomme François, dont l'esprit est ordinairement plus ouvert & moins capable de dissimulation. Mais enfin ce tems étant expiré, il me vint trouver avec une lettre de M. son pere qui le mandoit, & me pria de lui donner son congé, que je lui accordai facilement. Il me témoigna de

nouveau devant tout le monde sa reconnoissance de la grace qu'il avoit reçue de moi. Je l'assurai de mon côté que je ne perdrois point d'occasion de le servir; & il me dit qu'il partoit le lendemain en poste pour la Touraine d'où il étoit.

III. Au bout de deux jours, quelques-uns de ceux qui s'étoient trouvés présens à cet adieu, me vinrent dire qu'ils ne sçavoient si M. du Buisson n'avoit point quelque dessein, parce qu'il n'étoit point parti comme il l'avoit dit. Je commençai à en avoir quelque soupçon aussi-bien qu'eux; mais comme je n'avois rien à faire pour l'empêcher, & que d'ailleurs toute sa conduite m'avoit paru si éloignée de tout ressentiment, je témoignai ne le pas croire, & j'agis effectivement comme si je n'en eusse rien cru. Lui cependant qui sçavoit que je devois aller à S. Germain pour la garde, prit le tems que j'en devois revenir; & pour s'en assurer davantage, il alla chez moi me demander comme pour me dire un dernier adieu. Ayant sçu que je devois revenir le soir, il vint m'attendre sur le chemin entre Montmartre & le Roulle. Lorsqu'il me vit de loin venir seul, il vint au pas droit à moi. Du moment que je l'apperçus, je dis en moi-

même : est-il possible que la dissimulation ait pû être conduite si sagement, & qu'une passion aussi violente qu'est la vengeance, ait pû dans un cœur françois être retenue si long-tems ? En nous approchant je lui donnai le bon jour, & lui demandai où il alloit. Il fut assez empêché à me répondre, & il me dit qu'il se promenoit. Il tourna bride en même tems, comme s'il avoit voulu revenir avec moi, & fit bien cent pas sans me parler de son dessein. Enfin il s'en ouvrit, & me déclara qu'il étoit bien fâché d'être obligé de venir faire une demande qui sembloit être si éloignée de son devoir ; mais que l'extrémité où il se trouvoit réduit, & la nécessité où il se voyoit de passer pour un homme tout à fait deshonoré, l'y contraignoit ; que l'affaire qui s'étoit passée il y avoit huit mois, étoit si publique, qu'elle ne se pouvoit réparer que par une autre qui devînt aussi publique, qui étoit la satisfaction qu'il me demandoit de cet affront; qu'il avoit peine à me faire cette priere, connoissant l'esprit par lequel j'avois agi; mais que comme mon intention ne mettoit point son honneur à couvert, il sçavoit que j'étois trop généreux pour lui refuser une si juste demande.

Je lui répondis que j'étois à la vérité fort surpris de son compliment, après ce qu'il m'avoit dit & répété tant de fois de l'obligation qu'il m'avoit & qu'il m'auroit toute la vie, de ce que je l'avois réduit en m'acquittant de ma charge, à entrer comme il avoit fait dans une vie sage & digne d'un honnête homme. Je lui demandai s'il pouvoit bien avoir oublié toutes ces choses, ou si elles n'avoient jamais été dans son cœur. Il me repartit que lorsqu'il me les avoit dites, elles y étoient, & qu'elles y seroient encore, s'il ne se voyoit absolument deshonoré & comme forcé de demander cette satisfaction. Je lui dis que dans l'ordre je ne la lui devois point, n'ayant fait que mon devoir, & qu'il étoit contre la coutume que des Officiers donnassent ces sortes de satisfactions à leurs soldats. Cependant je vis qu'il étoit résolu d'avoir ce qu'il demandoit, & je fus contraint malgré moi de faire une chose qui étoit contraire à tout ordre & à toute discipline. Il m'obligea donc de mettre pied à terre aussi bien que lui, & Dieu permit que j'eus l'avantage, dont je ne me servis, quoique blessé, que pour lui conserver ce qu'il avoit résolu de m'ôter avec tant de brutalité

& contre toute sorte de justice. Je lui dis que beaucoup d'autres n'en auroient pas usé comme moi, après tous les témoignages de reconnoissance qu'il m'avoit donnés, & qu'il venoit de démentir d'une maniere si indigne d'un Gentilhomme comme lui. Il demeura d'accord de ce que je lui disois, ce qui fit qu'étant relevé, je lui voulus rendre son épée. Mais dans le desespoir où il étoit, il ne laissa pas de me dire fort sagement, qu'ayant été assez brutal pour s'en servir contre moi, il ne pouvoit pas répondre qu'il ne le fût encore assez pour s'en servir une seconde fois si je la lui rendois; qu'ainsi il me supploit de la garder & de l'emporter avec moi.

Monsieur de Rambure le Begue, qui chassoit en ce même tems vers Montmartre, ayant vû de loin des épées nues, & jugeant bien ce que c'étoit, accourut à toute bride, & nous trouva en l'état que je viens de dire, tous deux blessés, & l'un de nous ayant deux épées. Il nous témoigna son extrême regret de n'être pas arrivé plutôt pour empêcher ce malheur, & il voulut au moins faire alors ce qu'il eût bien souhaité d'avoir pû faire auparavant, qui étoit de nous faire embrasser tous deux,

& de nous porter à oublier tout ce qui s'étoit paſſé. Je le priai de rendre l'épée à M. du Buiſſon, ce qu'il fit; & il nous reconduiſit tous deux à Paris, où chacun s'étant fait panſer, nous ne fûmes pas long-tems à être guéris, parce que nous n'étions pas beaucoup bleſſés.

IV. Mais cette affaire que je ſouhaitois de tenir ſecrette, ne tarda gueres à être publique. Quelques gens envieux de ma fortune ſe ſervirent de cette occaſion pour me mettre mal dans l'eſprit du Roi, qui fut étrangement ſurpris d'apprendre cette nouvelle, & qui entra tout d'un coup dans une grande colere contre moi. M. de Saligny qui connoiſſoit la vérité, voulut m'excuſer, en diſant au Roi que je n'avois pû faire autrement, & que je m'étois vû forcé de me défendre pour ſauver ma vie. Monſieur de Rambure, qui avoit été témoin de la choſe, lui en parla auſſi le plus favorablement qu'il put: mais tout cela ne put ſatisfaire le Roi, qui témoigna être toujours très-mécontent, à cauſe des impreſſions fâcheuſes que quelques-uns lui avoient données ſur mon ſujet. Cependant comme on m'avertit qu'on m'avoit rendu de mauvais offices auprès de Sa Majeſté, je ne laiſſai pas

Digitized by Google

d'aller à ma garde à mon ordinaire, étant résolu de l'éclaircir amplement de mon affaire, en cas qu'Elle m'en parlât. M'étant donc présenté devant le Roi, il me regarda d'un œil qui me marqua bien sa colere; & lorsque tout le monde sortit de sa chambre, il m'ordonna de demeurer. Il me demanda si j'avois bien la hardiesse de me présenter devant lui, après la faute que j'avois faite, & si c'étoit là l'ordre que je voulois établir par mon exemple dans le Régiment, que le moindre Cadet pût appeller un Officier, & que ce fût manquer à son honneur de le refuser: si je n'avois pas vû toutes les conséquences de cette action, qui étant d'un si pernicieux exemple pour tous les Officiers & tous les soldats, l'offensoit particulierement en sa personne, & faisoit connoître à tout le monde qu'il s'étoit trompé dans le jugement qu'il avoit porté de moi, puisqu'au lieu qu'il m'avoit cru sage & judicieux, je venois de démentir cette estime par une conduite si irréguliere & si indigne. Il ajouta les menaces, & me dit, qu'il s'en falloit peu qu'il n'apprît en ma personne à tout le monde, qu'il ne peut jamais être permis à un Officier de se battre contre un soldat, mais que

ſi par une grace particuliere il ne vouloit pas me punir de la peine que je méritois, j'étois indigne d'approcher davantage de ſa perſonne. Qu'à l'égard de du Buiſſon, il vouloit en faire un châtiment exemplaire, & qu'il ſeroit paſſé par les armes.

Le Roi n'eut pas plutôt achevé ces paroles, qu'il ſe tourna pour me quitter : mais me ſentant percé juſqu'au vif & outré de douleur, je me jettai à ſes pieds, je lui demandai pardon, en lui témoignant mon extrême regret d'avoir mérité ſa colere. Je lui témoignai que je reconnoiſſois la juſtice & la vérité de tout ce qu'il m'avoit dit : mais que ſi Sa Majeſté vouloit bien encore me faire cette grace que de m'entendre, j'eſpérois que bien que l'action que j'avois faite fût criminelle, les circonſtances qui l'avoient accompagnée pourroient peut être me faire paroître moins coupable ; que je n'oſois néanmoins entreprendre de me juſtifier, s'il ne lui plaiſoit de me témoigner qu'Elle auroit encore la bonté de m'entendre. Le Roi touché de l'abondance de mes larmes, me dit d'un ton beaucoup plus doux, qu'il me permettoit de parler. Je commençai donc à le faire, de la maniere

Digitized by Google

que je jugeai la plus propre, pour diminuer dans son esprit ce qu'il paroissoit y avoir de plus criminel dans notre action, & pour nous justifier tous deux en même tems, au lieu de faire la justification de moi seul aux dépens de du Buisson. « Votre Majesté se souviendra,
» s'il lui plaît, lui dis je, de l'état où je
» trouvai la Compagnie quand elle me
» fit l'honneur de m'en donner la Lieu-
» tenance, & de l'ordre si précis dont
» Elle me chargea d'y rétablir la disci-
» pline. Ayant eu affaire à un jeune
» Gentilhomme, que le déreglement
» général avoit rendu libertin, & qui
» par un faux point d'honneur, faisoit
» gloire de se maintenir dans l'indé-
» pendance à l'égard des Officiers, j'u-
» sai envers lui de toute la sévérité qui
» me parut nécessaire pour le porter à
» rentrer dans son devoir, & pour re-
» tenir davantage les autres par cet
» exemple. Il est vrai que la voie dont
» je me servis étoit un peu violente, &
» si j'ose dire, peu conforme à l'humeur
» d'un jeune Gentilhomme accoutumé
» au libertinage, & qui se faisoit un hon-
» neur de ne dépendre de personne.
» Cependant, Sire, tout emporté &
» tout libertin qu'il étoit, il revint à soi,

Digitized by Google

» il reconnut la justice du châtiment ;
» & le bien que je lui avois procuré
» en le punissant. Il devint un exemple
» de soumission & de sagesse à toute la
» Compagnie ; ensorte que tout le mon-
» de rentra dans l'ordre, & que Votre
» Majesté en demeura très-satisfaite.
» Mais comme il y a des gens qui ne
» pouvant faire le bien, ne peuvent
» non plus le souffrir dans les autres, il
» s'en trouva qui corrompirent depuis
» cette bonne disposition de ce jeune
» Gentilhomme, & lui persuaderent
» qu'il étoit perdu d'honneur après ce
» qui lui étoit arrivé ; qu'il n'avoit pas
» de cœur s'il ne demandoit la répara-
» tion de cet affront, & qu'un Gentil-
» homme comme lui devoit préferer
» son honneur à sa propre vie. Ce fu-
» rent, Sire, ces impressions étrangeres
» & ces conseils de gens emportés, &
» faussement jaloux de l'honneur d'au-
» trui, qui contraignirent Monsieur du
» Buisson d'en venir à cette extrêmité.
» Et comme il me connoissoit assez pour
» un homme attaché à mon devoir, &
» qui ne consentiroit jamais à faire une
» semblable action contre l'ordre de la
» discipline militaire, voulant m'enga-
» ger indispensablement à lui accorder

Digitized by Google

» ce qu'on lui avoit mis dans l'esprit
» qu'il me devoit demander, il vint
» m'attendre sur le chemin de S. Ger-
» main, après être sorti de la Compa-
» gnie, & m'avoir demandé son congé,
» & il me força de lui donner la satis-
» faction qu'il n'auroit jamais osé me
» demander en tout autre lieu où j'au-
» rois pû la lui refuser. Je n'avois point
» alors, Sire, d'autre parti à prendre
» que de m'enfuir, ou de faire ce que
» j'ai fait; & ainsi n'ayant suivi en cette
» rencontre que les loix indispensables
» du droit naturel, qui nous comman-
» dent de nous défendre lorsqu'on nous
» attaque, j'ose m'assurer de la justice de
» Votre Majesté, qu'Elle me déclarera
» aussi innocent, que j'aurois été crimi-
» nel & digne de mort, s'il étoit vrai,
» comme on le lui a représenté, que
» je me fusse battu volontairement con-
» tre un Cadet de ma Compagnie. Je
» supplie donc Votre Majesté, Sire, de
» prononcer sur cela son jugement, &
» d'ajouter plutôt foi à ce que je lui
» dis & lui proteste devant Dieu avec
» serment, qu'à ce que lui ont pû dire
» ceux qui étoient moins informés de
» la vérité du fait, ou qui agissoient
» peut être par quelque mouvement se-

Digitized by Google

» cret d'une mauvaiſe volonté contre
» nous ».

Ce diſcours que je prononçai, étant vivement touché de ce que je diſois, changea preſque entierement l'eſprit du Roi. Il me répondit qu'il étoit vrai qu'il n'avoit pas tout à fait compris la choſe comme je venois de la lui dire, n'ayant pas ſçu cette derniere circonſtance, qui changeoit beaucoup la qualité de l'action que j'avois faite; mais que ſi enfin il trouvoit lieu de m'excuſer & de me pardonner cette faute qu'il regardoit comme involontaire, il trouvoit du Buiſſon entierement inexcuſable, puiſqu'ayant été d'abord aſſez ſage pour recevoir le châtiment comme il le devoit, il en étoit devenu enſuite d'autant plus coupable, d'avoir écouté les conſeils de quelques gens emportés, & démenti par une action ſi criminelle toute la bonne conduite qu'il avoit fait paroître auparavant: Que d'attendre ſon Lieutenant ſur un grand chemin, l'attaquer & le mettre dans la néceſſité de ſe défendre, c'étoit un crime non ſeulement à l'égard de celui qu'on attaquoit, mais encore à l'égard de tous les Officiers du Régiment, qui étoient bleſſés tous enſemble dans cette ac-

Digitized by Google

tion; & que comme cet exemple étoit d'une si pernicieuse conséquence, il vouloit que la punition en fût faite.

V. Comme je vis le visage du Roi changé à mon égard, ainsi que j'ai dit, je crus pouvoir prendre la liberté de lui parler de nouveau en faveur de celui qu'il condamnoit à la mort, & de suppliant que j'étois pour moi-même, devenir tout-d'un-coup intercesseur pour un autre. J'espérai même de la bonté du Roi qu'il se rendroit d'autant plus favorable à ma priere, que je parlerois pour celui de qui j'avois été offensé. Je suppliai donc Sa Majesté de ne se pas fâcher contre moi, si après avoir reçu la grace du pardon qu'elle m'accordoit, j'étois encore assez hardi pour lui demander celle de ce jeune Gentilhomme, sur qui sa justice vouloit faire tomber tout le poids du châtiment. Je lui dis que son action, bien que criminelle, ayant paru être en lui plûtôt l'effet d'un mauvais conseil que d'une mauvaise volonté, elle sembloit mériter quelque indulgence: que s'il recevoit la vie après avoir mérité de la perdre, il se sentiroit plus obligé que jamais de l'employer pour le service de son Prince: que je serois au desespoir d'être

Digitized by Google

cauſe du deshonneur de toute une famille ; qu'ainſi j'oſois le conjurer de faire grace à deux criminels qui n'en faiſoient qu'un, puiſque je me croirois puni moi-même en la perſonne de celui pour qui je parlois, & que je ne me releverois point de ſes pieds, que Sa Majeſté ne m'eût accordé ce que je lui demandois.

Le Roi, quoique touché dans le cœur de ce que je lui diſois, me répondit : Quoi donc vous n'êtes pas content de la grace que je vous accorde pour vous, & vous oſez me parler encore pour un autre ? Ne craignez-vous point de vous rendre plus coupable, & de faire connoître par-là en quelque ſorte que vous avez peut-être plus de part au crime de celui pour qui vous parlez, puiſque vous devriez être le premier à en demander la punition ? Je ſçai néanmoins, ajouta-t-il, quel eſt votre naturel, & je pardonne au mouvement & au tranſport de votre amitié. Je donne la vie à celui pour qui vous me la demandez, & je la donne comme la plus grande preuve que je vous puiſſe donner de la reconnoiſſance que j'ai de vos ſervices. Mais je veux pour l'exemple & pour la ſatisfaction du pu-

Digitized by Google

blie, qu'on lui fasse son procès, qu'il se retire en Hollande durant ce tems, & qu'il n'en revienne que lorsque son affaire sera étouffée, & que je lui aurai fait grace.

Il m'est impossible d'exprimer les sentimens de reconnoissance & de joie que ces paroles produisirent au fond de mon cœur. J'embrassai les genoux du Roi; & l'ayant remercié plus avec des larmes & des soupirs qu'avec des paroles, je sortis ainsi de sa chambre.

Aussi-tôt que les Seigneurs de la Cour furent entrés, le Roi leur dit de quelle maniere il venoit de m'humilier, & comment il avoit cru devoir punir la faute que j'avois faite; leur déclarant en même tems, que s'il n'avoit pas voulu me punir plus sévérement à cause des services que je lui avois rendus, il vouloit au-moins faire un exemple en la personne de du Buisson, & le faire condamner dans le Conseil de Guerre, à être passé par les armes: ce qui persuada à toute la Cour que le Roi vouloit le faire exécuter, sans que qui que ce soit connût la grace si extraordinaire dont il m'avoit donné parole pour lui.

Cependant j'allai trouver M. du Buis-

ſon, & lui contai tout ce qui s'étoit paſſé, lui promettant que je ne perdrois aucune occaſion pendant qu'il ſeroit en Hollande, pour ménager ſon retour, & le mettre en état de donner pour le ſervice du Roy, une vie qu'il recevoit de ſa bonté. Ce pauvre jeune homme fut ſi touché de voir la maniere toute extraordinaire dont je m'étois vengé de lui, qu'il ne me put dire autre choſe, ſinon qu'il étoit dans la derniere confuſion, & qu'après m'avoir vu payer ainſi ſa brutalité par la plus grande généroſité que je pouvois lui témoigner, il ne lui reſtoit que de m'aſſurer que ſa vie ſeroit autant à moi qu'à lui; qu'il me vouloit regarder comme un autre pere, de qui il avoit reçu une ſeconde vie, & qu'il étoit réſolu de dépendre abſolument de moi & de ma conduite. Nous nous embraſſames, il s'alla diſpoſer pour le voyage de Hollande. Son affaire ſe traita enſuite au Conſeil de Guerre. Il fut condamné: mais comme il s'étoit retiré, l'on ne fit point davantage de pourſuites.

VI. Le Roi me témoigna durant quelque tems de la froideur devant le monde, quoiqu'en particulier il me montroit le même viſage qu'à l'ordi-

naire. J'entendois fort bien ce badinage, & je tâchois de répondre le mieux qu'il m'étoit possible à l'intention du Roi. Je cherchois cependant toujours quelque occasion pour procurer le retour de M. du Buisson ; & un an s'étant écoulé sans que je visse aucun jour pour cela, je me résolus enfin d'être hardi une seconde fois, & de garder moins de mesures que jamais, dans une affaire où mon intercession sembloit avoir quelque chose de très-favorable. Un Lieutenant du Régiment de Normandie étoit pour lors malade & à l'extrémité à Paris. A l'heure même que j'appris sa mort, je crus devoir prendre cette occasion pour servir celui dont l'éloignement me causoit beaucoup de douleur : & j'allai fort promptement trouver le Roi. Je lui dis d'abord sans m'ouvrir de mon dessein, que je venois supplier très-humblement Sa Majesté de vouloir bien m'accorder une grace, qui étoit la Charge d'un tel Lieutenant, qui venoit d'expirer présentement. Le Roi, autant que j'en puis juger, se douta aussi-tôt pour qui je la demandois ; mais ne voulant pas me faire connoître qu'il pénétroit dans ma pensée, il se contenta de me dire qu'il vouloit sçavoir ce

Digitized by Google

que j'en voulois faire & à qui je desirois la donner. Je lui répondis que c'étoit pour un de mes amis, que je prendrois la liberté de lui nommer, lorsque Sa Majesté m'auroit fait la grace de m'en assurer. N'est-ce point, me repartit le Roi, pour du Buisson? car je connois votre humeur, & je lis à-peu-près dans votre cœur. Ah, Sire! m'écriai-je, c'est vraiment être prophete que de lire ainsi dans mes pensées: je dois sans doute bien prendre garde à n'en avoir que de bonnes, puisque Votre Majesté a des yeux si pénétrans. Il est vrai, Sire, que j'ai une très-grande douleur de voir ce jeune Gentilhomme, qui est capable de servir Votre Majesté, être si long-tems hors d'état de le pouvoir faire; & j'ose espérer qu'elle ne refusera pas d'achever ce qu'elle a si généreusement commencé, en donnant sujet à celui qui tient la vie de sa bonté, de l'employer toute pour son service. Le Roi, touché de la maniere si pressante dont je lui demandois cette grace pour une personne qui m'avoit si fort desobligé, me dit avec la plus grande bonté du monde, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de me refuser, & que la générosité de cette demande que je lui faisois,

l'engageoit

Digitized by Google

l'engageoit de m'accorder ce qui dans l'ordre ne se devoit pas.

Je m'en retournai avec cette parole qui me donna toute la joie possible, & j'envoyai aussi-tôt un homme exprès en Hollande à Monsieur du Buisson, lui dire de partir dans le moment, & de me venir trouver pour une affaire de conséquence. Il se rendit promptement à Paris; & m'ayant dit qu'il comprenoit bien qu'il m'étoit nouvellement obligé de la grace de sa liberté, puisque je le faisois revenir en un lieu d'où sa mauvaise conduite l'avoit contraint de sortir, je lui répondis que c'étoit au Roi qu'il étoit redevable de toutes choses, & encore tout de nouveau d'une grace à laquelle il ne s'attendoit pas, qui étoit une Lieutenance dans le Régiment de Normandie, que Sa Majesté lui avoit donnée, & pour laquelle je l'avois mandé. J'ajoutai que je voulois le mener saluer le Roi, afin qu'il lui témoignât lui-même sa reconnoissance d'un si grand excès de bonté, qui l'engageoit à employer tout le reste de sa vie à son service; & qu'ainsi il se préparât à venir le soir au Louvre avec moi. Ce Gentilhomme jugeant bien d'où lui venoit cette Lieutenance, fut si interdit & si

Digitized by Google

confus, qu'il n'eut point de paroles ni de voix pour m'en remercier, & ne le fit que par son silence. Je le menai sur le soir au Louvre; & ayant sçu du Roi auparavant s'il agréeroit que je le lui présentasse, je le fis entrer. Il se jetta aux pieds de Sa Majesté, ne lui parlant que par sa posture & par sa profonde humiliation. Le Roi lui dit qu'il étoit heureux d'avoir eu affaire à un homme comme moi, qui, d'offensé que j'étois, avois travaillé à obtenir la grace de celui qui m'avoit offensé: qu'il ne l'auroit pu accorder à tout autre qu'à moi, comme il n'y avoit guere que moi seul qui auroit osé la lui demander; qu'ainsi il vouloit bien lui déclarer qu'il m'avoit obligation de la vie, & de la charge de Lieutenant qu'il lui donnoit en ma considération: Que toutes ces raisons l'obligeoient à me regarder à l'avenir comme son bienfaiteur, & à réparer la faute qu'il avoit commise contre tout le public, par une vie & par une conduite proportionnée à la reconnoissance qu'il devoit avoir d'une grace si extraordinaire. Le respect, la joie, & la douleur firent en même tems une si vive impression sur l'esprit & dans le cœur de Monsieur du Buisson, qu'il ne put ré-

pondre au Roi, & qu'étant entré dans la chambre sans oser parler, il en sortit aussi sans le pouvoir faire ; ce qui plut davantage à Sa Majesté que s'il lui avoit fait un long discours. Car il jugea mieux des sentimens de son cœur par ce silence, qu'il n'auroit pu faire par un compliment étudié.

Je lui fis avoir ses Lettres de rémission, & le brevet de sa Charge, & le fis ensuite recevoir dans le Régiment, où je puis dire qu'il acquit beaucoup d'estime, ayant répondu parfaitement à ce qu'on attendoit de lui, & passant pour un des plus braves hommes de l'Armée. Il exécuta aussi très-fidélement l'ordre que le Roi lui avoit donné, de me regarder toujours comme son véritable ami, puisque, par un effet & de son inclination naturelle, & de la profonde reconnoissance qu'il eut du service que je lui avois rendu, il vécut toujours depuis avec moi comme avec son pere, qui est le nom qu'il vouloit bien même me donner publiquement. Je remarquerai dans la suite de ces Mémoires, qu'ayant sçu que j'avois une grande affaire, où il alloit pour moi de perdre la tête, il partit en poste & vint de fort loin, pour me faire offre à la Rochelle où

j'étois, de sa personne & de son bien.

VII. La conduite que je tins à l'égard d'un autre cadet, ayant été encore plus sévere, sans comparaison, que celle dont j'avois usé envers M. du Buisson, ne me réussit pas moins heureusement pour le rendre tout-à-fait honnête homme & lui gagner entierement le cœur. Ayant reçu dans ma Compagnie un jeune Gentilhomme parent de M. le Comte de Saligny, qui en étoit, comme j'ai dit, Capitaine, afin de le former, aussi bien que beaucoup d'autres, dans les exercices de la Guerre, je lui dis d'abord, que comme il avoit l'honneur d'être parent de M. de Saligny, il falloit qu'il fût l'exemple de toute sa Compagnie. Je commandai ensuite à un sergent de le loger avec un autre cadet. Mais ce jeune homme étoit si méchant & tellement déterminé, que celui avec qui je l'avois mis me pria bientôt de le séparer, me disant qu'il ne pouvoit pas vivre plus long-tems avec un furieux comme lui. On me fit aussi des plaintes de tous côtés de ses violences & de ses emportemens; & il avoit cette inclination malheureuse & tout-à-fait indigne de sa naissance, d'aller le soir au coin d'une

Digitized by Google

rue attendre quelqu'un qui passât, prenant un singulier plaisir à lui allonger un coup d'épée, & à le blesser par pure malice. Je le fis venir un jour dans ma chambre, & lui dis avec une très-grande sévérité, qu'on me faisoit tous les jours des plaintes de lui ; qu'on m'en disoit des choses si noires, que je n'osois pas les croire d'un Gentilhomme, étant même indignes d'un crocheteur : que si j'avois été persuadé qu'il en eût été coupable, je lui aurois fait grace de le mettre dans une basse fosse, & que je lui donnois cet avis de ne faire plus parler de lui.

Cela ne l'empêcha pas néanmoins quatre ou cinq jours après de retourner à son misérable exercice ; & on me vint dire qu'il avoit blessé un Avocat, une femme, & un autre homme, & qu'il s'étoit enfui. Cette nouvelle me mit en une terrible colere, voyant toutes mes remontrances suivies de si près par des excès tout nouveaux, & plus grands que ceux qu'il avoit commis jusqu'alors. Je criai à l'heure même à un Sergent & à deux de mes valets ; prenez mes chevaux, courez après ce misérable, & me l'amenez pieds & poings liés, je lui ferai faire pénitence.

Ils se mirent donc à le poursuivre par où l'on sçavoit qu'il s'étoit enfui ; & l'ayant atteint à trois lieues de-là, ils le ramenerent. Je ne voulus point le voir ni lui parler, mais je le fis mettre aussi-tôt en une basse-fosse, & défendis qu'on lui donnât autre chose que du pain avec un seau d'eau. Il est incroyable en quels excès il s'emporta, & combien sa fureur lui fit dire d'impertinences contre moi ; je remarquerai seulement, pour faire connoître quelque chose de son desespoir, que, dans ces transports furieux dont il étoit agité, il disoit : si les cinq doigts de ma main étoient cinq canons, je les braquerois tous cinq contre Pontis, pour lui en briser la tête & la mettre en poudre. Je me sentis cependant obligé d'avertir le Roi de ce qui se passoit, tant parce que c'étoit un Gentilhomme de qualité, & parent, comme j'ai dit, de M. de Saligny, qu'à cause que j'avois quelque sujet de craindre les suites de cette affaire. Le Roi approuva ce que j'avois fait, & me recommanda à son ordinaire la sévérité de la discipline.

Quand j'eus laissé ce cadet pendant un mois ou six semaines dans la basse

Digitized by Google

fosse, je voulus voir s'il n'y avoit aucun changement en lui, & lui envoyai dans ce dessein un bon Religieux pour le sonder & lui faire peur. Le Pere étant descendu lui dit que les Capitaines s'assembloient, & qu'il y avoit sujet de craindre que ce ne fût pour lui faire son procès; qu'il lui conseilloit cependant de songer un peu à sa conscience; qu'il ne falloit pas se laisser surprendre; & que la moindre chose qu'il pouvoit faire, étoit de témoigner à Dieu, par la confession de ses crimes, qu'il s'en repentoit. A de si tristes nouvelles, ce pauvre jeune homme commença à trembler de tout son corps, & à conjurer celui qui lui parloit de vouloir intercéder pour lui auprès de moi, témoignant qu'il reconnoissoit ses fautes passées, & qu'elles lui serviroient pour être plus sage à l'avenir. Le Pere lui dit qu'il n'osoit pas m'en parler, me voyant trop irrité contre lui, & qu'il n'avoit point d'autre commission que de le faire résoudre à penser à sa conscience. Cette réponse augmenta son trouble, & il conjura de nouveau avec larmes ce Religieux de ne le point abandonner. Le Pere lui répondit qu'il n'osoit pas même le venir

Digitized by Google

voir trop ſouvent pour ne pas donner lieu de croire qu'il y eût quelque intelligence entre eux, & être cauſe par-là qu'on le privât de le venir voir davantage. Tout cela donna beaucoup à penſer à ce jeune homme, & le mit en une étrange inquiétude de ce qui devoit arriver. Le Religieux vint enſuite me témoigner le changement qu'il avoit remarqué en lui, & l'heureux ſuccès de ſa viſite. J'en donnai avis au Roi. qui me dit ces paroles remarquables : Je ne vous conſeille pas de vous aſſurer trop ſur ce repentir précipité. Cela a bien la mine d'une fauſſe pénitence. Comme il eſt d'un ſi méchant naturel, il pourroit bien vous tuer dans un accès de ſa fureur. Il eſt bon de voir de plus près ſi ſa converſion eſt véritable. Ho, Sire, je ne le crains pas, repartis-je, & je ſçai bien qu'il me craint. Pourvu qu'il voie mon viſage, je ſuis aſſuré qu'il tremblera toujours devant moi.

Le Roi m'ayant donné la liberté de faire ce que je jugerois à-propos, j'envoyai de nouveau à mon priſonnier le même Religieux, à qui il fit ſa confeſſion avec de grands témoignages de repentir. Il communia enſuite dans la Chapelle, comme pour ſe diſpoſer à la

Digitized by Google

mort ; &, lorsqu'il ne lui restoit plus presque aucune espérance, je le fis monter à ma chambre, accompagné d'un Sergent. Je lui dis que son procès étant déjà fort avancé, j'avois bien voulu le faire venir, pour sçavoir de lui s'il étoit toujours dans la même disposition où il avoit été jusqu'alors, & s'il persistoit à ne vouloir point reconnoître sa faute. Alors, se jettant tout d'un coup à mes genoux, il me pria avec larmes de lui vouloir sauver la vie. Il me dit qu'il reconnoissoit que ses crimes méritoient la mort ; mais que si je voulois bien user de miséricorde envers lui, il me protestoit & me donnoit sa parole, que sa vie seroit employée toute entiere pour le service du Roi, & qu'il ne retomberoit jamais dans ses desordres. Il confirma ce qu'il disoit, en prenant Dieu même à témoin de la sincérité de son cœur. Sur quoi je lui répondis, que pour ce qui étoit de lui sauver la vie, cela ne dépendoit pas entierement de moi ; mais que je lui promettois de faire tout mon possible pour cela, & qu'il prit garde seulement à la parole qu'il me donnoit. Je le renvoyai dans la prison & l'y laissai encore quelque tems, jusqu'à ce que son affaire ayant été exa-

minée, on lui accorda sa rémission. La reconnoissance qu'il eut de cette grace que je lui avois procurée, lorsqu'il se regardoit déja comme mort, le porta depuis à m'aimer comme son pere. Il fut ensuite fort honnête homme, & entra dans les charges, où il est mort avec honneur. J'ai été bien-aise de faire voir par cet exemple, qu'il n'y a guere de si méchant naturel qui ne puisse être corrigé, & qu'on ne doit pas craindre quelquefois d'opposer les plus rudes châtimens, au cours des habitudes corrompues & des passions brutales, lorsqu'elles ne peuvent être arrêtées par des remedes moins violens.

VIII. Les Capitaines du Régiment des Gardes, & sur-tout l'un d'entr'eux que je ne veux point nommer, étoient de longtems piqués contre moi, & me portoient une jalousie secrete, à cause que le Roi, par une bonté particuliere, faisoit marquer mon logis préférablement à tous les autres Lieutenans, lorsqu'il alloit par la campagne. Ils n'osoient pas néanmoins pour la plupart m'en rien témoigner ouvertement; & il n'y en eut qu'un qui, par un coup de dépit, s'empara un jour du logement que le Roi m'avoit fait donner, & se con-

cha même dans mon lit. Je l'y trouvai au retour de chez le Roi ; mais comme je ne pouvois pas encore être assuré de l'esprit dans lequel il l'avoit fait, je ne voulus point faire de bruit pour lors, & je couchai cette nuit sur la paille. Le lendemain au lieu de m'en faire quelque excuse, il me déclara nettement que je n'avois qu'à chercher un autre logis. Ç'en étoit trop pour nous brouiller & causer une querelle entre nous. Mais l'âge & l'expérience m'ayant appris à me moderer un peu, je voulus seulement lui témoigner que j'étois d'humeur à me contenter de ce qui m'appartenoit, & qu'au reste, puisque c'étoit une gratification du Roi à mon égard, ce n'étoit pas à lui de s'y opposer, ou qu'au-moins c'étoit au Roi même qu'il devoit s'en plaindre.

Le Roi en ayant été informé témoigna en être très-mal satisfait, & dit qu'il lui étoit libre de faire ce qu'il vouloit dans son Royaume ; que ce n'étoit pas à des Capitaines à vouloir lui faire la loi, & à contrôler ce qu'il faisoit en faveur d'un Officier particulier qui accompagnoit toujours sa personne ; & il déclara à l'heure même qu'il ne vouloit plus que les Capitaines

eussent leurs logis marqués, mais qu'ils se logeassent où il leur plairoit dans le quartier qui leur seroit assigné. Ceci les piqua extraordinairement, & ils attendirent quelque occasion pour s'en venger contre moi. Ma Compagnie étoit alors la plus belle du Régiment, à cause du grand nombre de cadets de qualité, que Messieurs leurs parens me faisoient l'honneur de me confier, pour les former dans les premiers exercices de la guerre; & j'y avois entre les autres le fils de Monsieur le Maréchal de Saint-Geran, dont je parlerai bien-tôt après.

IX. Un jour que j'étois en garde à Fontainebleau, comme une autre Compagnie nous vint relever, & que je me disposois, selon ma coutume, à m'en retourner avec la mienne à Montereau, qui étoit notre quartier, le Roi m'appella de sa fenêtre, où il regardoit les courses de jeux de bagues & les tournois qui se faisoient. Je montai aussi-tôt à sa chambre, & je reçus ordre de renvoyer ma Compagnie, & de demeurer près de sa personne. J'allai donc trouver les Sergens, à qui je dis, comme le Roi me l'avoit expressément commandé, de veiller avec grand soin

Digitized by Google

pour empêcher les querelles, sur-tout parmi les cadets, qui se faisoient un grand honneur de ne rien souffrir les uns des autres, & de ne pas permettre non plus qu'aucun s'arrêtât dans le chemin pour boire, à cause des disputes que produit ordinairement le vin. Je voulus même d'abord, comme si j'eusse prévû le malheur qui arriva, retenir auprès de moi le fils de Monsieur le Maréchal de Saint-Geran, dont l'humeur bouillante & le cœur trop généreux me faisoient craindre pour lui à toute heure. Mais je lui permis ensuite, je ne sai pour quelle raison, de s'en retourner.

Ce jour-là même en l'année 1624, au mois de Mai, le Roi avoit résolu de faire arrêter M. le Colonel d'Ornano, qui vint sur le soir dans sa chambre, & qui reçut de Sa Majesté à l'ordinaire, tout le bon accueil possible. Le Roi s'entretint avec lui fort long-tems, d'une chasse que Monsieur Le Duc d'Orléans devoit faire le lendemain dans la Forêt de Fontainebleau, & lui demandoit familiérement quelles routes il falloit tenir, parce qu'il étoit fort expérimenté dans la chasse de cette Forêt, dont il connoissoit jusques aux moin-

Digitized by Google

dres sentiers. Enfin l'heure destinée pour l'arrêter étant venue, Monsieur du Hallier pour lors Capitaine des Gardes, vint pour entrer avec plusieurs autres Officiers dans la chambre. Or c'est la coutume, que lorsque le Capitaine des Gardes va entrer, l'Huissier frappe trois coups sur le feuil de la porte, & c'étoit aussi le signal que le Roi avoit donné, pour connoître le tems qu'il devoit lui-même se retirer. Ainsi le Roi, lorsqu'il entendit ces trois coups, donna le bon soir au Colonel d'Ornano, & se retira dans une autre chambre, où je le suivis, selon l'ordre qu'il m'avoit donné. Dans le moment Monsieur du Hallier entra; & s'approchant de Monsieur d'Ornano, il lui fit un compliment qui le surprit fort, lui témoignant qu'il étoit bien fâché de lui dire qu'il avoit ordre de l'arrêter, & de s'assurer de sa personne. Comment! lui répondit le Colonel fort étonné; je viens de quitter le Roi qui m'a fait le meilleur accueil du monde. Laissez-moi au-moins parler à lui. Monsieur du Hallier lui dit qu'il n'avoit pas cet ordre, & qu'il le prioit de souffrir qu'il exécutât celui qu'il avoit; qu'au reste son innocence devoit l'assurer & lui ôter toute crain-

te. Alors Monsieur d'Ornano se voyant dans la nécessité d'obéir, suivit le Capitaine des Gardes, qui le mena dans la chambre de Saint Louis, que l'on faisoit servir de prison.

A l'heure même qu'il fut arrêté, comme le Roi se douta bien que quelqu'un de ses domestiques ne manqueroit pas de courir en diligence à Paris pour détourner ses papiers, il me donna ordre d'aller avec trois autres Officiers dans la Forêt, afin d'arrêter sur les deux grands chemins, ceux qui passeroient. Nous nous séparâmes en deux, & étant allés sur les onze heures de nuit nous poster séparément sur chaque chemin, nous attendîmes fort long-tems sans que personne parût. Enfin nous vîmes venir de loin un homme monté sur un genet d'Espagne, qui couroit au galop droit à nous. Comme nous avions ordre de ne point tirer, nous résolûmes, l'autre Officier & moi, de tourner tous deux nos chevaux tête à tête à-travers le chemin, dans le moment qu'il approcheroit, afin de lui rompre le passage. Mais cet homme qui étoit parfaitement bien monté se joua de nous; & sans s'étonner poussant son cheval à toute bride, il nous enfonça si rudement, qu'il

jetta le cheval de celui avec qui j'étois à plus de dix pas de-là. Nous ne pensâmes point à courir après, n'étant pas si bien montés que lui : & je ne fus pas même, à dire le vrai, beaucoup fâché de nous voir ainsi forcés, pour le respect que je portois à Monsieur le Colonel d'Ornano. Je retournai le dire au Roi qui n'en fit que rire.

X. Mais je reçus le matin de ce même jour une nouvelle qui m'affligea au dernier point. Les Sergens de ma Compagnie n'ayant pas fait leur devoir aussi exactement qu'ils y étoient obligés, & que je le leur avois recommandé, quelques cadets s'arrêterent à Moret ; & le vin leur ayant échauffé la tête, ils se querellerent & se battirent trois contre trois si rudement, qu'il y en eut deux de tués, entre lesquels étoit le fils de Monsieur le Maréchal de S. Geran, & deux autres de fort blessés. Cette nouvelle qui me fut apportée à Fontainebleau, pensa me mettre au désespoir. J'allai dans l'instant trouver le Roi pour l'en informer le premier, & le suppliai de se souvenir de l'ordre qu'il m'avoit donné de demeurer prés de sa personne. Sa Majesté me commanda d'aller moi-mê-

Digitized by Google

me le dire à Monsieur le Maréchal de Saint-Geran, & me promit de faire ensuite ma paix avec lui. J'y allai quoiqu'avec une extrême peine, ayant une si triste & si fâcheuse nouvelle à lui porter. A peine avois-je commencé à lui parler, qu'il m'entendit à demi mot, & me demanda aussitôt si son fils étoit tué. Je fis mon possible pour le consoler par des considérations toutes humaines, pensant plus à ce qui regardoit son honneur que son salut : je le priai de me faire la justice en cette occasion, de ne me pas attribuer un malheur, qu'un ordre formel du Roi m'avoit mis entierement hors d'état de pouvoir empêcher. Il me parla avec toute la bonté que je pouvois attendre de lui; & il s'enferma ensuite dans son cabinet. Le Roi lui envoya quelque tems après témoigner qu'il prenoit part à sa douleur; & lorsqu'il vint le remercier, Sa Majesté, après l'avoir consolé par des témoignages d'une tendresse particuliere, me fit l'honneur de me justifier auprès de lui, & de l'assurer qu'il n'y avoit point eu de ma faute. Monsieur le Maréchal lui répondit le plus honnêtement du monde, qu'il étoit bien éloigné de m'accuser; qu'il me connois-

Digitized by Google

ſoit trop pour m'imputer ce malheur ; & qu'il m'aimeroit toujours également.

Mais les Capitaines du Régiment, qui étoient tous fort piqués contre moi pour la raiſon que j'ai marquée auparavant, jugerent cette occaſion favorable pour me deſſervir auprès du Roi. Comme ils ignoroient que ç'eût été par ſon ordre que j'étois demeuré à Fontainebleau, ils vinrent en corps le trouver, & le ſupplierent de leur permettre de procéder contre moi par les voyes ordinaires de la juſtice, lui faiſant entendre qu'il y avoit des Lieutenans qui ne ſe ſoucioient plus de faire leur charge & de demeurer avec leur Compagnie, qui aimoient à être à la Cour, & qui étoient ainſi cauſe d'une infinité de déſordres. Le Roi, qui connut leur mauvaiſe volonté contre moi, & la jalouſie ſecrette qui les animoit, ne voulut pas néanmoins leur rien témoigner, & il leur permit de faire faire les informations ordinaires. Lorſqu'elles furent achevées & qu'ils les lui vinrent préſenter, Sa Majeſté les reçut & leur dit qu'elle les feroit examiner ; mais elle les jetta enſuite au feu, & donna ordre au Prevôt de ceſſer toutes pour-

Digitized by Google

suites; ce qui leur fit connoître trop tard qu'ils avoient eu tort de s'attaquer à une personne que le Roi même honoroit de sa protection, & pour qui il se déclaroit si ouvertement.

XI. Quelques années après que le Roi m'eût donné une Lieutenance dans les Gardes, il m'envoya au Fort-Louis avec une commission secrette, & pour une raison qu'il voulut n'être connue que de moi seul. Monsieur Arnauld, Mestre de Camp du Régiment de Champagne, & Gouverneur de ce Fort, étoit alors en grande réputation pour sa science & son expérience dans la guerre & dans tous les exercices de la discipline militaire. Il étoit également prudent & hardi dans ses entreprises; & il n'avoit pas moins de bonheur dans l'exécution de ce qu'il avoit entrepris. La sagesse de sa conduite le faisoit admirer de ceux même qui étoient élevés au-dessus de lui par la grandeur de leur naissance & de leurs charges, & il sembloit que pour espérer de voir rétablir en France l'ancienne milice & discipline Romaine, il ne manquoit que de le voir chef des Armées du Roi. L'on peut dire aussi que la France lui doit une partie de la gloire de la destruction

de la Rochelle, qui étoit comme la Citadelle de l'Hérésie, puisqu'il commença le premier dans le Fort-Louis, dont il étoit Gouverneur, à bloquer la ville, & à ôter la liberté à ses habitans de courir & de ravager le pays, jusqu'à ce que le Roi vint ensuite se rendre maître de cette importante place. Cette grande réputation qu'avoit donc Monsieur Arnauld dans les Armées & à la Cour, fit que le Roi, qui a toujours eu par lui-même une très-forte inclination pour toutes les choses de la guerre, désira d'apprendre ce qu'il sçavoit & ce qu'il pratiquoit de particulier, soit pour la conduite & l'arrangement des troupes, soit pour l'exercice & la discipline. Ayant résolu de se servir de quelqu'un de ses Officiers, pour une chose qu'il ne pouvoit pas apprendre par lui-même, il jetta les yeux sur moi, me jugeant propre pour lui garder le secret, & pour l'informer exactement de ce qu'il vouloit sçavoir. Il me confia donc son dessein, & me dit que, pour l'exécuter plus secrettement, je ferois d'abord un voyage en Provence, & que de-là je m'en irois au Fort-Louis passer quelque tems en qualité de volontaire auprès de ce Gouverneur, comme pour m'instruire

moi-même plus particulierement dans un métier, pour lequel tout le monde sçavoit que j'avois une si forte passion. Il me donna ordre d'y demeurer jusqu'à ce qu'il me mandât, & que j'eusse remarqué exactement toutes les particularités qu'il vouloit apprendre ; mais il me défendit très-expressément de dire à qui que ce fût que j'y allois de sa part.

Je partis avec cet ordre ; & je n'allai pas jusqu'en Provence ; mais de Lyon je tournai vers la Rochelle, & allai dans le Fort-Louis loger d'abord chez un Gentilhomme que j'avois connu lorsque j'étois dans le Régiment de Champagne. Il me reçut avec bien des témoignages d'amitié, & me dit que je serois obligé d'aller voir le Gouverneur qui étoit fort exact pour la discipline, & qui vouloit connoître tous ceux de la garnison. C'étoit bien en effet mon dessein, & il m'y mena lui-même deux jours après. Comme je n'étois pas connu de Monsieur Arnauld, ou au-moins que je croyois ne l'être pas, je lui dis que sa grande réputation m'avoit attiré en ce lieu, & qu'ayant toujours eu une très-grande inclination depuis ma jeunesse, pour apprendre tout ce que je pourrois

Digitized by Google

dans la guerre, je venois dans le dessein de m'instruire auprès de sa personne, & de servir quelque tems dans sa garnison comme volontaire, afin de tâcher de profiter de ses lumieres, en observant ce qu'il faisoit pratiquer à toutes ses troupes dans leurs exercices, & le pratiquant moi-même sous sa conduite le mieux qu'il me seroit possible. Il me répondit qu'il étoit vrai qu'il s'étoit étudié particulierement à acquérir quelque connoissance de ce métier, dont il faisoit profession depuis long-tems, & qu'il lui sembloit pouvoir dire qu'il y avoit appris quelque chose, tant par l'application qu'il y avoit eue, que par son expérience : qu'il espéroit même si Dieu lui faisoit la grace de vivre, de pouvoir rétablir parmi ses soldats une partie de l'ancienne discipline. L'ouverture avec laquelle il me parla dans la suite, me donna lieu de croire que j'étois peut-être connu de lui, sans que je le sçusse. Et comme il avoit l'esprit fort pénétrant, il put bien même se douter, que ce n'étoit pas sans quelque ordre secret du Roi que j'étois venu passer quelque tems dans sa garnison : car il ajouta d'une maniere fort obligeante, que je lui faisois honneur de vouloir

Digitized by Google

bien venir apprendre sous lui ce qu'il avoit lui-même appris avec beaucoup de travail : qu'il me promettoit de ne me rien cacher de ce qu'il sçavoit, & qu'il me tiendroit auprès de lui & me montreroit toutes choses. Je répondis à son honnêteté le plus civilement que je pus, mais je le priai de trouver bon que je fisse tous les exercices comme volontaire, afin de pouvoir apprendre les choses plus exactement.

Je demeurai de cette sorte environ pendant trois mois, mangeant presque toujours à la table de M. le Gouverneur, me rendant le plus assidu que je pouvois près de sa personne, & étudiant avec une application extraordinaire tout ce que j'avois envie de sçavoir. Aussi je puis dire que, quoique j'eusse déja acquis quelque connoissance & expérience dans les guerres où j'avois été nourri dès mon enfance, j'appris beaucoup en peu de tems auprès d'un si sçavant maître, & connus diverses choses qui n'étoient point pratiquées par les autres. Car comme je fus assez heureux pour qu'il eût une forte inclination pour moi, & que je n'en avois pas une moindre pour le métier où il excelloit, je sçus de lui, tant par la pratique & l'e-

xercice, que par les entretiens particuliers dont il m'honoroit, une grande partie de ce qui le rendoit si habile & qui le faisoit estimer de tout le monde. J'avois soin de marquer à mesure tout ce que j'apprenois de nouveau, & je dressois même sur le papier, diverses sortes d'exercices, de bataillons, de campemens, de marches & de défilés, jugeant à peu près de ce qui pourroit davantage plaire au Roi.

XII. Dans ce même tems l'un des Capitaines de Champagne étoit très-mal avec son Mestre de Camp, qui se plaignoit de ce qu'ayant une Compagnie dans le Régiment, il n'y venoit presque jamais, & que, lorsque quelque Charge y étoit vaquante, il la procuroit à quelqu'un de ses parens, sans regarder au mérite autant qu'il devoit. Il ne falloit pas s'étonner qu'un Mestre de Camp si exact pour la discipline blâmât un Officier qui l'étoit si peu, & qu'ayant beaucoup plus d'égard à l'habileté & aux services qu'à la parenté, il condamnât une conduite toute opposée. Car lorsqu'il voyoit quelque brave soldat qui avoit bien servi le Roi dans les Armées, il vouloit, sans s'informer de sa qualité, lui procurer récompense

Digitized by Google

compense, en lui faisant avoir quelque Charge dans le Régiment, ce qui donnoit du courage à tous les autres, qui voyoient que, sous un tel Gouverneur, les emplois honorables devenoient le prix de la vertu. Cette différence de conduite produisit donc une mésintelligence entr'eux, qui s'augmenta par une rencontre particuliere. L'enseigne de la Compagnie de ce Capitaine étant mort, Monsieur Arnauld desira de faire donner le drapeau à un fort brave Sergent qui s'étoit signalé par diverses actions qui méritoient récompense. Le Capitaine au contraire vouloit le donner à un de Messieurs ses parens, qui sembloit n'avoir guere d'autre mérite pour cette charge que celui d'être son parent. Monsieur Arnauld lui en ayant écrit fort civilement fut très-choqué du refus qu'il lui en fit. Il s'en plaignit hautement, & parloit de lui comme d'une personne qui cherchoit à le désobliger.

Comme j'avois l'honneur d'être parent & ami intime de ce Capitaine, & que d'ailleurs j'avois de si grandes obligations à Monsieur Arnauld, je crus devoir ménager cette occasion pour rendre service au Mestre de Camp & au

Digitized by Google

Capitaine en même tems. Je dis donc à Monsieur Arnauld qu'ayant l'honneur de connoître très-particulierement cet Officier, je sçavois qu'il étoit très-éloigné par lui-même de cette humeur désobligeante, dont il sembloit qu'il eût quelque sujet de se plaindre en cette occasion; que je ne pouvois attribuer ce refus qu'à quelque mésintelligence & à un pur malheur; que celui dont il se plaignoit avoit des ennemis, & qu'une personne éloignée passe aisément pour plus coupable qu'elle n'est. Je m'engageai en même tems à lui en écrire; & Dieu permit que je conduisisse cette affaire avec assez de bonheur, pour les remettre tous deux en fort bonne intelligence.

XIII. Peu de jours après que j'eus terminé cette affaire, je reçus un ordre secret du Roi de m'en retourner à la Cour. Je sçavois bien que le Gouverneur, qui me témoignoit plus de bonté que jamais, à cause de la grande assiduité avec laquelle je m'attachois près de sa personne, auroit beaucoup de peine à me voir partir. Ainsi je fus obligé de l'y préparer, de peur qu'en le quittant tout d'un coup, je ne lui donnasse lieu de m'accuser d'avoir moins de recon-

noissance que je ne devois de la maniere si obligeante dont il en avoit usé à mon égard. Je lui fis donc entendre la nécessité indispensable où je me trouvois de m'en aller à Paris pour des affaires très-importantes qui m'engageoient à y retourner. Il me fit toutes les instances possibles pour m'obliger de demeurer, & m'offrit même tout ce qui dépendroit de lui dans le Régiment. Mais il vit bien à la fin que je ne pouvois me dispenser de partir, & il se douta peut-être aussi, comme je l'ai dit, de la véritable raison qui m'avoit fait venir en ce lieu. Ainsi il me laissa dans la liberté de faire ce que je voulois ; & je demeurai encore quelques jours auprès de lui. Je fus témoin dans cet entre-tems d'une action très-généreuse qu'il fit, & qui mérite d'avoir place dans ces Mémoires. Comme je faisois une nuit la ronde avec lui, il s'avança seul un peu devant pour entendre ce que disoient des soldats qui faisoient assez de bruit dans leur hutte, & il entendit qu'un d'eux buvoit à sa santé, & que les autres y répondoient en pestant & s'emportant contre lui en des termes tout à-fait injurieux & insolens. Il est vrai qu'il fut d'abord un

peu surpris de cette maniere de saluer la santé d'un Gouverneur: mais connoissant ce que peut sur l'esprit de ces sortes de gens l'inclination si naturelle qu'ils ont au libertinage, & quelle violence on leur fait lorsqu'on les réduit à une discipline aussi exacte qu'étoit celle qu'il leur faisoit observer, il ne s'en mit point du tout en colere; & tournant même la chose en raillerie, il me dit en m'appellant: Voici de bons camarades qui boivent d'une étrange sorte à ma santé, & disent de beaux vers en ma louange. Il continua sa ronde comme auparavant, & visita toutes les rues; & étant ensuite revenu à la porte de ces beaux buveurs de santé, il y frappa. Eux que le vin avoit rendu un peu gais répondirent brusquement, qui va-là? Le Gouverneur répondit en maître, ouvrez! Aussi-tôt ces gens assez étourdis d'entendre sa voix lui ouvrirent. Il se contenta de leur demander pourquoi ils n'étoient pas couchés, la retraite étant sonnée. Ils lui répondirent qu'ils le prioient de leur pardonner; qu'ayant reçu de lui la permission d'aller à la petite guerre, & y ayant gagné quelque chose, ils se réjouissoient ensemble buvant à la santé du Roi & à

Digitized by Google

à la sienne. Surquoi leur ayant jetté quelques pistoles pour boire un peu mieux à sa santé, & les ayant avertis d'être plus sages à l'avenir, ils se jetterent tout transportés de joye pour lui accoller la cuisse. Ainsi au lieu de punir l'insolence de ces soldats qui avoient osé l'outrager, à-cause de la sévérité, avec laquelle il leur faisoit observer la discipline; il aima mieux les gagner par sa douceur, & les vaincre par sa libéralité.

Je ne puis aussi m'empêcher de rapporter en ce lieu une autre action encore plus généreuse, qu'il fit en une occasion plus importante. Comme il vouloit que son Régiment fût toujours complet, & que sa propre inclination, & le service du Roi demandoit de lui cette exactitude; il avoit donné un excellent ordre pour empêcher, qu'à la revûe, il ne se mêlât des passe-volans dans les Compagnies. Un des Capitaines de son Régiment manqua à cet ordre; &, lorsqu'il l'en reprit, cet Officier s'en tint si offensé, qu'il s'emporta jusques à déclarer hautement, qu'il n'y obéiroit point, & jusqu'à mettre même ensuite l'épée à la main contre son Mestre-de-Camp. Cette révolte avoit besoin d'être

Digitized by Google

réprimée par l'autorité du Roi. C'est pourquoi M. Arnauld en écrivit à la Cour, & représenta les suites dangereuses d'une telle action, si elle demeuroit impunie. Le Roi ordonna que le Capitaine seroit cassé; & ce grand exemple fit, dans toute la garnison, l'effet que l'on pouvoit souhaiter. Cependant cet Officier, humilié au dernier point par cette disgrace, reconnut enfin sa faute, lorsqu'elle sembloit irréparable. M. Arnauld en fut averti; &, n'ayant aucun ressentiment de ce qui s'étoit passé, mais, songeant uniquement à procurer les véritables intérêts du Roi, il écrivit une seconde fois à la Cour: il conjura les Ministres d'obtenir le rétablissement de ce Capitaine, les priant de considérer, qu'il ne falloit pas seulement qu'un Gouverneur se fît craindre, mais qu'il étoit encore plus important qu'il se fît aimer; & qu'ainsi cette grace extraordinaire qu'il leur demandoit, ne seroit pas moins avantageuse pour le service du Roi, que la justice qu'ils lui avoient déjà faite. Ces raisons lui firent obtenir facilement ce qu'il demandoit. Et tous les Officiers de sa garnison furent tellement touchés de cette générosité de leur Gouverneur, & de

Digitized by Google

la considération qu'il s'étoit acquise à la Cour, qu'ils prirent plaisir ensuite à lui complaire en toutes choses, & se firent un honneur de lui obéir.

XIV. Je partis donc du Fort-Louis, après avoir pris congé de M. Arnauld, pour m'aller rendre auprès du Roi, qui étoit pour lors à Compiegne. Lorsque j'y fus arrivé, Sa Majesté, pour mieux couvrir son secret, ne fit pas d'abord presque semblant de me regarder, & feignit même d'être fâchée contre moi, me demandant pourquoi j'avois tardé si long-tems à revenir. Comme j'entendois fort bien ce langage, je lui répondis, sans m'étonner, que j'avois eu à peine le loisir d'exécuter les ordres qu'Elle m'avoit donnés, & que j'étois parti le plutôt qu'il m'avoit été possible, après avoir reçu la lettre qui m'avoit été écrite de sa part. Le lendemain, le Roi me fit entrer seul dans son cabinet, & s'enferma avec moi. Alors, m'ayant demandé compte de tout ce que j'avois appris dans mon voyage, je le lui rendis avec toute l'exactitude possible, & lui montrai le mémoire & le plan que j'avois dressé de toutes choses. Comme ce Prince prenoit un singulier plaisir dans ce noble divertissement, il fut près

Digitized by Google

néanmoins quelque soupçon que ce pouvoit être moi, & il m'en parla. Mais comme le Roi m'avoit défendu de rien dire, & de le donner à qui que ce fût, je lui répondis d'une maniere assez propre pour lui ôter ce soupçon.

XVI. Ma vie étoit tellement mêlangée & traversée, que ce n'étoit que comme une chaîne & une suite continuelle d'avantures bonnes ou mauvaises. J'eus vers ce tems une grande affaire avec un fameux Partisan qui avoit le parti des Gabelles. Et ce différend eut pour origine un bienfait du Roi. Ayant été gratifié conjointement avec M. le Duc de Saint-Simon, d'une donation considérable, dont nous avions à nous faire payer sur ce Partisan, comme j'avois grand besoin de bien ménager les présens du Roi, n'étant pas assez riche pour les pouvoir négliger, je pressai cet homme de nous en faire le paiement. Et sur le refus qu'il en fit, je crus devoir le poursuivre au Conseil du Roi, & j'obtins un Arrêt contre lui. Mais c'étoit un maître chicaneur, qui ne s'étourdissoit pas d'un Arrêt, & qui avoit ses poches toujours pleines de moyens de Requête civile. Je vis bientôt qu'il en sçavoit trop pour moi, qui étois par-

faitement ignorant en fait de chicane, & que le plus sûr étoit de penser à quelque accommodement. Je m'adressai pour cela à son cadet qui étoit fort de mes amis, & lui témoignai que j'étois si bien persuadé de la justice de ma cause, que je ne ferois nulle difficulté de le prendre lui-même pour arbitre, entre son frere aîné & moi. Il me promit de lui en parler. Mais le Partisan, se mettant assez peu en peine de la recommandation de son frere, & jugeant sans doute qu'un homme de guerre comme moi, peu accoutumé aux procès, seroit bientôt las des procédures, & que son argent pourroit bien lui demeurer, fit la sourde oreille aux propositions qui lui furent faites de ma part, & refusa d'entendre à aucun accommodement.

Un jour, comme je me promenois avec quelques-uns de mes amis dans la salle de M. Deffiat, Surintendant des Finances, je vis entrer ma partie. Ne demandant plus de médiateur, j'allai moi-même m'expliquer avec lui, & lui dis avec une fort grande franchise: Je sçai, Monsieur, que vous ne m'aimez pas; pour moi, je puis vous assurer, que je n'ai aucune haine contre

vous. Je ne vous demande autre chose que la donation du Roi; n'est-ce pas une honte à un homme riche comme vous êtes, de me refuser le peu que vous me devez, & de vous jouer ainsi de tous les Arrêts? Je suis naturellement si éloigné de toutes chicanes, que j'aime mieux me soumettre au jugement de qui vous voudrez. Choisissez tel arbitre qu'il vous plaira; mais sortons d'affaire. Puisque vous m'ouvrez votre cœur, me répondit-il, il est juste que je vous ouvre le mien aussi. Je n'ai qu'une seule chose à vous dire, qui est que j'ai présentement vingt-sept procès sur les bras, & que j'ai de quoi les faire durer tous vingt-sept ans. C'est à vous à voir, si vous voulez plaider contre moi. Il est vrai que je me sentis tellement piqué d'une réponse si mal-honnête, & d'une rodomontade si ridicule, à laquelle assurément je ne m'attendois pas, que je me mis tout de bon en colere contre lui. Touchez dans la main, lui dis-je, je vous promets, foi de Gentilhomme & d'homme d'honneur, que puisque vous voulez plaider, je vous ferai si bonne guerre, qu'un de nous deux sera obligé de sortir du Royaume. Je commençai dès-lors à solliciter puis-

samment mes Juges ; & n'épargnant ni travail, ni argent, j'obtins enfin un autre Arrêt contre lui, avec une prise de corps. Il fut obligé de quitter Paris, & de s'enfuir à Lyon. Je le poursuivis: mais, comme il se vit pressé, il se pourvut au Conseil par une nouvelle Requête. On recommence à plaider tout de nouveau. Nous revenons tous deux à Paris. Et ce fut en ce même tems que je trouvai le moyen d'humilier, d'une maniere assez plaisante, la fierté d'un Sergent.

On m'envoyoit tous les jours quelque nouvel exploit, pour m'obliger à comparoître ou à produire quelque papier ; & les Sergens faisoient gloire de me signifier impunément ces exploits. Lassé enfin de voir si souvent dans ma maison ces sortes d'Officiers, qui ne plaisent guere aux gens de notre métier, je me résolus d'user, non de violence, mais d'adresse, pour me défaire honnêtement de l'incommodité que j'en recevois. Je m'avisai pour cela d'une invention assez bizarre, qui fut de faire ajuster une trappe à l'entrée de ma chambre de la largeur de la porte, afin qu'on ne pût entrer ni sortir sans y tomber, lorsque le crochet, qui l'arrêtoit,

seroit défait. Je fis attacher en même-tems au plancher de la chambre de dessous un grand sac tout ouvert, justement sous la trappe, afin que celui qui y passeroit, tombât dans ce sac ainsi suspendu en l'air. Comme j'étois souvent en compagnie, & que j'avois d'ordinaire quelques cadets du Régiment des Gardes chez moi, on choisissoit entre les Sergens, les plus braves pour me venir signifier les exploits dont j'ai parlé. Un d'eux, ayant témoigné à ses camarades, qu'il n'avoit aucune peur de moi, & étant de plus en assez belle humeur, à cause de quelques pistoles qu'on lui avoit promises, vint en mon logis, & entra dans ma chambre avec un exploit à la main. Tout brave qu'il s'étoit fait, il me parut peu assuré, & il me dit, qu'étant obligé de me signifier un exploit, il ne le feroit pas néanmoins, si je ne le trouvois bon. Je lui répondis qu'il s'entendoit fort mal à faire civilité aux gens d'honneur; qu'il ne devoit pas se mocquer de moi en me demandant mon consentement pour me signifier un exploit qu'il tenoit en main. Comme il me vit en colere, il eut recours aux soumissions & aux excuses: mais, voyant enfin que je haussois le ton de

ma voix, & que, s'il ne sortoit promptement, il pouvoit craindre que je ne lui fisse fête de quelques coups de bâton, il commença, en reculant & en tâchant de m'adoucir par ses excuses, à gagner la porte. Cependant, mon valet avoit ôté le crochet de la trappe; & ainsi le brave Sergent, ne pensant qu'à se sauver, s'évanouit tout-d'un-coup, & disparut, étant tombé par la trappe dans le sac qui se ferma par le haut à cause de la pesanteur du corps, aussi-bien que la trappe qui se remit dans l'instant en son premier état. Voilà donc un homme suspendu entre le ciel & la terre, qui ne sçavoit s'il étoit mort ou vif, tant la surprise l'étonna & le troubla. Je lui donnai le loisir de revenir un peu à lui, l'ayant laissé pendant un quart d'heure dans cette prison. Après l'en avoir fait tirer, il me demanda pour toute grace de ne point parler d'une chose qui le deshonoreroit pour toujours. Je le lui promis, étant assez satisfait d'avoir humilié fort innocemment l'orgueil d'un Sergent. Mais il fut toujours depuis le premier à me faire souvenir de son sac, & à rire d'un si plaisant accident.

Je poussai cependant mon Partisan avec le plus de vigueur qu'il me fut pos-

Digitized by Google

sible, & lui fis connoître que s'il sçavoit plus de chicane que moi, j'avois meilleure cause que lui; & assez de crédit pour la défendre. Enfin, comme il vit son affaire en mauvais état, il résolut de gagner les Juges par de grands présens, & trouva moyen aussi de surprendre Monsieur le Surintendant, en le priant de l'assister de son crédit, contre un Gentilhomme Provençal qui le chicanoit. Monsieur Deffiat, ainsi surpris, envoya Monsieur le Marquis Deffiat son fils, pour solliciter de sa part tous les Juges contre moi, sans sçavoir néanmoins que ce fût moi contre qui il sollicitoit. Mon Avocat m'en avertit, & le pouvant à peine croire d'une personne qui m'avoit toujours témoigné beaucoup de bienveillance, j'allai supplier le Roi de vouloir lui en dire un mot. Le lendemain, prenant mon haussecol, & me faisant accompagner de quatre ou cinq cadets des plus braves de ma Compagnie, je me rendis chez Monsieur le Surintendant lorsqu'il dînoit. J'attendis qu'il se fût levé de table; & lorsqu'il lavoit sa bouche, m'approchant de lui, je lui dis tout bas: *Je viens ici, Monsieur, vous présenter une requête; je ne sçai si elle sera civile;*

Digitized by Google

mais au-moins je suis assuré qu'elle est juste. Ne suis-je pas bien malheureux, Monsieur, moi qui ai toujours eu l'honneur d'être votre serviteur, d'être devenu tout-d'un-coup criminel dans votre esprit, & de m'être attiré votre indignation sans le sçavoir? Il faut bien, Monsieur, en effet, que vous me croyiez coupable de quelque grand crime, puisqu'après m'avoir honoré de votre affection, vous sollicitez présentement contre moi, dans une affaire qui est si juste, & où il ne s'agit que de l'exécution de la volonté du Roi. M. Deffiat, surpris autant qu'on peut l'être d'un tel discours, me dit en m'interrompant: Moi solliciter contre vous! je ne sçai en vérité ce que vous me dites: faites-vous entendre, & expliquez-moi cette enigme. Voilà Monsieur F.... qui est présent dans cette salle, lui répartis-je; il a un procès contre moi, & il nous chicane malicieusement sur le sujet d'une donation que le Roi nous a faite à Monsieur le Duc de Saint-Simon & à moi. J'ai obtenu plusieurs Arrêts contre lui au Parlement & au Conseil; mais c'est une anguille qui m'échappe toujours de la main lorsque je crois la tenir. Que si, Monsieur, vous prenez encore sa dé-

Digitized by Google

fense, comme il a paru par la sollicitation que M. votre fils a faite depuis peu de votre part contre moi, je sçai trop que ce n'est pas à un simple Officier comme je suis d'entreprendre de l'emporter au-dessus d'un Surintendant, & j'aime mieux dès-à-présent donner cause gagnée à ma partie. Je vous proteste, me répartit M. Deffiat, que je n'ai point sçu que ce fût vous qui plaidassiez contre Monsieur F.... Il m'a surpris : mais je lui ferai connoître que l'on ne gagne jamais à surprendre un homme d'honneur. L'ayant fait venir en même tems, il ne lui tint pas grands discours ; mais en peu de mots il le démonta & le couvrit de confusion. Vous m'avez fait un affront, lui dit-il, & m'avez surpris, en me faisant solliciter sans le sçavoir contre M. de Pontis. Vous me devez cinq cens mille livres, je vous déclare que si vous ne me les payez dans cette semaine, je vous ferai enfermer en une basse fosse. Comme il voulut se justifier, M. Deffiat lui commanda de se retirer, & de penser à ce qu'il venoit de lui dire. Toute la compagnie qui étoit dans la salle fut ravie de voir un partisan humilié de la sorte. Il ordonna aussi-tôt à M. le Marquis Deffiat son fils, d'aller avec

moi détromper les Juges, & leur témoigner qu'il étoit fâché de s'être laissé surprendre, & d'avoir sollicité contre une personne qu'il aimoit. Plusieurs d'entr'eux avoient reçu de grands présens, & quelques-uns entre les autres avoient eu des charretées d'orangers. Comme je les vis dans leurs jardins, je ne pus point m'empêcher de dire en riant à chacun de ces Messieurs : Ah! que de corruption, & que j'appréhende pour ma cause ! Je vons prie au nom de Dieu, Monsieur, de ne regarder jamais ces orangers lorsque vous examinerez mon procès, car ils me porteroient malheur.

On me conseilla de recuser un de ces Juges, à-cause qu'ayant été Avocat de ma partie dans ce même procès contre moi, il avoit eu depuis par son moyen une charge de Maître des Requêtes, & étoit aussi devenu tout-d'un-coup de son Avocat son Juge. La chose paroissoit assez odieuse d'elle-même : & un homme tant-soit-peu équitable, n'auroit pas sans doute attendu de se faire recuser par ses parties, pour une semblable cause. Mais deux mille écus de pension qu'il retiroit du Partisan, le faisoient passer par-dessus les regles ordinaires de

la Justice. Avant que de le recuser, je voulus tenter les voies de la civilité; j'allai le trouver, & lui fis à-peu-près ce compliment: Je viens ici, Monsieur, lui dis-je, pour un sujet qui est très-juste, & je vous crois trop équitable pour ne me le pas accorder. Vous sçavez que vous avez autrefois plaidé pour Monsieur F.... qui est ma partie. Je ne trouve pas étrange, Monsieur, que vous l'ayez servi de votre mieux, car c'est la charge d'un Avocat. J'ai même loué plusieurs fois votre esprit, votre suffisance & votre sagesse dans cette affaire. Depuis vous avez eu la charge de Maître des Requêtes: c'est, Monsieur, la récompense de votre mérite; & il y a sujet de croire qu'ayant été si bon Avocat, vous ne serez pas moins bon Juge. Mais vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous dire qu'il me semble que le premier témoignage que vous devez donner de votre justice, est de refuser d'être Juge d'une affaire dont vous avez été Avocat. Car quoique je ne doute point de votre probité, il seroit contre votre honneur d'entreprendre de juger en qualité de Maître des Requêtes, celui que vous avez déjà condamné si sévérement en plaidant contre lui. Il me

Digitized by Google

répondit que s'il eût voulu se départir de toutes les causes qu'il avoit plaidées, il n'auroit eu qu'à quitter sa charge, parce que la plûpart des grandes affaires avoïent passé par ses mains. Après un assez long entretien, comme je le vis entiérement résolu à ne se point recuser lui-même dans le jugement de cette cause, je pris congé de lui; & étant allé dans le moment trouver le Roi, je l'informai de toutes choses. Monsieur Seguier, Chancelier de France, arriva sur ces entrefaites; & le Roi le prenant par le bras, lui dit: Monsieur le Chancelier, j'ai une question à vous proposer: un Avocat qui a plaidé contre une personne, & qui ensuite a acheté une charge de Judicature, peut-il être Juge dans l'affaire contre laquelle il a plaidé? Monsieur le Chancelier paroissant un peu étonné, répondit au Roi qu'il ne croyoit pas que quelqu'un osât le soutenir; que c'étoit une chose contraire à toutes les Loix & à toutes les Ordonnances, & que la seule raison le condamnoit. C'est pourtant, lui dit le Roi, ce que la ..... veut faire à l'égard de Pontis que voilà. Il n'en falloit pas davantage pour engager Monsieur le Chancelier à me promettre bonne

Digitized by Google

justice. Aussi me la rendit-il dès le jour suivant, ayant fait donner un Arrêt, par lequel il fut défendu à Monsieur de la.... de se trouver au Jugement, non-seulement de cette affaire, mais encore de toutes celles que je pourrois avoir à l'avenir avec le Partisan dont j'ai parlé. Je donnai cet Arrêt à un Huissier pour l'aller signifier à ce Maître des Requêtes. Mais en ayant été averti, & étant au désespoir de voir sa mauvaise volonté condamnée publiquement par le Roi & par son Conseil, il employa aussi-tôt mes meilleurs amis pour m'empêcher de pousser plus loin cette affaire. Je leur rendis raison de ma conduite qu'ils approuverent, & leur protestai que la seule nécessité m'engageoit à en user de la sorte, & que d'ailleurs je serois prêt de lui rendre service en toutes rencontres. Mais comme cette affaire avoit éclaté, & que Monsieur de la..... craignoit que l'accès que j'avois auprès du Roi ne me donnât lieu de le desservir, comme il m'auroit été fort facile, si j'avois eu l'esprit assez lâche pour cela, il me vint trouver lui-même au bout de quelque tems; & après plusieurs discours qu'il est inutile de rapporter ici, il me pria de vouloir l'accompagner chez

le Roi, & de lui parler en sa faveur. Je montai dans son carosse, & étant arrivé avec lui à S. Germain, vers le lever du Roi, je lui dis en le lui présentant: Voici, Sire, Monsieur de la..... qui, par la seule considération que j'ai l'honneur d'appartenir à Votre Majesté, a voulu se réconcilier avec moi, quoique nous n'ayons jamais été ennemis. Comme il sait que Votre Majesté me fait l'honneur de me souffrir auprès d'Elle, il a voulu se servir de moi-même par une générosité extraordinaire, pour la supplier très-humblement d'oublier ce qui s'est passé entre nous deux, puisque je l'oublie de tout mon cœur. Si je l'avois connu aussi généreux qu'il est, j'aurois agi d'une autre maniere à son égard, comme je crois qu'il auroit agi lui-même d'une autre sorte, s'il m'avoit connu tel que je suis Je supplie donc très-humblement Votre Majesté de le considérer toujours comme un de vos bons & fideles serviteurs. Le Roi reçut bien ce que je lui disois; & nous sortîmes Monsieur de la..... & moi très-satisfaits l'un de l'autre.

Mais je n'étois pas quitte pour cela de mon procès, & j'avois à continuer mes poursuites contre celui qui me chi-

Digitized by Google

canoit si long-tems sur la donation du Roi. J'obtins enfin une nouvelle prise de corps contre lui; ce qui l'obligea à sortir une seconde fois de Paris, & à s'enfuir à Lyon. Je le suivis de si près, qu'il se vit contraint de se refugier dans les terres du Pape à Avignon. J'écrivis à l'Ambassadeur du Roi à Rome, qui étoit Monsieur le Marquis d'Estrée; & ayant obtenu une permission de Sa Sainteté, je fus sur le point de l'arrêter, lorsqu'il m'échappa & se sauva à Orange. Je ne me décourageai point pour cela; mais j'écrivis à Monsieur le Prince d'Orange qui étoit à la Haye, pour lui demander justice contre ce misérable chicaneur. Il en eut avis, & voyant qu'il ne lui restoit plus que l'Espagne ou l'Allemagne pour se retirer, & qu'il couroit même risque d'être pris dans sa fuite, il écrivit à M. le Duc de Saint-Simon pour lui parler d'accommodement; & il aima mieux payer enfin, quoique malgré lui, ce qu'il avoit résolu au commencement de nous refuser, que non pas de se bannir volontairement du Royaume. Il paya donc à M. le Duc de Saint-Simon vingt mille écus, & à moi environ quarante mille livres. Mais ce procès où il s'agissoit de si peu de chose pour

pour un homme riche comme lui, causa sa ruine entiere; car il y dépensa près de quatre cens mille livres, & fut entiérement décrédité. Ainsi il vit l'accomplissement de la parole que je lui avois donnée, de lui faire si bonne guerre, qu'un de nous deux seroit obligé de sortir hors du Royaume; & j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de faire connoître par cet exemple si remarquable, combien la fausse confiance qu'a un homme en son argent, en son credit & en sa chicane, est souvent capable de le précipiter & le perdre. Je ne laissai pas depuis de rendre un très-bon office à son frere auprès du Roi. Car comme il voulut acheter une lieutenance dans les Gardes-du-Corps, le Roi m'ayant fait l'honneur de me demander mon sentiment, je lui rendis tout le bon témoignage que je pus, du courage & du mérite de cet Officier, ajoutant que comme il avoit de l'argent, il n'étoit pas mauvais qu'il le dépensât au service de Sa Majesté, à qui cet argent appartenoit principalement.

XVII. Ce fut à-peu-près vers ce même tems qu'arriva la disgrace de Monsieur de Bouteville, qui après s'être battu, comme l'on sait, nonobstant les gran-

des défenses du Roi, fut arrêté lorsqu'il étoit sur le point de se retirer avec le Comte des Chapelles en Lorraine. Le Valet-de-chambre du Marquis de Bussi, sçachant que son Maître avoit été tué, les suivit, & fit si grande diligence qu'il les joignit à Vitry-le-Bruslé. Il ne leur étoit rien plus facile que de pousser tout de suite jusqu'à ce qu'ils fussent en un lieu de sûreté, puisqu'il ne leur restoit plus que deux postes pour y arriver; & le Comte des Chapelles fit en effet tout ce qu'il put pour le persuader à Monsieur de Bouteville. Mais Dieu permit qu'il fût lui même cause de sa perte, se piquant un peu à contre-tems de n'avoir aucune peur, & reprochant même au Comte des Chapelles, comme une foiblesse d'esprit, cette prévoyance si nécessaire qu'il lui conseilloit. Cependant ce Valet-de-chambre dont j'ai parlé, eut le loisir d'aller à Vitry-le-François, dont le feu Marquis de Bussi, son maître, étoit Gouverneur; il donna avis au Prevôt des Maréchaux du lieu où ceux qui l'avoient tué s'étoient retirés; & ce Prevôt accompagné de ses Archers, étant venu investir la maison, les arrêta, & les conduisit à Vitry-le-François. Le Roi en fut averti, & donna

ordre aussi-tôt à Monsieur de Gordes, Capitaine des Gardes, & à moi, d'aller à Vitry avec deux cens hommes, pour conduire Monsieur de Bouteville & Monsieur des Chapelles, à Paris. Comme j'avois l'honneur d'être connu très-particulierement de Monsieur de Bouteville, j'avoue qu'il me fut un peu sensible d'être employé à une telle commission, & de me voir obligé de rendre un si triste service à une personne qui m'avoit toujours témoigné bien de la bonté ; quoique d'ailleurs je ne pusse pas m'empêcher de désapprouver & de condamner la conduite si criminelle de ceux de qui je pleurois dejà la mort par avance. Lorsque nous fûmes arrivés à Vitry, Monsieur de Bouteville fit paroître de la joie de me voir, par un compliment assez extraordinaire qu'il me fit, en me disant, que je fusse le très-bien venu ; & que puisque j'étois de la compagnie, il sçavoit bien qu'il n'y auroit point de tricherie dans cette affaire. Je lui répondis, qu'il avoit assurément tout lieu de le croire, puisque Monsieur de Gordes, qui étoit présent, étoit trop homme d'honneur pour le souffrir. Il fut fort gai dans tout le voyage, sans témoigner le moindre

chagrin, s'assurant sans doute sur ses grandes alliances & sur le crédit de ses amis: & aussi-tôt que nous arrivions à l'hôtellerie, il m'obligeoit même de jouer avec lui, comme se possédant parfaitement & étant maître de soi. Cependant il courut un bruit que Monsieur le Duc d'Orléans avoit mis en campagne sept ou huit cens chevaux pour nous venir enlever Monsieur de Bouteville. On en avertit le Roi, qui nous envoya un secours de cinq cens hommes à une lieue par-delà Lagny, avec ordre exprès de nous bien défendre, si l'on venoit nous attaquer. Je remarquai que Monsieur de Bouteville demeura un peu surpris de voir arriver cette grande escorte: & dans le premier étonnement il me dit en confidence: Que signifie donc ce grand nombre? que craint-on? ne vous ai-je pas donné ma parole? & après vous l'avoir donnée, croit-on que je voulusse y manquer? Mais pour moi qui croyois pouvoir aisément dégager de sa parole une personne si bien escortée, & qui d'ailleurs ne voyois gueres de lieu de bien espérer de cette affaire, je lui dis avec la même confidence qu'il me faisoit l'honneur de me témoigner: Voyez

vous, Monsieur, il n'est point tems de se piquer de générosité & de point d'honneur. Je vous dégage de votre parole; & si vous pouvez vous sauver, ne craignez point de le faire. Je l'aurois bien souhaité en effet, pourvû que c'eût été sans notre faute. Il commença à entrer dans quelque appréhension, lorsqu'il approcha de Paris, me disant qu'il étoit perdu si on le menoit à la Conciergerie. Mais lorsqu'il se vit mener à la Bastille, il en témoigna une grande joie, s'assurant en quelque sorte qu'il n'en mourroit pas. Cependant l'on sçait qu'il fut trompé dans ses espérances, que le Roi voulut faire un exemple en sa personne, sur-tout à-cause des saints jours qu'il avoit profanés par des combats si sanglans, & que n'ayant pû jamais être fléchi par les prieres des premieres personnes du Royaume, il apprit à toute sa noblesse, par la sévérité qu'il fit paroître en cette rencontre, qu'elle doit réserver son courage & sa valeur pour son service & pour les intérêts de son Etat.

Digitized by Google

LIVRE SEPTIEME.

Plusieurs particularités considérables du Siege de la Rochelle. Le Cardinal de Richelieu s'efforce d'attirer le Sieur de Pontis à son service. Conférence du Pere Joseph avec lui sur ce sujet. Il se met mal auprès du Roi pour la Charge du Comte de Saligny qu'il vouloit avoir, & que Monsieur de Saint-Preuil acheta. Grand différend qu'il eut avec Monsieur de Canaples, Mestre de Camp du Régiment des Gardes. On lui fait son procès dans le Conseil de Guerre. Il justifie son innocence en particulier devant le Roi, & ensuite en présence de toute la Cour. Le Maréchal de Bassompierre obtient sa grace. Génerosité du Maréchal de Crequy, pere de Monsieur de Cana-

Digitized by Google

ples. La Ville de la Rochelle est rendue au Roi. Grandes qualités de Guiton, Maire de la Rochelle.

I. LE Roi résolut en l'année 1627, d'aller en personne assiéger la Rochelle, pour ôter à l'hérésie le plus grand rempart qu'elle avoit en France. Je n'ai pas dessein de décrire ici ce qui se passa durant ce siege si fameux, dont les événemens publics sont rapportés dans l'histoire, mais seulement de remarquer quelques circonstances qui me regardent en particulier, & de faire quelque attention sur la conduite que Dieu a tenue à mon égard, soit en éloignant de moi les grandes fortunes où il sembloit que j'aurois pu aspirer, soit en me garantissant des grands périls où je devois infailliblement périr. Etant demeuré à Paris par l'ordre du Roi, pour rassembler quelques troupes qui y restoient, & les conduire au gros de l'Armée, après que je me fus acquitté de ma commission, j'allai trouver le Roi à Fontainebleau, d'où il partit au bout de quelques jours, & prit le chemin de la Rochelle. Il se logea d'a-

Digitized by Google

bord à Surgeres à trois ou quatre lieues de la ville : & depuis il s'avança à Etray, qui n'étoit qu'à une petite lieue du camp. Un jour M. de Marillac, qui n'étoit pour lors que Maréchal de Camp, & qui fut depuis Maréchal de France, comme on le verra dans la suite, fut commandé pour attaquer pendant la nuit un Fort qui étoit beaucoup avancé: & comme il falloit auparavant reconnoître les fossés & tous les dehors, il choisit pour cela deux Sergens qui étoient fort braves soldats. Mais avant que de les envoyer, il alla au quartier du Roi à Etray, pour lui en donner avis. Le Roi qui connoissoit les plus braves gens de son Armée, demanda le nom de ces deux Sergens; & l'ayant sçu, après y avoir un peu pensé, il dit à Monsieur de Marillac : Pour Cadet, qui étoit le nom de l'un d'eux, je le connois pour un brave garçon; mais je n'ai pas si bonne opinion de l'autre. Je sçai un homme, ajouta le Roi, qui s'acquitteroit bien de cette commission, & qui nous feroit un rapport fidele de toutes choses. J'ai éprouvé son service en bien de pareilles rencontres. C'est Pontis Lieutenant dans mes Gardes. Dites-lui que suis bien-aise qu'il y aille, & qu'il

me rende compte ensuite de ce qu'il aura vu.

Le dessein avoit été pris d'attaquer le Fort vers les deux heures après minuit. Ainsi il falloit partir sur les onze heures au plus tard, étant besoin d'une heure au-moins pour y aller, & d'autant pour revenir. Je partis donc ayant reçu cet ordre du Roi, & je marchai dans la plus grande obscurité de la nuit, accompagné des deux Sergens, que j'envoyai par deux différens côtés, & pour moi j'allai par un autre. Au lieu de prendre le droit chemin des fossés où j'aurois eu peine à descendre, je fis un grand tour & allai me rendre dans le grand chemin de la Rochelle. M'étant approché du pont-levis, je marchai ensuite le long des fossés, comme si je fusse venu de la ville, afin que s'il arrivoit que je rencontrasse quelqu'un, on me prît pour un homme de la Rochelle. Après avoir quelque peu marché, je trouvai une grande porte qu'on bâtissoit pour descendre dans les fossés, & qui n'étoit pas encore achevée. Je descendis par cette porte le plus doucement qu'il me fut possible : ce qui n'empêcha pas néanmoins que les sentinelles ne m'entendissent, & en criant, qui va-là, ne tiras-

ſent pluſieurs coups qui paſſerent autour de moi. Je continuai mon chemin dans les foſſés, & trouvai dans un angle un petit eſcalier tournant, qui ſervoit pour monter au haut du foſſé. Je montai par cet eſcalier; mais comme j'étois preſque au haut, j'entendis un homme qui deſcendoit par le même degré. Je pris ma réſolution ſur le champ; & ſans m'étonner je fis ſemblant de regarder par une des canonnieres qui étoient à l'eſcalier, & par leſquelles on voyoit dans le foſſé. Cet homme qui deſcendoit me trouvant le dos tourné, & me prenant pour un des leurs, me demanda ce que je faiſois. Je lui répondis qu'ayant entendu tirer & faire grand bruit, je regardois dans les foſſés ſi je verrois quelque choſe. Lui, ſans avoir le moindre ſoupçon de moi, me dit: ce ſont ces coquins de ſentinelles qui ont toujours des frayeurs paniques. Il deſcendit auſſitôt, & j'achevai en même-tems de monter. Etant en haut je trouvai un Sergent qui venoit de poſer & de relever les ſentinelles. On me demanda où j'allois, & je répondis froidement que j'avois reçu ordre de venir reconnoître s'il y avoit quelque choſe à-cauſe des coups qu'on avoit tirés. Sur quoi le Sergent qui étoit

Digitized by Google

un bon vieillard, sans se mettre autrement en peine qui j'étois, me dit que ce n'étoit rien qu'une fausse alarme, & me demanda si je n'avois rien autre chose à lui dire; je lui repartis que non; aussi étois-je dans une grande impatience de le quitter. Je passai de cette sorte, & échappai de ce grand péril, par un effet visible de la protection de Dieu.

Je retournai par le même chemin d'où j'étois venu, & trouvai Cadet qui m'attendoit, & qui m'ayant oui, frappa de deux pierres l'une contre l'autre, qui étoit le signal que nous nous étions donné. Il avoit une bouteille de vin, dont il me fit boire quelques coups qui me redonnerent de la vigueur; car j'en avois grand besoin, ayant beaucoup fatigué, & marché longtems dans une terre fort difficile. Lorsque nous fûmes de retour au camp, je fis mon rapport de tout ce que j'avois pû remarquer de cette porte que j'avois trouvée pour descendre dans les fossés, de la hauteur & de la largeur de ces fossés, du petit escalier tournant, & de tout le reste. Mais comme il y eut quelque contestation sur le rapport que fit l'un des deux Sergens, & qu'ayant été besoin d'assembler le Conseil de Guer-

Digitized by Google

re, il se passa beaucoup de tems en ces délibérations, lorsque les troupes marchoient en ordre le long de la greve, pour aller gagner la porte qui donnoit entrée dans les fossés, la pointe du jour commença bientôt à paroître; & les ennemis ayant apperçu de loin les nôtres, firent tirer si furieusement leur canon, qu'il y eut beaucoup de nos gens tués ou blessés. Cette contestation qui fut en partie cause du malheur, porta la Roi, après la prise de la Rochelle, à vouloir s'assurer par lui-même de la vérité du rapport que j'avois fait.

II. Je remarquerai seulement encore ici un exemple, pour faire connoître de quelle importance il est dans ces sortes d'entreprises de n'exposer pas témérairement le salut d'une armée sur le rapport de quelques gens étourdis, ou sur l'idée & les vains projets de personnes qui ne sont pas du métier. Le P. Joseph, Capucin fameux, qui avoit un esprit remuant, & qui des affaires de l'Etat & de la Guerre faisoit le principal sujet de ses méditations, fut averti qu'il y avoit un grand aqueduc par où toutes les immondices de la ville se déchargeoient, & qu'on pourroit aisé-

Digitized by Google

ment, en faisant couler des troupes dans la nuit par cet aqueduc, se rendre maître ensuite de la place. Dès ce moment il prit sa résolution de tenter cette grande entreprise, & fit même dresser une terrible machine pour servir à ce dessein. Mais il falloit reconnoître auparavant si le passage étoit bon; car c'étoit un homme de la ville qui en avoit donné avis au Pere Joseph, & l'on ne sçavoit si l'on devoit s'assurer sur cet avis. L'on parla à l'heure même de m'y envoyer, & le Roi me fit chercher de tous côtés; mais je me tenois caché, commençant à m'ennuyer d'être ainsi toujours employé à ces sortes de découvertes qui m'acquéroient peu d'honneur, puisqu'on n'ajoutoit pas assez de foi à mon rapport, & qui m'exposoient à un péril si évident. On me trouva néanmoins à la fin chez un de mes amis où je soupois; & n'ayant pu reculer, j'allai sur le champ trouver le Roi, qui me dit qu'il m'avoit mandé pour une affaire de conséquence que le Pere Joseph qui étoit présent, me diroit.

Alors ce bon Pere faisant le maître & le Général d'armée, me déclara tout son dessein; & me dît ensuite avec un zele peu discret, que le Roi m'ayant choisi

Digitized by Google

entre dix mille autres pour cette affaire importante, je devois penser à répondre à cette opinion si avantageuse de Sa Majesté, & que si je ne trouvois pas en moi toute la disposition nécessaire pour cela, il valoit mieux m'en désister que de l'entreprendre. Ce discours me choqua fort, & il n'étoit nullement à mon goût qu'un Capucin me fît des leçons de résolution & de courage. Je lui dis tout en colere, quoiqu'en la présence du Roi, qu'il me faisoit tort, & qu'il ne me devoit pas parler de la sorte; que Sa Majesté ne m'avoit jamais rien commandé que je ne m'en fusse acquitté en homme d'honneur: & que si ç'avoit été une autre occasion moins périlleuse, où l'on n'eût pû m'accuser de quelque crainte, j'aurois supplié très-humblement le Roi de m'en exempter, puisqu'on me faisoit cet affront en sa présence. Le Roi qui me vit émû me remit un peu, s'étant adressé au Pere Joseph, & lui ayant dit qu'il me connoissoit, & qu'il répondoit de moi. Je partis donc avec un enseigne, durant une nuit où il faisoit d'horribles vents, ce qui favorisoit notre dessein. L'on avoit mis des soldats de cinquante en cinquante pas pour nous soutenir, en cas que nous

fussions attaqués, & aussi pour nous montrer les endroits où il y avoit des fossés, de peur que nous ne nous perdissions dans l'obscurité. Etant arrivés à l'aqueduc, nous sondâmes avec une longue perche la vase ; & nous trouvâmes par-tout une terrible profondeur de boue ; & après avoir regardé de tous côtés, nous jugeâmes qu'il n'y avoit nulle apparence de passage. Nous retournâmes & fîmes notre rapport qui fut que, quarante mille hommes y périroient comme deux, & qu'il ne falloit rien espérer de cette entreprise. Sur cela le Pere se dépite & s'emporte, en disant que cela ne pouvoit pas être, & qu'il avoit sçu le contraire d'une homme même de la Rochelle. Je lui repartis hardiment que s'il pouvoit faire prendre cet homme, il le fît pendre, parce que c'étoit un affronteur ; & j'ajoutai que quand même le passage auroit été bon, il eût été impossible de rien faire cette nuit, puisqu'il n'y avoit pas de pont sur les fossés, mais seulement une planche, sur laquelle un homme seul avoit bien de la peine à passer. Le Pere se mit à crier encore davantage, en disant qu'il avoit donné ordre qu'on en fît, & qu'ils devoient être faits. La conclusion fut que

n'y ayant point de ponts, & sa grande machine s'étant rompue, tout ce grand projet s'évanouit. Et le Roi, après la prise de la Rochelle, voulut encore voir cet aqueduc, & fit remarquer au Pere Joseph le péril où il avoit voulu exposer son armée. Ceci me fait souvenir de ce qui s'est passé entre le même Pere & le Colonel Hebron, qui a été si connu en Allemagne & en France. Car faisant ainsi de vastes projets & des desseins à perte de vûe devant ce même Colonel, & lui montrant sur une carte trois ou quatre villes qu'il lui marquoit qu'on devoit prendre, le Colonel Hebron qui n'avoit pas accoutumé de recevoir de tels ordres d'un Capucin, lui répondit en souriant : Monsieur Joseph, les villes ne se prennent pas avec le bout du doigt.

III. Puisque je me suis trouvé engagé à parler de ce bon Pere, je pense qu'il ne sera pas desagréable que je rapporte ici ce qui se passa vers ce même tems entre lui & moi, sur le sujet de Monsieur le Cardinal de Richelieu. L'on sçait assez que ce Cardinal a eu des qualités éminentes qui l'ont fait regarder & dans le Royaume & chez les Princes étrangers, comme un grand Ministre & un fameux Politique. Mais comme les

Digitized by Google

plus grands hommes ne sont jamais sans défauts, tout le monde a pû sans doute remarquer que ç'a été dans lui un défaut considérable, d'avoir témoigné au milieu de ces grands services qu'il a rendus à l'Etat, un peu moins d'attache à son Prince qu'il ne devoit, en retirant de son service, & attirant en sa maison ceux qu'il jugeoit être ses plus fideles serviteurs. Comme il sçavoit que j'étois du nombre de ceux qui étoient le plus inviolablement attachés à la personne du Roi, & que d'ailleurs il avoit remarqué en moi par lui-même, ou connu par d'autres, quelque chose qui ne lui desagréoit pas, & qu'il eût bien souhaité dans ceux qu'il avoit auprès de sa personne, il eut la bonté de jetter les yeux sur moi, & se découvrit sur cela principalement dans l'occasion dont je vais parler.

S'étant approché un jour du quartier du Roi, dont il étoit auparavant fort éloigné, il lui demanda quelques Compagnies pour faire garde devant son logis, parce qu'il étoit alors plus exposé aux sorties des Rochelois. Le Roi lui en destina pour cet effet quelques-unes de ses Gardes; & ce fut moi qui fis la premiere garde devant sa maison avec

Digitized by Google

ma Compagnie. Dans le dessein qu'il avoit de me gagner & de m'attirer à son service, il donna ordre qu'on me préparât une belle chambre où rien ne manquoit. Mais je ne voulus seulement pas me coucher durant la nuit, afin de veiller à ce qui étoit de ma charge. Il ne laissa pas de prendre de cela même une occasion de me flatter, & il affecta de me louer extrêmement devant quelques personnes de la Cour, afin qu'elles me le redissent. Enfin il se résolut de me faire tenter tout de bon, & il choisit pour cela le Pere Joseph, qui étoit très-propre pour exécuter son dessein, étant entierement dans ses intérêts, & n'ayant pas l'esprit moins adroit ni moins pénétrant que lui. Ce qui le porta à vouloir s'assurer de ma disposition, fut que Monsieur de Beauplan, Capitaine de ses Gardes, étant fort malade, il avoit dessein au cas qu'il mourût, de me donner cette charge, si je voulois bien l'accepter, en me donnant tout à-fait à lui & sans aucune réserve, ainsi qu'on me le fit entendre en termes clairs; car il vouloit que ses Officiers le considérassent comme leur Souverain, & que dans les changemens & les troubles de la Cour, ils fussent toujours pour lui

envers tous & contre tous sans exception. C'étoit la condition principale sous laquelle il leur faisoit entendre qu'il les recevoit à son service, & c'étoit aussi, je l'avoue, ce qui me causoit une juste indignation, de voir qu'on leur fît ainsi renoncer en quelque sorte, par une espece de nouveau serment, à celui qu'ils avoient fait d'obéir au Roi, lequel j'ai toujours regardé comme mon maître, & au préjudice duquel je n'ai jamais pû en reconnoître aucun autre.

Le Pere Joseph passant donc un jour devant mon logis, ou au moins faisant semblant de passer, pour ne pas faire connoître qu'il venoit exprès, demanda assez haut si j'y étois. On m'en avertit; & étant aussi-tôt descendu au-devant de lui, nous montâmes ensemble à la chambre. Tout le monde qui y étoit se retira à l'heure même, pour faire place à ce Ministre du Cardinal, qui n'étoit gueres moins redouté que lui. Ainsi nous nous enfermâmes tous deux seuls. Le Pere, avant que de s'ouvrir sur le sujet principal de sa visite, me demanda si j'avois fait épreuve d'une certaine invention qu'il avoit apprise d'un soldat, lequel avoit eu plusieurs conférences

Digitized by Google

avec lui pour quelques machines de guerre propres à incommoder les Rochelois ; & celle-ci étoit pour mettre le feu de bien loin dans un Navire avec un coup de mousquet. Lors donc qu'il m'eut demandé ce que j'en pensois, je lui dis que puisqu'il me faisoit l'honneur de vouloir bien sçavoir mon sentiment sur cela, j'étois obligé de lui dire que je croyois la chose fort casuelle ; que ce soldat en ayant fait l'épreuve dans mon jardin, de trois ou quatre coups qu'il avoit tirés, il n'y en avoit eu qu'un seul qui eût réussi, & qu'ainsi je ne jugeois pas qu'on dût s'assurer beaucoup sur un effet si incertain. Il me pria de vouloir bien aller chez lui le lendemain avec ce soldat, afin qu'on en fît l'épreuve dans son jardin. Nous vous régalerons chez nous, ajouta-t-il, & je vous promets que vous y serez bien reçu. Mon Pere, lui répondis-je, j'y serai beaucoup mieux que je ne mérite ; ce m'est trop d'honneur de ce que vous pensez à moi. Ho, vraiment j'ai bien sujet d'y penser, répondit le Pere, il y a long-tems que nous nous connoissons. Vous souvenez-vous de cette rencontre où vous m'offrîtes votre cheval ? Mon Pere,

Digitized by Google

lui dis-je, j'ai honte de penser à si peu de chose, & c'est une marque de votre générosité de ce que vous vous en souvenez encore.

Cette rencontre dont il parloit fut qu'allant un jour à Saint-Germain, durant une très-grande chaleur, je trouvai en chemin le Pere Joseph avec un Frere qui y alloit aussi. C'étoit lorsqu'il commençoit à s'intriguer avec Monsieur de Luynes, & à rechercher la faveur de la Cour. Je le priai le plus honnêtement que je pus de vouloir monter sur mon cheval. Mais lui qui ne croyoit pas alors qu'il fût permis à un Capucin d'aller à cheval, quoiqu'il ait cru depuis qu'il pouvoit même, pour le plus grand bien de l'Etat, aller en carosse, me remercia humblement; & il me dit seulement que puisque j'avois tant de bonté, il me supplioit de les soulager en les déchargeant de leurs gros manteaux, & de la besace que portoit le Frere; ce que je fis avec grande joie; de sorte que c'étoit une assez plaisante chose, de voir un Capitaine portant la besace, comme ç'en fut depuis un assez rare de voir un Capucin devenu Courtisan, & Ministre du premier Ministre d'Etat. C'étoit donc de cette rencontre

que parloit le Pere, lequel continua à m'entretenir de cette ſorte : Je me ſuis toujours ſouvenu depuis, me dit-il, de la charité que vous nous fîtes alors, & je n'ai pû vous oublier en y penſant. J'ai parlé pour vous en pluſieurs occaſions à Monſieur le Cardinal ; & j'ai reconnu qu'il vous eſtime beaucoup. Il eſt très-diſpoſé à vous ſervir. Il ne ſe trompe pas dans le choix qu'il fait des perſonnes. Il a un diſcernement merveilleux pour juger du mérite des gens; il récompenſe la vertu par tout où il la connoît. Mon Pere, lui dis-je ; je vous ai une extrême obligation, de ce que vous avez eu une ſi grande reconnoiſſance d'une ſi petite choſe. Je ne méritois pas néanmoins que vous parlaſſiez de moi à Monſieur le Cardinal, & j'ai peur que ce que vous avez eu la bonté de lui dire en ma louange, ne tourne à mon deſavantage. Car comme un auſſi grand eſprit que le ſien ne peut eſtimer que les choſes éminentes, n'y ayant rien en moi qui ne ſoit très-commun, c'eſt faire tort en quelque ſorte à ſon jugement, de lui vouloir donner de l'eſtime d'une perſonne qui ne la mérite pas. Je ne puis, ce me ſemble, me vanter que d'une choſe,

Digitized by Google

qui est de la fidélité inviolable que j'ai toujours gardée au Roi mon maître, & dans laquelle je puis dire sans vanité que je ne cede à personne. Le Pere voyant que je m'appercevois de son dessein, & que sa mine étoit éventée, ne s'étonna point; & prit sujet de mes paroles pour me répondre. C'est cela même, me dit-il, que Monsieur le Cardinal estime le plus en vous; c'est cette grande fidélité connue de tout le monde qu'il recherche davantage. Ce sont ces personnes qu'il demande; il veut des Officiers qui lui soient fideles, & qui ne soient qu'à lui sans exception & sans reserve. Il ne veut point de ceux qui servent à deux maîtres, (ce furent ses propres termes), sçachant bien qu'il ne peut se trouver de fidélité en eux. C'est ce qui l'a porté à jetter les yeux sur vous, parce qu'il sçait que lorsque vous vous êtes donné à un maître, vous ne regardez que lui, & ne servez que lui seul après Dieu. Il est si rare en ce tems-ci, ajouta-t-il, de trouver des hommes de cette trempe, que s'il falloit les acheter, Monsieur le Cardinal les acheteroit au poids de l'or.

On ne pouvoit gueres sans doute

pousser les choses plus loin, ni se déclarer plus ouvertement. Aussi ne croyant pas alors devoir garder davantage de mesures avec une personne qui en gardoit si peu avec moi, je ne craignis plus de me déclarer aussi ouvertement qu'il le faisoit. Je sçai, mon Pere, lui dis-je, que ce m'est un trop grand honneur que son Eminence ait porté les yeux sur moi; & je suis très-persuadé que je ne pourrois m'approcher de sa personne sans être assuré de ma fortune. Mais puisque Monsieur le Cardinal témoigne lui-même qu'il estime principalement la fidélité dans les serviteurs, ne seroit-il pas le premier à me blâmer d'infidélité, si après l'honneur qu'il a plu au Roi de me faire en m'approchant de sa personne, & me donnant de lui-même une Lieutenance dans ses Gardes, je quittois sitôt son service pour me donner à un autre ? Ce seroit faire paroître une légéreté & une ingratitude bien inexcusable; & il n'y a personne qui ne jugeât qu'ayant été si mauvais serviteur d'un Roi de France, je ne fusse très-indigne de l'être du plus grand Cardinal de la Chrétienté. J'ai sans doute tout sujet de croire, mon Pere, que Monsieur le

Cardinal

Digitized by Google

Cardinal veut éprouver ma fidélité en cette rencontre ; & j'espere que vous aurez la bonté de lui en rendre témoignage, & d'ajouter cette nouvelle grace à tant d'autres dont je vous suis obligé. Alors le Pere se sauvant heureusement par cette ouverture favorable que je lui donnois, feignit d'être fort satisfait de moi ; & après m'avoir loué de cette reconnoissance que j'avois des faveurs de Sa Majesté, il sortit paroissant aussi content à l'extérieur, qu'il avoit de dépit au fond de l'ame, de voir ses complimens si mal payés.

IV. Le Cardinal ne témoigna pas moins de satisfaction au-dehors de la réponse que j'avois faite, relevant beaucoup cette grande fidélité que je faisois paroître ; & bien qu'il ne pût pas n'être point choqué de ce qu'un simple Officier comme moi osoit refuser d'entrer à son service, il est incroyable combien cette ambition qu'il avoit d'exécuter ce qu'il avoit une fois entrepris, lui fit user d'adresse pour me gagner. S'il parloit de quelques Officiers de l'Armée, il me relevoit par-dessus les autres ; & affectoit de me louer devant le Roi & devant les Grands de la Cour, ensorte qu'on me venoit dire fort souvent que j'étois

bien obligé à Monsieur le Cardinal des témoignages si avantageux qu'il rendoit à toute heure de ma conduite. Je recevois ces complimens avec des paroles humbles & reconnoissantes en apparence; mais au-dedans j'étois insensible à des louanges affectées d'une personne dont je connoissois les prétentions. Un jour le Roi m'ayant accordé un bénéfice pour quelqu'un de mes parens, me dit d'aller trouver Monsieur le Cardinal pour lui faire civilité sur ce sujet. J'y allai, & lui dis que, comme Sa Majesté remettoit tout entre ses mains, elle m'avoit envoyé lui demander son agrément pour un tel bénéfice qu'elle m'avoit fait la grace de me donner. Je vis un homme qui avoit une très-grande joie du compliment que je lui faisois. Il me dit avec un visage riant, qu'il étoit très-aise du don que le Roi m'avoit fait, qu'il connoissoit mon mérite; & qu'au lieu de trouver quelque chose à redire aux faveurs que Sa Majesté me pourroit faire, il y contribueroit volontiers de tout ce qui seroit en son pouvoir. Mais cette bonne volonté qu'il me témoignoit alors, ne dura gueres; & je dirai dans la suite de ces Mémoires comment, après avoir

Digitized by Google

tenté les promesses & les louanges, & usé de toutes les voies de la douceur, dont un Ministre aussi habile que lui put s'aviser, il en vint enfin à la rigueur & à la violence. Mais il faut continuer ce qui se passa durant le siége de la Rochelle, & dire ici la plus grande affaire que j'aye eue de ma vie, que je puis assurer avoir été juste dans son origine, mais que plusieurs circonstances du lieu & des personnes rendirent criminelle.

V. Avant que de rapporter ce grand différend que j'eus avec Monsieur de Canaples mon Mestre de Camp, & fils de Monsieur le Maréchal de Crequi, il est bon de marquer en peu de paroles ce qui commença à lui donner quelque réfroidissement pour moi. Un jour qu'il jouoit contre Monsieur de Saligny, Capitaine de la Compagnie dont j'étois Lieutenant, il eut le bonheur du jeu, & lui gagna six cens pistoles. Le Comte de Saligny voulut voir les dés, ne sçachant à qui s'en prendre de son malheur; & y ayant trouvé du défaut, il soutint qu'on avoit usé de tricherie, & qu'on lui avoit volé son argent. Monsieur de Canaples se défendit en disant qu'il avoit joué bon jeu,

Digitized by Google

qu'il n'étoit pas garant des dés, qu'il les avoit achetés pour bons, & qu'au reste il n'avoit pas eu plus d'avantage que lui-même, puisqu'ils en avoient joué tous deux également. Le Comte de Saligny sortit aussi-tôt de la maison; & me trouvant, il me conta ce qui s'étoit passé, & me témoigna être résolu de s'en vanger, ne pouvant souffrir d'être ainsi la dupe de son Mestre de Camp. Je lui répondis ce que le faux honneur du monde inspire en de semblables occasions, & l'assurai de mon service, lui témoignant néanmoins que j'aurois encore mieux aimé les accommoder, si cela se pouvoit, puisqu'en conservant ma Charge je lui sauverois son honneur. L'affaire ne passa pas plus avant, ayant été en effet accommodée bien-tôt après. Mais comme il n'y a rien de secret dans le monde, cette parole que j'avois dite, fut rapportée à Monsieur de Canaples, & il en fut extraordinairement piqué contre moi. Il le dissimula néanmoins toujours, n'en faisant rien paroître au-dehors, jusqu'à l'occasion dont je parlerai bien-tôt après.

VI. Cependant, nonobstant cet accommodement, il resta quelqu'amer-

tume sur le cœur à Monsieur le Comte de Saligny; & ne pouvant plus souffrir d'être commandé par un homme de qui il croyoit avoir reçu un affront, il se résolut de vendre sa Charge. Il m'en parla, & me fit même la grace de me demander si je n'aurois point quelque dessein de l'acheter, me promettant de m'en faire meilleur marché qu'à un autre de deux mille écus. Je lui répondis que j'en avois toute la volonté possible, mais que les finances me manquoient; que cela ne m'empêcheroit pas de reconnoître l'obligation que je lui avois; & qu'au reste je ne pouvois rien espérer que de la libéralité du Roi, qui m'avoit promis de me donner une Compagnie, comme il m'avoit déja donné une Lieutenance. Monsieur de Boulogne, dont j'ai parlé plusieurs fois, ayant sçu ce qui se passoit, m'exhorta fort à acheter cette Charge me promettant de me faire trouver de l'argent, & d'en être la caution. Mais comme je n'ai jamais aimé à employer mes amis que dans la derniere nécessité, je lui dis que la difficulté n'étoit pas à trouver cet argent, mais à le rendre; que s'il vouloit être ma caution, son argent couroit grand risque; & que je n'é-

Digitized by Google

tois nullement d'humeur à faire ma fortune aux dépens de mes amis. Monsieur de Saint-Preüil m'étant venu voir quelques jours après, me dit que le Comte de Saligny lui avoit parlé de lui vendre sa Charge, mais que pour lui il n'y penseroit jamais qu'il neût sçu de moi auparavant si je n'avois point quelque vûe sur cette Charge. Je lui dis, comme au Comte de Saligny, que j'eusse bien voulu l'avoir, mais que je ne voulois point l'acheter. Ce n'est pas de quoi il s'agit, me repartit-il; il y en a assez comme vous: tout ce que j'ai à vous dire, est que tant que vous y penserez, je n'y penserai jamais; je sçai trop la juste prétention que vous y avez; & si vous voulez même l'acheter, j'ai quatre mille écus que je vous offre présentement. Je lui répondis alors fort sérieusement, que je lui étois obligé; & que j'aimerois toujours mieux que ce fût lui qu'un autre qui l'achetât, parce que je l'aimois, & lui souhaitois autant de bien qu'à moi-même. Mais j'ajoutai que, puisqu'il me faisoit perdre mes espérances en achetant une Charge que j'avois droit d'attendre de la libéralité du Roi, comme le Comte de Saligny l'avoit reçue de la même libéra-

Digitized by Google

lité, je le suppliois de souffrir au moins que je m'en plaignisse, & de ne trouver point mauvais que j'usasse de ce moyen pour tirer quelqu'avantage de mon malheur ; car j'ai besoin, lui dis-je en riant, de quelque douceur qui tempere un peu l'aigreur de ma bile, & qui dissipe mon chagrin. Monsieur de Saint-Preüil m'assura qu'il m'aideroit de bon cœur à tirer quelqu'argent du Roi, & que je pouvois lui dire de quelle invention je prétendois me servir pour cet effet.

Comme la nécessité ouvre l'esprit, je ne rêvai gueres pour trouver l'expédient dont j'avois besoin. Je lui dis que, puisqu'il alloit à Taillebourg, où le Roi étoit pour lors, il falloit qu'il prît la peine de m'écrire de ce lieu une Lettre, dans laquelle il me manderoit la résolution qu'il avoit prise d'acheter cette Compagnie ; & que j'y répondrois par de grandes plaintes de l'injustice qu'il me faisoit ; qu'ensuite il pourroit parler à M. le Duc de Saint-Simon en ma faveur ; & lui faire voir ma Lettre, afin que lui-même la montrât au Roi, & qu'en lui faisant entendre la justice de mes plaintes, il me procurât au moins quelque récompense de m'être

Digitized by Google

plaint si justement. Monsieur de Saint-Preüil me promit d'en user ainsi, & de me servir de son mieux. En effet il m'écrivit de Taillebourg la Lettre que nous avions concertée ; & j'y répondis par une autre toute remplie de plaintes, lui mandant que j'étois le plus malheureux homme du monde, si cette Compagnie sortoit des mains d'une personne qui l'avoit reçue de la pure libéralité du Roi ; que je n'avois plus rien à espérer, puisqu'elle se vendroit ainsi toujours ; que je n'étois pas fâché que ce fût lui qui l'achetât, mais que j'étois seulement fâché de ce qu'on l'achetoit ; & qu'ainsi le déplaisir que j'avois de voir toutes mes prétentions ruinées étoit si violent & si juste, que je ne pourrois l'oublier si-tôt, ni en perdre le sentiment que je devois en avoir ; qu'il fermoit la porte de la libéralité du Roi à mon égard ; mais qu'après avoir souffert quelque tems cette injustice pour l'amour que je lui portois, je pourrois peut-être quelque jour faire éclater mon ressentiment. Monsieur de Saint-Preüil montra ma Lettre à Monsieur le Duc de Saint-Simon, & lui parla à mon avantage selon l'accord fait entre nous. Monsieur le Duc de

Digitized by Google

Saint-Simon la fit voir au Roi ; & comme il vit que le Roi commençoit à se fâcher, il lui dit que j'étois un peu excusable & digne de compassion, si je criois en me voyant frustré tout d'un coup de toutes les justes prétentions que j'avois sur cette Compagnie ; qu'il supplioit Sa Majesté de me tromper favorablement, en me faisant quelque grace que je n'attendisse pas ; que les plaintes étant naturelles à la douleur, elles étoient innocentes, lorsque la cause de cette douleur étoit juste ; qu'au reste j'étois un de ses plus fideles serviteurs, qui avois exposé ma vie en cent combats, qui étois percé de coups, & qui méritois autant une Compagnie dans ses Gardes, que Gentilhomme de son Royaume. Le Roi un peu adouci, répondit à M. le Duc de Saint-Simon: Il est vrai qu'il est brave homme ; il est juste d'avoir quelque considération pour lui en cette rencontre. Il envoya ensuite un ordre à Monsieur Deffiat pour me faire toucher quatre mille livres.

Mais il ne fut pas néanmoins content de ma Lettre ; & lorsque je vins quelques jours après à Surgeres, il me fit connoître par sa froideur & par son

Digitized by Google

silence qu'il n'étoit pas satisfait de moi. ne sçachant alors si je devois parler ou me taire : craignant d'une part que si je parlois je ne parusse insolent ; & de l'autre, que si je me taisois je ne me déclarasse coupable, je pris enfin neanmoins ce dernier parti, & me résolus de demeurer dans le silence, pour tâcher de vaincre la bonté du Roi par ma soumission, & par la patience avec laquelle je demeurerois toujours auprès de sa personne sans rien dire. Pendant le souper, Monsieur le Comte de Soissons qui n'étoit pas trop bien auprès de Sa Majesté, vint la saluer ; & lorsqu'il l'eut entretenue quelque tems, il s'en alla. Tous les autres grands Seigneurs s'en allerent de même les uns après les autres. Cependant je demeurois toujours auprès du Roi, espérant de l'obliger par ma persévérance à me parler ; & sçachant d'ailleurs qu'il étoit bien-aise qu'on se tînt assiduement près de sa personne. Mais la patience m'échappa enfin ; & me mettant intérieurement en colere de ce que le Roi gardoit si long-tems un si grand froid à mon égard, lorsqu'il se leva de table je me jettai à ses genoux, & lui dis que la crainte de lui déplaire, & la confu-

Digitized by Google

ſion que me cauſoit le ſouvenir de ma faute, m'ayant obligé de me taire juſqu'alors, je croyois que ſa bonté ſouffriroit que je lui demandaſſe un très-humble pardon de mes emportemens & de mes plaintes. Ho, ho, me répondit tout d'un coup le Roi, qui vous a donc obligé d'écrire une lettre ſi cavaliere? Je lui repartis que Sa Majeſté m'ayant fait eſpérer la Compagnie qu'elle avoit donnée à M. le Comte de Saligny; & M. de Saint-Preüil l'ayant depuis achetée, je ſçavois bien qu'elle ne lui feroit pas une injuſtice en me donnant ce qu'un autre avoit acheté. Sur quoi le Roi me demanda de quoi donc je me plaignois. Il m'étoit facile de lui faire entendre que c'étoit de cela même que je me plaignois; que m'ayant donné parole de me gratifier de cette Charge, il avoit permis qu'elle fût vendue. Mais il n'étoit pas tems de faire valoir la juſtice de mes plaintes, & il valoit mieux prendre le parti de la ſoumiſſion; & ainſi, m'accuſant moi-même, je répondis que je n'avois à me plaindre que de moi, & que je demandois très-humblement pardon à Sa Majeſté de l'avoir offenſée. Le Roi, qui témoignoit être plus fâché qu'il ne l'étoit,

Digitized by Google

se laissant vaincre aisément à cette soumission que je lui faisois, me dit : Soyez donc plus modéré une autre fois, & ne vous plaignez pas si facilement qu'on vous fait une injustice. J'ai commandé à Deffiat de vous donner quatre mille livres.

VIII. Je me tins très-satisfait de cette douce réprimande, ayant eu lieu de craindre des suites fâcheuses de cette affaire. Mais lorsque j'étois sur le point de me faire payer de cette donation du Roi, je pensai par une fausse galanterie me perdre entierement auprès de Sa Majesté. Ayant rencontré un Commis de M. Deffiat, qui me dit que Monsieur le Surintendant me vouloit parler, j'allai chez lui dans la pensée qu'il vouloit me faire toucher les quatre mille livres dont j'ai parlé. En effet il me dit d'abord que j'étois beaucoup obligé à la bonté du Roi, qui s'étoit souvenu de mes services, & lui avoit commandé de me donner quatre mille livres. Je lui répondis que je reconnoissois avec tout le respect que je devois cette obligation que j'avois à Sa Majesté; mais que s'il vouloit me permettre de lui dire ma pensée, il me sembloit que ces quatre mille livres qui

Digitized by Google

pouvoient paroître quelque choſe de conſidérable pour celui qui les devoit recevoir, étoient peu de choſe pour un ſi grand Prince qui me les donnoit. Je crus en parlant ainſi à Monſieur Deſſiat, qu'il prendroit ſelon ma penſée ce que j'avois pris la liberté de lui dire, & qu'il auroit même la bonté de m'offrir à l'heure même ſon ſervice pour me faire hauſſer la donation du Roi; auſſi m'avoit-il toujours témoigné aſſez de bienveillance dans les rencontres, pour me donner lieu d'attendre de lui cette honnêté. Mais je fus bien étonné de voir mes eſpérances vaines, & ma politique renverſée. Car il entra tout d'un coup en une très-grande colere contre moi,& me reprocha avec des paroles très dures l'ingratitude dont je payois les bienfaits de Sa Majeſté. Je connus trop tard la faute que j'avois faite; & ne penſant plus qu'à la réparer, au lieu de ſolliciter une nouvelle donation, je le ſuppliai de m'excuſer ſi la néceſſité où j'étois de faire beaucoup de dépenſes, pour ſubſiſter avec honneur dans ma Charge, m'avoit fait prendre cette liberté auprès de lui. Je l'aſſurai que c'étoit la ſeule confiance que j'avois toujours eue en ſa bonté, qui

m'avoit porté à lui parler de la sorte ; & que d'ailleurs j'avois & aurois toute ma vie toute la reconnoissance possible des libéralités du Roi.

Le Commis dont j'ai parlé, qui étoit fort de mes amis, prenant alors ma défense, tâcha d'adoucir M. Deffiat, & lui dit, pour confirmer ce que j'avois avancé, que dans le poste où j'étois auprès du Roi, je me trouvois obligé de faire une dépense beaucoup plus grande que mon bien ; que je m'endettois beaucoup dans ma Charge, & qu'ainsi c'étoit plutôt pour mes créanciers que pour moi que je demandois de l'argent; que je lui devois à lui-même quatre mille livres, & qu'il avoit intérêt à la donation que le Roi m'avoit faite : ce qu'il disoit néanmoins pour m'obliger, afin qu'en rendant son maître son propre débiteur, il pût au moins me sauver par ce moyen la donation du Roi, qui couroit assez grand risque. Cependant on eut toutes les peines du monde à appaiser Monsieur le Surintendant, qui parut un peu plus severe à l'égard des autres, qu'il ne l'étoit peut-être pour soi-même, n'étant pas sans doute d'humeur à trouver de l'excès dans les libéralités, dont il auroit plu au Roi de récompen-

Digitized by Google

ser ses services. Enfin néanmoins, après avoir été prié & sollicité par plusieurs personnes considérables, il me promit de ne me rendre aucun mauvais office auprès du Roi, mais de me servir, au contraire, en ce qu'il pourroit.

Quelques jours après, lorsque j'étois en garde avec ma Compagnie sur la mer dans les vaisseaux de Sa Majesté, les Rochelois envoyerent quatre brulots vers nos vaisseaux, pour les brûler. A l'instant que je les vis venir, je commandai à tous mes gens de présenter des picquots, & d'en faire comme une haye qui pût les empêcher d'approcher. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait: la haye étant faite, ces brulots demeurerent arrêtés, sans pouvoir gagner jusqu'à nous, ni nous faire le moindre tort, & tous les feux d'artifice jouerent au-dedans, sans se répandre au-dehors. Le Roi vit de loin tout ce qui s'étoit passé, étant près d'entrer sur la digue pour s'y promener; & m'ayant envoyé querir par le Comte de Nogent, il voulut sçavoir de moi-même ce que j'avois fait pour me défendre de ces brulots; il étoit aussi bien-aise, comme il avoit beaucoup de bonté pour moi, de trouver cette occasion de me témoigner

Digitized by Google

qu'il me pardonnoit tout-à-fait la faute dont j'ai parlé. C'eſt pourquoi, auſſitôt que je lui eus dit ce qu'il avoit déjà ſçu, que j'avois fait faire une haye pour empêcher l'approche de ces brulots, il me dit, avec un viſage riant, qu'il étoit ſatisfait de moi, & content de mes ſervices. Monſieur le Duc de Saint-Simon, qui étoit préſent, me fit entendre auſſi-tôt après, ce que vouloit dire principalement le Roi, en me parlant de la ſorte, & me dit que je vécuſſe bien avec Monſieur de Saint-Preuil, m'aſſurant qu'il me ſerviroit auprès de Sa Majeſté, dans les occaſions.

VIII. Ayant rapporté auparavant le ſujet qu'avoit M. de Canaples d'être piqué contre moi, avec quelques autres particularités qui arriverent depuis, je ſuis obligé de parler maintenant du grand différend que nous eumes enſemble, quelques mois après, durant le même Siege de la Rochelle. J'étois, un jour, allé reconnoître un lieu propre pour placer un corps-de-garde, en un poſte éloigné des dunes environ de quatre cens pas. De cet endroit élevé, je vis paroître de loin, par-deſſus les dunes, de fort grands mâts de navires, comme de hautes pointes de clo-

Digitized by Google

chers. Je fus d'abord un peu surpris, ne sçachant ce que ce pouvoit être. Mais, lorsque j'eus vû & compté jusqu'à quatorze de ces pointes, je ne doutai plus que ce ne fût l'Armée navale des Anglois, commandée par le Mylord de Vigert, de laquelle on avoit oui parler. C'est pourquoi, à l'heure même, je courus à toute bride au quartier du Roi, pour faire le rapport de ce que j'avois vû, ajoutant que ce ne pouvoit etre que l'Armée navale d'Angleterre. Le Roi, ayant découvert de sa guérite toute la flotte, qui étoit, & pour le nombre des vaisseaux, & pour leur grandeur prodigieuse, une des plus belles & des plus puissantes qu'on eût vues, me commanda d'aller avertir les Officiers, de venir recevoir ses ordres, afin que toute l'armée fût en état de recevoir cette flotte, si elle vouloit tenter quelqu'attaque; & il m'ordonna en même tems, d'aller ensuite choisir un champ propre, pour mettre les Régimens en bataille. Etant arrivé chez M. de Canaples, mon Mestre-de-Camp, je lui dis que le Roi m'avoit donné ordre de le venir avertir de faire mettre son Régiment en bataille, à cause de l'arrivée des Anglois. Mais, comme le Major du Régiment étoit fort

malade, & que celui, à qui on en avoit donné la commiſſion, ſe trouvoit auſſi un peu mal ce même jour, outre qu'il n'entendoit pas trop bien ſon métier, M. de Canaples me pria d'aller mettre moi-même le Régiment en bataille. Je l'aſſurai, qu'auſſi-tôt que je me ſerois acquitté de l'ordre du Roi, qui m'avoit commandé d'aller reconnoître le champ de bataille, je ne manquerois pas d'obéir au ſien; mais que je le priois ſeulement de ſe ſouvenir, que c'étoit mon rang ce jour-là de commander les Enfans perdus; car, depuis que j'étois entré dans le Régiment des Gardes, il ne s'étoit point encore préſenté d'occaſion pour moi de les commander; & l'on ſçait aſſez que ces emplois, quoique périlleux, ſont regardés comme des places d'honneur, que l'on ne cede jamais à perſonne. M. de Canaples me promit de s'en ſouvenir, & de ne point donner ce commandement à un autre. Je partis donc ſur cette parole de mon Meſtre-de-Camp, ne croyant pas qu'un homme d'honneur comme lui pût jamais y manquer, dans une choſe qui m'étoit dûe, & ſur-tout en une occaſion ſi importante. J'allai enſuite choiſir le champ, où toutes les Compagnies,

Digitized by Google

tant du Régiment des Gardes-Françoises, que Suisses, se rendirent à l'heure même. Je formai tous les bataillons, plaçai chaque Compagnie dans son poste, chaque soldat dans son rang, & les Officiers à la tête des Compagnies, pour encourager les soldats par leur exemple, & avoir la premiere part de tous les périls & de la victoire.

IX. Après avoir ainsi exécuté, le plus diligemment qu'il me fut possible, les ordres que j'avois reçus, je retournai chez M. de Canaples, pour lui rendre compte de ce que j'avois fait. Je rencontrai près de son logis M. de Savignac, mon ami intime, & Lieutenant de la Compagnie de M. de Rhoderic, lequel, pour bonnes nouvelles, me dit qu'il s'en alloit à son poste, & qu'il avoit reçu ordre de M. de Canaples, de commander les Enfans perdus. Il est aisé de juger de la surprise où je fus, de voir le mépris qu'on avoit fait de moi, en me manquant si visiblement de parole en cette rencontre; & je me persuade que je paroîtrai un peu excusable, si je me suis emporté dans cette affaire, puisqu'un aussi grand affront qu'étoit celui-là, ne pouvoit, sans une vertu bien affermie, & sans une puis-

Digitized by Google

sante grace de Dieu, être supporté avec patience par un homme de cœur; surtout dans la pensée où j'étois alors, que Dieu se déclaroit pour celui, qui, étant outragé en son honneur, repoussoit, par les armes, l'offense qu'il avoit reçue. M. de Savignac ne m'eut pas plutôt déclaré ce que je viens de dire, que je lui répondis avec chaleur: Comment! M. de Canaples vous a donné cet ordre! il ne le peut pas, puisqu'il me l'a promis, & que, de plus, il m'appartient; c'est agir contre sa parole & contre la justice. Je ne l'ai point demandé, me repartit-il; parlez à Monsieur de Canaples, il veut peut-être vous donner un autre emploi: je vous prie de ne vous point fâcher, avant que vous ayez entendu ses raisons. Non, non, lui répondis-je fort en colere, il n'y a jamais de raison d'agir contre la justice & contre sa parole. Je ne veux point d'autre ordre que celui qui m'appartient: l'on ne peut pas vous donner justement ce que l'on ne peut m'ôter qu'avec injustice. Monsieur de Savignac, qui m'aimoit fort, mais qui ne croyoit pas néanmoins me devoir céder en une telle rencontre, me dit, Monsieur, je ne l'ai point desiré; l'on

Digitized by Google

me l'a donné, je ne puis pas m'en départir, sans un ordre particulier.

Là-dessus, me doutant bien que M. de Canaples ne m'avoit fait cet affront, qu'à cause qu'il avoit bien voulu me le faire; puisqu'il y avoit trop peu de tems, pour avoir pu oublier ce qu'il venoit de me promettre, j'allai le trouver, étouffant mon ressentiment au-dedans de moi, & ne témoignant rien sçavoir. Je lui dis que le Régiment étoit en bataille, & que, quand il lui plairoit de venir, il trouveroit tout en ordre, comme le Roi l'avoit commandé. Au reste, Monsieur, ajoutai-je, je crois que vous vous êtes souvenu de moi. Eh, de quoi, me repartit-il? Du commandement des Enfans perdus, que vous m'avez promis, & qui m'appartient aujourd'hui, lui dis-je. Alors, faisant fort le surpris & l'étonné, il s'écria: Ah, vraiment, je l'ai donné à M. de Savignac! j'en suis bien fâché; je l'ai oublié. Moi, qui voulois lui faire connoître que j'en étois encore plus fâché que lui, je lui réparts avec fermeté: Comment, Monsieur, vous l'avez oublié! est-il possible qu'un homme d'honneur oublie sitôt la parole qu'il a donnée? Je ne puis pas qu'y faire, me dit-il, je

ne m'en suis point souvenu. Comme je vis qu'il me jouoit, je lui répondis avec encore plus de force : Vous l'avez peut-être oublié, Monsieur, parce que vous avez bien voulu l'oublier ; mais il n'en ira pas de la sorte : car, si vous l'avez oublié, je me souviens bien moi, que c'est mon rang, & je suis résolu de ne le pas perdre. Comment voulez-vous que je fasse, me dit-il ? les ordres sont déjà donnés. Changez, Monsieur, s'il vous plaît, les ordres, lui dis-je. Voulez-vous, repartit-il, que je fasse une injustice à un autre, en lui ôtant ce que je lui ai donné ? Comment, Monsieur, m'écriai-je, vous m'avez bien fait une autre injustice, en m'ôtant ce qui m'appartenoit, & ce que vous m'aviez promis. Enfin, que voulez-vous, me dit-il tout en colere ? Je ne puis changer les ordres : allez-vous-en au Régiment. Oui, Monsieur, lui dis-je, j'irai à la tête des Enfans perdus : vous m'avez donné votre parole, foi de Gentilhomme & d'homme d'honneur ; j'ai fait ce que vous m'avez commandé, & vous n'avez pas satisfait à ce que vous m'avez promis : je vous déclare, Monsieur, que je suis résolu de périr plutôt que de quitter ce qui m'est dû ; vous allez voir

Digitized by Google

une terrible affaire. Il y a trop longtems, ajoutai-je, que je mange le pain du Roi, pour manquer à lui faire voir, dans une occasion aussi périlleuse qu'est celle-ci, qu'il ne s'est pas trompé dans le choix qu'il a fait de moi, en m'approchant de sa personne. Tout le regret que j'ai, est de vous avoir parlé d'une chose dont je ne devois pas vous parler. Monsieur, Monsieur de Pontis, me dit-il, considérez à qui vous parlez. Alors, haussant encore ma voix : Je sçai, Monsieur, lui dis-je, que je parle à une personne qui m'avoit engagé sa foi & sa parole, & qui m'a manqué en l'une & en l'autre. Sur quoi, M. de Canaples, outré de se voir traité de la sorte par un Officier de son Régiment, me répondit; Allez, vous êtes un insolent. Monsieur, lui repartis-je, le respect que je vous dois, m'empêche de vous dire une chose qui vous fâcheroit; &, en tirant tant-soit-peu mon épée, & en la remettant aussi-tôt, voilà, ajoutai-je, ce qui me fera faire raison quelque jour. M. de Canaples, poussé à bout, & surpris extraordinairement de cette menace, me dit: Je vous interdis de votre charge. Mais, comme je sçavois qu'il entreprenoit une chose qui n'étoit

Digitized by Google

pas en son pouvoir, je lui repartis sans m'étonner : Monsieur, vous usurpez une autorité qui ne vous appartient pas. Le Roi étant présent, c'est lui seul qui peut m'interdire.

X. Je le quittai là-dessus ; &, voyant que cette affaire auroit de dangereuses suites pour moi, si je n'allois au-devant, je crus devoir me hâter d'en parler au Roi. Je l'allai trouver, & lui dis que, lorsque j'exécutois ses ordres, M. de Canaples avoit donné mon rang à un autre. Le Roi, qui étoit pour lors occupé à donner tous les ordres nécessaires pour l'Armée, n'eut pas le loisir de m'écouter, & il me renvoya à M. le Duc d'Espernon, comme au Colonel de l'Infanterie Françoise. Je ne perdis point de tems, n'en ayant point à perdre dans le grand empressement où l'on étoit, & j'allai chez M. d'Espernon à l'heure même ; je lui déclarai le différend que j'avois eu avec M. de Canaples, pour avoir exécuté les ordres de Sa Majesté, & les siens, & lui témoignai que, m'étant adressé au Roi sur cela, il m'avoit renvoyé vers lui, pour lui demander justice, à cause qu'il étoit pour lors trop occupé à donner les ordres à toute l'Armée ; & qu'ainsi, je le

suppliois

Digitized by Google

supplïois de me donner le poste qui m'appartenoit. Monsieur d'Espernon me répondit, que ce n'étoit gueres le tems de vuider ce différend, les Ennemis étant en présence, & les affaires publiques devant être préférées aux particulieres; qu'après le combat, on jugeroit notre affaire à loisir, & qu'on rendroit justice à l'un & à l'autre. Mais moi, Monsieur, lui dis-je, que deviendrai-je, car il m'a interdit de ma charge? Ho! dit Monsieur d'Espernon, il a fait ce qu'il n'a pu faire. Le Roi étant présent, c'est à lui seul qu'appartient ce droit; & lorsque j'y suis, le Roi n'y étant pas, c'est à moi seul qu'il appartient. Allez dire de ma part à Monsieur de Canaples, qu'il vous laisse exercer votre charge, & que nous vuiderons ce différent, lorsque nous aurons vuidé celui que nous avons présentement avec les Ennemis. Cette parole de M. d'Espernon me rassura; mais, jugeant bien qu'il n'étoit pas à propos que je la portasse moi-même à M. de Canaples, de peur de gâter davantage cette affaire, & de me brouiller de nouveau avec lui, je suppliai M. d'Espernon, en lui présentant mes tablettes, d'avoir la bonté d'y écrire lui-même

ce qu'il vouloit mander à M. de Canaples, lui témoignant que j'appréhendois de retourner chez lui, pour lui déclarer sa volonté, de peur qu'il ne s'emportât contre moi, & que je ne manquasse peut-être au respect que je lui devois. M, d'Espernon écrivit donc sur mes tablettes, & manda à M. de Canaples, de me laisser exercer librement la fonction de ma charge; & étant ainsi fort content de me voir appuyé de Monsieur le Colonel, je m'en allai au Régiment.

Ayant rencontré M. de Saint-Preuil, mon Capitaine, je lui contai mon affaire en peu de mots, selon le peu de tems que j'avois, lui donnai l'ordre de M. d'Espernon, & le priai de vouloir bien le porter à M. de Canaples, le plus promptement qu'il se pourroit. J'allai ensuite prendre mon poste, que l'on m'avoit refusé; & Dieu permit que M. de Savignac, à qui cette place avoit été donnée à mon préjudice, ne s'y trouva pas lorsque j'arrivai; car, quoique nous fussions bons amis, j'étois résolu de ne point céder mon rang, & M. de Savignac ne l'étoit pas moins de garder celui qui lui avoit été donné.

XI. Mais il arriva malheureusement

Digitized by Google

que M. de Canaples, qui faisoit le tour du Régiment des Gardes, lorsque j'allai prendre mon poste, m'apperçut de loin à cette place, avant que d'avoir reçu la lettre de Monsieur le Duc d'Espernon. Il accourut en même tems à moi au petit galop, la canne à la main; &, croyant m'épouvanter par ses menaces, il me crioit: Je vous ôterai bien de-là; je vous en ferai bien sortir. Comme je n'étois pas d'humeur à m'étonner aisément des paroles, je le laissai approcher de trente ou quarante pas, & lui criai ensuite de n'avancer pas davantage: Ne prétendez pas, lui dis-je, Monsieur, me faire un affront, car je suis très-résolu de ne le pas souffrir: quel droit avez-vous de m'ôter ce que le Roi m'a donné? A ces paroles, sautant en bas de cheval, & mettant l'épée à la main, il s'approcha, comme si j'eusse dû me laisser battre & outrager; mais, ne voulant pas lui donner la peine de venir jusques à moi, je mis aussi l'épée à la main, m'avançai vers lui, & fis la moitié du chemin, étant résolu, non de l'attaquer, mais de me défendre. J'avoue que c'étoit un coup extraordinaire, & qui pouvoit passer pour capital, qu'un Lieutenant mît l'épée à

la main contre son Mestre-de-Camp, à la tête de toute l'Armée. Mais, me croyant appuyé de l'autorité du Roi & du Colonel, & me voyant sur le point d'être outragé & déshonoré pour jamais, sans avoir fait d'autre faute, que de m'être acquitté des ordres que le Roi m'avoit donnés, je ne pensai qu'à me sauver de ce mauvais pas, quand il auroit dû m'en coûter la tête.

Monsieur le Duc d'Angoulême étant accouru avec quelques autres grands Seigneurs, lorsque nous avions déjà allongé deux ou trois coups, nous séparerent; & la chose en demeura là jusqu'à ce que l'on eût vu que la flotte Angloise avoit mouillé l'ancre & s'étoit mise à la rade, sans s'apprêter en aucune sorte au combat. Alors M. de Canaples, qui se sentit extraordinairement piqué de l'affront qu'il croyoit avoir reçu à la vûe de toute l'Armée, résolut d'aller promptement trouver le Roi, afin de le prévenir sur cette affaire. Je le vis monter à cheval, & me doutai aussi-tôt de son dessein; & comme il y alloit de tout pour moi d'empêcher que le Roi ne fût prévenu, je montai aussi à l'instant sur le meilleur de mes chevaux, résolu de faire tout mon possible

pour devancer M. de Canaples. Mais, me connoissant un peu chaud, & s'étant douté que je ne manquerois pas de le suivre, il prit un chantier détourné, & me céda le grand chemin : ainsi, il arriva le premier chez le Roi, & lui dit la chose tout-à-fait à son avantage, l'assurant que j'avois voulu l'assassiner, en tirant l'épée contre lui à la tête du Régiment; mais il ne dit pas que lui-même avoit voulu le premier m'ôter l'honneur, & peut-être la vie, en présence de tant d'illustres témoins. Il exagéra mon crime autant qu'il put, & fit entendre à Sa Majesté, que si la justice n'en étoit faite, toute la discipline militaire alloit être renversée; qu'il n'y auroit plus de sûreté pour les Officiers à l'égard des soldats, ni pour les Mestres-de-Camp & les Généraux, à l'égard des moindres Officiers de l'Armée. Le Roi répondit qu'il ne vouloit pas s'opposer à la justice; qu'il allât voir M. d'Espernon, & qu'il en fît informer.

J'entrai chez le Roi, dans l'instant que M. de Canaples en fut sorti; mais, je le trouvai entierement prévenu. Car, lorsque je voulus ouvrir la bouche, pour lui parler de mon affaire, il me dit avec sévérité : Canaples m'en a par-

Digitized by Google

lé; c'eſt une mauvaiſe affaire pour vous, ſi elle eſt ainſi qu'il me l'a dit. Sire, lui repartis-je, Votre Majeſté en ſçait plus que perſonne. Si Elle a pour agréable de s'en informer & de m'entendre, Elle verra que je n'ai rien fait que pour ſon ſervice & par ſon ordre. Je la ſupplie très-humblement de ſe ſouvenir des ordres qu'Elle m'a donnés. Ho bien, allez voir M. d'Eſpernon, me dit le Roi: Dites-lui, que c'eſt moi qui vous envoye, & que je lui parlerai. J'allai auſſi-tôt chez M. le Duc d'Eſpernon, eſpérant trouver quelque accès auprès de lui, à cauſe de l'ordre, dont j'ai parlé, qu'il m'avoit donné pour M. de Canaples; mais je fus étrangement ſurpris de le trouver encore moins diſpoſé à m'entendre que le Roi. Il me dit d'abord: Monſieur de Pontis, Monſieur de Canaples m'a parlé de votre affaire; on voit maintenant un étrange déſordre parmi tous les Officiers de l'Armée: il n'y a plus de ſoumiſſion, ni de dépendance. Les Enſeignes veulent faire la charge des Lieutenans; les Lieutenans veulent faire celle des Capitaines, les Capitaines veulent faire les Meſtres-de-Camp, & les Meſtres-de-Camp les Colonels: j'empêcherai bien

ce déſordre. Je m'étonne, comment vous avez oſé venir ici. J'y viens, Monſieur, lui repartis-je, avec la ſauvegarde du Roi, qui m'a envoyé pour vous dire, qu'il vous parlera de cette affaire. Vous avez bien fait, me repartit Monſieur d'Eſpernon, de venir ici de la part du Roi; car, ſans cela, je vous aurois fait arrêter, pour vous donner tout le loiſir de penſer à ce que vous pourrez dire pour la juſtification de votre crime. Alors, voyant qu'il ne me reſtoit plus de défenſe, que dans la ſoumiſſion & l'humilité, je le ſuppliai de ne me point condamner ſur le ſeul rapport de ma partie, & ſans avoir entendu mes raiſons. Je le conjurai de conſidérer que les innocens ſe trouvent ſouvent accablés par l'autorité de leurs ennemis, qui veulent faire paſſer pour crime tout ce qui s'oppoſe à leur injuſtice, & pour criminels, tous ceux qui ſe défendent de leur oppreſſion. J'eſpere, Monſieur, ajoutai-je, que ſi vous avez la bonté de vouloir entendre de la bouche de perſonnes non paſſionnées, la vérité de l'affaire, vous excuſerez mon malheur, & prendrez même ma défenſe, me jugeant plus digne de votre compaſſion, que de votre colere.

Digitized by Google

Je vous supplie, Monsieur, de vous souvenir de la lettre que vous m'avez fait la faveur d'écrire pour moi à M. de Canaples, dans laquelle vous le blâmiez de ce qu'il avoit eu la hardiesse de m'interdire, le Roi & vous étant présens dans l'Armée, & lui commandiez de la part du Roi, de me laisser dans la libre fonction de ma charge. Ainsi, lorsqu'il m'a voulu déshonorer contre l'ordre formel du Roi, & le vôtre, Monsieur, j'ai cru que le Roi & vous-même, me mettiez l'épée à la main pour venger l'injure qu'on faisoit à l'autorité du Roi, & pour me défendre en même-tems de l'affront qu'on me vouloit faire.

Ces raisons étoient assez fortes pour fléchir l'esprit de M. d'Espernon, dont l'honneur & l'autorité sembloient être engagés dans ma cause. Mais, comme il n'avoit pas le loisir de les considérer, & qu'il étoit d'ailleurs prévenu par tout ce que lui avoit dit M. de Canaples; & qu'enfin mon action paroissoit fort odieuse par elle-même, étant dépouillée des circonstances qui pouvoient la rendre plus innocente, je vis bien qu'il étoit très-mal intentionné à mon égard, & que je devois prendre

Digitized by Google

congé de lui. Jugeant aussi que je n'étois pas trop en sûreté, je résolus de me retirer chez M. le Maréchal de Schomberg, qui m'a toujours fait l'honneur de m'aimer & de me protéger avec une bonté extraordinaire.

XII. Ce fut alors que je commençai à me représenter l'inconstance de la fortune des hommes. Je soupirois dans le fond du cœur de voir qu'après avoir servi si fidellement le monde durant tant d'années, le monde me récompensoit si mal; qu'après avoir exposé mille fois ma vie pour le service de mon Prince, j'étois sur le point de la perdre honteusement par la rigueur de la Justice, ou au moins de passer le reste des jours que j'avois à vivre, dans l'éloignement & l'oubli des hommes. J'envisageois la misere d'un homme fugitif & vagabond, qui craint tout, qui n'espere rien, qui regarde toutes les créatures comme étant bandées contre lui, pour le rendre malheureux, & qui ne peut attendre que de la mort, la fin de toutes ses inquiétudes & de ses miseres. Aussi, ne desirai-je jamais de mourir que ce jour-là; & je pensois à la mort comme au plus grand bonheur qui pût m'arriver, craignant sur-tout l'épée de

Digitized by Google

la Justice, & ne redoutant gueres moins de vivre malheureux hors de la Cour & de ma patrie. Telles étoient les pensées toutes humaines qui m'agitoient, & les vûes basses qui occupoient tout mon esprit. Je ne sçavois pas encore que c'est un bonheur à un homme, qui a longtems vécu dans les Armées & à la Cour, d'être obligé de s'en éloigner, pour penser à quelque chose de plus sérieux, & donner au moins le reste de sa vie à Dieu, lorsque le monde ne veut plus de lui. Mais Dieu me préparoit ainsi de loin peu-à-peu, en me faisant goûter les amertumes du siecle, à y renoncer un jour; & toutes les différentes afflictions, dont il m'éprouvoit, étoient, sans que j'y pensasse, comme autant de gages de sa miséricorde sur moi. Lors donc que j'étois ainsi attentif à me regarder uniquement moi-même dans toutes les suites fâcheuses de cette extrêmité, où je me trouvois réduit, Dieu me regarda & m'inspira la pensée de lui demander son assistance. Je lui dis, avec de profonds soupirs: Seigneur, vous connoissez ma misere, & je connois votre miséricorde; prenez ma défense, puisque je n'ai nul défenseur. Ma priere fut courte; mais le sentiment, avec lequel

je la fis, fut très-vif, & partoit du fond du cœur. Au reste, l'excès de ma douleur, de mon trouble & de mon inquiétude, fut tel, que je changeai & devins presque méconnoissable en très-peu de jours, mes cheveux même ayant grisonné & blanchi dans ce peu de tems. Car il faut avoir éprouvé ce que c'est à un homme de cœur & d'honneur, de se voir réduit à craindre l'épée du bourreau, pour juger de l'état où j'étois.

XIII. L'on commença aussi-tôt après que je me fus retiré chez M. le Maréchal de Schomberg, à traiter & à examiner mon affaire. L'on fit faire les informations accoutumées, & battre le tambour par tous les carrefours, pour me signifier un ajournement personnel. Mais, comme j'aimois encore mieux passer pour criminel étant libre, que de me rendre prisonnier, & de m'exposer aux violentes intrigues de mes ennemis, je fus interdit & démis de toutes fonctions de ma charge; & défense fut faite à tous soldats & Officiers du Régiment de me reconnoître pour Officier.

Les procédures étant achevées, on les porta à M. le Duc d'Espernon,

comme Colonel d'Infanterie, & par conséquent le premier Juge. M. d'Espernon en parla au Roi, qui n'ayant pu se dépouiller de cette bonté extraordinaire qu'il a toujours eu pour moi, & ayant dessein de me sauver la vie, voulut, sans s'opposer ouvertement à la Justice, tirer cette affaire en longueur, afin que le tems ayant un peu adouci les esprits, il pût plus facilement accorder ma grace, sans être blâmé par les principaux Officiers de son Armée, dont l'autorité sembloit être intéressée dans la punition de ma faute. Le Roi fit donc réponse à M. le Duc d'Espernon, qu'il falloit prendre les avis des Maréchaux de France, & des principaux Officiers de l'Armée. Ainsi l'affaire fut surfise un ou deux jours.

Mais ce qui servit extrêmement pour la justification de mon innocence, fut la générosité toute extraordinaire & inouie de M. le Maréchal de Crequi, pere de M. de Canaples; car, aussi-tôt qu'il eut été informé de notre différend, il se déclara hautement pour moi contre son propre fils. Il blâma, devant plusieurs personnes, l'action de M. de Canaples, comme d'un homme qui avoit manqué à sa parole, & loua pu-

Digitized by Google

bliquement la mienne, comme d'un homme de cœur, qui avoit repouſſé une injure extraordinaire par une action extraordinaire. Et cette déclaration de M. le Maréchal de Crequi, qui renonçoit ainſi à l'inclination naturelle, pour ſoutenir la juſtice, fut d'un très-grand poids pour ma cauſe, n'étant pas aiſé de s'imaginer qu'un pere pût ſe déclarer contre ſon fils, ſi la juſtice eût pu ſe trouver de ſon côté. On ne laiſſa pas néanmoins d'examiner mon affaire dans le Conſeil.

Cependant Monſieur le Maréchal de Schomberg agiſſoit ſecrettement auprès du Roi, pour le ſupplier d'avoir compaſſion d'un Officier qui l'avoit ſervi avec tant de zele & de fidélité juſqu'alors, & pour le porter à faire enſorte que toutes choſes fuſſent adoucies. Le Roi n'y étoit, comme je l'ai dit, que trop porté par lui-même, & il en parloit ſouvent à pluſieurs; mais chacun répondit avec beaucoup de retenue, craignant d'une part de choquer Sa Majeſté, qui ne paroiſſoit pas être contre moi, & redoutant d'autre part l'inimitié de M. de Canaples qui étoit puiſſant. Il s'en trouva un néanmoins qui dit librement ſa penſée au Roi ſur

Digitized by Google

ce sujet : mais autant que le sentiment de M. le Maréchal de Crequi pere de ma partie fut généreux, autant l'avis de celui-ci fut indigne & méprisable. Il avoit été autrefois mon Capitaine sous le regne de Henri le Grand, lorsque je n'étois encore que Cadet dans le Régiment des Gardes. Le Roi voulant donc un jour lui faire l'honneur de s'ouvrir à lui sur mon affaire, lui dit : Vous connoissez Pontis depuis plus long-tems que pas un autre : il me semble qu'il est patient, quoiqu'il soit un peu chaud & Provençal : il faut sans doute qu'on l'ait bien poussé, & qu'on lui ait mis le pied sur la gorge ; que vous en semble ? C'étoit sans doute se déclarer assez ouvertement pour moi, & engager cet Officier à parler avantageusement d'un homme dont le Prince témoignoit lui-même défendre la cause. Cependant contre l'attente de tout le monde, il eut assez de dureté pour répondre au Roi, que quand ce seroit son propre fils qui auroit commis cette action, il la condamneroit dans son fils comme criminelle. Le Roi qui s'étoit attendu à toute autre chose, & qui avoit cru qu'on dût avoir plus de respect pour ses sentimens, témoigna être extraordinairement surpris d'une

Digitized by Google

réponse si malhonnête, & il se retira vers la fenêtre sans rien dire. En effet, c'étoit condamner bien séverement par sa réponse un homme que Sa Majesté avoit comme absous par sa demande: & il est sans doute que si sa voix n'avoit été vendue contre moi, il n'auroit jamais parlé de la sorte en une telle rencontre. Aussi lorsque cette grande affaire fut entierement terminée, & que j'eus enfin obtenu ma grace, il m'en fit diverses fois de grandes excuses, qui ne servirent néanmoins qu'à le condamner encore davantage.

XIV. Tandis qu'on examinoit mon affaire dans le Conseil, Monsieur du Hallier alors Capitaine des Gardes du Corps, qui a été depuis Maréchal de France & Gouverneur de Paris, sous le nom de l'Hôpital, & M. d'Estissac, Mestre de Camp d'un Régiment d'Infanterie, m'envoyoient quelqu'un tous les jours, ou venoient eux-mêmes me donner avis de tout ce qui s'étoit dit dans le Conseil & dans les entretiens du Roi touchant mon affaire, témoignant par ce bon office la bonté toute particuliere qu'ils avoient pour moi, dans le tems de ma plus grande disgrace. Et je connus par ce moyen qui

Digitized by Google

étoient les vrais ou les faux amis, ou les ennemis entierement déclarés. Je sçus qu'il y avoit dans le Conseil de Guerre quarante-huit Juges contre moi, tant Princes que Maréchaux de France, Ducs & Pairs, Colonels, Maréchaux de Camp, & Mestres de Camp : ce qui venoit de ce que ces grands Officiers étoient bien-aises, en favorisant M. de Canaples, de relever l'autorité de leurs Charges, & de se rendre plus redoutables que jamais aux Capitaines, Lieutenans & Enseignes. Ils étoient ainsi en quelque sorte Juges & parties, & vouloient faire un exemple en ma personne, craignant que si cette hardiesse de mettre l'épée à la main contre son Mestre de Camp étoit autorisée en demeurant impunie, ils ne trouvassent à l'avenir plus de résistance que de soumission dans les Officiers subalternes, & ne se vissent souvent engagés à se battre plûtôt comme de simples Gentilshommes, qu'à commander avec l'autorité du Roi à leurs inférieurs. J'avoue en effet que leur crainte eût été juste, si les circonstances de mon action ne m'eussent mis entierement à couvert de ce reproche, & n'eussent fait connoître à tout le

Digitized by Google

monde, que s'il n'est jamais permis à un Officier subalterne de mettre l'épée à la main contre celui qui le commande, il n'est pas davantage permis à un Mestre de Camp de manquer de parole à celui qui lui est soumis, & de lui ôter, contre toute sorte de justice & contre l'ordre du Roi & du Colonel général, le rang qui lui appartient par sa charge.

Mais en même tems qu'un si grand nombre de personnes se déclaroient pour ma mort, j'eus la consolation d'en voir plusieurs qui me soutinrent jusqu'à la fin, & qui de ma cause voulurent bien en faire la leur. Outre ceux que j'ai nommés, M. le Comte de Soissons, Prince du Sang, m'envoya dire de me retirer chez lui, m'assurant qu'il me protégeroit contre tous, & que tant qu'il auroit de la vie, il me conserveroit la mienne. M. de Thoiras, Gouverneur du Fort de Saint-Martin en l'Isle de Rhé, m'envoya aussi assurer de son service & me conjurer de me retirer dans l'Isle de Rhé, où il me promettoit toute assurance. Mais M. le Maréchal de Schomberg me conseilla de ne pas sortir de chez lui, à cause de la bonne disposition où le Roi témoignoit être sur mon sujet. Ainsi je fis remer-

cier ces Meſſieurs avec tout le reſpect & toute la reconnoiſſance que je me ſentois obligé d'avoir pour des offres ſi honorables & ſi avantageuſes.

Enfin le Roi étant fort ſollicité par M. de Schomberg, & ſuivant auſſi ſa propre inclination, me fit dire par le même M. de Schomberg, que je me pouvois retirer dans ſon quartier, qu'il me donnoit pour ma ſûreté. Mais comme en l'état où j'étois je craignois tout & n'appréhendois rien davantage que de tomber entre les mains de la Juſtice, je me contentois de demeurer pendant le jour dans le quartier du Roi, & me retirois la nuit dans la même maiſon de M. le Maréchal.

XV. Un jour lorſque je me promenois dans la baſſe-cour du logis du Roi avec Meſſieurs de Montigny & de Marſillac, tous deux Capitaines aux Gardes, ces deux Officiers me dirent qu'ils ne me conſeilloient pas de demeurer plus long-tems dans le Camp, puiſque j'étois toujours en danger, tant que je paſſois pour criminel, & que ſi je venois une fois à être arrêté, c'étoit fait de moi. M. de Marſillac même m'offrit cent piſtoles, & M. de Montigny cinquante, me priant de les re-

cevoir pour l'amour d'eux. Je leur répondis que j'en avois encore deux cens, & que leur bonne volonté m'étoit plus chere & plus précieuse que l'or même qu'ils m'offroient. Dans ce moment le Roi mettant la tête à la fenêtre m'apperçut, & me fit signe avec le doigt de l'aller trouver. Mais comme les personnes malheureuses rapportent tout à la crainte qui les possede, & que j'avois alors l'esprit prévenu de l'épouvante que me venoient de donner ces deux Officiers, je pris ce signe du Roi à contre-sens; & croyant que c'étoit une menace qu'il me faisoit, je devins tout troublé & tout hors de moi. Je leur dis: N'avez-vous pas vu que le Roi m'a menacé? vous me l'aviez bien dit: je suis mort; il faut que je m'enfuie; vous ne me verrez plus jamais. Et à l'heure même sans délibérer plus long-tems, ni consulter ma raison, après les avoir embrassés tous deux, je sors, je cours, & je fuis comme si tout eût été perdu. Je cherche de tous côtés mon valet & mon cheval, & ne trouve ni l'un ni l'autre. Me voilà comme au desespoir. Je crois que Dieu m'a abandonné à la Justice. Je me repens d'être venu au quartier du Roi. Et enfin ne

sachant à qui m'en prendre, je décharge toute ma colere sur mon valet qui étoit absent, & me promets de ne lui pas épargner les coups de bâton lorsque je l'aurois trouvé. Mais comme il sembloit que toutes choses conspirassent à augmenter mon inquiétude, lorsque je courois ainsi qu'un homme furieux parmi les Vivandiers, cherchant mon valet & ne le pouvant trouver, je fus épouvanté plus que jamais, ayant apperçu un homme qui couroit & qui crioit après moi. C'étoit un garçon de la Chambre du Roi, nommé le Cadet, que Sa Majesté avoit envoyé afin de me rassurer & de m'avertir de l'aller trouver. Mais n'étant point en état de raisonner & n'écoutant que ma frayeur, je crus qu'il me poursuivoit à mauvais dessein, & je me mis à courir mieux que jamais. Enfin néanmoins revenant un peu à moi, & commençant à me douter que je pouvois bien avoir pris une fausse allarme, je m'arrêtai: & cet homme s'étant approché, me dit que le Roi l'avoit envoyé pour me commander de le venir trouver. Je lui demandai ce que l'on disoit de moi; sur quoi il se mit à rire, & me repartit en raillant: On dit que vous avez pris

l'épouvante, & que vous m'avez bien fait courir : mais que craignez-vous ? le Roi veut seulement vous parler ; j'ai eu le plaisir aujourd'hui de voir fuir devant moi M. de Pontis. Je résolus donc d'aller dans l'instant trouver le Roi, & de retourner sur mes pas, quoique le trouble, l'agitation & le travail de mon esprit & de mon corps eussent été si excessifs, que la sueur dont j'avois été tout trempé avoit percé mon pourpoint, jusqu'à paroître au-dehors.

Je n'eus pas besoin alors de beaucoup de tems pour me préparer à ce que j'avois à dire au Roi. Je n'en avois eu que trop durant ma retraite, pour passer & repasser dans mon esprit tout ce qui servoit à prouver mon innocence. Et ayant toujours espéré que le Roi me donneroit la liberté de me justifier devant lui, j'avois médité & concerté un narré exact & adroit, où ne suivant que le sens commun, j'avois ramassé tout ce qu'un homme de guerre, nourri depuis trente ans dans la Cour, & qui n'avoit que l'éloquence de la nature, pouvoit dire de plus plausible pour rendre son action moins odieuse, en la revêtant de toutes les circonstances qui faisoient paroître la justice de sa cause.

Digitized by Google

XVI. Lorſque je fus arrivé dans la cour du Logis du Roi, M. le Duc de Saint Simon qui avoit la tête à la fenêtre me fit ſigne de monter par l'eſcalier de la garderobe; & étant monté, il me dit que le Roi m'avoit envoyé querir pour apprendre de moi-même la vérité de mon affaire. Il m'introduiſit enſuite dans la chambre où le Roi étoit couché, à cauſe d'un petit remede qu'il avoit pris. M'étant approché du lit du Roi, je me jettai à genoux, & fis paroître ſur mon viſage le regret que j'avois dans le cœur d'avoir irrité contre moi un Prince qui m'avoit toujours témoigné tant de bonté, & comblé de tant de faveurs. Sa Majeſté me dit auſſi-tôt qu'elle vouloit que je lui diſe la vérité de toutes choſes, ſans rien déguiſer, & qu'elle m'avoit fait venir exprès pour cela.

Il n'y avoit alors dans la chambre que le Roi, M. le Duc de Saint-Simon & moi. Ainſi ayant toute liberté de lui parler, je le fis de cette ſorte.

« SIRE, je ne puis aſſez remercier » Votre Majeſté de la grace & de l'hon» neur qu'elle me fait de vouloir bien » que je lui rende compte de mes ac» tions. Car j'ai toujours eſpéré de ſa

Digitized by Google

» bonté & de sa justice, que si elle dai-
» gnoit m'écouter, elle me jugeroit
» plus malheureux que criminel. J'ose
» lui dire que si ma conscience me re-
» prochoit d'avoir manqué à mon de-
» voir & contrevenu à ses ordres, je
» n'aurois jamais eu la hardiesse de me
» présenter devant elle ; & que je me
» serois banni volontairement de sa
» Cour & de son Armée, pour aller
» chercher la mort hors de son Royau-
» me, où je n'aurois pu vivre après
» avoir perdu mon honneur. Ainsi,
» quoique au Conseil de Guerre ceux
» qui sont amis de M. de Canaples, ou
» qui n'ont pas connu la vérité de mon
» affaire, se soient déclarés contre moi,
» j'espere que Votre Majesté, étant équi-
» table comme elle l'est, jugera sur la
» vérité des choses que je lui dirai, que
» c'est M. de Canaples seul qui a con-
» trevenu à ses ordres, aux loix de la
» Guerre & de son honneur, & qu'au
» lieu qu'il se plaint que je lui ai fait
» injure, c'est lui au contraire qui me
» l'a faite. Au reste, Sire, Votre Maje-
» sté sait que je lui ai toujours dit la vé-
» rité ; mais je lui proteste de nouveau
» qu'en cette rencontre je ne lui dirai
» rien non-seulement qui ne soit vrai,

Digitized by Google

» mais que tout votre Régiment des
» Gardes ne sache aussi-bien que moi,
» & que M. de Canaples lui-même ne
» peut nier.

» Votre Majesté se souviendra, s'il
» lui plaît, que lui ayant apporté la
» nouvelle de l'arrivée de la flotte d'An-
» gleterre, elle me commanda d'aller
» avertir les Officiers de venir prendre
» ses ordres, & d'aller ensuite choisir
» un lieu propre pour mettre l'armée
» en bataille. J'allai aussi-tôt porter cet
» ordre aux Officiers, & je le dis à M.
» de Canaples comme aux autres. Il me
» pria d'aller moi-même mettre le Ré-
» giment en bataille, à cause que notre
» Major étoit malade. Je lui dis que
» j'allois premierement exécuter les or-
» dres de Votre Majesté, & que je ne
» manquerois pas ensuite d'obéir aux
» siens. Mais comme c'étoit mon jour
» de commander les Enfans perdus, ne
» l'ayant point encore fait depuis que
» j'avois l'honneur d'être entré dans le
» Régiment, je le priai de s'en souve-
» nir, lui témoignant la passion que
» j'avois de reconnoître par quelque
» service considérable la grace toute
» singuliere que Votre Majesté m'avoit
» faite de m'approcher de sa personne,

» &

» & de me donner volontairement une
» Lieutenance dans ses Gardes. Il me
» promit de s'en souvenir, & je le quit-
» tai sur cette assurance. Après avoir
» satisfait aux ordres de Votre Majesté
» & à ses ordres particuliers, je retour-
» nai pour lui rendre compte de tout,
» & en même tems pour lui demander
» l'effet de sa promesse, en lui deman-
» dant s'il s'étoit souvenu de moi. Mais
» il fit d'abord semblant de ne pas com-
» prendre ce que je voulois lui dire : &
» lorsque je me fus fait entendre claire-
» ment, il me fit entendre aussi claire-
» ment qu'il m'avoit oublié. Je supplie
» Votre Majesté de considérer s'il étoit
» possible à un homme d'honneur com-
» me Monsieur de Canaples, d'oublier
» en si peu de tems la parole qu'il ve-
» noit de me donner, & si ce n'étoit
» pas me dire nettement qu'il m'avoit
» oublié, parce qu'il avoit voulu m'ou-
» blier.

» J'avoue, Sire, que je fus touché
» sensiblement de cette injure, & que je
» me sentis piqué jusqu'au vif, de voir
» que M. de Canaples ne m'avoit pas
» seulement traité comme un hom-
» me de néant & comme un valet,
» m'ayant manqué de parole, mais

» qu'il avoit encore usurpé le pou-
» voir qu'il n'avoit pas de m'ôter le
» rang que Votre Majesté m'avoit don-
» né, & de changer, par le seul dessein
» de me faire affront, l'ordre général
» établi dans son Armée. J'ai cru, Sire,
» qu'il n'étoit pas permis à M. de Cana-
» ples de s'élever au-dessus de Votre
» Majesté en tranchant du Souverain,
» & en m'ôtant de son autorité privée
» le droit que ma Charge & mon rang
» me donnent, & que j'ai tâché de mé-
» riter par mes services. Cet affront,
» Sire, me toucha plus que n'auroient
» fait toutes les injures qu'il eût pu me
» dire dans la chaleur de la colere; & je
» demande pardon à Votre Majesté, si je
» lui dis que cela m'outroit & me desespé-
» roit; car je voyois que c'étoit de sang
» froid qu'il m'avoit si maltraité, & qu'il
» avoit médité & délibéré de me faire
» cet affront. J'avoue aussi, car je n'ose-
» rois rien déguiser à Votre Majesté qui
» m'ordonne de lui parler franchement,
» que dans le premier mouvement de
» ma douleur, je ne pus pas m'empêcher
» de lui dire quelques paroles un peu for-
» tes, pour lui représenter mieux l'ou-
» trage qu'il me faisoit. Mais si je man-
» quai en quelque chose au respect que

» je lui devois comme à mon Mestre de
» Camp, il avoit manqué le premier au
» respect qu'il doit à Votre Majesté, &
» à sa parole. Ainsi je crois pouvoir dire
» que sa faute étoit beaucoup plus gran-
» de & moins excusable que la mien-
» ne; parce que c'étoit, Sire, sur votre
» autorité même qu'il entreprenoit; &
» que, quelque inférieur que je lui sois,
» il y a néanmoins plus de proportion
» entre un Mestre de Camp comme lui
» & un Lieutenant comme moi, qu'en-
» tre Votre Majesté & M. de Canaples.
» De plus, Sire, c'étoit lui qui m'avoit
» offensé le premier, sans que je l'eusse
» mérité, & après même qu'il m'avoit
» donné sa parole; de sorte que si je lui
» ai dit quelque chose de moins respe-
» ctueux, c'est lui-même qui m'a réduit
» malgré moi à cette extrémité. Votre
» Majesté sçait que je suis, graces à
» Dieu, assez patient. Mais il a, Sire,
» poussé à bout ma patience, & a vou-
» lu, à ce que je crois, éprouver s'il
» me restoit encore quelque honneur,
» après qu'il sembloit avoir voulu me
» l'ôter entierement par cet affront.
» Ainsi Votre Majesté voit assez que M.
» de Canaples n'est pas seulement cou-
» pable de sa faute, mais encore de la

Digitized by Google

» mienne, puisqu'il ne peut pas se plain-
» dre avec justice de ce que j'ai crié
» lorsque j'ai senti le mal qu'il m'avoit
» fait.

» Il ne s'est pas contenté, Sire, de
» m'ôter le rang qui m'étoit du, & de
» blesser en ce point votre autorité ; il
» a passé encore plus avant. Car sur ce
» que je lui témoignai avoir en cette
» rencontre les sentimens d'un homme
» d'honneur, & que je lui déclarai assez
» nettement que je ne pourrois pas per-
» dre si-tôt le souvenir d'un si grand
» affront, il se tint blessé de ce que je
» sentois cette cruelle offense, & il
» s'irrita de telle sorte contre moi,
» qu'oubliant l'ordre de la Guerre qui
» défend à tout Mestre de Camp d'inter-
» dire un Officier, lorsque Votre Ma-
» jesté ou M. d'Espernon sont dans
» l'Armée, il voulut usurper ce pou-
» voir, en m'interdisant sur le champ
» l'exercice de ma charge. Mais comme
» je sçavois qu'il ne lui appartenoit
» pas, je me contentai de le lui faire
» connoître, & le laissai aussi mécon-
» tent de moi, que j'avois sujet de l'être
» de lui, pour venir me jetter aux
» pieds de Votre Majesté, & lui deman-
» der justice de l'affront qu'on m'avoit
» fait.

Digitized by Google

» Les grandes affaires qu'elle avoit
» pour lors ne lui permettant pas de
» m'entendre, elle me renvoya à M.
» d'Eſpernon, lequel, après avoir en-
» tendu notre différend, me fit réponſe
» que j'allaſſe dire de ſa part à M. de
» Canaples que V. M. vouloit qu'il me
» laiſsât dans la fonction de ma Charge.
» Je le priai de vouloir prendre la peine
» de le lui écrire lui-même, afin de ne
» me pas engager dans quelque nou-
» velle conteſtation avec lui : ce qu'il
» fit à l'inſtant ſur mes tablettes, que je
» donnai à M. de S. Preuil, qui me pro-
» mit de les lui porter à l'heure même.

» Sur cette aſsûrance, je m'en allai
» prendre mon rang à la tête de l'Ar-
» mée, me promettant que M. de Ca-
» naples ne manqueroit pas d'obéir à
» l'ordre de M. d'Eſpernon, qui étoit
» celui de Votre Majeſté ; mais je fus
» bien étonné de le voir s'oppoſer en
» tout à vos ordres, pour me deshono-
» rer & pour me perdre. Car lorſqu'il
» m'eut vu de loin à mon poſte, il vint
» auſſitôt à moi au galop, la canne à la
» main, & me menaçant de me mal-
» traiter. Moi, Sire, qui me ſentois ap-
» puyé de votre autorité & de celle de
» M. le Colonel, me voyant ſur le point

Digitized by Google

» d'être traité comme un coquin à la
» vue de toute l'Armée, je crus devoir
» l'avertir pour ſon honneur & pour le
» mien, lorſqu'il étoit encore éloigné,
» de ne me pas approcher, & de ne me
» pas faire un affront que je ne m'étois
» pas préparé à ſouffrir, lui déclarant
» que c'étoit Votre Majeſté qui m'avoit
» donné cette place, que M. d'Eſper-
» non m'y avoit maintenu, & qu'ainſi
» je ne pouvois pas la quitter ſans un
» ordre exprès de Votre Majeſté ou de
» M. le Colonel. M. de Canaples jugeant
» alors à ma contenance & à mes pa-
» roles, que je n'étois pas diſpoſé à
» ſouffrir des coups de canne, crut qu'il
» auroit meilleur marché de moi en
» ſautant à bas de ſon cheval & s'avan-
» çant l'épée à la main. Il eſt vrai, Sire,
» que me voyant preſſé de cette ſorte,
» & comme forcé de défendre ma vie,
» que j'avois ſujet de croire qu'il vou-
» loit m'ôter auſſi-bien que mon hon-
» neur, je fis de néceſſité vertu, & me
» diſpoſai à conſerver l'une & l'autre.
» Je n'oſe déclarer plus particuliere-
» ment à Votre Majeſté ce que je fis
» alors, & en quelle diſpoſition je me
» trouvois. Je ſçai le reſpect que je lui
» dois, & la confuſion que me doit cau-

» ser le souvenir de ma faute, lorsqu'» elle me fait la grace de vouloir bien » m'écouter ». Alors le Roi m'interrompant me dit : Parlez hardiment, ne craignez rien : vous sçavez que je vous ai défendu de me rien cacher, & que je veux tout savoir. Jugeant donc par cette réponse du Roi, & par le changement qui me parut sur son visage, qu'il prenoit quelque plaisir à m'écouter, & que ce que je lui dirois ne lui seroit pas desagréable, reprenant alors mon discours d'un air plus libre & plus cavalier : « Puisque Votre Majes» té, lui dis-je, veut que je lui parle » avec une entiere liberté, j'avoue, » Sire, que lorsque je vis que M. de » Canaples me faisoit un honneur que » je n'eusse osé espérer de sa générosi» té, je le reçus, étant, ce me semble, » dans la disposition de bien disputer » ma vie, qu'il m'étoit plus glorieux » de conserver pour votre service, que » de l'abandonner lâchement à la pas» sion d'un homme qui me vouloit per» dre. Ainsi lorsqu'il s'avança l'épée à » la main avec une grande chaleur & » des paroles menaçantes, je n'en fus » point étonné, & je ne pensai gueres » qu'à reconnoître l'honneur qu'il me

» faisoit, en lui épargnant une partie
» du chemin, & me mettant en état de
» répondre à sa civilité le mieux qu'il
» me seroit possible. Je crois en effet
» pouvoir dire à Votre Majesté, puis-
» qu'elle veut que je ne lui dissimule
» rien, que si M. d'Angoulesme ne fût
» venu dans l'instant nous séparer, M.
» de Canaples auroit peut-être reconnu
» qu'il lui étoit plus aisé de me menacer
» que de me tuer; & de m'interdire sans
» autorité l'exercice de ma Charge, que
» de me chasser de mon poste à coups
» d'épée ».

Le Roi qui s'étoit fort plû à un narré si sincere & si naïf, & qui voyoit en effet que les circonstances de mon action rendoient ma cause très-favorable, fut tellement touché de ces dernieres paroles qui étoient si franches, & que j'avois prononcées avec un air fort militaire, & d'un ton un peu Provençal, qu'il me dit avec un visage serain & riant : « Tu mis donc l'épée à la
» main ? Il est vrai, Sire, lui répondis-
» je, je l'avoue franchement, & je
» n'ose le dissimuler à Votre Majesté :
» mais ç'a été M. de Canaples qui m'y
» a contraint. Et je crois que Votre
» Majesté n'auroit pas voulu que je me

Digitized by Google

» fusse laissé tuer comme un coquin,
» aussi-bien sans cœur que sans hon-
» neur. Et comment fis-tu, ajouta le
» Roi ? Sire, Votre Majesté me par-
» donnera si je lui dis que je commen-
» çois à mesurer mon épée avec la sien-
» ne, & que je me défendois de mon
» mieux, lorsqu'on nous vint séparer ».
Mais ce n'étoit pas ce que le Roi de-
mandoit ; car comme il m'avoit vu un
peu échauffé en lui faisant ce récit, il
vouloit avoir le plaisir de me voir re-
présenter mon action, avec quelque
chose de cette ardeur qui m'étoit trop
naturelle. Ainsi M. le Duc de Saint-Si-
mon, qui s'étoit retiré vers la fenêtre de
la chambre pour me laisser plus en li-
berté avec le Roi, ayant bien compris
ce qu'il souhaitoit, me le fit entendre.
Alors m'animant autant que la présence
du Roi le pouvoit permettre, prenant
mon manteau sur l'épaule gauche, &
me mettant en posture, je fis avec le
bras & la main ce que le respect m'em-
pêchoit de faire avec mon épée. Le
Roi qui vit la naïveté de mes gestes, &
le feu qui me pétilloit dans les yeux &
sur le visage, ne pouvant plus se rete-
nir, se couvrit un peu de son drap pour
pouvoir rire plus à son aise & sans être

Digitized by Google

vu : ce qui me fit juger aussi-tôt que ma cause étoit gagnée.

Lorsque toute cette petite comédie fut achevée, le Roi me dit de me bien souvenir de toutes les particularités que je venois de lui dire, & me défendit expressément de témoigner à qui que ce fût que j'étois venu le voir. Il me commanda de me trouver à la porte de sa chambre à l'heure qu'il en sortiroit pour entrer dans le Conseil, de me jetter à ses pieds, & de lui raconter ensuite toute mon affaire, comme si je ne lui en avois point parlé. Je me retirai à l'heure même, & descendis par l'escalier de la garde-robe, le plus secrettement que je pus.

XVII. Ce fut alors que je reconnus que Dieu, bien loin de m'avoir abandonné, comme je l'avois cru d'abord, m'avoit assisté d'une maniere toute extraordinaire, & par deux effets visibles de sa providence : le premier, en rendant le Roi si favorable à ma cause ; & le second, en ne permettant pas que je trouvasse mon cheval ni mon valet pour m'enfuir, puisque je me fusse perdu par ma fuite.

Je ne manquai pas de me trouver sur les onze heures à la porte de la cham-

Digitized by Google

bre du Roi, lequel étant sorti avec grand monde, & entr'autres avec le Cardinal de Richelieu, & le Cardinal de la Vallette, je me jettai à ses pieds, & commençai à lui parler de cette sorte pour lui demander audience.

« Sire, je viens me jetter aux pieds » de Votre Majesté pour implorer sa » miséricorde. Je viens remettre ma vie » entre ses mains, parce qu'il m'est plus » avantageux de la perdre par l'épée de » sa Justice, si j'ai mérité de la perdre, » que de la conserver plus long-tems » étant misérable, fugitif, & digne de » sa colere. Mais je supplie très-hum» blement votre bonté, Sire, de vou» loir auparavant m'accorder la grace » de m'entendre, afin que si je suis assez » heureux pour pouvoir faire connoî» tre mon innocence, j'aie la consola» tion d'être absous par le jugement » même de Votre Majesté, & que si au » contraire je ne puis faire voir la justi» fication de ma conduite, je sois con» damné par ma propre bouche ».

Le Roi qui vouloit exprès me témoigner beaucoup de froideur pour mieux cacher l'intelligence secrette qui étoit entre lui & moi, m'écouta avec une contenance fiere, ayant la main sur le

Digitized by Google

côté, & se tenant au milieu des deux Cardinaux. Il me dit ensuite avec un visage assez sévere : Levez-vous, afin que je vous entende mieux : si vous avez quelque chose à dire pour votre justification, dites-le, & parlez selon la vérité. Toute la Cour étoit présente à cette Audience extraordinaire, & je plaidai ma cause durant un demi-quart-d'heure, de la même maniere que je l'avois fait en particulier dans la chambre du Roi, mais beaucoup plus sérieusement, comme parlant en public, en présence des Cardinaux, des Princes & des Seigneurs de la Cour.

Tandis que je haranguois de cette sorte, le Roi dit tout bas au Cardinal de Richelieu, ainsi que je l'ai sçu depuis d'un Seigneur qui l'entendit : Vous voyez que Canaples l'a poussé à bout : pour moi, je ne le trouve pas si criminel. Et lorsque j'eus achevé de parler, il dit tout haut : Il est vrai qu'on n'a pas dû lui ôter le rang que sa Charge lui donnoit, puisqu'il n'avoit fait que ce que je lui avois commandé.

On entra ensuite dans le Conseil ; & le Cardinal de Richelieu ayant sçu du Roi qu'il désiroit qu'on remît encore le jugement de cette affaire, à cause de

Digitized by Google

la présence de la flotte ennemie qui attendoit tous les jours un vent favorable pour l'attaque de la digue, son Eminence le déclara à Messieurs du Conseil. Ainsi l'affaire fut remise en un autre tems, c'est-à-dire, que le Roi s'en réservoit le jugement : & au sortir du Conseil, Sa Majesté ayant eu la bonté de me le dire, je la suppliai très-humblement de vouloir bien me faire la grace de ne me laisser pas inutile, mais de m'employer à quelque chose pour son service. Elle me le promit, & m'ordonna cependant de demeurer dans son quartier, sans aller au Régiment des Gardes, & sans faire aucune fonction de ma Charge.

XVIII. Le Roi se souvint de moi en effet, comme il me l'avoit promis, & il me fit quelques jours après Capitaine d'une Galliote pour aller battre la mer & reconnoître les ennemis. Je pensai à l'heure même à faire ma cour & à me mettre bien dans l'esprit du Roi, en me signalant dans cette nouvelle Charge dont il m'avoit gratifié. Je fis acheter d'abord plusieurs aunes de taffetas, & faire quantité de banderolles où étoient les Armes de France, que j'arborai de tous côtés sur mon vais-

Digitized by Google

ſeau, lequel ſe trouva ſi propre, & équippé ſi leſtement, que pluſieurs Seigneurs y entroient à l'envi, & vouloient à toute force courir ſur mer avec moi. Me trouvant importuné de cette foule de perſonnes dans le tems de ma diſgrace, & craignant que cela ne me fît quelque nouvelle affaire auprès du Roi, ou qu'au moins je ne puſſe pas exécuter ſi fidellement ſes ordres, n'étant pas tout-à-fait maître du vaiſſeau, je voulus l'en avertir. Il fut bien aiſe de voir que je rejettois toute autre faveur pour ne rechercher que la ſienne, & ne m'attacher qu'à lui ſeul, comme en effet j'en avois plus de beſoin que jamais: ainſi ayant défendu à tous ces Seigneurs & à quelqu'autre perſonne que ce fût d'entrer dans ma Galliotte, & leur ayant témoigné, pour leur cacher la cauſe véritable de cette défenſe, qu'il vouloit qu'ils ſe tinſſent tous auprès de ſa perſonne, hormis ceux qui avoient des Charges, je demeurai ſeul maître de mon vaiſſeau. Je commençai donc à battre la mer de tous côtés pour tâcher de découvrir les deſſeins des ennemis, & je ſouhaitois paſſionnément de pouvoir rendre quelque ſervice conſidérable au Roi, afin d'avoir lieu de

Digitized by Google

faire ma paix, & d'obtenir tout-à-fait ma grace.

J'étois un jour en pleine mer durant la nuit, lorsque mon Pilote qui étoit parfaitement habile dans la science de la marine, me vint dire environ une heure avant le jour, qu'un petit vent frais s'élevoit, que le tems aussi bien que la marée étoient favorables aux ennemis, & qu'ainsi il se tenoit assuré que, s'ils avoient envie de tenter l'attaque de la digue, ils ne laisseroient point passer ce jour-là. En effet le Pilote ne se trompa pas, & l'événement fit connoître qu'il parloit avec sagesse & expérience: car au bout de quelque tems nous entendîmes un coup de canon du côté de la Flotte d'Angleterre, lequel le même Pilote assura être le premier signal du combat; & il ajouta que si l'on en tiroit un second, il n'en falloit plus douter. Comme je me fiois beaucoup en lui, je fis lever à l'heure même tous mes gens, soldats & forçats, & leur commandai de se tenir prêts, afin qu'au premier coup de sifflet on tirât à la rame à toutes forces. Le second coup de canon ne fut pas long-tems à être tiré: & dans l'instant je fis ramer vers le rivage à force de bras, & vis que les

ennemis commençoient déja à tendre les voiles pour se disposer à l'attaque de la digue. Ayant pris terre, j'allai aussi-tôt dire au Roi que les ennemis tendoient les voiles & se préparoient pour s'approcher : que le tems, le vent & la marée leur étoient si favorables, qu'ils ne pouvoient pas perdre une si belle occasion.

Le Roi à cette nouvelle donna les ordres par-tout, & alla ensuite avec une partie de sa Noblesse à sa batterie, qui étoit au chef de Baye, m'ordonnant de demeurer à couvert sous cette batterie.

Il ne se passa rien de remarquable ni d'éclatant dans ce combat, que les coups de canon, dont l'on tira une prodigieuse quantité de part & d'autre. L'on n'entendoit que tonnerres, & l'on ne voyoit qu'éclairs au milieu d'une fumée noire & épaisse qui couvroit toute la mer. C'étoit aussi un beau spectacle de voir les caraques de ces vaisseaux monstrueux qui ressembloient à de grandes maisons flotantes sur l'eau, & qui s'avançant les uns après les autres en très-bel ordre vers notre digue, y faisoient tout d'un coup, en présentant le flanc, une décharge de cin-

Digitized by Google

quante ou soixante volées de canon à la fois.

Mais si les Anglois attaquerent vertement, on leur répondit aussi vertement. La batterie où étoit le Roi fit des merveilles. Il tira lui-même plusieurs coups, prenant un singulier plaisir à tout ce qui regardoit l'exercice de la guerre ; & il ne fut jamais plus libéral ni de plomb contre ses ennemis, ni d'or & d'argent envers ses soldats & ses canoniers, qu'il encourageoit en leur jettant les pistoles, & leur montrant le premier l'exemple. Durant ce combat je me tins toujours à couvert sous le canon de sa batterie, selon l'ordre qu'il m'avoit donné, me hazardant néanmoins quelquefois à suivre un vaisseau, quand il retournoit de la charge; mais étant contraint de m'en revenir bien-vîte, de peur d'être surpris par quelques autres. Il n'y eut qu'un boulet de canon qui donna dans ma Galliotte, dont elle fut fort blessée, & deux forçats furent tués.

XIX. Enfin les ennemis voyant le ciel déclaré pour nous, & tous leurs efforts rendus inutiles, furent contraints de faire une retraite aussi honteuse à l'Angleterre, & funeste à la Ro-

Digitized by Google

chelle, que glorieuse aux armes du Roi. Je recommençai à battre la mer comme auparavant; & je fus assez heureux en courant ainsi afin de reconnoître la posture des ennemis, pour faire une rencontre favorable, qui me servit avantageusement à me remettre dans les bonnes graces du Roi, & à obtenir ma grace. Ayant apperçu une belle proue flottant sur l'eau, qui étoit toute dorée, & portoit les armes d'Angleterre, je m'approchai de plus près, & vis que c'étoit une capture considérable & un présent digne du Roi. Je la fis charger avec grand peine dans ma Galliotte, & m'en retournai fort glorieux vers le rivage; & après l'avoir fait décharger à terre, j'allai droit au quartier du Roi. Je rencontrai en y allant Monsieur de Bassompierre, qui me dit que Monsieur de Canaples l'avoit prié de demander ma grace au Roi de sa part, à cause que Monsieur le Maréchal de Crequi son pere blâmoit fort, comme j'ai dit, son action, & que de plus il connut quelle étoit la disposition du Roi sur mon sujet; ce qui le portoit à aller comme de lui-même au-devant, & à se faire un mérite d'une chose dont il espéroit par ce moyen avoir plus

Digitized by Google

d'honneur. Je lui dis l'heureuse rencontre que j'avois faite, & il me donna toutes sortes de bonnes espérances, m'exhortant à me bien servir de cet avantage pour faire ma cour. Je lui déclarai mon dessein, qui étoit de faire entendre au Roi que le coup qui avoit emporté cette proue étoit venu du côté de sa batterie, comme il étoit vrai en effet, & de lui persuader insensiblement que c'étoit lui-même qui avoit tiré le coup. Il approuva fort ma pensée, & me témoigna qu'il croyoit que c'étoit la vraie maniere de travailler pour mes propres intérêts en procurant la gloire du Roi.

Je continuai donc mon chemin, & entrant chez le Roi je me composai le mieux que je pus, sans faire paroître la moindre gayeté, mais au contraire toute la modestie & la contenance d'un homme qui avoit sujet d'appréhender les suites d'une aussi méchante affaire que la mienne. Je lui dis qu'il y avoit un des grands vaisseaux Anglois fort blessé, & que j'avois trouvé une grande piece de la proue que j'avois cru devoir apporter pour la faire voir à Sa Majesté si elle le desiroit. Je ne voulus pas m'avancer de dire d'abord autre chose

au Roi, me doutant bien qu'il se porteroit de lui-même à s'attribuer la gloire de ce coup. Il me dit aussi-tôt qu'il vouloit l'aller voir. Dans le chemin il me demanda en quel endroit je l'avois trouvée; je lui répondis fort simplement, & sans m'avancer en rien, que je l'avois trouvée en tel endroit sur la droite, qui étoit le lieu exposé à sa batterie. Le Roi qui desiroit passionnément que l'on crût que c'étoit lui qui avoit abattu cette proue, mais qui n'avoit pas encore osé s'en vanter sans fondement, fut ravi de ma réponse, & dit aussi-tôt : c'est moi-même qui ai tiré ce coup en un tel tems; j'ai vû le vaisseau qui s'est sauvé dans l'instant que le coup a été tiré; je me doutois bien qu'il étoit blessé. Lorsqu'il m'eut donné cette ouverture, je commençai à appuyer son sentiment & à en apporter diverses preuves, qui furent un très-grand sujet de joie pour ce prince, qui se piquoit de tirer fort juste, & qui véritablement excelloit dans toutes les choses de la guerre, n'y ayant peut-être aucun autre dans tout son Royaume qui sçût mettre en bataille aussi habilement que lui une Armée, quelque nombreuse qu'elle fût. Il prit donc très-

Digitized by Google

grand plaisir à faire voir cette proue, & à dire à tous ceux qui survenoient, que j'étois témoin qu'elle avoit sauté après un coup qu'il avoit tiré, ce qui ne me donnoit pas moins de joie qu'à lui, de me voir ainsi le juge & l'arbitre de ce coup; me promettant bien qu'après avoir jugé si favorablement pour ce Prince, il ne jugeroit pas moins favorablement pour moi.

M. le Maréchal de Bassompierre ne voulant pas laisser passer une conjoncture qui m'étoit si favorable, & voyant le Roi en si belle humeur, donna ouverture à Sa Majesté, pour faire à sa priere & en sa considération ce qu'elle auroit bien voulu faire d'elle-même, mais qu'elle n'osoit, de peur de paroître agir plutôt par faveur que par justice: Je supplie & je conjure Votre Majesté, lui dit-il, de m'accorder une très-humble supplication que j'ai à lui faire. Le Roi qui voyoit peut-être où il en vouloit venir, fit un peu le difficile, & lui dit qu'il lui déclarât auparavant ce que c'étoit, qu'il ne pouvoit pas engager sa parole sans sçavoir à quoi il l'engageoit: Sire, lui repartit Monsieur de Bassompierre, je puis assurer Votre Majesté que la cause est bonne, &

Digitized by Google

qu'elle n'aura pas sujet de se repentir de m'avoir acordé la grace que je lui demande. Mais dites-moi encore ce que c'est, repartit le Roi, si la cause est bonne, pourquoi craignez-vous de me le déclarer? Est-ce quelque chose qui vous regarde, ou quelques-uns de vos parens? Sire, lui dit-il, cette faveur ne regarde ni moi, ni mes parens, mais quelqu'autre qui en a plus de besoin. Ho, vous êtes trop fin pour moi, repliqua le Roi, je ne suis pas devin pour connoître vos pensées. Enfin, Monsieur de Bassompierre le lui déclara nettement, & lui dit que c'étoit ma grace qu'il prenoit la liberté de lui demander, & de la part même de Monsieur de Canaples, qui étoit au désespoir d'avoir donné lieu à ce malheur qui m'étoit arrivé. Alors le Roi faisant fort le surpris & l'étonné, demeura quelque tems sans parler, comme s'il eût eu peine à lui accorder ce qu'il demandoit; & néanmoins dans le moment que Monsieur de Bassompierre lui parloit ainsi, il me serra tant soit peu l'épaule sur laquelle il s'appuyoit, comme pour marquer son secret consentement. Monsieur de Bassompierre lui réitéra deux ou trois fois la même de

mande avec assez d'empressement. Et comme le Roi ne pensoit qu'à sauver les apparences, il fit semblant de se rendre enfin aux importunités de celui qui le pressoit avec tant d'instance, & il me dit : remerciez Bassompierre. Moi qui cependant tenois les yeux baissés avec un visage triste, & qui ne disois pas une parole, aussi-tôt que j'eus entendu le commandement du Roi, j'allai remercier Monsieur de Bassompierre, & revins ensuite accoller la cuisse du Roi, en lui disant ; c'est à Votre Majesté, Sire, que je dois tout. Je tiens d'elle & ma fortune & ma vie ; j'espere la donner quelque jour pour votre service, & signer de mon propre sang la reconnoissance que je dois à votre bonté. Le Roi, après avoir parlé quelque peu à l'oreille de Monsieur de Bassompierre, me dit d'aller avec lui, & de faire ce qu'il m'ordonneroit.

XX. Nous allâmes d'abord chez Monsieur de Canaples, qui en ayant été averti par un Gentilhomme que Monsieur de Bassompierre lui avoit envoyé devant, sortit jusqu'au degré pour le recevoir. Lorsque nous fûmes entrés dans la chambre, Monsieur de Bassompierre dit à Monsieur de Cana-

ples : voici Monsieur de Pontis que je vous amene, selon que le Roi me l'a commandé. Je veux être le médiateur d'une parfaite reconciliation entre vous deux. Il faut que vous oubliiez tout le passé ; autrement je me déclare l'ennemi de l'un & de l'autre. Monsieur de Canaples, qui avoit lui-même desiré que cette affaire fût étouffée, pour les raisons que j'ai dites, s'en vint aussitôt m'embrasser, & me voulant prévenir par civilité, il me dit gaiement : Monsieur, je vous prie, ne nous souvenons plus du passé, car il ne nous est pas avantageux d'avoir pour ennemi Monsieur de Bassompierre. Nous avons tous deux été un peu opiniâtres. Il y a eu de ma promptitude & de la vôtre. La chaleur nous a emportés. Nous sommes tous deux excusables en ce que nous sommes tous deux coupables, & j'espere que ce mal produira un grand bien, puisque nous nous en aimerons avec plus d'ardeur. Me tenant obligé au dernier point d'un compliment si généreux, je lui répondis avec cordialité & liberté ; que je me tenois trop heureux dans mon malheur de ce qu'il me procuroit l'honneur de son amitié ; que j'espérois lui témoigner toute

Digitized by Google

ma vie combien je me sentois obligé de sa générosité, qu'il connoissoit l'air & l'humeur de mon pays; mais que je pouvois l'assurer que si j'étois quelquefois un peu brutal dans les occasions, je n'en avois que plus de chaleur pour ceux qui m'honoroient de leur amitié. Je ne vous fais point d'excuses, Monsieur, parce que vous avez eu la bonté de me prévenir en m'excusant le premier, & il vaut mieux ne nous plus souvenir d'une chose que nous voudrions n'être jamais arrivée. Nous nous embrassâmes de nouveau, & Monsieur de Bassompierre m'ayant embrassé, nous fit encore tous deux embrasser une troisieme fois pour confirmer davantage cette nouvelle union, qui fut toujours depuis si sincere, que Monsieur de Canaples ne put s'empêcher de témoigner de la froideur à ceux qui l'avoient sollicité de poursuivre cette affaire contre moi. Car il assura diverses fois qu'il ne l'avoit pas tant fait de lui-même qu'en suivant le mauvais conseil de plusieurs faux amis.

Monsieur de Bassompierre me mena ensuite chez Monsieur le Maréchal de Crequi, qui avoit fait paroître des sentimens si généreux sur mon sujet,

Digitized by Google

Comme je ne pouvois jamais reconnoître les témoignages si particuliers qu'il m'avoit donnés de sa bonté, je lui dis après les premiers complimens, que j'avois un déplaisir très-sensible de ne pouvoir lui faire connoître par des effets & des actions le ressentiment que j'en avois au fond de mon cœur: que j'attendrois avec impatience qu'il se présentât quelque occasion de l'assurer par mes services, combien je m'étois senti obligé de cette bonté extraordinaire avec laquelle il m'avoit défendu, lorsque presque tous les autres m'abandonnoient; & que cette grande générosité avoit été une des principales raisons qui m'eût fait connoître assurément que je n'étois pas si coupable, puisque je sçavois qu'il étoit un pere trop bon & trop juste pour se déclarer sans une grande raison contre M. son fils, en faveur d'un étranger comme moi, qui ne pouvois lui être considérable que par la justice de ma cause. M. le Maréchal de Crequi me répondit avec la derniere honnêteté, que je lui faisois tort de tant relever ce qu'il avoit fait, comme si pour être pere il eût dû se dépouiller de tous les sentimens de l'humanité & de la justice, à l'égard de ceux qui pouvoient avoir quelque

différend avec ses enfans ; & qu'ayant simplement agi selon son devoir, il méritoit d'autant moins d'être loué, qu'il auroit du être blâmé s'il y eût manqué: puis se tournant vers M. de Bassompierre, il ajoûta : n'est-il pas juste de rendre à chacun ce qui lui est dû ? Pourquoi sera-t-il permis à mon fils de faire un affront à un Gentilhomme ? & à un homme d'honneur ? Ne faisons point tant les suffisans. Mon fils, pour être Mestre de Camp du Régiment des Gardes, n'est pas en droit de faire violence à Monsieur de Pontis qui n'est que Lieutenant : peut-être que la Charge fait honneur à mon fils, au lieu que les autres sont peut-être honneur à leur Charge. Enfin je n'ai point d'autre chose à dire, sinon qu'au cas que M. de Pontis eût été condamné, j'aurois moi-même mené mon fils en crouppe derriere moi, pour l'obliger à lui faire raison de l'affront qu'il lui avoit fait souffrir.

J'allai rendre ensuite mes respects à M. le Duc d'Espernon & à quelques autres Seigneurs qui m'avoient servi dans mon affaire. Mais je ne sçai comment il arriva que je manquai alors de m'acquiter envers M. le Cardinal de

Richelieu, de ce que je lui devois pour ce qu'il lui avoit plu de faire en ma faveur dans cette affaire. La conférence que j'avois eue avec le Pere Joseph, & le dessein que je sçavois qu'il avoit de me retirer du service du Roi, avec le refus que j'avois fait d'entrer à son service, me donnoient quelque éloignement de paroître devant lui. Cependant comme il étoit un peu jaloux des bons offices qu'il rendoit à ceux qui recherchoient sa faveur, il se sentit très-piqué de ce qu'aprés qu'il m'avoit lui-même fait rechercher par le principal de ses Ministres, j'avois manqué en cette rencontre à le venir remercier de la parole qu'il avoit dite de la part du Roi dans le Conseil, pour remettre le jugement de ma cause. Aussi je connus qu'il ne s'en étoit pas caché : car l'Evêque de Mende quelques jours après s'étant informé de moi si j'avois été remercier M. le Cardinal; sur ce que je lui répondis assez simplement, que le peu d'accès que j'avois auprès de son Eminence m'avoit empêché de le faire, il me repartit, que j'avois grand tort, & que M. le Cardinal s'en ressentiroit. Je connus trop tard ma faute ; & voulant néanmoins la réparer, je priai M. de

Comminges Guitaut de me servir d'introducteur. Mais le Cardinal qui n'aimoit pas les seconds hommages, & qui n'agréoit que les premiers encens, me reçut fort froidement, & me fit connoître par le sérieux de son visage, que mes civilités ne lui plaisoient pas. Aussi le même Evêque de Mende, s'étant bien voulu charger quelque tems après de lui faire mes excuses, son Eminence ne put lui cacher le sujet de son indignation, & dit ces paroles, qui me furent depuis rapportées. Il est vrai, dit-il, en parlant de moi, qu'il est venu me remercier; mais ç'a été après tous les autres. Je n'ai eu que les restes de ses complimens. Il ne m'a donné que la derniere place dans son souvenir, quoique j'aie eu la premiere dans la défense de sa cause; & il n'est pas tant venu de lui-même, que ç'a été M. de Comminges qui l'a amené. Ainsi, cette faute que je commis qu'il regarda comme un mépris de sa personne, étant jointe au refus que j'avois fait quelques mois auparavant d'entrer à son service, lorsque j'en fus sollicité par le Pere Joseph, fut la principale cause de cette aversion si opiniâtre qu'il a toujours eue pour moi depuis. Je fus rétabli ensuite dans

Digitized by Google

ma Charge comme auparavant, & toutes les informations qu'on avoit faites contre moi, furent lacérées.

XXI. Le trouble excessif, la crainte & l'inquiétude continuelle que m'avoit causée cette misérable affaire, me fit tomber dans une très-grande maladie & une fievre très-violente. Le mal étoit demeuré comme suspendu, jusqu'à ce que mon affaire, ayant été entierement terminée, & la joie succédant à un excès de tristesse, la nature se trouva comme accablée par le changement de ces deux états si différens. Je me vis donc, peu de tems après avoir échappé la mort du côté de la Justice, en un péril tout nouveau, tant du côté de ma maladie que de la part des Médecins, qui furent presque cause de ma mort sans y penser, ainsi que je le dirai bientôt. Durant cette grande maladie, je fus un peu inquiété par le souvenir de ma vie passée, & particulierement de quelques occasions où j'avois fait assommer plusieurs ennemis, plutôt par une ambition ou une passion particuliere, que pour les intérêts de l'Etat. Je m'imaginois voir tous ces hommes, comme présentant requête à Dieu contre moi, & lui demandant justice

Digitized by Google

de leur mort. Cette pensée assûrément me troubla, & je fis même quelque résolution de réparer cette faute. Mais je connus, quand je fus guéri, qu'il y a peu de ces résolutions, qu'on fait à la mort, qui partent du fond du cœur, ne m'étant plus souvenu alors de ce que j'avois promis étant malade.

Lors donc que je commençai à me porter un peu mieux; les Médecins du Roi, M. Bouvart & M. Privas, m'ayant ordonné une médecine pour me purger, un misérable, que je ne veux point nommer, voulut se servir de cette occasion pour se défaire de moi, & avoir ma Charge. Il corrompit l'Apothicaire, qui lui vendit ma vie à tel prix dont il leur plut convenir: & au-lieu de la médecine qu'avoient ordonnée les Médecins du Roi, il me prépara, de tous les poisons qu'il sçavoit composer, celui qu'il jugea le plus mortel. Mais je ne sçaurois jamais assez reconnoître la grace que Dieu me fit de prendre lui-même le soin de ma vie, & de me sauver par un coup visible de sa Providence. Car la nuit de devant le jour auquel je devois prendre cette médecine meurtriere, j'eus une très-grande crise, & je suai de telle sorte depuis dix heu-

res du ſoir juſqu'à une heure après minuit, que je me trouvai le matin parfaitement ſoulagé. Comme j'ai toujours été ennemi des remedes, me ſentant d'une conſtitution aſſez forte pour m'en paſſer, je dis à mon valet-de-chambre de mettre dans une armoire la médecine que l'on m'avoit préparée, voulant laiſſer achever à la nature ce qu'elle avoit ſi bien commencé. Les Médecins m'étant venu voir pour être témoins de l'opération de leur remede, je leur dis, voulant un peu me divertir : hé-bien, Meſſieurs, vous voyez une eſpece de miracle : n'eſt-ce pas-là un effet prodigieux & une preuve de la bonté de vos remedes ? Eux, croyant que je parlois ſérieuſement, ſe mirent à faire l'éloge de leur ordonnance, & témoignerent n'être pas ſi ſurpris que moi, faiſant mine de s'être bien attendus à voir quelque choſe de grand d'un remede ſi bien compoſé. Ils ajouterent que puiſque la premiere médecine avoit ſi bien operé, il falloit que j'en priſſe encore une ſeconde, afin de purger tout ce qui pouvoit être reſté ; & ils s'en retournerent ainſi, très-ſatisfaits de l'heureux ſuccès de leur remede. Je ne crus pas néanmoins devoir cacher à

Digitized by Google

M. Privas, qui étoit mon ami particulier, comment la chose s'étoit passée; & je lui dis, lorsque les autres furent partis, que j'avois eu la nuit une grande crise qui m'avoit exempté de prendre la médecine, m'étant trouvé tout-d'un-coup beaucoup mieux après la sueur. Voulant lui faire connoître en même tems la vérité de ce que je lui disois, je commandai à mon valet d'apporter la médecine. Mais il est vrai qu'il ne l'eut pas plutôt vûe, qu'il s'écria: Ah, Monsieur! qu'a-t-on voulu faire? On a eu dessein de se défaire de vous, car voilà de franc poison. Dieu vous a bien assisté, puisque vous étiez perdu. Sur cela il crie, & il tempête, afin de sauver son honneur; il envoye chez le Grand-Prevôt. On va chez l'Apotiquaire; mais on trouva qu'il avoit pris la fuite; ce qui me fit juger aussi-tôt que c'étoit un dessein concerté, & non un malheur ni une méprise. J'eus soupçon de la main qui avoit voulu attenter sur ma vie & sur ma Charge. Mais c'étoit assez pour moi d'en être échappé. Je ne voulus point en faire informer, & je fus même bien-aise de ce que l'Apoticaire n'étoit point pris, de peur que l'auteur du crime ne fût découvert.

XXII. Je ne dois pas oublier ici la générosité de M. du Buisson : ce Gentilhomme qui, ayant été autrefois Cadet dans ma Compagnie, avoit eu depuis une querelle avec moi, dont j'avois ensuite obtenu la grace, & à qui j'avois enfin procuré une Lieutenance pour dernier gage de mon amitié. Car ayant sçu, quoique fort tard, cette malheureuse affaire dont j'ai parlé, & qui fut la principale cause de ma maladie, il vint exprès d'Italie au Camp où j'étois devant la Rochelle, quelques mois après que j'eus été rétabli dans ma Charge, pour m'assurer que sa personne & tout ce qui étoit en son pouvoir, étoient en ma disposition & à mon service. Il voulut par cette reconnoissance extraordinaire disputer, en quelque façon, avec moi de l'amitié, & me faire connoître qu'il n'y avoit point d'infortune qui fût capable de refroidir son affection, ni de distance des lieux qui pût arrêter l'ardeur qu'il avoit, pour le salut d'une personne à qui il se sentoit obligé de sa vie & de sa fortune.

XXIII. Le Roi ayant résolu de secourir l'Isle de Rhé, où commandoit M. de Thoiras, & qui étoit investie

Digitized by Google

par l'Armée navale d'Angleterre, il chargea M. le Maréchal de Schomberg d'y passer avec la meilleure partie de nos troupes. Sa Majesté étoit pour lors à Etray, à une petite lieue des tranchées. La nuit, comme j'étois de garde, je vis paroître tout-d'un-coup une grande flamme & une fumée très-épaisse sur la Rochelle, & j'entendis en même tems un fort grand bruit. J'envoyai dans l'instant deux ou trois soldats l'un après l'autre, pour sçavoir la cause de ce grand fracas; & nul d'eux n'étant revenu, je crus que les ennemis pouvoient bien se servir de cette occasion de l'éloignement d'une grande partie de nos troupes, pour faire peut-être quelque entreprise sur le quartier même du Roi. Je fis donc mettre à l'heure même tous nos gens en bataille; &, après avoir donné avis à M. le Maréchal de Brezay de ce qui se passoit, j'allai avec lui & avec M. de l'Isleroy à la chambre où le Roi étoit couché. M. le Maréchal l'ayant éveillé, je lui dis ce que j'avois vu, & le grand bruit que j'avois entendu qui duroit encore. Le Roi se leva, & monta à une guérite, pour connoître par lui-même la vérité de ce que je lui disois. Et, étant persua-

Digitized by Google

dé par ses propres yeux de ce que je lui avois rapporté, il dit en nous regardant: Cela passe la raillerie. Il me demanda ensuite si j'avois envoyé aux tranchées, & fait mettre en ordre tous ses Gardes, & il commanda qu'on l'habillât, & qu'on lui apportât ses armes. Alors, un Officier considérable, brave homme d'ailleurs, mais peut-être un peu précipité dans son zele en cette rencontre, dit à Sa Majesté: Sauvez, Sire, vos serviteurs; sauvez votre peuple. Si les ennemis viennent ici nous attaquer, votre personne sera peut-être en danger, à cause qu'une partie de votre Armée est passée dans l'Isle de Rhé, & que nous sommes restés peu de monde: je conjure Votre Majesté de se retirer à Surgeres. Le Roi lui répondit sans s'émouvoir: Je ne sortirai point d'ici; & je veux combattre à la tête de mes gens de pied; qu'on m'apporte promptement mes armes. Il est vrai que cette réponse si ferme, & cette résolution si généreuse du Roi, me donna une joie que je ne saurois exprimer; & me jettant aussi-tôt à ses pieds, pour lui accoller la cuisse, je lui dis tout transporté hors de moi: Sire, ayant ainsi notre Roi à notre tête, chacun de nous vau-

dra plus de vingt hommes, & une seule Compagnie vaudra tout un Régiment: nul n'osera s'épargner en cette occasion, & nous donnerons tous jusqu'à la derniere goutte de notre sang. Le Roi ayant pris ensuite ses armes, donna tous les ordres nécessaires pour soutenir un assaut, en cas que les ennemis vinssent l'attaquer dans son quartier. Mais dans le tems que tout le monde se préparoit au combat, l'un des soldats que j'avois envoyé aux tranchées, arriva, & nous assura que les Rochelois, bien loin de penser à quelque sortie, avoient été eux-mêmes beaucoup effrayés par un malheur qui leur étoit arrivé, le feu ayant pris à leurs poudres, & causé tout ce grand bruit que l'on avoit entendu. Le Roi reçut cette nouvelle comme il avoit reçu la premiere, sans s'émouvoir; & il ne fit paroître aucune joie de se voir en sûreté, comme il n'avoit témoigné aucune crainte à la vûe de ce péril. Monsieur le Maréchal de Brezay, faisant alors réflexion sur ce qui s'étoit passé, me dit: Vois-tu, si le Roi avoit suivi le conseil qu'on lui avoit donné en se retirant à Surgeres, il nous auroit fait jetter tous trois dans l'eau, lorsqu'il

Digitized by Google

auroit reconnu qu'une fausse allarme lui auroit fait prendre la fuite. J'étois bien sans doute de son sentiment ; &, quoi qu'il pût arriver, je n'aurois pu me résoudre de lui donner un conseil, qui, bien que plus sûr, paroissoit peu honorable à un si grand Prince. Mais, les rencontres inopinées ne nous laissent pas toujours la liberté de notre esprit ; & les plus sages s'y peuvent méprendre. Je me souviens aussi que, lorsque tout le monde étoit dans l'inquiétude & dans le trouble, à cause de la personne du Roi, que l'on croyoit exposée, un Officier, pensant peut-être davantage à ce qui regardoit le Roi, qu'à soi-même, après avoir un peu raisonné sur ce qui pouvoit être la cause de ce grand bruit, s'échappa de dire cette parole : je crois que cela ne sera rien, s'il plaît à Dieu. Sur quoi, tous ceux qui étoient présens, peu accoutumés à un tel langage se mirent à l'insulter & à se railler de lui, comme d'un homme qui témoignoit assez par cette parole qu'il avoit peur. Il est vrai que, quoique je ne fusse pas meilleur que les autres, je ne pus pas toutesfois n'être point choqué de ces railleries & de cette insulte qui me paroissoient si mal fondées. Car,

Digitized by Google

comme j'ai déjà remarqué ailleurs, il me semble que c'est une grande brutalité, de s'imaginer que, pour paroître courageux, il faille oublier qu'on soit Chrétien. Et il est sans doute, que si ce même Officier eût nommé alors le nom du diable au lieu de celui de Dieu, bien loin d'en être repris, quelques-uns même l'en auroient plus estimé. Tant il est vrai, que l'on connoît peu ce que c'est qu'un homme de cœur; & que l'on s'imagine qu'il suffit d'être impie pour être brave. Cependant, les insultes que l'on fit si injustement à ce pauvre Officier, furent si picquantes & si continuelles, que, ne pouvant souffrir d'être ainsi en butte à tous les fanfarons & les jeunes gens de l'Armée, il fut obligé quelque tems après de demander son congé, & se vit réduit à se retirer.

Le lendemain, tous les Officiers généraux vinrent rendre au Roi leurs soumissions, accompagnées de grandes louanges. Sa Majesté m'avoit fait venir auprès de sa personne, & il est vrai que je fis ce jour-là ma cour d'une maniere fort agréable. Car le Roi me faisoit l'honneur de me citer à tous momens, en disant: Demandez à Pontis, com-

ment cela s'est passé ; aimant mieux qu'un autre parlât de lui, que lui-même. Ainsi, je représentai cette action de Sa Majesté avec toute l'ardeur & toute l'éloquence cavaliere que l'on peut s'imaginer. Et il ne me fut pas difficile d'y réussir ; puisqu'en cette rencontre, je pouvois être fort bon courtisan sans être flatteur, & que pour faire l'éloge du Roi, je n'avois qu'à dire ce que j'avois vu.

XXIV. Un jour, relevant de garde, &, étant obligé de passer par un petit vallon tout découvert, & commandé par une éminence, où étoient pointées quatre ou cinq pieces de canon des ennemis, comme j'étois à cheval à la tête de quatre cens hommes, & marchois assez légerement, en m'entretenant avec un Caporal, nommé de la Croix, je m'avisai, sans autre dessein, de mettre ma jambe sur le cou de mon cheval, comme l'on fait quelquefois pour se délasser, quoique ce ne fût pas bien le tems de le faire, mais plutôt de doubler le pas. Dans ce moment, il vint un boulet de canon de haut en bas, donner justement dans l'étrier d'où j'avois retiré ma jambe, qui en fut brisé. La violence du coup fit abattre mon cheval,

Digitized by Google

qui se releva néanmoins à l'heure même; & comme dans l'instant je voulus remettre mon pied à l'étrier, je ne le trouvai plus, reconnoissant alors la providence de Dieu, qui m'avoit ainsi sauvé la jambe, & peut-être la vie; & le bénissant de tout mon cœur de cette grace, craignant beaucoup de demeurer estropié, & de me voir hors d'état de servir le Roi. On voulut lui en faire une galanterie, & on lui dit que j'avois perdu une jambe d'un coup de canon; mais Sa Majesté ayant sçu ensuite que j'avois seulement perdu mon étrier, s'en divertit & n'en fit que rire.

Les Anglois, ayant si bien investi la mer, qu'on ne pouvoit faire passer des vivres dans l'Isle de Rhé; le Roi résolut d'y faire couler vingt esquifs fort légers & fort plats, chargés de vivres & de toutes sortes de provisions, & me donna ordre d'accompagner Monsieur d'Esplandes, qui les conduisoit, afin que je retournasse lui faire rapport de ce qui se seroit passé. Toutes choses étant préparées, & ayant un vent très-favorable, nous nous embarquâmes la nuit, & abordâmes en peu de tems, fort heureusement à l'Isle, à travers les feux & les boulets de canon qu'on fai-

Digitized by Google

soit voler autour de nous, & malgré cinq grands vaisseaux Anglois qui voulurent nous approcher, mais qui ne purent, manque d'eau. Les boulets tombant sur le gravier du rivage, élevoient & envoyoient dans nos esquifs des monceaux de pierres, & tuoient beaucoup de nos gens. Souvent aussi un boulet enlevoit de dessus l'épaule d'un soldat, le sac de farine ou d'autres vivres qu'il transportoit hors de l'esquif. Nous étant assis Monsieur d'Esplandes & moi pour nous reposer, un boulet de canon vint percer sous moi une valise sur laquelle j'étois assis, & emporta une partie des hardes qui étoient dedans, sans que je reçusse d'autre mal, sinon que je fus jetté par l'effort du coup, à plus de quinze pas du lieu où j'étois. Comme Monsieur d'Esplandes m'eut encore importuné pour me faire asseoir en un autre endroit sur une pierre de taille, auprès de lui, devinant en quelque sorte, que cette place ne m'étoit pas favorable, & qu'il m'étoit plus avantageux d'être debout, je me levai, & au même instant, ce qui paroîtroit presque incroyable, un boulet de canon emporta cette pierre & la mit en pieces. Il y avoit peu de plaisir à se fa-

Digitized by Google

miliariser de si près avec les coups : je pensai donc à m'en retourner pour faire mon rapport au Roi ; & me mettant sur un fort petit esquif avec un seul batelier, je repassai ce bras de mer à travers plus de quatre cens volées de canon qu'on tira sur ce passage. Ce qui le rendoit encore plus difficile, étoit que dans l'espace d'un quart de lieue, il y avoit sur la mer plusieurs longues chaînes de poutres de bois attachées par le bout les unes aux autres avec de gros anneaux de fer, de sorte qu'à chacune de ces chaînes, il falloit attendre quelque grand flot pour pouvoir faire passer l'esquif avec le flot au-dessus des poutres. Le Roi, qui ne m'attendoit presque plus, croyant que tout étoit péri, à cause du grand feu que l'on avoit fait toute la nuit, fut bien étonné de me revoir & d'apprendre l'heureux succès de notre passage.

XXV. Le tems arriva enfin que cette ville, qui étoit toute l'espérance & tout l'appui du parti des Hérétiques, devoit tomber entre les mains de son Prince légitime. L'extrémité où elle se trouva réduite par la famine, fut telle, qu'un très-grand nombre de personnes mouroient de faim : & je dirai ici sur cela ce

que j'appris ensuite de la propre bouche de mon hôte, étant entré dans la Rochelle. Car, voulant me faire connoître quelle avoit été l'extrêmité de leur misere, il me protesta que pendant huit jours il s'étoit fait tirer de son sang, & l'avoit fait fricasser, pour en nourrir son pauvre enfant, s'ôtant ainsi peu-à-peu la vie à soi-même, pour conserver celle de son fils. L'éloquence du Ministre Salbert, qui étoit un homme d'une grande considération parmi eux, servit beaucoup pour faire résoudre les Rochelois à souffrir de si grandes extrêmités. L'entêtement de leur nouvelle Religion, les rendoit comme insensibles à tout; & l'obstination jointe à la grande autorité & à la conduite héroïque de Guiton, Maire de la ville, qui se rendit si fameux durant ce siege, sembloit leur donner de nouvelles forces, & leur inspirer à toute heure un nouveau courage. Il suffit de dire, pour donner quelque idée de sa fermeté, qu'un de ses amis lui montrant une personne de leur connoissance, qui se mouroit de langueur & de faim, il lui répondit froidement: Vous étonnez-vous de cela? Il faut bien que vous & moi en venions là. Et, comme un autre lui disoit que

tout le monde mouroit de faim, il repartit avec la même froideur: pourvû qu'il en reste un pour fermer les portes, c'est assez. Mais il parut trop visiblement que le Ciel se déclaroit en faveur des armes du Roi. Les Rochelois le reconnurent eux-mêmes, & furent obligés d'avouer qu'il y avoit quelque chose d'étonnant, de voir que le tems fût si beau en une saison comme celle de l'automne, où l'orage & la mer avoient accoutumé de faire trembler toute la Rochelle, & de s'étendre jusques dans les rues. Ce qui augmentoit encore l'étonnement de tout le monde, & pouvoit passer pour un effet miraculeux de l'assistance de Dieu dans cette grande entreprise, fut que la peste, étant alors furieuse dans les deux tiers du Royaume, ce canton en demeura entierement exempt, au milieu des nécessités épouvantables d'une ville réduite en un si pitoyable état, & de l'infection qui a accoutumé d'accompagner les grandes armées, principalement après un si long Siege.

Les Rochelois, voyant donc qu'il ne leur restoit aucune espérance du côté de l'Angleterre, dont la flotte avoit fait inutilement divers efforts pour les se-

courir, ils commencerent à traiter de la capitulation de la ville ; & l'un des articles fut, que le Maire Guiton seroit conservé dans tous les honneurs & dans tous le privileges de sa dignité. Dix Députés vinrent avec la ratification des articles le 20 d'Octobre de l'année 1628, se jetter aux pieds du Roi dans sa chambre, où il étoit accompagné de M. le Comte de Soissons, de Messieurs les Cardinaux de Richelieu & de la Valette, de Messieurs de Chevreuse, de Bassompierre, de Schomberg, Deffiat, & autres ; & là, ils implorerent de nouveau la clémence de Sa Majesté, le sieur de la Gousse, Avocat du Roi au Présidial, portant la parole pour eux. En même-tems, les Bourgeois se mirent sur les remparts & contrescarpes, à crier, *Vive le Roi.* Quatre cens hommes furent nommés par Sa Majesté, pour aller se rendre maîtres de la ville, préparer son logement, faire nettoyer les rues & les maisons, & mettre ordre à toutes choses pour son entrée. Elle choisit quatre Capitaines & quatre Lieutenans, dont j'en étois un, pour les commander sous M. le Duc d'Angoulême, à qui Elle nous ordonna d'obéir ; & Elle nous fit de très-expresses défen-

Digitized by Google

ses de causer le moindre désordre dans la ville, menaçant de faire une punition exemplaire, s'il entendoit quelques plaintes. Entr'autres choses, le Roi nous recommanda de ne point souffrir que les soldats vendissent le pain à ces pauvres affamés qui en manquoient depuis tant de tems, & de leur permettre seulement de recevoir quelques présens, en cas qu'ils leur en offrissent d'eux-mêmes. Nous entrâmes donc dans la Rochelle avec cet ordre du Roi; nous nous rendîmes maîtres des portes, & plaçâmes en divers lieux des corps-de-garde. Nous trouvâmes cette ville en un état qui faisoit horreur & compassion à tous ceux qui y entrerent. Les rues & les maisons étoient infectées de corps morts qui y étoient en grand nombre, sans être ensevelis ni enterrés. Car, sur la fin de ce Siege, les Rochelois, ressemblans plutôt à des squelettes qu'à des hommes vivans, étoient devenus si languissans & si foibles, qu'ils n'avoient pas le courage de creuser des fosses, ni d'emporter les corps morts hors des maisons. Le plus grand présent qu'on pouvoit faire à ceux qui restoient, étoit de leur donner du pain, qu'ils préféroient à toutes cho-

ſes, comme étant le remede infaillible qui pouvoit les empêcher de mourir, quoique ce remede même devenoit à quelques-uns mortel, par la grande avidité avec laquelle ils le mangeoient, & s'étouffoient en même tems.

J'eus en cette occaſion un différend avec un Rochelois, qui penſa être cauſe de ma perte. Ayant donné quelques pains à un homme qui paroiſſoit en avoir grand beſoin, j'eus quelque envie d'une arquebuſe qu'il avoit, qui étoit fort belle; je lui demandai, s'il vouloit la vendre, & le trouvant un peu difficile, je le preſſai tant, que je le fis enfin conſentir à me la donner pour onze quarts d'écus. Mais lorſque je l'eus payé, & que je m'en allai avec cette arme, il ſe repentit de me l'avoir vendue, ou plutôt, de n'avoir pas tant reçu de pain qu'il auroit voulu; & commençant à entrer tout d'un coup en une fureur incroyable contre moi, il dit tout haut, enſorte que je l'entendis: je voudrois que l'argent de ces onze quarts d'écus lui fût fondu ſur le cœur, & qu'il eût dans la tête le plomb qui eſt dans cette arquebuſe; il m'emporte ici mon arme, qu'il m'a fait vendre malgré moi. Etonné que je fus d'un compliment ſi brutal, je

je me retournai aussi-tôt vers lui, & lui dis: comment, mon ami! vous ai-je fait tort en vous payant de votre arquebuse l'argent dont vous êtes convenu? je vous avois cru jusqu'ici honnête homme, mais vous m'avez détrompé. L'autre me paya sur le champ d'un démenti, & la patience m'échappant, sans avoir égard à la défense du Roi, & à l'extrêmité où cet homme étoit réduit, je lui déchargeai un soufflet sur sa joue toute décharnée, & lui dis qu'il devoit penser à qui il parloit, & ne pas ainsi démentir un homme d'honneur. Alors, étant tout furieux d'avoir reçu ce soufflet, il commença à crier & à tempêter. Il dit tout haut qu'il vouloit s'en plaindre au Roi, qu'on lui faisoit violence, & qu'on l'outrageoit contre la parole que Sa Majesté leur avoit donnée. Je vis aussi-tôt jusqu'où iroit cette affaire, si je ne l'étouffois d'abord, me tenant bien assuré de porter ma tête sur l'échaffaud, si le Roi en entendoit parler. Je fis donc tout mon possible, & par moi-même & par mes amis &, par les parens de cet homme, pour tâcher de l'appaiser; je lui présentai encore dix-huit quarts d'écus, qu'il me refusa, voulant se venger à quelque

prix que ce fût. Mais enfin je le comblai par tant de prieres & d'importunités de la part de ses meilleurs amis, qu'il s'adoucit ; & je lui donnai pour sa peine, de s'être mis si fort en colere, environ une douzaine de pains par-dessus ceux qu'il avoit déjà reçus. Comme il vint ensuite me faire ses excuses, & qu'il me dit que l'extrême nécessité où ils étoient l'avoit fait emporter de la sorte, je lui fis une remontrance charitable qu'il reçut fort bien, & lui fis entendre doucement, qu'un des grands points de la vie étoit de connoître ceux à qui on parloit, & de ne pas offenser les gens d'honneur par un démenti, comme il avoit fait. Je lui offris en même tems mon service, & autant de pain pour lui ou pour ses amis qu'ils en auroient de besoin. Ainsi, tout ce différend se termina à nous rendre bons amis.

Le Roi ayant fait son entrée dans la Rochelle, Monsieur le Duc d'Angoulême voulut aller voir ce fameux Guiton, qui avoit tenu tête si long-tems au plus grand Prince de l'Europe. Quelques Officiers, du nombre desquels j'étois, l'y accompagnerent. Il étoit petit de corps ; mais grand d'esprit & de cœur. Et je puis dire que je fus ravi de

voir dans cet homme toutes les marques d'un grand courage. Il étoit magnifiquement meublé chez lui, &avoit grand nombre d'Enseignes qu'il montroit l'une après l'autre, en marquant les Princes sur qui il les avoit prises, & les mers qu'il avoit courues. Il y avoit quantité d'armes chez lui ; & entr'autres j'y apperçus une fort belle pertuisane qu'il avoit prise à un Capitaine dans un combat. Je ne me fus pas plutôt échappé de lui dire qu'elle étoit belle, que, comme il étoit extrêmement généreux, il me la donna aussitôt, & me força de la prendre, avec une centaine de piques, dont il me fit aussi présent. Il fit une très-belle réponse à M. le Cardinal de Richelieu, lorsqu'il alla lui rendre ses civilités. Car, son Eminence lui parlant du Roi de France & de celui d'Angleterre, il lui dit qu'il valoit mieux se rendre à un Roi qui avoit sçu prendre la Rochelle, qu'à un autre qui n'avoit pas sçu la secourir. Mais il fut ensuite bien mécontent de ce Cardinal. Car, n'ayant rendu la ville au Roi, qu'après la parole qu'on lui avoit donnée, de lui conserver les marques de sa dignité ; & l'un de ces privileges étant, que lorsqu'il mar-

choit dans la Rochelle, il étoit toujours accompagné de douze hallebardiers, portant ses livrées ; son Eminence lui envoya dire un jour, que le Roi étant dans la ville, il étoit contre les regles qu'il gardât ces marques d'une dignité qu'il n'avoit plus, puisque le Roi étoit alors seul Maire, & Maître de la Rochelle. Cet ordre nouveau piqua étrangement Guiton, qui se vit ainsi trompé & déchu de ses honneurs, contre l'assurance qu'il en avoit eue ; & il me dit, que s'il avoit cru qu'on eût dû lui manquer ainsi de parole, le Roi n'auroit pas trouvé un seul homme en entrant dans la Rochelle, parce qu'il auroit soutenu jusqu'à la fin. Peut-être même que le Roi auroit été obligé de lever le Siege, à cause de l'hiver & des tempêtes qui s'éleverent aussi-tôt après la réduction de la ville. Car le beau tems finit le jour même de la réduction ; &, le 7 de Novembre ensuivant, la mer fut si furieuse durant la nuit, qu'elle rompit quarante toises de la digue du côté de Marillac. Le vaisseau du Chevalier de la Fayette, poussé d'un coup de vent dans le port, rompit trois ou quatre machines, sans s'endommager. Cinq ou six vaisseaux Anglois échoues

tent à la côte d'Angoulin. Ainsi, on peut dire que, si Guiton se fût entêté de soutenir seulement encore un mois, comme il l'auroit pu, nous étions en grand danger de perdre en un jour tout le fruit de tant de travaux & d'un si long Siege. Car le mauvais tems, joint à la rupture de la digue, auroit procuré infailliblement du secours aux Assiégés: & il n'y eut qu'un coup visible de la main de Dieu, qui les obligea de se rendre, dans ce moment si favorable, aux armes du Roi.

Après que Sa Majesté eut demeuré quelque tems dans la Rochelle, pour donner ordre à toutes choses, & ôter toute occasion à ses habitans de se révolter de nouveau, il s'en retourna triomphant à Paris, avec la gloire d'avoir désarmé, en quelque sorte l'hérésie dans son Royaume, par la prise de cette ville..

Digitized by Google

LIVRE HUITIEME.

Le Duc de Rohan fait une grande entreprise sur la ville de Montpellier, & est trahi par celui qui devoit lui livrer la ville. Le Sieur de Pontis est envoyé visiter les Alpes pour le passage des troupes du Roi. Sa modération à l'égard d'un homme qui avoit voulu le tuer pour un autre. Sa conduite envers les Cadets & les Soldats de sa Compagnie. Différend qu'il eut avec un Capitaine qui logea par force dans sa terre de Pontis. Le Roi va avec toute son Armée en Savoye, & force le Pas de Suze. Grande aubeine que le Sieur de Pontis obtient du Roi, & qui ne lui produit qu'un grand procès. Monsieur le Duc d'Orléans veut forcer le corps-de-garde du Louvre, le Sieur de Pontis étant en garde.

Digitized by Google

I. PEndant le Siége de la Rochelle, dont j'ai parlé dans le Livre précédent, ceux du même parti que les Rochelois sous la conduite de M. le Duc de Rohan, firent une grande entreprise sur la ville de Montpellier, & voulurent intéresser dans leur dessein un de mes intimes amis, qui étoit le Baron de Messai second Capitaine du Régiment de Normandie. Cet événement est assez considérable pour être rapporté en ce lieu, avant que je continue la suite de ces Mémoires. Le Baron de M. dont je parle, avoit épousé une femme huguenotte : & lorsqu'il étoit un jour à une maison de sa femme, le Baron de Bretigny lui proposa de favoriser une entreprise de M. le Duc de Rohan, qui vouloit se rendre maître de la ville & citadelle de Montpellier. On lui promit de l'en faire Gouverneur, & Lieutenant-Général en l'Armée de M. de Rohan, ou de lui donner deux cent mille écus, que le Duc de Rohan lui-même s'engageoit de lui payer. Le Baron de M. étoit trop fidele à son devoir pour consentir à une action si lâche : mais pour éviter un mal il s'engagea dans un autre, & résolut de trahir, pour le service du Roi, ce-

Digitized by Google

lui-là même qui prétendoit l'obliger à trahir le Roi. Il répondit donc au Baron de Bretigny, que l'affaire étoit d'assez grande conséquence pour y penser; qu'il s'en retournoit à Montpellier où sa Compagnie étoit en garnison, & que de-là il lui manderoit de ses nouvelles par un fort brave soldat nommé Cadet, qu'il avoit nourri laquais, & en qui il avoit une entiere confiance.

Il ne perdit point de tems, & donna avis à M. des Fossez, Gouverneur de Montpellier, de cette proposition qu'on lui avoit faite. Ils concertent tous deux ensemble un même dessein, qui fut de trahir ceux qui avoient bien osé leur proposer de trahir le service de leur Prince. Monsieur de M. envoye aussitôt Cadet vers le Baron de Bretigny pour nouer l'affaire; & l'on en parle à M. le Duc de Rohan, lequel dit qu'il ne vouloit point s'engager dans l'entreprise, si les murailles n'étoient ouvertes du côté de la citadelle. M. des Fossez les fit ouvrir peu-à-peu en trois endroits sous divers prétextes; & ensuite Monsieur de Rohan, voulant s'assurer de toutes choses, envoye un Ingénieur en habit de soldat au Baron de M. qui le mit en sa compagnie, pour

Digitized by Google

lui faire tout voir ſans ſoupçon. Le Gouverneur cependant faiſoit faire, avec aſſez de négligence, la garde de la citadelle, & le travail des lignes de communication, par où M. le Duc de Rohan devoit donner avec quatre cens hommes, pour eſcalader la muraille & le foſſé qui n'étoient pas hauts, & ſe rendre maître enſuite de l'eſplanade, qui étoit entre la Citadelle & la ville. Toutes choſes étant diſpoſées, le Baron de M. fit avertir qu'il étoit tems d'exécuter l'entrepriſe. M. le Duc de Rohan, voulant ôter tout ſoupçon de l'aſſemblée de ſes troupes, feignit de vouloir aſſiéger le Château de Courconne, à trois lieues de Montpellier, où il ſe rendit avec ſept mille hommes de pied & trois cens chevaux.

Le ſoir, pris pour l'exécution, étant venu, le Baron de M. & Guitaut, Capitaine du Régiment de Normandie, à qui Monſieur le Gouverneur avoit confié le ſecret de l'affaire, entrerent en garde dans la citadelle. L'Ingénieur déguiſé en ſoldat, dont j'ai parlé, vit toutes choſes de ſes propres yeux; enſorte qu'il ne pouvoit avoir le moindre ſoupçon du mauvais tour qu'on avoit réſolu de leur jouer. Monſieur de M.

Digitized by Google

ouvrit ensuite toutes les portes, ponts-levis, poternes de la porte des champs; & l'Ingénieur sortit avec Cadet pour aller trouver Monsieur de Rohan & l'amener. On convint avant qu'il partît, que lorsque le Duc seroit proche avec son Armée, il envoyeroit deux Officiers, pour sçavoir s'il ne seroit point arrivé de changement. A l'instant que l'Ingénieur fut sorti, le Gouverneur, averti par Monsieur de M. de son départ, assembla tous les Capitaines, fit prendre les armes à tous les soldats des deux Régimens de Picardie & de Normandie, qui pouvoient faire deux mille huit cens hommes. Il en disposa huit cens aux principales places & avenues de la ville, avec ordre de tuer tous les bourgeois qui sortiroient de leurs maisons, ou qui se voudroient jetter par-dessus les murailles, à cause que quatre mille habitans huguenots devoient prendre les armes. Il mit douze cens hommes aux trois ouvertures de la muraille de la ville qui répondoit sur l'esplanade qui va à la citadelle; y fit faire en diligence à force d'ouvriers, de très-grands retranchemens avec de bonnes barricades par derriere, & des ouvertures pour donner passage aux douze cens hommes qui avoient ordre

de sortir sur les ennemis qui devoient entrer dans l'esplanade par les lignes de communication. Il plaça huit cens hommes dans la citadelle, dont cinq cens devoient aussi sortir en même tems sur les ennemis dans l'esplanade, & trois cens qui étoient choisis, devoient demeurer avec lui dans la citadelle. Il fit de plus pointer sur cette esplanade 20 canons chargés de balles de mousquet, & mit quelque nombre de bons soldats, avec des hallebardes derriere la derniere porte en dedans de la citadelle. Au-dessus du pont-levis, fait en trébuchet, il mit Beine l'Ingénieur de la place, tenant une hache en sa main, avec ordre exprès de ne couper la corde du pont, que lorsque Monsieur de Goussonville lui crieroit harle la main. Tout fut ainsi disposé avec une diligence incroyable; & le Baron de M. dit au Gouverneur, que si les deux hommes que l'on devoit envoyer, vouloient l'emmener avec eux pour aller trouver Monsieur de Rohan, il étoit très-résolu d'y aller plûtôt que de leur donner soupçon, quoiqu'il se tînt assuré qu'ils lui donneroient cent coups de poignard après sa mort, se voyant joués comme ils le furent; mais

Digitized by Google

qu'il ne se soucioit pas de mourir ; pourvû qu'il rendît service au Roi, en se vengeant de ceux qui l'avoient jugé capable de manquer à son devoir.

II. Tout étant dans un profond silence, enfin deux hommes de commandement vinrent à la porte des champs trouver le Baron de M. selon qu'on en étoit convenu. Il leur dit que toutes choses étoient en très-bon état, & que s'ils vouloient, ils les feroit entrer dans la place ; sur quoi ils lui répondirent, que le connoissant pour brave homme, ils se fioient entierement à lui ; que Monsieur de Rohan étoit proche ; qu'il donnoit ses ordres, & arriveroit dans un demi-quart d'heure. Le Baron leur repartit qu'il alloit donc rentrer, & qu'il se tiendroit derriere la porte en-dedans de la citadelle pour la leur ouvrir. Ainsi ils s'en retournerent sur leurs pas ; & aussi-tôt après toutes les troupes ennemies s'approcherent. Monsieur de Rohan changea en venant le premier dessein qu'il avoit eu de donner par les lignes de communication, espérant que s'il entroit d'abord dans la citadelle, il seroit trois heures après maître de la ville. Il avoit sept mille hommes de pied, & trois cens

Digitized by Google

chevaux; & le lendemain il lui vint encore trois mille hommes du Vivarez. L'ordre étoit que deux cens hommes choisis, entre lesquels étoit un grand nombre de Gentilshommes & d'Officiers, devoient donner les premiers; que mille hommes les soutiendroient, & le reste selon le besoin qu'on en auroit. Le Baron de Bretigny, auteur de l'entreprise, qui marchoit le premier de tous, frappa à la premiere porte de la citadelle assez doucement, & demanda en s'adressant au Baron de M. cousin, êtes-vous là? Un Sergent que l'on avoit bien instruit de ce qu'il avoit à dire, répondit Monsieur, il est allé faire un tour au corps-de-garde; mais il m'a laissé ici pour vous assurer qu'il revient dans le moment vous recevoir. Cependant serrez-vous, & mettez-vous en bataille. Alors le Baron de Bretigny dit & fit dire de main en main à ses gens: Serre, serre. Cinquante & un de ces deux cens premiers s'étant donc avancés avec lui, Beine qui eut peur de voir entrer tout ce monde, se hâta de couper la corde avec la hache, sans attendre l'ordre. Aussi-tôt le pont fit la bascule; une partie se trouvant entre la porte de la citadelle & le pont, le reste

tomba dans le fossé. Ceux de la citadelle jetterent à l'heure même quantité de feux d'artifice & dans le fossé & tout à l'entour pour y voir plus clair, & tirerent sur le gros qui étoit dehors, dont il y en eut plusieurs de tués ou de blessés. Quant à ceux qui se trouverent entre la porte & le pont, il y en eut trente-neuf de tués, & douze de faits prisonniers, dont la plûpart étoient fort blessés. Cadet qui les conduisoit s'étant nommé, & les nôtres lui ayant jetté une corde pour le tirer à eux, ceux qui étoient près de lui, le retirerent & le retinrent par force, en disant qu'ils ne souffriroient jamais qu'il se sauvât, si le Gouverneur ou quelqu'autre en son nom ne leur promettoit la vie. Et en effet lorsqu'ils virent qu'on vouloit absolument le tirer sans leur rien promettre, ils le percerent de plus de vingt coups, dont néanmoins il ne mourut pas. Monsieur de Rohan se retira étant au désespoir; & faisant jetter les pains de munition qu'il avoit fait apporter, il fit charger dans les charettes les morts & les blessés qu'il put r'avoir.

Je ne sçai pas ce que l'on jugera de cette action; mais pour moi, quoique quelques-uns pourront peut-être

Digitized by Google

l'excuser à cause de l'indignation que conçut un homme d'honneur, de se voir jugé capable de trahir la fidélité qu'il devoit à son Prince, j'avoue qu'elle me causa une douleur très-sensible, & que je ne pus point la regarder autrement que comme une véritable trahison. L'attachement inviolable que j'avois aux intérêts & au service du Roi, ne put point me faire approuver dans mon ami ce que j'eusse condamné en moi-même. La trahison qu'on lui vouloit inspirer, ne devoit pas l'engager dans une autre trahison; & ce n'étoit pas, ce me semble, entendre assez les regles de la fidélité & de l'honneur, de prétendre se faire un mérite auprès de son Roi, en trahissant ceux qui vouloient le porter à le trahir. La trahison ne change point de nature pour changer d'objet; & c'est toujours être infidele que de manquer à sa parole & à sa foi, quand ce seroit pour les intérêts du plus grand Prince du monde. Cet Officier étoit sans doute très-louable de rejetter les offres les plus avantageuses du Duc de Rohan, pour s'attacher à son devoir; mais c'étoit blesser ce même devoir de surprendre par de belles promesses le Duc de Rohan, & de lui

Digitized by Google

donner une parole qu'il ne vouloit ni ne pouvoit légitimement lui garder. La voie royale lui étoit ouverte. Le Duc de Rohan lui-même l'eût estimé & jugé digne de sa charge, s'il eût refusé ouvertement de le servir contre son Roi. Mais il s'attiroit le blâme de ses plus intimes amis, en quittant la voie de l'honneur pour user de ces détours; & je confesse que je ne pus plus regarder comme mon ami un homme qui avoit été capable d'une si lâche trahison.

III. Peu de tems après que nous nous en fûmes retournés à Paris ensuite de la réduction de la Rochelle, le Roi me commanda d'aller en Dauphiné, en Savoie, & en Piémont, pour reconnoître tous les passages d'Italie, dans le dessein qu'il avoit d'y faire passer son armée contre le Duc de Savoie. Je partis avec cet ordre; & ayant visité le Dauphiné, la Provence, & le Piémont, & reconnu avec tout le soin possible tous les chemins par où l'on pourroit faire passer les troupes au-delà des monts, je dressai un mémoire exact de toutes choses, & m'en revins à Paris au bout de deux ou trois mois. Le Roi envoya querir Monsieur d'E-

cure qui faisoit les cartes, & étoit Maréchal-des-logis de ses Armées. Il lui montra ce mémoire que je lui avois présenté, & lui donna ordre de l'examiner avec soin, & de le confronter sur ses cartes ; & il connut par le rapport que lui fit ensuite Monsieur d'Ecures, que mon mémoire étoit fait dans la derniere exactitude quant aux lieux, dont il pouvoit seulement répondre, ne connoissant pas les passages aussi-bien que moi qui étois du pays. Sa Majesté eut la bonté de me témoigner qu'elle étoit satisfaite de mon service, & qu'elle s'en souviendroit. Elle donna ordre aussi-tôt à toutes choses pour son voyage de Piémont. où elle vouloit aller en personne avec toute son Armée.

IV. Il m'arriva dans Paris vers ce même tems une rencontre très-fâcheuse, de laquelle Dieu permit que j'échappasse avec beaucoup de bonheur. Revenant un soir fort tard du Louvre à cheval, & allant porter l'ordre que je venois de prendre de Sa Majesté à Monsieur de Saint Preüil mon Capitaine, qui jouoit en une maison par-delà l'hôtel de Bellegarde ; lorsque j'eus passé cet hôtel, & que j'étois devant la

chapelle de l'hôtel de Soiſſons, mon laquais marchant avec un flambeau vingt pas devant moi, un homme me vint porter au coin d'une rue un coup d'épée de toute ſa force, capable de me percer de part en part, & de me créver ſur-le-champ. Mais Dieu conduiſit la main & l'épée de cet homme ſi heureuſement pour moi, qu'au lieu de me donner dans le ventre, elle donna dans l'arçon ſous le pommeau de la ſelle, & ſe rompit. Le coup fut ſi violent, que la pointe de l'épée y demeura enfoncée de la longueur d'un demi-pied. Surpris de ce coup que j'entendis plutôt que je ne le vis, je ſautai preſtement à bas de mon cheval; & mettant l'épée à la main, je renverſai cet homme par terre, le maltraitai; & peu s'en fallut que je ne le tuaſſe dans le premier mouvement de ma colere. Il m'avoua qu'il s'étoit mépris, qu'il étoit valet-de-chambre de Monſieur de Bellegarde, & qu'il m'avoit cru être un Gentilhomme de qui il avoit reçu des coups de bâton. Cette ſorte de mépriſe me déplut fort; néanmoins ayant quelque pitié de lui, je retournai ſur mes pas, & entrai dans l'hôtel de Bellegarde. Monſieur étant déja couché, je me contentai de

Digitized by Google

remettre son homme de chambre entre les mains de l'Ecuyer. Le lendemain je crus être obligé de lui venir faire mes plaintes ; & bien qu'il aimât ce velet, il dit aussi-tôt pour me donner quelque satisfaction, qu'il le falloit faire pendre, & que c'étoit un coquin. Mais comme ce n'étoit point ce que je prétendois, & que je voulois principalement l'avertir de ce desordre, afin qu'il en empêchât les suites, je lui dis, que puisque ç'avoit été un malheur, & que cet homme n'avoit eu aucune mauvaise volonté contre moi, & que d'ailleurs je n'avois point été blessé, je le suppliois de lui pardonner, & de l'avertir seulement d'être plus sage à l'avenir. Il insista néanmoins sur ce qu'il avoit déja dit qu'il le feroit pendre. Mais quand je fus de retour chez moi, il me l'envoya avec son Ecuyer, pour me dire qu'il le remettoit entierement entre mes mains, pour en faire ce qu'il me plairoit. Je répondis que puisque M. de Bellegarde le remettoit entre mes mains, je lui pardonnois de bon cœur. Le Roi néanmoins ayant sçu la chose, dit qu'il le falloit faire pendre ; mais il se contenta de l'avoir dit, sans qu'il le fît faire.

Digitized by Google

V. Une autre fois Dieu me donna lieu de reconnoître cette protection par laquelle il m'avoit si visiblement sauvé la vie, en me présentant une occasion à moi-même de sauver la vie à un homme qui étoit en très-grand danger de la perdre. J'avois un jour soupé chez une personne de la Cour de mes amis ; & comme je m'en retournois à cheval sur les onze heures du soir, étant accompagné de deux laquais, dont l'un portoit un flambeau devant moi, je vis de loin sur le pont de Notre-Dame trois ou quatre voleurs qui attaquoient & qui poussoient fort rudement un homme qu'ils avoient accullé contre une muraille, & qui se défendoit du mieux qu'il pouvoit. Je ne délibérai gueres à lui donner le secours que j'aurois pu attendre d'un autre dans une semblable occasion ; & piquant de toute ma force au milieu de ces voleurs, je les étonnai & les troublai de telle sorte, que je les écartai dans l'instant & les fis fuir. Mais je ne me trouvai pas peu embarrassé, en voyant cet homme presque aussi étourdi & interdit que s'il eût encore été au milieu des voleurs. Il ne sçavoit s'il étoit en sûreté avec moi, & j'eus toutes les peines du monde à le faire reve-

Digitized by Google

nir à lui. Je lui demandai qui il étoit, à qui il appartenoit, & en quel lieu il demeuroit; mais je ne pouvois rien tirer de sa bouche. Cependant je ne pouvois me résoudre de l'abandonner dans cet état, me doutant bien qu'il pourroit être attaqué de nouveau, & volé plus facilement. Je lui donnai donc le loisir de reprendre un peu ses esprits; & après lui avoir nommé les quartiers & les auberges les plus considérables de Paris, j'appris enfin qu'il logeoit dans la Place Maubert, & qu'il étoit maître-d'Hôtel de Monsieur le Duc de Lorraine qui étoit pour lors à Paris. Alors je tâchai de le faire monter en croupe derriere moi; mais ne l'ayant jamais pû à cause que c'étoit un homme fort gras & replet, & qu'il n'étoit pas encore bien rassuré, je crus devoir mettre moi-même pied à terre; & faisant mener mon cheval par un laquais, je l'accompagnai à pied jusqu'à son logis, où il me remercia le mieux qu'il put, n'étant pas encore tout-à-fait revenu à lui. Il demanda à un de mes gens qui j'étois & où je demeurois; & il vint le lendemain me témoigner sa parfaite reconnoissance du service que je lui avois rendu. Il m'invita même

quelques jours après à un ſouper où je menai quelques perſonnes de qualité de mes amis, qui ne furent pas moins ſurpris que moi de la magnificence de ce repas.

VI. Le Roi ayant deſſein, comme je l'ai dit auparavant, de faire marcher ſon Armée contre le Duc de Savoie, la fit partir au fond de l'hiver, & ſe mit lui-même en chemin au mois de Février de l'année 1629. Je demeurai encore quelques jours à Paris pour raſſembler quelques ſoldats qui étoient reſtés, & allai enſuite avec ce que j'avois pu ramaſſer, juſqu'au nombre de deux cens, retrouver le Roi par-delà Fontainebleau, ſelon l'ordre qu'il m'avoit donné. Lorſque je fus arrivé auprès de Sa Majeſté, je diſtribuai chaque ſoldat dans ſa Compagnie, & pris enſuite mon rang à la tête de la mienne, pour marcher vers Lyon avec l'Armée. Ma Compagnie, c'eſt-à-dire, celle de Monſieur de Saint-Preuil, dont j'avois preſque toujours la conduite, étoit alors compoſée de deux cens cinquante hommes, tous gens bien faits & fort bien vêtus. Il y avoit environ quatre-vingt jeunes Gentilshommes, qui étoient pour la plûpart de très-bonne

maison, & avoient un bel équipage. Comme j'avois l'honneur d'être connu de toutes les personnes de la Cour, & de tous les principaux Officiers de l'Armée, & que l'on sçavoit que je m'étois toujours fort appliqué à ce qui regardoit ma profession; que j'étois sur-tout très-attaché à la discipline; & que je prenois un très-grand soin des soldats. Un grand nombre de personnes de qualité me faisoient l'honneur de me confier Messieurs leurs enfans, pour leur apprendre ce que l'expérience & le travail de beaucoup d'années m'avoit appris à moi-même. Aussi je crois pouvoir dire sans vanité, que j'étois aimé, craint & obéi d'une façon toute extraordinaire par mes soldats. Mais je tâchois d'user d'une adresse particuliere pour gagner l'affection des cadets; car je leur donnois tour-à-tour le commandement sur toute la Compagnie, afin qu'en apprenant le métier de soldats, ils apprissent en même tems celui d'Officiers & de Capitaines.

Le Roi fort content de voir cette Compagnie en un si bel ordre, me témoigna sa satisfaction en m'accordant un privilege que les autres n'avoient pas. Car comme je vis que ma Com-

pagnie étoit si grande & remplie de jeunes Gentilshommes de grande qualité, je crus devoir lui témoigner que me trouvant seul comme j'étois alors sans mon Capitaine qui étoit absent, & ayant dans ma Compagnie tant de Noblesse, que Messieurs leurs parens m'avoient fort recommandée, je me sentois accablé sous la Charge, & que si Sa Majesté ne m'accordoit quelque privilege en faveur de tous ces jeunes cadets, afin de pouvoir les traiter plus favorablement que le reste des soldats, comme ils n'étoient point accoutumés à la fatigue, ils seroient bien-tôt mécontens de moi, en feroient des plaintes à leurs parens que j'aurois ensuite pour ennemis, & pourroient bien se débander à la fin, & abandonner l'Armée. Le Roi me répondit avec beaucoup de bonté, que je lui faisois plaisir de l'avertir de cela; & je suis bien-aise, ajouta-t-il, que vous m'ayez demandé ce que je vous accorde avec joye. Ainsi j'eus toujours depuis double logement pour ma Compagnie, & je pouvois par ce moyen faire quelque distinction entre les cadets & les soldats ordinaires.

J'avois aussi un très-grand soin d'empêcher

Digitized by Google

pêcher le desordre dans les logemens, ne pouvant souffrir que les soldats fissent aucun tort aux pauvres gens dans les villages. C'est pourquoi lorsque j'en sortois, je mettois toujours en bataille ma Compagnie hors le village, & faisois publier que si quelque paysan avoit à faire quelque plainte, il la vînt faire sans rien craindre. Ainsi avant que de déloger, je faisois rendre ce qu'on avoit pris, & ne sortois point du village, que je n'eusse un certificat du Seigneur & du Curé, voulant toujours avoir dans ma poche ma justification, & craignant d'être accusé auprès du Roi, qui m'étoit plus severe qu'à tous les autres, à cause qu'il vouloit, comme j'ai dit, se servir de moi pour réformer la discipline dans ses Gardes. Mais j'avois encore une autre raison, qui m'obligeoit d'être un peu exact en ce point; sçavoir que comme j'avois ce grand nombre de Gentilshommes dans ma Compagnie, qui devoient un jour commander dans les Armées, je ne voulois pas les accoutumer à piller, de peur que, lorsqu'ils seroient Officiers, ils ne permissent à leurs soldats ce qu'on leur auroit permis à eux-mêmes. Outre que je ne pouvois pas souffrir ces bas-

Digitized by Google

sesses dans de jeunes gens de qualité qui devoient avoir un cœur plus noble & plus généreux que tous les autres.

VII. Lorsque notre Armée fut arrivée à quelques lieues au-deçà de Lyon, comme il fallut lui faire passer la riviere sur des bateaux, & que je jugeai qu'il pourroit bien y avoir un grand desordre dans ce passage, je dis à Monsieur de Vientais, Capitaine aux Gardes, qu'il falloit tâcher de passer les premiers, si nous voulions le faire plus sûrement & avec moins d'embarras. Ainsi dès le grand matin nous embarquâmes nos Compagnies, & passâmes sans aucune confusion & sans perte d'aucune chose. Il parut ensuite que notre crainte n'avoit pas été sans fondement; car il y eut tant de désordre dans le passage de l'Armée, que beaucoup de bagage fut perdu. Le Roi séjournant quelque tems à Lyon, l'Armée se rafraîchit aux environs, & je m'en allai avec ma Compagnie & deux autres à un village qui est à une lieue par-delà Lyon. Mais il se trouva que ce village qui nous avoit été marqué pour le logement de nos Compagnies, appartenoit à un de mes parens Ca-

pitaine dans un nouveau Régiment, qui étoit pour lors en Dauphiné. Sa femme étonnée de ce grand nombre de soldats, vint me prier & me conjurer de faire tout mon possible auprès du Roi, afin d'exemter sa terre de ce logement. Ce n'étoit pas une chose trop facile, l'Armée étant dispersée de tous côtés, & j'eus grande peine à m'y résoudre, lui disant que les ordres avoient déjà été donnés, & que ce seroit causer du desordre dans l'Armée. Néanmoins il me fallut rendre aux prieres d'une femme & d'une cousine; & je retournai à Lyon pour tâcher d'obtenir du Roi ce que cette Dame souhaitoit. Je lui dis donc d'abord, que je suppliois très-humblement Sa Majesté de se souvenir qu'elle étoit à l'entrée de mon pays, & que je venois importuner sa bonté de m'accorder une grace, qui étoit de faire changer notre logement, à cause que le village qui nous avoit été destiné appartenoit à un de mes parens. Ils me pressent, Sire, ajoutai-je, de faire voir en cette rencontre le crédit qu'ils s'imaginent que j'ai auprès de Votre Majesté. Le Roi se tournant vers les Seigneurs qui l'accompagnoient; il est vrai, leur dit-il en riant, que nous

approchons de ses terres ; il est bien juste d'avoir quelque considération pour lui. Il donna ordre en même tems à Monsieur d'Ecures de changer ce logement ; & aussi tôt que j'eus reçu le nouvel ordre, je m'en retournai au village, d'où je fis déloger le même jour les trois Compagnies, qui ne perdirent pas néanmoins à quitter ce logement, en ayant eu un meilleur.

VIII. Mais il arriva par une étrange rencontre, que dans le tems même que je rendois ce bon office à mon parent, en déchargeant son village des gens de guerre qui y étoient déja entrés, lui de son côté ayant levé une recrue de trente ou quarante soldats, alla loger à Pontis. J'avois dans la maison seigneuriale un fermier qui étoit un brave soldat, & qui avoit de la générosité & de la sagesse. Ce capitaine étant donc entré dans le château, & ayant dit au fermier qu'il venoit loger dans la maison, ce fermier le reçut fort civilement comme une personne qui m'appartenoit, & lui dit que tout étoit à son service. Il le traita en effet fort bien, fit accommoder & panser ses chevaux, & donna du pain & du vin à ses soldats. Mais comme ce capitaine lui eut déclaré qu'il vouloit

séjourner là deux ou trois jours, & qu'il falloit que les paysans logeassent & nourrissent à leurs dépens ses soldats, ce fermier un peu surpris, lui répondit qu'il le recevoit comme parent de son maître, & non pas comme capitaine, & qu'il n'étoit pas raisonnable de vexer les pauvres sujets de son seigneur. L'officier commença à faire le méchant, & dit qu'il avoit son ordre pour y loger. Le fermier qui n'étoit pas étourdi, jugeant qu'il valoit mieux céder, dépêcha en même tems secretement un homme vers moi, & me manda ce qui se passoit.

Il est vrai que je fus irrité au dernier point de la lâche conduite & du méchant naturel de cet homme. Je répondis à mon fermier par une Lettre sanglante contre lui, témoignant que je renonçois à sa parenté & à son amitié, que je ne le pouvois plus considérer que comme un homme sans honneur, & qu'au reste si ses coffres & son bagage étoient encore dans le château, il ne les lui rendît point qu'il n'eût payé toute sa dépense & celle de ses soldats. Cependant ce capitaine, après avoir demeuré deux ou trois jours à Pontis, se disposa à partir, & pria mon fermier

Digitized by Google

de lui envoyer ses coffres en un lieu qu'il lui marqua : le fermier le lui promit, n'ayant point encore reçu aucun ordre de moi. Ainsi il partit avec sa compagnie, bien content d'avoir traité son parent & son ami, comme un homme qui lui auroit été le plus étranger. Mon fermier ayant depuis reçu la lettre que je lui écrivois & connu ma volonté, fit une bonne résolution de l'exécuter comme un serviteur fidele, & comme un brave soldat. Quelque tems après, le capitaine ennuyé de ce qu'on ne lui rapportoit point ses coffres, les envoya redemander : mais celui qui vint de sa part fut bien étonné d'entendre pour réponse, que lorsque M. le capitaine auroit envoyé de l'argent pour payer sa dépense & celle de sa compagnie, on lui renverroit ses coffres. Il n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il vint lui-même tout en colere redemander son bagage. Mais le fermier lui répondit civilement que lorsqu'il lui auroit plu de donner l'argent de toute sa dépense, & de celle de ses soldats, on lui rendroit aussi-tôt ses coffres. Comment, dit-il, la dépense de mes soldats ! Ne leur étoit-elle pas dûe? Monsieur, lui répondit le fermier, j'ai

Digitized by Google

ordre de ne vous point rendre vos coffres sans cela. Mon maître me l'a défendu ; je sçai qu'il veut être obéi, & qu'il ne seroit pas sûr pour moi d'y manquer : voilà sa lettre, prenez s'il vous plaît la peine de la lire vous même. Il lut cette lettre si sanglante que j'avois écrite contre lui ; & parce qu'il vit qu'elle étoit comme un miroir qui lui représentoit son mauvais naturel & sa lâcheté, il ne put la regarder qu'il n'eût horreur de lui-même ; & ne sçachant sur qui décharger sa colere, il se répandit en injures & en paroles outrageantes : enfin il partit tout furieux, voyant bien qu'il n'étoit pas le plus fort, parce que dans ce village il n'y avoit gueres moins de cent bons soldats accoutumés au feu, & chauds à se battre, ainsi que des Provençaux, qui étoient tous bien résolus de défendre les intérêts de leur Seigneur.

Mais il arriva ensuite un étrange bouleversement dans l'esprit de ce capitaine. Sa femme à qui je venois de rendre ce bon office dont j'ai parlé, en déchargeant son village du logement des gens de guerre, lui écrivit en ce même tems une lettre, par laquelle elle lui mandoit le service considérable

qu'ils avoient reçu de moi ; & le conjuroit qu'en quelque lieu qu'il me rencontrât, il me fît connoître le ressentiment qu'ils auroient toute leur vie de cette générosité que je leur avois témoignée, & de cette épreuve qu'ils avoient faite de mon amitié & de mon crédit auprès du Roi. Il est difficile de se représenter de quel étourdissement cet homme fut frappé par cette lettre. Il se vit accablé de civilités par un ami, en même tems qu'il l'accabloit lui-même d'injures & de mauvais traitemens. Le voilà donc combattu de deux passions toutes contraires. La colere d'une part le trouble & l'inquiete : d'autre part, la honte & la civilité d'un ami lui fait violence. Il ne sçait d'abord quel parti prendre. Mais enfin la honte l'emporte au-dessus de la colere ; il se reconnoit coupable, il sent la plaie qu'il a faite à notre amitié, & il pense à y remédier. Il retourne tout rempli de confusion chez le fermier, il fait mille excuses, il lui présente de l'argent pour lui & pour ses soldats, & il reçoit aussitôt ses coffres. Il emploie ensuite tous ses amis, & entr'autres M. de Bonne, qui étoit un seigneur de Dauphiné, afin de tâcher de se reconcilier avec

Digitized by Google

moi. Mais je ne pus jamais me résoudre de reconnoître pour mon ami un homme qui avoit témoigné si peu d'honneur & de générosité pour ses amis : & tout ce que je pus accorder aux importunités de ceux qui s'employerent pour lui en cette rencontre fut une entrevue, dans laquelle je lui dis pour compliment, qu'ayant l'honneur de le connoître, je ne m'estimois pas moins heureux d'être connu de lui pour ce que j'étois. Il me fit quantité d'excuses ; mais je ne voulus jamais le revoir depuis, jugeant qu'un homme qui avoit été capable d'une telle lâcheté, ne pouvoit gueres changer de naturel, ni se rendre digne d'être aimé.

IX. Le Roi, après avoir fait quelque séjour à Lyon, passa à Grenoble, & de Grenoble à Embrun. Et comme il y devoit demeurer quelques jours, je lui demandai congé pour aller devant jusqu'à Pontis, qui n'en étoit pas éloigné, avec quinze ou vingt Officiers du Régiment des Gardes. Nous y demeurâmes quatre ou cinq jours, pendant lesquels je les régalai si bien que nous y mangeâmes le revenu de deux anneés. Nous ne pensions qu'à nous divertir, lorsque nous eumes tous ensemble

X v

un grand combat à soutenir. Nous entendîmes tout d'un coup en nous promenant un grand vent comme un tourbillon ; & ayant aussi-tôt regardé du côté que nous l'avions entendu, nous apperçumes un aigle d'une prodigieuse grandeur qui avoit fondu sur une troupe de poulets d'Inde. Nous courumes à l'instant jusqu'au nombre de douze ou treize que nous étions, l'épée à la main pour combattre ce roi des airs. Mais ce furieux oiseau, au lieu de s'épouvanter, vint lui-même à la charge contre nous, ne pouvant pas s'élever, à cause que le pays étoit bas & qu'il n'avoit pas assez d'air étant fort pesant, outre qu'il se trouva surpris avant qu'il pût prendre son avantage pour s'envoler. C'est une chose incroyable que la fureur avec laquelle il se lançoit contre nous. Sa force étoit si grande que d'un seul coup d'aîle il étourdit & renversa l'un de nous autres par terre, & qu'il pensa tuer sur le champ un des plus gros mâtins du pays, en l'empoignant avec une de ses serres, lorsqu'il voulut s'approcher de lui pour le colleter. Enfin il ne fut pas en notre pouvoir à tous de lui rien faire avec nos épées ; & nous ne pumes jamais le vaincre qu'après avoir

envoyé querir un fusil, dont nous lui tirâmes deux ou trois coups pour l'abattre. Nous portâmes avec nous cet aigle à Embrun pour le faire voir au Roi, à qui Monsieur de Comminges qui étoit de la partie, fit le récit de notre combat: & comme Sa Majesté témoigna qu'elle auroit bien desiré de s'y être rencontrée, il lui répartit fort agréablement, que sa personne auroit été moins en sûreté en combattant contre cet aigle, que si elle eût combattu contre celui de l'Empire.

X. J'avois donné ordre à toute la soldatesque du village de Pontis de faire tirer toute l'artillerie, qui se réduisoit à quelques mousquets & à plusieurs boëtes que j'avois fait préparer pour saluer le Roi, quand il passeroit au pied de la montagne sur laquelle le village est situé. Ainsi lorsqu'on ne s'attendoit à rien moins, on entendit tout-d'un-coup un grand bruit; & le Roi s'étant arrêté exprès sur le pont de la Durance qui passe dans la vallée, témoigna prendre plaisir à entendre ce bruit avec lequel je tâchois de faire l'honneur de ma maison, & dit en raillant, il nous fournira du canon dans le besoin. Ensuite le Curé de la Paroisse avec la Croix, &

tous les Paroissiens vinrent saluer le Roi. Le Curé harangua Sa Majesté en son langage provençal. Le Roi voulut lui répondre aussi en ce même langage; mais il eut bien de la peine à se faire entendre: ce qui donna lieu à tout le monde de se divertir. Après que ce Prince eut regardé & considéré avec beaucoup de bonté tous ces pauvres gens, qui se jetterent à genoux devant lui, il les fit relever & les renvoya.

Je crus devoir me servir de cette occasion favorable, pour supplier très-humblement Sa Majesté de vouloir vuider un grand différend qu'avoit ce village, qui étant situé sur les confins de Dauphiné & de Provence, étoit tous les jours aux mains avec les sergens de l'une & de l'autre Province, qui y prétendoient toutes deux également. Je représentai au Roi la tyrannie qu'on exerçoit tous les ans contre ses pauvres sujets, en voulant leur faire payer deux fois la Taille; & le priai de vouloir par son autorité faire cesser ces injustes poursuites. Le Roi en parla à son Conseil, & le choix me fut donné de celle des deux Provinces que je voudrois. Monsieur de Crequy, Gouverneur de Dauphiné, l'ayant sçu, me

pressa fort de choisir le Dauphiné, me promettant sa protection & son service en toutes occasions. Je lui répondis qu'il me faisoit trop d'honneur, mais que je le suppliois de trouver bon que je procurasse l'avantage de ce pauvre peuple, qui trouvoit plus ses commodités à être de la Provence : & qu'au reste, je sçavois qu'il étoit trop généreux & avoit trop de bonté pour moi, pour ne me pas continuer l'honneur de sa protection, quand je serois d'un autre gouvernement, puisque de quelque Province que je fusse, j'appartiendrois toujours au Roi, qu'il faisoit gloire de servir. Je choisis donc avec l'agrément de Sa Majesté la Provence, de laquelle, selon le jugement même de M. d'Ecures, le village de Pontis étoit plutôt que de Dauphiné. J'obtins un Arrêt du Conseil sur ce sujet. Mais le Roi accorda de plus un beau privilége à la maison seigneuriale de Pontis, qui fut qu'au lieu que toutes les affaires & les différens du village devoient se juger par la Justice de Provence, celles qui regardoient la maison du Seigneur se renverroient toutes au Conseil du Roi : ce qui s'est depuis toujours observé, tant à l'égard des affaires de la Paroisse, sur qui la

Justice de Dauphiné n'osa plus rien entreprendre, qu'à l'égard de celles du Seigneur qui n'a jamais reconnu d'autre Juge que le Conseil.

XI. Le Roi étant arrivé à Briançon où il y a une montagne qu'on ne descend que sur des ramasses, qui est une espece de chaise, derriere laquelle est celui qui la conduit & qui la fait descendre & rouler avec une prodigieuse vîtesse par ces chemins escarpés, Sa Majesté me dit que comme j'étois le guide, il falloit que je ramassasse le premier. La fille du Consul du pays se présenta pour me conduire. Le Roi d'abord eut peine de voir qu'une fille entreprît une chose qu'il croyoit si périlleuse: mais quand on l'eut assuré que cette fille entendoit fort bien le métier, il dit en riant: Hé bien nous serons au-moins sages à ses dépens. Je me mis donc sur la ramasse sous la conduite de cette fille, & descendis comme un trait cette montagne sur les neiges. Etant remonté ensuite à pied la même montagne, pour venir dire au Roi qu'il n'y avoit nul péril, il se mit sur une de ces ramasses conduite par le Consul pere de la fille qui m'avoit conduit, & descendit avec autant de vîtesse & de bonheur que j'avois fait.

Digitized by Google

Il récompensa cet homme d'un privilege, & de quelques pistoles qu'il lui donna. Tous ceux qui accompagnoient le Roi, descendirent de la meme sorte. Quant à l'armée on lui avoit fait prendre un chemin plus long pour passer plus aisément.

Lorsque le Roi se fut avancé avec toute son armée jusqu'à une lieue de la ville de Suze, il commanda à M. de Comminges Capitaine aux Gardes, de s'en aller le lendemain avec ses Maréchaux des logis à Suze, pour préparer son logement & celui de toute la Cour. Il me donna ordre en même tems d'accompagner M. de Comminges, afin que si le comte de Verrue qui gardoit le Pas de Suze nous donnoit passage, je retournasse lui en faire le rapport, & qu'en cas qu'il le refusât, nous observassions la maniere & les endroits par où l'on pourroit l'attaquer. Nous partîmes donc le lendemain douze ou quinze de compagnie. Etant arrivés à deux cens pas du détroit, on fit sonner de la trompette. Et aussi-tôt le Comte de Verrue envoya un Officier avec dix ou douze soldats, pour sçavoir qui c'étoit & ce qu'on vouloit. M. de Comminges demanda à cet Officier qui

étoit celui qui commandoit, parce que le Roi l'avoit envoyé pour lui parler. Celui-ci nous dit de demeurer au lieu où nous étions, nous promettant de revenir aussi-tôt nous faire réponse. Après qu'il eut fait son rapport au Comte de Verrue qui gardoit, comme j'ai dit, ce détroit avec environ deux mille hommes, il revint à l'heure même nous dire que le Comte venoit lui-même nous parler, & qu'il n'étoit pas nécessaire que nous avançassions davantage; ce qu'il disoit afin de nous empêcher de reconnoître le détroit.

Le Comte de Verrue s'avança ensuite avec deux cens Mousquetaires, & après qu'il nous eut salué fort civilement, M. de Comminges lui dit: Monsieur, le Roi mon maître m'a commandé d'aller aujourd'hui à Suze pour lui préparer son logis, parce qu'il veut demain y aller loger. M. le Comte de Verrue lui répondit avec beaucoup de civilité. Monsieur, son Altesse tiendroit à grand honneur de loger sa Majesté. Mais puisqu'elle vient si bien accompagnée, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que j'en avertisse auparavant son Altesse. Quoi avnc, Monsieur, lui répartit M. de dommipges, est-ce que vous ne voulez

pas nous laisser passer ? Monsieur, lui repliqua le Comte de Verrue, vous trouverez bon, comme je vous ai dit, que j'en donne avis auparavant à son Altesse. M. de Comminges lui répondit: Je m'en vais donc, Monsieur, en faire mon rapport au Roi. Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, lui repartit le Comte.

Nous primes ensuite congé de lui, & allames retrouver sa Majesté, qui témoigna n'être point choquée de la réponse du Comte de Verrue, & dit au contraire qu'il avoit répondu en homme d'esprit & comme un grand capitaine. De son côté aussi elle se disposa à faire l'action d'un grand Roi, en donnant à l'heure même tous les ordres pour attaquer le Pas de Suze. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette occasion célebre dont on a depuis tant parlé, fut que les ennemis nous attendant de pied ferme à ce détroit, qu'il nous eût été impossible de forcer, furent bien surpris de voir le Comte de Saux, qui, après avoir fait nettoyer les neiges avec des pêles & grimpé sur ces hautes montagnes, vint fondre tout d'un coup sur eux, & les investir par-derriere. Ils lâcherent pied aussi-tôt, & quitterent

toutes leurs fortifications ; de sorte qu'ils ne donnerent pas le loisir à nos troupes de leur faire sentir la pesanteur du bras du Roi de France, à qui ils avoient osé refuser le passage. Il y eut néanmoins beaucoup des nôtres de tués ensuite par le canon de Suze, qui fouettoit & nettoyoit d'une étrange sorte tout le chemin. Le Maréchal de Schomberg y fut blessé ; mais sa blessure ne le rendit que plus glorieux & plus hardi contre les ennemis. Suze se rendit aussitôt à sa Majesté ; & la paix ayant été faite ensuite, le Roi y fut visité par son Altesse. Sa Majesté ayant voulu lui rendre la visite, fit ce qu'elle put pour tâcher de le surprendre ; mais elle ne le put : car le Duc en ayant été averti descendit en-bas au-devant du Roi, qui lui dit : J'avois envie de vous surprendre, & d'aller jusques dans votre chambre : à quoi son Altesse repartit agréablement ; qu'un grand Roi comme il étoit, ne pouvoit pas facilement se cacher. Et comme le Roi & le Duc passoient avec un grand monde sur une galerie qui n'étoit pas des plus fortes, le Roi ayant dit à Monsieur de Savoye qu'ils se hâtassent, de peur que la galerie ne tombât sous eux ; le Duc lui fit encore cette ré-

ponse agréable ; qu'on voyoit bien que tout trembloit sous un si grand Roi. Sa Majesté lui fit voir toute son Armée, & lui donna le plaisir de considérer l'éclat de la Noblesse Françoise, après lui avoir fait sentir quelque tems auparavant la force & la grandeur de leur courage.

Lorsque notre Armée étoit en Piémont avant la paix, elle pilla par droit de guerre, un harras de Monsieur le Duc de Savoye. Ayant eu pour ma part trois parfaitement beaux coursiers de Naples, Monsieur le Comte de Soissons m'envoya prier de les lui vendre, afin de les rendre au Duc. Je lui fis dire qu'ayant donné trente pistoles pour avoir un de ces chevaux, je lui donnerois le cheval pour le même prix s'il le jugeoit à propos ; mais que pour les deux autres qui ne m'avoient rien coûté, je les lui rendrois de bon cœur sans en rien prendre. Monsieur le Comte fut un peu surpris de ma réponse, & m'envoya une bourse pleine de pistoles, me faisant dire qu'il ne vouloit point les chevaux sans les payer : mais comme pour être moins riche que beaucoup d'autres, je n'en avois pas moins de cœur, je lui renvoyai sa bourse

Digitized by Google

avec les chevaux, ſans avoir jamais voulu prendre plus que les trente piſtoles que m'avoit coûté celui dont j'ai parlé.

XII. Le Roi étant à Valence après avoir repaſſé les monts, apprit que pluſieurs villes s'étoient révoltées, par l'induction des Religionnaires, & il alla mettre le ſiége devant Privas, qui étoit une des plus fortes. Je perdis durant ce ſiége un de mes bons amis, qui étoit Capitaine aux Gardes, & qui fut tué malheureuſement par une de nos ſentinelles, allant fort tard reconnoître quelques travaux. Ce qu'il y eut encore de plus déplorable, fut que le meilleur de ſes amis, qui étoit un Officier de l'Armée, fut cauſe de ſa mort ſans y penſer. Car lorſqu'il ſe traînoit en montant ſur une colline, cet Officier le prenant pour quelqu'un des ennemis, commanda à la ſentinelle de tirer ſur lui, ce qu'elle fit à l'heure même, lui déchargeant un grand coup de mouſquet, dont il fut tué. Il s'en fallut peu que je ne fuſſe compagnon de ſon malheur, m'étant offert d'aller avec lui. Mais il voulut aller ſeul, & il y demeura auſſi tout ſeul. Qui ne reconnoîtra & n'admirera dans ces rençontres la

Digitized by Google

providence de celui qui regle & qui ordonne comme il lui plaît tant d'évenemens différens ; qui sépare deux amis pour ôter la vie à l'un & sauver l'autre ; qui permet qu'un homme qui voudroit avoir donné de son sang pour un autre, soit cause lui-même innocemment de sa mort ! Mais j'avois alors les yeux trop appesantis vers la terre pour m'élever jusqu'à ce principe, & je suivois, comme les autres, le torrent du siecle, pleurant la perte d'une personne que j'aimois, & ne passant point plus avant. Je ne dirai rien davantage de ce siége ni des autres villes qui se rendirent au Roi, n'ayant pas dessein de faire une histoire, dont l'entreprise passeroit les bornes de mon esprit; mais seulement, comme j'ai dit, de remarquer, selon les différentes rencontres, quelques circonstances dont je me puis souvenir, & qui sont utiles pour faire connoître la conduite de Dieu dans tout le cours de notre vie, ou qui peuvent donner quelque connoissance d'un métier que j'ai tâché d'exercer avec application durant tant d'années.

XIII. Le Roi étant retourné à Paris, il m'arriva quelque tems après

une assez grande fortune selon le monde, sur-tout pour une personne comme moi, qui paroissois destiné à acquérir plus d'honneur que de bien, lorsque j'en voyois tant d'autres s'élever & s'enrichir en fort peu de tems. Un jour que le Roi étoit à Saint-Germain, & qu'il descendoit l'escalier fort légerement, pour s'en aller à la chasse, je me rencontrai sur le même escalier; & Sa Majesté ayant appuyé son bras sur le mien, pour descendre plus vîte & plus sûrement, je crus devoir me servir de cette occasion, pour lui demander une aubaine considérable d'une lingere de la Reine, Espagnole de nation, nommée Rachel de Viage, qui ne s'étoit point fait naturaliser, & qui étoit extrêmement malade. Je me contentai d'exposer pour lors la chose en deux mots, & de supplier le Roi d'avoir la bonté de se souvenir de moi, ainsi qu'il m'avoit fait la grace de me le promettre. Sa Majesté m'assura qu'elle s'en souviendroit. Et en effet, quelques jours après lui ayant dit que cette lingere étoit à l'extrémité, & ne pouvoit pas passer la nuit, elle me promit l'aubaine. Comme je sçavois que je ne manquerois pas de compétiteurs, je suppliai

Digitized by Google

instamment le Roi de m'assurer de sa protection, lui représentant qu'il y auroit bien des personnes qui s'efforceroient de m'enlever ce don de sa libéralité, comme étant plus digne d'eux que de moi. Le Roi me dit : Allez, ne vous mettez pas en peine ; je vous promets de vous soutenir. En effet Sa Majesté fit bien voir dans la suite qu'elle m'avoit pris en sa protection, me préférant à plusieurs Seigneurs, qui témoignerent un assez grand empressement pour avoir cette aubaine, qui étoit assurément très-considérable, & que je pouvois regarder comme une récompense que le Roi avoit la bonté de m'accorder pour mes services.

La lingere étant morte la même nuit, le lendemain dès le matin, plusieurs grands Seigneurs, comme le Duc d'Elbeuf, le Marquis de Rambouillet, grand Maître de la garde-robe, & quelques autres vinrent demander au Roi cette aubaine. Sa Majesté se souvenant de la parole qu'elle m'avoit donnée, répondit à tous ces Messieurs qu'il n'en étoit plus le maître, & qu'il l'avoit déja accordée à quelqu'un. Le Roi ne leur en dit pas davantage pour lors ; mais il s'en ouvrit néanmoins ensuite à Mon-

Digitized by Google

ſieur le Duc d'Elbeuf qui avoit beaucoup de bonté pour moi, & qui ayant ſçu que Sa Majeſté m'avoit donné cette aubaine, lui témoigna en avoir une grande joie. Il lui proteſta même que s'il eût ſçu qu'elle eût penſé à me faire certe grace, il ſe feroit joint avec moipour l'en conjurer. Mais les autres n'étoient pas tous dans les mêmes ſentimens que M. le Duc d'Elbeuf, & principalement un des premiers Officiers de la maiſon du Roi qui fit paroître aſſurément un peu trop d'ardeur pour obtenir cette aubaine, & qui même ayant ſçu que Sa Majeſté me l'avoit promiſe; dit à l'Huiſſier de la Chambre de me refuſer la porte le jour ſuivant. Ainſi lorſque je voulus prévenir les mauvais offices que je ſçavois bien qu'on s'efforçoit de me rendre en cette affaire, & que je vins me préſenter de grand matin à la porte de la chambre.afin d'avoir audience des premiers, l'Huiſſier me dit aſſez rudement que j'attendiſſe que le Roi fut levé. Je jugeai bien d'où cela pouvoit venir, & connus ſans peine qu'on ne me fermoit la porte de la chambre du Roi, que pour me fermer en même tems la ſource de ſes libéralités. Je crus néanmoins qu'un Prince s'étant déclaré

déclaré comme il avoit fait, fermeroit la bouche à ses sujets, & que nul ne seroit assez hardi ni assez puissant pour demander de nouveau, ou pour obtenir une grace que Sa Majesté m'avoit volontairement accordée.

J'attendis donc que le grand monde arrivât, & j'entrai avec quelques Seigneurs dans la chambre. Je dis tout d'abord au Roi en le saluant, que je le suppliois d'avoir la bonté de se souvenir de moi. Sa Majesté me répondit : Je m'en suis souvenu, je vous donne ce que je vous ai promis, & qu'on s'est efforcé inutilement de vous ôter. Allez tout présentement trouver la Vrilliere, & lui dites de ma part, qu'il vous dresse le brevet de la donation de cette aubaine. Je suppliai Sa Majesté de vouloir y envoyer quelqu'un de sa part, lui représentant que Monsieur de la Vrilliere pourroit bien me faire quelque difficulté. Je vois bien, me repartit le Roi, que vous êtes accoutumé à prendre vos suretés ; allez devant, & j'y enverrai quelqu'un. Je m'y en allai donc dans le moment ; & il m'arriva ce que j'avois prévû, qui est que Monsieur de la Vrilliere me dit qu'il falloit qu'il parlât lui-même au Roi

de cette affaire, qu'il alloit au Louvre, & qu'il lui en parleroit. Je voulus y être en personne ; & montant en carrosse avec lui, nous nous en allâmes chez le Roi. J'y trouvai Messieurs de Saint L. & de Saint G. qui ne jugeant pas de moi aussi favorablement que Sa Majesté ; & croyant que le don qu'elle me faisoit étoit plus digne d'eux que de moi, oserent bien lui demander s'il sçavoit combien valoit cette aubaine. Le Roi leur dit : je crois qu'elle peut valoir cinquante mille francs. Comment, Sire, lui dirent-ils, elle en vaut plus de deux cens mille ! Quand Votre Majeste auroit donné à Monsieur de Pontis cinquante ou soixante mille livres, ne se trouveroit-il pas bien récompensé ? Cette réponse trop hardie choqua fort le Roi, qui trouvant mauvais que ces personnes voulussent ainsi contrôler ses actions, leur répondit d'un ton plein d'autorité : Les Rois se reglent dans ces choses par leur volonté ; quand cette aubaine vaudroit cent mille écus, je la donnerois à Pontis avec encore plus de joie. Vous croyez que parce qu'il a peu de bien, je devrois lui donner peu. Et moi je voudrois au contraire lui

donner encore plus que je ne lui donne, parce que je sçai qu'ayant beaucoup de mérite il a peu de bien. Cette réponse sortie de la bouche du Roi, & prononcée, comme j'ai dit, avec fermeté, fit taire tout le monde, & me causa une joie que je ne puis pas exprimer, de voir que Sa Majesté vouloit bien me soutenir si hautement contre la puissance des Grands, qui croyoient avoir droit de s'opposer à la bonne volonté qu'il avoit pour moi.

Le brevet m'ayant été expédié promptement, une personne de la Cour, qui avoit une Charge considérable, vint me faire ce beau compliment : Monsieur, me dit-il, comme vous n'entendez pas les affaires, si vous voulez me donner la moitié de cette aubaine, je m'en vais vous rendre sûr possesseur de tout le reste, sans que vous ayez aucun procès. Comme je le connoissois pour un homme fort habile & un peu intéressé, je le remerciai fort civilement de ce bon office qu'il vouloit me rendre, ou, pour mieux dire, qu'il vouloit se rendre à lui-même, lui disant que la charge n'étoit pas si pesante que je ne voulusse & ne pusse bien la porter moi seul. J'envoyai ensuite des soldats de ma

Digitized by Google

Compagnie dans les maisons de campagne qui appartenoient à cette lingere, dont j'étois établi héritier; & voulant reconnoître en quelque sorte la libéralité du Roi, je lui fis porter toutes les toiles de Hollande & Batiste, qui étoient dans la boutique de Paris, & entr'autres un très-grand lit de point coupé que le Roi donna à la Reine, & qui étoit estimé dix mille écus; comme il distribua aussi, & fit présent de toutes les toiles aux Filles de la Reine. Mais je reconnus depuis que ç'avoit été une générosité un peu trop grande pour moi, de redonner ainsi par présent une bonne partie de ce que le Roi m'avoit donné. Car il m'arriva qu'après m'être défait de ces riches toiles, & de ce lit magnifique, & avoir pris possession des terres & des autres biens de cette lingere, l'un de ses parens présenta Requête au Parlement, en conséquence d'une vieille lettre, par laquelle il prétendoit faire voir que cette Espagnole avoit été naturalisée. Je me trouvai bien étourdi de cette nouvelle. Je résolus d'envoyer en Espagne un homme exprès qui pût s'informer plus particulierement de la vérité. Mais ce grand voyage ne me valut autre chose que la

Digitized by Google

perte de cinq cens écus que cet homme dépensa. Car après que l'affaire eut été poursuivie au Parlement, le procès ayant duré fort long-tems, il y eut enfin un Arrêt rendu contre moi, portant que tous les fonds de terre appartiendroient au parent, & que les meubles, bestiaux & autres choses me demeureroient. Ainsi après que j'eus donné ce qu'il y avoit de plus beau dans les meubles; je fus encore dépossédé des terres; & ce qui me devoit valoir plus de deux cens mille livres, ne m'en valut pas dix mille, tous frais rabattus. Le Roi ne pouvant s'empêcher d'en rire avec moi, me dit après que cet Arrêt fut rendu: il faut avouer, Pontis, que tu es né pour être un homme d'honneur, mais non pas pour être un homme riche. Sire, lui répondis-je en souriant, il a dépendu de moi d'être un homme d'honneur, mais il ne dépendra que de Votre Majesté de me faire, quand il lui plaira, un homme riche. Mais d'où vient donc, me repliqua le Roi, que tu n'as pû garder cette aubaine? Sire, lui repartis-je, Votre Majesté me l'avoit donnée, votre Justice me l'a ôtée; mais Votre Majesté est encore toute puissante pour me faire

Digitized by Google

réparer avantageusement cette perte par quelque autre grace. Le Roi se contenta d'en rire, & je demeurai tel que j'étois auparavant. Car il est vrai que Dieu, qui sçavoit que les grands biens auroient pû me perdre, en m'attachant encore davantage au monde, éloigna toujours de moi les grandes fortunes, ausquelles il sembloit que j'aurois pû aspirer; & par un effet de son extrême miséricorde que je ne connoissois pas alors, il permettoit que pendant le cours de ma vie je fusse traversé dans tous mes desseins, parce qu'il en avoit un autre sur moi qui m'étoit infiniment plus avantageux que tout ce que je pouvois souhaiter alors. Plus je me rendois assidu à ma charge, & fidele en toutes choses à mon devoir, moins j'avançois ma fortune. Le Roi, que je servois avec une ardeur incroyable, faisoit sans doute paroître une bonté toute particuliere pour moi, ainsi qu'on l'a pû déja remarquer en divers endroits de ces Mémoires. Mais en même tems la volonté qu'il avoit de me tenir toujours attaché auprès de sa personne, l'empêchoit de m'élever à des Charges considérables, qui m'auroient donné plus de liberté de m'en

retirer. Et il ne se pressoit pas fort de me faire de si grands avantages dans l'état où je me trouvois pour m'engager par-là à une dépendance plus absolue de lui seul.

XIV. Il m'arriva vers ce tems, lorsque j'étois en garde au Louvre, une rencontre assez plaisante en elle-même, quoique fâcheuse pour les conséquences, & à cause de la qualité de la personne à qui j'eus à faire. Le Roi m'avoit ordonné de coucher toujours au corps-de-garde, contre la coutume de tous les autres Officiers, voulant me rendre extraordinairement sujet à ma charge, & d'autant plus, comme j'ai dit, attaché, auprès de sa personne, qu'il me connoissoit fidele & affectionné à son service. Monsieur le Duc d'Orléans, qui logeoit alors dans le Louvre, revenant une nuit fort tard à pied, résolut de surprendre le corps-de-garde, par une espece de divertissement qui pensa nous coûter bien cher à tous, aussi-bien qu'à lui-même. Comme il étoit toujours bien accompagné, quelques-uns de sa suite s'étant approchés de huit ou dix pas de la sentinelle, comme en passant leur chemin, se jetterent tout d'un coup si adroitement & prestement sur lui,

Digitized by Google

qu'ils l'envelopperent avec un manteau, & lui mirent un mouchoir dans la bouche, pour l'empêcher de crier. Ils vinrent ensuite tous ensemble au corps-de-garde, & commencerent à crier, tue, tue. J'étois alors sur la paillasse, & la plûpart des soldats du corps-de-garde étoient endormis. Mais nous fûmes bien-tôt réveillés, & quelque surpris que je fusse, me voyant tout d'un coup ainsi pressé, je sors la porte l'épée à la main, criant à moi, à moi; j'appelle les piquiers & les mousquetaires, & je commence à pousser assez vigoureusement nos assaillans, sur le dos desquels on déchargeoit de grands coups de piques, qu'on ne leur épargnoit pas. Comme ils se virent reçus si gayement, ils se mirent à crier, le Duc d'Orléans; & le Prince crioit lui-même, Gaston, Gaston. Mais plus ils crioient, plus je frappois sans rien écouter, jusqu'à ce qu'enfin nous les enfermâmes tous dans le corps-de-garde, où l'on étoit sur le point de leur faire un très-méchant parti, lorsqu'ayant vû & reconnu Monsieur le Duc d'Orléans, je m'écriai: Ah, Monseigneur, qu'avez-vous fait? vous avez joué à vous perdre, & à nous perdre

tous avec vous. Je le fis entrer aussi-tôt dans ma chambre, & fis cesser tout ce tumulte, les soldats étant extraordinairement échauffés & irrités de s'être ainsi laissé surprendre.

Il n'y eut personne de tué, parce que cela fut fait fort prestement, & que les soldats eurent à peine le loisir de se reconnoître, & de se mettre en état. Je vins ensuite trouver Monsieur le Duc d'Orléans, & lui dis que j'étois au desespoir de ce qui venoit d'arriver; mais qu'il devoit nous pardonner, puisque nous n'avions pû faire autrement, ne sçachant pas qui c'étoit, & que nous étions perdus si nous nous fussions laissé forcer. Monsieur le Duc d'Orléans me répondit: Va, va, ce n'étoit que pour rire; pourvu que tu n'en dises mot, ce ne sera pas nous qui voudrons nous en vanter. Je ne pus pas néanmoins prendre cette affaire en riant; & j'appréhendois merveilleusement quelque disgrace de cette rencontre. Monsieur le Duc d'Orléans me protesta qu'il me pardonnoit de bon cœur, & me donna toute assurance, en me faisant bon visage. Jamais Prince n'eut si belle peur, son jeu lui ayant si mal réussi, & se voyant par sa faute

Digitized by Google

poussé si vigoureusement, & sur le point d'être assommé par ceux qui eussent dû le garder. Ce fut un très-grand bonheur pour nous & pour lui, qu'il s'en retira la vie sauve, puisque nous étions perdus sans ressource, quoiqu'en faisant notre charge. Tels jeux ne devroient jamais se tenter, & sont indignes, je ne dis pas d'un grand Prince, mais du moindre Gentilhomme. Je le conduisis ensuite jusques vers son appartement, où il se fit aussi-tôt saigner. Je fis une sévere réprimande à la sentinelle qui étoit un brave cadet, & qui fut plus malheureux que coupable en cette rencontre, quoique, selon les loix ordinaires de la guerre, il méritoit punition.

Le matin je me trouvai au lever du Roi, n'osant lui cacher cette affaire qu'il auroit apprise d'ailleurs. Il me mena dans son cabinet, où je lui dis comment la chose s'étoit passée. Après qu'il m'eut demandé si son frere n'étoit point blessé, & qu'il eut sçu qu'il n'avoit aucun mal, il n'en fit que rire, & me dit : Je vois bien qu'ils ont été battus comme il faut ; mais il n'importe, ils le méritoient. Craignant néan-

Digitized by Google

moins toujours que M. le Duc d'Orléans n'eût quelque ressentiment de cet affront, je pris la liberté de supplier très-humblement le Roi de vouloir bien faire ma paix auprès de lui, ce que Sa Majesté eut la bonté de me promettre. Il lui envoya un valet de chambre le matin pour s'informer de sa santé, sans parler de rien. Monsieur le Duc d'Orléans, qui n'avoit garde de se vanter de ce qui lui étoit arrivé, lui fit réponse qu'il se portoit bien, mais qu'il s'étoit fait saigner pour quelque légere indisposition; & étant lui-même venu au bout de quelque tems voir le Roi, Sa Majesté le mena dans son cabinet, où, après lui avoir témoigné qu'il avoit déja appris cette nouvelle, & lui avoir parlé fortement sur cette témérité avec laquelle il jouoit ainsi à se faire misérablement assommer, il m'appella, & dit à Monsieur le Duc d'Orléans; voilà Pontis qui est au desespoir de ce qui lui est arrivé à votre égard. Ce Prince lui répondit aussi-tôt qu'il ne me sçavoit point mauvais gré de ce que j'avois fait, & qu'au contraire il me serviroit dans les occasions. Et en effet il en eut

Digitized by Google

si peu de ressentiment, que quelque tems depuis ayant desiré de donner une Enseigne à un de mes soldats, son Altesse Royale me la fit avoir.

Fin du premier Tome.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06550 1267
Digitized by Google